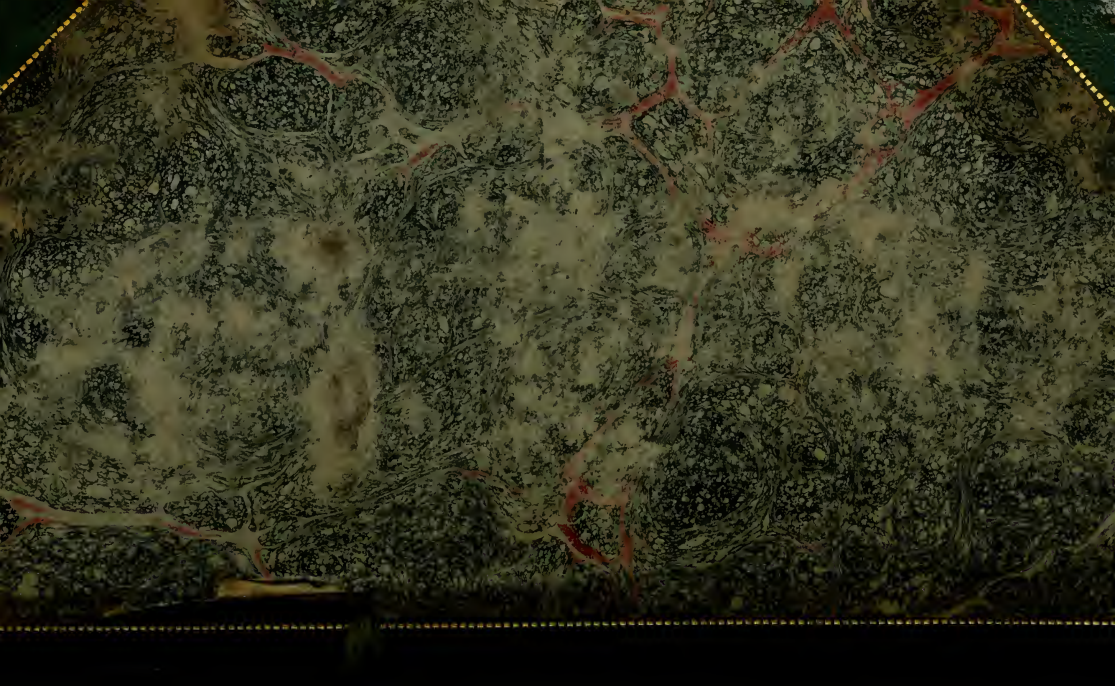
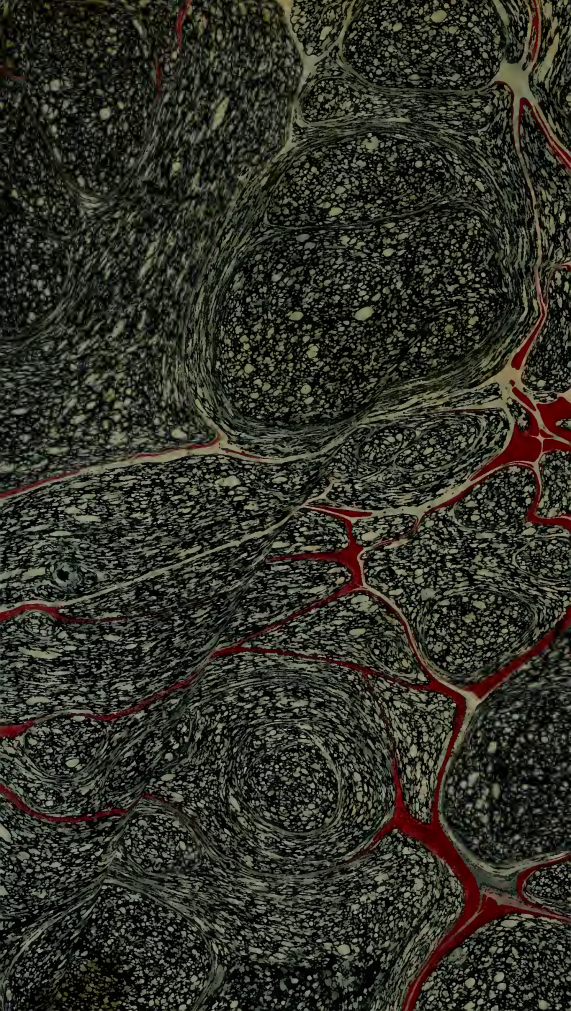
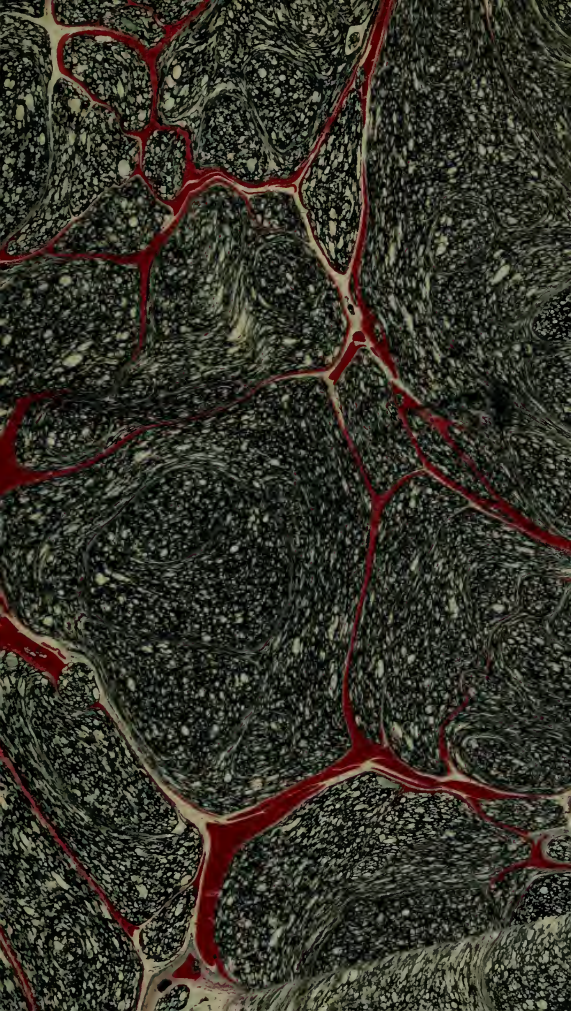






Campbell. I. e. 28

LE CABINET
DES FÉES;
OU
COLLECTION CHOISIE
DES CONTES DES FÉES,
ET AUTRES CONTES MERVEILLEUX;

Ornés de Figures.

TOME TRENTIÈME.

A AMSTERDAM,
Et se trouve à PARIS,
RUE ET HOTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXVI.

LES CONTES DES GÉNIES,

OU

LES CHARMANTES LEÇONS D'HORAM, FILS D'ASMAR.

Suite du Conte des Enchanteurs, ou Miſnar, ſultan de l'Inde.

LE ſultan de l'Inde, quoique naturellement ennemi du faſte, céda aux conſeils du viſir, & paſſa la nuit dans ſon nouveau pavillon, dont la pompe attira une foule innombrable de peuple curieux de voir tant de magnificence.

On ſçut bientôt dans le camp d'*Ahubal*, que ſon ennemi avoit fait dreſſer une tente ſuperbe : chacun en exaltoit la ſplendeur & la richeſſe. La tente d'*Ahubal* ne ſembloit plus rien en comparaiſon de celle du ſultan.

Ahaback & *Desra* qui étoient pour lors dans le pavillon du prince révolté, entendant publier tant de merveilles de la tente somptueuse de *Misnar*, résolurent de se rendre invisibles pour l'aller voir de près, & connoître par eux-mêmes si la renommée n'en exageroit point la magnificence.

Ils quittèrent *Ahubal*, & mettant chacun une bague à leur doigt, ils se rendirent invisibles, & passèrent furtivement les sentinelles des deux armées.

A la vue du superbe pavillon, les fureurs de la haine & de la méchanceté se ranimèrent dans leurs cœurs. Le souvenir de la mort de leurs frères qu'ils y virent retracée, y excita encore les feux de la vengeance.

Ils se hâtèrent de revenir vers *Ahubal*, à qui ils racontèrent ce qu'ils avoient vu, tâchant de lui inspirer l'animosité qui les transportoit.

Le prince trembla à ce récit. Il changea de couleur; il frémit de se voir surpassé en magnificence par son frère.

» Faites-moi une tente plus fastueuse que » celle de *Misnar*, dit-il aux enchanteurs, ou » congédiez votre armée, & livrez-moi à la » rigueur du destin qui fait échouer toutes » mes entreprises «.

» Mon prince, répondit *Ahabak*, ne perdez » pas courage pour si peu de chose. Nous pou- » vons vous dresser, en un instant, un pavillon » bien supérieur à celui du sultan. Mais ne » sera-t-il pas plus glorieux pour vous de vous » emparer en même tems de sa gloire, de sa » demeure & de son trône? Que demain à la » pointe du jour, les trompettes se fassent en- » tendre. La trève est finie: ou si elle ne l'est » pas, nous n'avons point de parole à garder » avec un usurpateur. Attaquons l'ennemi » avant qu'il soit sur la défensive. Qui sait si » nous ne nous reposerons pas demain sous ce » même pavillon, qui nous cause aujourd'hui » tant d'envie & de chagrin «.

Ahubal & *Desra* applaudirent au conseil d'*Ahabak*. On donna ordre aux troupes de marcher à l'ennemi le lendemain de grand matin & de surprendre l'armée du sultan.

Les soldats de *Misnar* se reposoient dans leurs tentes, lorsque le bruit se répandit que les ennemis marchoient en ordre de bataille pour les attaquer.

Le visir *Horam* se mit promptement à la tête de ses meilleures troupes; mais au lieu de les mener droit aux ennemis, il tourna sur la droite & alla occuper un défilé dans les montagnes derrière le pavillon, d'où il envoya dire au

sultan qu'il lui avoit assuré une retraite en cas de malheur.

Les ennemis attaquèrent l'armée du sultan avec tant de précipitation & de chaleur, qu'il ne s'en apperçut que lorsqu'il n'étoit plus tems d'y remédier. Dans cette extrêmité, il rassembla à la hâte les soldats restés dans son camp, & qui n'avoient pas suivi *Horam*, & il se prépara à faire face à l'ennemi. Il envoya en même-tems vers le visir, pour lui dire de quitter les montagnes & de venir le seconder.

Cependant les soldats de *Misnar*, les officiers sur-tout, donnoient les plus grandes preuves de courage & d'intrépidité. Le sultan s'exposoit lui-même au plus fort de la mêlée. La résistance fut longue & vigoureuse. Enfin, ses troupes écrasées par le plus grand nombre, s'ouvrirent de toutes parts; obligé de céder à la force, il fit battre la retraite, & se retira avec les débris de son armée, vers les montagnes où le visir l'attendoit, pour protéger & assurer sa retraite.

Ahubal poursuivit les fuyards jusques dans les défilés des montagnes, où ils entrèrent sous les auspices du visir, qui arrêta aisément les troupes d'*Ahubal*, déja fatiguées par l'acharnement du combat.

Les ennemis furent contraints de rebrousser

chemin. Ils rentrèrent dans le camp du sultan, où ils firent un butin considérable.

Ahabak & *Desfra* se glorifioient de leurs succès. *Ahubal* se voyoit en un jour maître de l'*Inde*, vainqueur du sultan, son frère, & possesseur du riche pavillon.

Ahubal ne put voir tant de grandeur & de magnificence, sans être frappé d'étonnement. Mais il fut saisi d'horreur en voyant la mort de ses anciens amis retracée en broderie d'or & d'argent sur le contour extérieur de la tente.

» Il est juste, dit le prince aux enchanteurs, » il est juste que vous vous vengiez de mon » orgueilleux frère. Pour moi, je ne pourrai » jamais me résoudre à habiter une tente élevée comme un monument de la défaite de » mes amis, autant que comme un trophée à » la gloire du sultan. Que ce pavillon serve » de demeure à *Ahaback* & à *Desfra*. Que les » nations viennent y contempler en même » tems & le malheur de vos frères, & vos glorieux succès. Mes amis, passez ici la nuit. » Cette gloire vous appartient après une si » grande victoire. Demain je ferai transporter » ce pavillon dans mon camp, où il sera placé » à côté du mien «.

Les enchanteurs furent flattés & satisfaits du discours d'*Ahubal*. On prépara un magnifique

festin sous la tente de l'infortuné sultan, qui erroit sur les montagnes, manquant du nécessaire pour lui & pour son armée.

Mijnar, accablé sous le poids du malheur, en rejetta toute la faute sur l'imprudence du visir. Il fit assembler ses officiers généraux, & ordonna qu'on amenât *Horam* devant eux. Le visir fut jugé coupable, & *Misnar*, les larmes aux yeux, prononça la sentence de mort contre lui.

Le sultan croyoit faire un acte de justice. Cependant le remords lui faisoit dire malgré lui: « demain le malheureux *Horam* sera compté » parmi les morts « !

Horam écouta son arrêt de mort sans en être ému. « Ma vie, disoit-il, est entre les mains de » mon roi, & le sang de son esclave est à sa » discrétion «.

Cent hommes ayant à leur tête un officier affidé, eurent ordre de garder le visir jusqu'au matin.

L'infortuné sultan se retira sous une tente obscure, qu'on lui avoit dressée à la hâte. Il s'y retira, non pour reposer, mais plutôt pour s'abîmer dans la pensée de son malheur.

Il disoit, en lui-même: « J'ai perdu mon » royaume: j'ai perdu un bien plus précieux » que tous les royaumes ! *Horam*, mon ami,

» mon plus cher ami, *Horam* a été infidèle à » ſon maître, à ſon ami! N'étions-nous pas » comme les cèdres des forêts élevés enſemble » & l'un à côté de l'autre, comme les arbres » plantés ſur les bords des rivières d'*Arvar*? » Nos ames étoient comme deux ſœurs ju- » melles, & nos eſprits, ſemblables aux étoiles » *Leman* & *Upnor*, dont l'une ne brille jamais » ſans l'autre dans les ténèbres de la nuit. Le » cœur de *Miſnar* étoit dans le ſein de ſon » ami: il étoit ſur ſon ſein, comme l'enfant » eſt dans les bras de ſa mère. Il s'y repoſoit » avec confiance, avec la plus grande ſécu- » rité «....

Tandis que le ſultan s'occupoit de ces triſtes penſées, on vint lui dire que le capitaine à qui il avoit confié la garde du viſir, étoit avec lui à la porte de ſa tente; qu'ils demandoient à y être introduits, pour lui communiquer une affaire importante.

» *Horam* vient-il mettre le comble à ſa per- » fidie, s'écria le ſultan? Après m'avoir fait » perdre mon royaume, vient-il m'ôter la » vie? S'il eſt un traître, qu'il entre & qu'il » conſomme ſa trahiſon «.

Ce capitaine entra dans la tente du ſultan, accompagné du viſir chargé de fers.

« Etre de mon ! Maître ſouverain de

» mes penſées & de mes volontés dit *Horam*,
» en ſe proſternant aux pieds du ſultan, ſouf-
» fre que ton eſclave te parle encore une fois
» avant de mourir. Souffre qu'avant de rendre
» le dernier ſoupir je te montre plus de richeſſes
» au centre de ces montagnes, qu'il n'y en eut
» jamais dans ton palais de *Dély*, & qu'il
» n'y en a ſous les tentes ſuperbes de tes enne-
» mis : richeſſes capables de te rendre toute ta
» gloire, & de changer tes larmes en alle-
» greſſe...

» Malheureux *Horam*, répondit le ſultan,
» n'eſt-ce point aſſez de m'avoir plongé dans
» l'abîme de la douleur & de la miſere? Viens-
» tu m'abuſer encore par de nouvelles illu-
» ſions? Où eſt mon royaume, mon pavillon
» royal, mon armée? J'ai tout perdu par tes
» pernicieux conſeils. Montre-moi donc les
» tréſors qui doivent me dédommager d'une ſi
» grande perte.

L'officier conduiſit alors *Horam* hors de la tente du ſultan, qui les ſuivit ſans ſavoir où ils alloient.

Le viſir, chargé de fers, marchoit à pas lents. Le Capitaine renvoya ſes ſoldats à leur poſte. Il accompagnoit *Horam*, tenant toujours le ſabre nud ſur ſa tête.

La nuit étoit obſcure. *Miſnar* ſuivoit ſans

pouvoir reconnoître les lieux où le visir le menoit.

Ils traversèrent plusieurs montagnes, passèrent plusieurs ruisseaux formés par les eaux qui tomboient du haut des rochers. Ils arrivèrent à une caverne spacieuse, creusée au vaste sein des montagnes.

Horam y entra. Levant alors ses chaînes, il frappa à une petite porte qui étoit à l'extrémité de la caverne.

La porte s'ouvrit aussi-tôt, & quatre esclaves, portant un flambeau à la main, s'avancèrent pour éclairer *Horam* & sa suite.

Les esclaves se prosternèrent jusqu'à terre devant leur maître & devant le sultan qu'ils reconnurent. *Horam* leur demanda si tout étoit tranquille & en sûreté.

» Oui, seigneur, répondirent les esclaves, » nous n'avons point été troublés dans ces sombres demeures, depuis que nous y sommes » par vos ordres ».

» Où est *Camul*, dit le visir « ?

Il est en sentinelle, la hache à la main, répondirent les esclaves.

» Quelle heure de la nuit avons-nous; demanda encore le visir « ?

» La troisième garde de la nuit est passée, » lui répondirent ses esclaves «.

Alors le visir se tournant vers *Misnar*, il lui dit : » entrez, magnifique seigneur, & voyez » vos ennemis expirer devant vous «.

» De quels ennemis parlez-vous, répliqua » le sultan? Quelle est cette caverne mystérieuse où vous m'avez conduit? Quel est ce » *Camul*, & pourquoi est-il armé d'une hache? » *Horam*, me menez-vous à de nouveaux malheurs? Songez que le sabre du capitaine de » ma garde est levé sur votre tête, prêt à » frapper au moindre signe que je lui ferai «.

Le sultan entra par la petite porte, suivant le visir & l'officier qui le gardoit. Les quatre esclaves portoient des flambeaux devant eux. *Misnar* traversa ainsi un long défilé coupé dans les montagnes. Il vit de loin un homme armé d'une hache, assis sur une pierre. Neuf lampes brûloient devant lui.

Camul, voyant approcher le visir & le sultan, se prosterna devant eux. Le visir se prosterna aussi aux pieds de *Misnar*, & le pria de prendre la hache des mains de *Camul*, son esclave.

» Quelle hache surprenante est celle-ci, » s'écria le sultan en la prenant? Comment » a-t-elle pu se conserver sans rouille dans les » entrailles de la terre «?

Le sultan ayant pris la hache, *Camul* recula

Frappez magnifique Sultan, frappez et séparez la Corde du Morceau de fer où elle est attachée.

G. Marillier dir. Desvalnet Sc.

la pierre sur laquelle il étoit assis. Ils virent une grosse corde, dont un des bouts étoit enfoncé dans le roc ; l'autre étoit attaché à un anneau de fer d'une grandeur prodigieuse.

» Frappez, magnifique sultan, dit *Horam* ; » frappez, & séparez la corde de l'anneau de » fer où elle est attachée «.

Le sultan obéit à l'ordre de son visir. Il leva la hache de *Camul*, coupa la corde & la sépara de l'anneau de fer.

La corde détachée rentra précipitamment dans le sein de la montagne, sans que le sultan vît personne la retirer. Mais il attendoit avec impatience quelle seroit l'issue de la séparation mystérieuse de la corde. Il dit au visir : « où sont donc les richesses pour les- » quelles tu m'as fait quitter ma tente? Toutes » tes promesses sont donc vaines ? Je suis en- » core la dupe de tes paroles trompeuses, & » tu abuseras de ma confiance jusqu'au dernier » moment « !

» O mon seigneur & mon maître, répliqua » respectueusement *Horam !* que je meure comme un traître, si j'en impose au glorieux » sultan de l'*Inde !* Je n'ai plus rien à vous » montrer. Pardonnez-moi mon audace, & si » vous la jugez criminelle, vengez-vous par » l'épée de la justice. Songez seulement que » mon intention étoit pure «.

« Quoi! reprit le sultan irrité, tu m'as conduit ici par des sentiers escarpés, pendant » les horreurs de la nuit, pour me faire couper » une corde en deux! Tu m'as fait entrer dans » les profondeurs des montagnes, seulement » pour y voir les passages que tes esclaves y » ont creusés, & qu'ils gardent par les ordres » de leur maître, plus méchant qu'eux. Traître, » reconduis-moi à ma tente. Demain au lever » du soleil tu recevras le juste châtiment de tes » forfaits «.

Ainsi parla le sultan. Ils sortirent tous trois du sein de la caverne. *Misnar* rentra dans sa tente en frémissant de colère ; & l'officier, étonné de ce qu'il avoit vu, remit le tranquille visir dans sa prison.

Le lendemain à la pointe du jour, les soldats de *Misnar* parurent sous les armes.

Le bruit des tymbales retentissoit dans les montagnes. On éleva un échafaud de quarante pieds de hauteur.

Le sultan sortit de sa tente, au bruit des tymbales, & ordonna que l'on menât *Horam* au supplice.

Horam soutenoit courageusement sa disgrâce. Son sang-froid surprit tout le monde. Il se livra lui-même aux mains de celui qui devoit exécuter la sentence de mort portée contre

lui. Déja on lui avoit passé au cou la corde fatale, lorsqu'un messager, suivit de plusieurs sentinelles, vint en hâte au camp.

Le Messager demanda avec empressement à être présenté au sultan, il lui parla ainsi :

« *Ahaback* & *Desra*, les protecteurs de ton » frère rébelle sont morts. L'armée d'*Ahubal* est » dans la plus grande consternation ; & les amis » du glorieux sultan de l'*Inde* souhaitent de le » voir poursuivre ses ennemis, comme les lions » poursuivent en rugissant, les ânes sauvages » dans les forêts. »

Plusieurs espions arrivèrent successivement au camp, & confirmèrent tous la nouvelle de la mort des enchanteurs.

Misnar fit suspendre l'exécution du visir ; on le remit dans sa prison, & le sultan se disposa à attaquer les ennemis.

Cependant *Ahubal* reposoit tranquillement dans sa tente. Ses gardes l'éveillèrent de plus grand matin qu'à l'ordinaire, pour lui annoncer la mort de ses amis *Ahaback* & *Desra*.

« Hélas ! s'écria le triste *Ahubal*, en versant » un torrent de larmes, mes amis sont-ils morts ? » Quel coup, quel malheur me les enlève ? » Quel nouveau stratagême *Misnar* a-t-il mis » en œuvre contre moi ? La prudence de ces » sages a-t-elle pu échouer contre celle d'un

» enfant ? Hélas ! quel ſecours dois-je implorer » déſormais contre lui ? quelles armes dois-je » employer à le combattre, s'il peut triom- » pher ſi aiſément du pouvoir ſupérieur des » magiciens ? »

« O Prince ! répondirent les gardes d'*Ahubal*, nous avons reconnu trop tard les ſtratagê- » mes de nos ennemis. Au-deſſus du ciel du pa- » villon ſuperbe qu'*Horam* avoit conſtruit pour » ſon maître, l'induſtrieux viſir avoit fait ca- » cher une pierre énorme, auſſi vaſte que le » pavillon. Une force cachée la tenoit ainſi ſuſ- » pendue, & il avoit des moyens ſecrets de la » faire tomber quand il voudroit. Lorſqu'*Aha-* » *back* & *Deſra* ſe repoſoient ſous le pavillon » des fatigues de la veille, leurs gardes ont en- » tendu un grand bruit avant le lever du ſoleil. » Ils accourent, ils volent pour ſecourir leur » maître. La pierre énorme étoit tombée ſubi- » tement. *Ahaback* & *Deſra* ont été écraſés » par ſa chûte. Leurs corps reſtent encore en- » terrés ſous le pavillon ; car cinquante des » plus forts de tes ſoldats n'ont pas été capa- » bles de remuer la pierre. »

A ces mots, *Ahubal*, conſterné, perdit toute eſpérance de voir ſes affaires rétablies. Avant qu'il fût remis de ſa conſternation, on vint lui dire que les ſoldats du ſultan étoient au milieu

de son camp, où ils massacroient tout ce qu'ils rencontroient, sans que personne ôsât leur opposer la moindre résistance.

Le prince rébelle étoit si hors de lui même, qu'au lieu d'assembler son armée, & de se préparer au combat, il prit la fuite avec ceux qui voulurent le suivre. *Misnar*, profitant de sa bonne fortune, reprit d'abord sa tente & s'empara encore de celles de ses ennemis qui lui abandonnèrent leur camp & leurs richesses.

Misnar, fier d'une victoire si complette, fit poursuivre les fuyards par un détachement de son armée. Il ordonna ensuite qu'on amenât le visir devant lui, & en présence de ses officiers généraux ; il lui demanda avec hauteur quelle part il avoit eue au succès du jour ; & quels exploits ils avoit fait depuis qu'il avoit le commandement en chef de l'armée.

« Gloire de mes yeux, lumière de mes pas, » *dit Horam*, en s'inclinant profondément de- » vant son maître : il est vrai, l'artifice de ton » esclave eût été sans fruit, si un autre que mon » seigneur eût mené ses troupes au combat. » Ainsi la gloire de ce jour t'appartient toute » entière. Mais qui t'a délivré des deux en- » chanteurs *Ahaback* & *Desra* ? Mon seigneur » doit donc savoir que quand ton esclave ap- » prit que ces infames magiciens se préparoient

» à soutenir ton frère rébelle, je compris que la » prudence, & non la force, pouvoit seule » triompher de leurs enchantemens.

» Alors je demandai à mon seigneur le com- » mandement en chef de son armée, pendant » quarante jours seulement, tems nécessaire » pour exécuter mes projets. Je fis proposer » une trève qui fut agréée, & je négligeai de » combattre les troupes d'*Ahubal*, malgré l'ar- » deur de tes soldats, & les conseils de tes of- » ficiers.

» J'agissois ainsi, parce que je savois que » toute victoire seroit incapable de réduire tes » ennemis, jusqu'à ce que les enchanteurs eux- » mêmes fussent détruits. En effet, quel avan- » tage eussions-nous tiré d'un combat qui au- » roit défait une armée, si cette armée défaite » pouvoit toujours être successivement rem- » placée par une plus forte ?

» Je commençai donc par renforcer l'armée » de mon seigneur, & je le fis à proportion de » l'augmentation de celle d'*Ahaback* & de *Desta*, » afin que nous ne fussions pas écrâsés par le » nombre.

» Sur ces entrefaites, le superbe pavillon que » l'on dressa pour *Ahubal* m'inspira un stratagême, » au moyen duquel je me flattois de délivrer le » glorieux & sage *Misnar* des enchanteurs, ses » plus cruels ennemis. » Je

» Je voulois sur-tout tenir mon dessein caché. » Je fis donc enclorre un terrein auprès des » montagnes, planté de grands arbres tout à » l'entour. J'y fis élever une tente, & je publiai » que ce pavillon où l'art & la nature dé- » ployoient à l'envi leurs richesses, avoit été » érigé à l'honneur du sultan de l'*Inde*, afin qu'il » ne se laissât point surpasser en magnificence » par son frère *Ahubal*. Mon véritable dessein » étoit de tendre un piége aux enchanteurs : les » richesses prodiguées dans la structure de ce » pavillon étoient une amorce pour les tenter » & les y attirer. Je fis couper avec beaucoup » de peine dans la montagne voisine, une pierre » aussi grande que l'emplacement du pavillon ; » & avec un travail infini on la leva à l'aide de » plusieurs machines, au-dessus du ciel du pa- » villon, en l'appuyant sur quatre piliers d'or.

» Une corde d'une force proportionnée au » poids qu'elle devoit soutenir, embrassoit cette » pierre énorme de quatre côtés, passoit par un » des piliers dans la terre, & s'étendoit le long » d'un chemin secret creusé dans les montagnes, » jusqu'à une caverne souterraine taillée dans le » côté opposé du rocher, où elle étoit attachée » à un anneau de fer. Alors je fis reculer les » piliers, à l'exception de celui par où la corde » passoit ; & la pierre se trouva ainsi suspendue

» au-dessus de la tente, prête à tomber dès qu'on » couperoit la corde.

» Le pavillon se trouva achevé, lorsque les » enchanteurs arrivèrent au camp d'*Ahubal*. » Quoique j'eusse des indices certains qu'ils » n'attendroient pas la fin de la trève, & qu'ils » nous attaqueroient dès le jour même, je fis » semblant d'ignorer leur dessein perfide ; mais » je disposai tellement l'armée de mon seigneur, » que le plus grand nombre pût me suivre der- » rière les montagnes avant le combat, & que » le reste pourroit se sauver ensuite avèc peu » de perte, n'étant pas possible aux ennemis de » nous poursuivre dans les défilés des rochers, » qui leur sont inconnus.

» Je ne doutois pas qu'*Ahaback* & *Desra*, » enflés de leurs succès, ne prissent possession du » pavillon royal.....

» Levez-vous, fidèle *Horam*, dit le sultan » *Misnar ;* je comprends aisément le reste. C'est » vous qui m'avez délivré de mes ennemis. Mais » pourquoi m'avez-vous donné lieu de soup- » çonner votre fidélité en me cachant vos des- » seins » ?

« C'étoit pour ne pas compromettre l'hon- » neur de mon seigneur, répondit le visir. Mon » projet pouvoit ne pas réussir. Je voulois en » porter seul la honte, & la concentrer dans

» mon cœur, au cas que mon ſtratagême » échouât ».

Ce noble aveu du viſir excita l'admiration de toute l'armée. On attendoit avec empreſſement que ſon pardon fût prononcé.

Le ſultan l'embraſſa en l'appellant ſon ami, ſon cher & fidèle viſir, l'appui de ſon trône, & le vainqueur de ſes ennemis. L'air retentit des acclamations des ſoldats & de leurs chefs. Ils répétoient tous les uns à l'envi des autres : » Vive *Miſnar*, le maître de nos cœurs! Vive » *Horam*, le premier & le plus fidèle de ſes » eſclaves »!

L'armée d'*Ahubal*, diſperſée, fuyoit au haſard; car le prince, plus épouvanté que les autres, n'eut pas aſſez de préſence d'eſprit pour faire une retraite en ordre. Les reſtes de ſon armée euſſent péri infailliblement dans cette fuite malheureuſe, ſi le géant *Kifri* ne ſe fût préſenté aux yeux d'*Ahubal*, à l'iſſue d'un paſſage étroit au milieu des rochers.

Le géant, irrité de la mort de ſes frères, promenoit çà & là ſon indignation, ſans ſuivre une route déterminée. La fureur étoit peinte ſur ſon front & dans ſes yeux. Son aſpect n'étoit pas moins terrible que celui d'un ennemi qui pourſuit la victoire. *Ahubal*, ſaiſi d'épouvante à la vue de ce monſtre, tomba preſque mort.

« Qui es-tu, dit *Kifri*, avec une voix de » tonnerre; qui es-tu, toi qui fuis comme le » chevreuil, & qui tremble comme la timide » gazelle? Tu fuis, comme une fille au ſon des » trompettes, & tu augmentes les cris de ceux » que ta lâcheté & ta crainte ont laiſſé tomber » autour de toi ».

« Prince de la terre, répondit *Ahubal*, je ſuis » l'ami d'*Ulin*, d'*Ollomand*, de *Happuck*, de » *Taſnar*, d'*Ahabach* & de *Deſra*. C'eſt moi » qui, ſoutenu par le pouvoir des enchanteurs, » ai diſputé à *Miſnar* le trône de l'*Inde* ».

A ces mots le géant *Kifri* s'écria dans ſon indignation : « Maudits ſoient ceux qui s'uniſſent » avec toi, malheureux enfant de la crainte, » vil reptile, indigne du ſecours des forts & » des ſages, indigne de la protection de notre » race divine! Lâche, étoit-ce donc la peine » qu'*Ollomand* déployât pour toi la force de ſon bras? Les plaines de l'*Inde* devoient-elles être » arroſées du ſang de *Deſra*, notre ſouveraine, » pour un miſérable qui cède au moindre effroi? » O terre! rends témoignage de la baſſeſſe de » cet inſecte & de ſon indignité. Non, il ne » mérite pas que nous combattions pour lui, » que nous nous liguions contre *Mahomet*, pour » répandre le ſang de ſes adorateurs ſur les autels » de ſon culte vain & frivole. O eſprits des

» braves & des forts ! mon ame eſt remplie de » fureur en voyant nos amis étendus ſur la » pouſſière ! Que leur ſang, lâche & timide » reptile, que leur ſang ſoit ton éternel affront » !

Ainſi parla *Kifri* : ſes yeux étinceloient comme l'éclair dans les horreurs d'une nuit obſcure, & ſes narines ſouffloient la tempête & la deſtruction.

Auſſi-tôt le géant prit le prince tranſi de peur, comme un vautour prend dans ſes griffes le lièvre craintif; & l'élevant au haut des airs, il le jetta rudement contre la cime d'un rocher eſcarpé. Le ſang d'*Ahubal* couloit à grands flots le long de la montagne, comme la pluie qui tombe d'un nuage épais & obſcur. Son cadavre fracaſſé & déchiré en pièces par cette chûte violente, pendoit ſur le rocher, prêt à devenir la pâture des oiſeaux de proie.

La mort du prince ne ſuffiſoit pas à la rage de *Kifri*. Tous ceux qui avoient ſuivi le malheureux *Ahubal* dans ſa fuite, éprouvèrent le même ſort. Raſſaſié de ſang & las de carnage, le géant ſe repoſa. Son vaſte corps couvroit pluſieurs montagnes.

Mais le repos de *Kifri* fut auſſi furieux que l'avoit été ſon emportement. Les ſonges de ce monſtre énorme furent comme les penſées des ennemis de Dieu. *Ulin* s'offrit à lui dans les

visions de la nuit, & l'ombre ensanglantée de *Happuck* étoit devant les yeux de son imagination.

« Ennemi de notre race, lui dirent l'un & » l'autre, où est celui qui devoit nous rendre » notre gloire éclipsée, en vengeant notre sang? » Où est *Ahubal*, qui pensoit dans son cœur » que personne ne pouvoit le vaincre, sinon » quelqu'un de notre race? Ses sombres pensées » sont accomplies par ta cruauté, & le pouvoir » des enchantemens est fini »!

Le géant, troublé par ces apparitions nocturnes, s'éveilla tout hors de lui-même. La lune poursuivoit sa course au-dessus des montagnes, & l'ombre tremblante des arbres de la forêt augmentoit l'horreur de la nuit. Il leva ses yeux terribles vers le sud. Un vent violent y assembloit les nuées de la tempête. L'orage grondoit autour de lui & le menaçoit. Le ciel rassembloit ses foudres. *Kifri* étoit plus irrité qu'épouvanté : ses regards égarés étoient comme les voiles d'un vaisseau battu de la tempête.

Les pins tomboient du haut des montagnes, & les débris des rochers croûloient confusément à ses pieds.

Les yeux du géant étinceloient de fureur & de désespoir, ils paroissoient comme deux astres

au fort de l'orage. Il voyoit avec dédain la guerre des élémens. Le désordre de la nature ne l'ébranloit pas. Il osa blasphémer hautement contre *Alla* & *Mahomet* son prophète, en disant:

» Sont-ce là les œuvres du Dieu de la nature? Est-il courroucé contre la chétive » créature qu'il a faite? A-t-il arrosé à regret » les arbres de ces forêts qui élèvent leurs » têtes superbes dans les nues? Les a-t-il fait » croître jusqu'à une si prodigieuse hauteur, » pour les détruire par sa foudre? S'il se plaît » dans la destruction, qu'il voye une nouvelle » mort au-dessus de son pouvoir. *Kifri* ne » veut plus vivre son esclave sur la terre: il » va réunir son destin à celui d'*Ollomand* son » frère (1)«.

Ainsi parla le géant. Il courba son corps pour embrasser le rocher immense sur lequel

(1) Le discours du géant *Kifri* est beaucoup plus long dans l'original. Mais le traducteur a craint que ses blasphêmes, dignes d'un infidèle, ne révoltassent l'oreille du lecteur chrétien. Il auroit même supprimé ce commencement, s'il n'étoit pas immédiatement suivi de la mort du géant, & si cette mort n'amenoit pas une morale utile. Tel est le sort ordinaire des athées, qui blasphêment audacieusement contre la Providence divine. Leur impiété les conduit souvent à attenter sur leur vie, & à mourir en désespérés comme *Kifri*.

il avoit reposé ; & par sa force incroyable, il arracha de la terre cette masse énorme qui y étoit depuis le commencement.

La terre, déchirée, gémit jusques dans ses fondemens : ses entrailles mugirent. *Kifri*, sans s'émouvoir, lança contre le ciel ces vastes ruines de la terre.

Mais le rocher retomba sur la tête coupable du géant, & l'écrâsa par son poids. Ainsi fut punie la présomption de *Kifri*. Les villes de l'*Inde* tremblèrent de sa chûte. Les eaux de l'Océan remontèrent jusqu'aux côtes de l'Asie. La terreur & l'épouvante étoient peintes sur les fronts des habitans de l'Orient. Ils craignirent d'être ensevelis dans les horreurs d'une nuit éternelle. Mais *Alla* envoya son soleil éclairer les contrées heureuses qu'habitent ses favoris.

Le sultan apprit la nouvelle de la mort de *Kifri* par un de ceux qui avoient accompagné *Ahubal* dans sa fuite, & qui, à l'aspect du géant, s'étoient cachés dans un antre des rochers.

» *Horam*, dit *Misnar* à son fidèle visir, nos » ennemis sont détruits. Sept d'entr'eux ont » péri. Il ne reste plus qu'une femme foible, » dont nous n'avons rien à redouter. *Kifri*, » la terreur de l'Asie, est tombé le dernier, » après avoir sacrifié à sa fureur *Ahubal*, le

» traître *Ahubal*. L'armée du prince rebelle eſt » diſperſée, & mes provinces vont rentrer dans » le devoir. Néanmoins ne négligeons rien de » ce que preſcrit la prudence. Je tiendrai ſur » pied une armée formidable, prête à marcher » au moindre mouvement. J'enverrai des gou- » verneurs fidèles pour garder mes provinces » & les contenir dans la ſoumiſſion. Il eſt de » la prudence de ſe précautionner contre le » danger, avant même qu'il ſoit venu «.

Le viſir *Horam* approuva les intentions du ſultan. *Miſnar* revint en triomphe à *Dély*, ſa capitale.

La paix & la juſtice régnèrent avec le jeune ſultan. Quoiqu'il eût ſi ſouvent éprouvé la droiture & la fidélité de ſon viſir, il crut néanmoins qu'il devoit régner par lui-même, & ne point laiſſer aux ſoins d'un autre le bien qu'il pouvoit faire par ſes propres mains.

» Viſir, diſoit-il ſouvent à *Horam*, mes » ſujets ſont-ils heureux ? Puis-je encore ajou- » ter à leur proſpérité ? C'eſt pour eux que je » règne, & non pour moi-même. Je punis le » crime, comme un père uſe d'une ſévérité » néceſſaire envers ſes enfans. Mais j'aime mes » ſujets, & je tâche de gagner leurs cœurs par » mes bienfaits. Un père peut regarder ſes en- » fans d'un air triſte & auſtère ; s'il leur ſourit,

» ils s'eſtiment heureux. Ne vous ſouvenez-vous plus, *Horam*, de l'hiſtoire de *Mahoud* ? » Qui peut m'aſſurer que quelque Magicien, » auſſi barbare que *Bennaskar*, ne tourmente » pas avec autant de cruauté une tendre » victime auſſi innocente que la princeſſe *Hem-junah* «.

» O mon ſeigneur & mon maître, répondit » le viſir, les fatigues & les dangers de la » guerre ne m'ont jamais fait perdre un mo-» ment le ſouvenir de cette princeſſe malheu-» reuſe, à qui la ſorcière *Ulin* fit ſubir une » indigne métamorphoſe, ainſi qu'au pauvre » *Mahoud* «.

» Je n'ai pas non plus oublié leur misère, » repartit *Miſnar*; mais les ſoins & les embarras » du gouvernement m'ont empêché juſqu'ici » de faire des recherches après eux. La prin-» ceſſe eſt ſans-doute chez ſon père, le roi » de *Caſſimir*; & *Mahoud* eſt peut-être parmi » les habitans de *Dély*, où il demeuroit avant » ſon malheur. Viſir, donnez ordre aux cadis » de chaque quartier de la ville de chercher » ſur leurs regiſtres le nom & la demeure de » ce fils d'un riche jouaillier; & qu'on me » l'amène dès demain, ſi on le trouve «.

L'ordre du ſultan fut exécuté. Tous les cadis ſe donnèrent beaucoup de peine pour s'infor-

mer de *Mahoud*. Son nom n'étoit connu ni d'eux ni de perſonne dans la ville ; & toutes leurs perquiſitions furent inutiles.

Le lendemain *Horam* vint au divan, & dit à *Miſnar* qu'on n'avoit rien découvert au ſujet de *Mahoud*.

Le ſultan en fut ſenſiblement affligé. Il répondit aux requêtes qu'on lui préſenta ; & après avoir rendu à chacun la juſtice qui lui étoit due, il renvoya chercher le viſir.

» *Horam*, lui dit-il avec attendriſſement, » le pauvre *Mahoud* eſt certainement dans la » ville. Mes cadis n'ont pas fait leur devoir. » Tout n'eſt pas en ordre ; *Horam*, c'eſt moi » qui vous le dis. Croyez que ce fils malheu- » reux du riche jouaillier de *Dély* ſe feroit une » gloire de venir me dire qu'il a été compa- » gnon du ſultan de l'*Inde* dans les jours de » ſon malheur. Je ſuis ſûr qu'il ſe feroit pré- » ſenté aux pieds de mon trône, ſi quelqu'obſ- » tacle ne l'en empêchoit «.

» Maître de mes volontés, répondit le viſir, » ſi *Mahoud* eſt dans la ville, & que pour » des raiſons particulières il ſe tienne déguiſé, » comment eſt-il poſſible que les cadis le dé- » couvrent ? Où iront-ils reconnoître un hom- » me obſcure qu'ils n'ont jamais connu, & qui » prend plaiſir à ſe cacher « ?

» Dans une ville bien gouvernée, dit le » sultan, l'habitant le plus obscur est aussi » connu des Magistrats, que le plus distingué. » La bonne police a toujours inventé & em- » ployé des moyens sûrs pour reconnoître un » malfaiteur qui cherche à se cacher. Un hom- » me qui n'ose rendre témoignage de lui-même » est un ennemi de la société. On peut obliger » les citoyens vertueux à se faire connoître, » & à déclarer leurs professions, sans que leur » liberté en souffre. Ceux qui rougissent de » leurs actions cherchent seuls les ténèbres, » & il est du devoir des magistrats d'éclairer » la conduite des méchans pour qu'on s'en » défie. Le secret & l'obscurité sont trop sou- » vent les ministres de la méchanceté. Le » prince qui voudroit empêcher le mal qui » se commet ouvertement & en secret, n'auroit » rien de mieux à faire que de donner à chacun » de ses sujets une marque distinctive selon le » sexe, l'âge & la profession: car la fourberie » se cache sous le masque de l'hypocrisie, & » les hommes les plus mal intentionnés affec- » tent de paroître les plus irréprochables. Mais » avant d'établir des réglemens efficaces à cet » égard, je veux moi-même connoître le véri- » table état de ma capitale. Et je tirerai avan- » tage du désordre qui y règne pour me mettre

» en état d'y remédier d'une manière plus » convenable. Visir, procurez-moi deux habits » de déguisement, l'un pour moi, l'autre » pour vous. Cependant que l'émir *Matserak* » soit envoyé en ambassade au sultan de *Cassi-* » *mir*, pour s'informer de la princesse *Hem-* » *junah* «.

Le visir envoya deux habits de faquir au palais; & dès le même soir le sultan déguisé se promena dans la ville, accompagné de son visir.

A peine furent-ils sortis du palais, qu'un faquir, une corne à la main, les salua, & leur demanda s'ils vouloient partager avec lui les aumônes qu'il avoit reçues.

Le sultan accepta l'offre de l'inconnu, craignant de l'offenser par un refus.

Ils se retirèrent aussi-tôt dans un endroit secret; le faquir étranger tira de sa besace les provisions qu'on lui avoit données: il en offrit à ses frères, & ils commencèrent leur repas.

« Mon frère, dit le faquir au sultan déguisé, » je vois bien que vous êtes encore novice dans » votre profession. Vous n'avez pas cet air libre » & dégagé qui sert au besoin. Vous ne con- » noissez pas le monde. Je présume, à votre » contenance, que vous auriez été fort embar- » rassé, si vous aviez fait la rencontre que je fis

» hier au soir en approchant de cette ville ».

« Quelle rencontre fites-vous donc, demanda » avec empressement le nouveau faquir ? Les » apparences sont trompeuses. Quoique je sois » moins communicatif que vous, je me crois » aussi brave & aussi intrépide ».

« Hélas ! dit le faquir, je commence à crain- » dre que vous ne soyez un faux frère. Ne » savez-vous pas que nous sommes communi- » catifs entre nous, & réservés avec les étran- » gers, avec les profanes, au milieu de qui nous » vivons ? Quelles austérités avez-vous prati- » quées ? Quelles marques de pénitence & de » sainteté avez-vous à montrer ? Par la foi » dont je fais profession, je vous quitte & ne » veux plus discourir avec vous, si vous ne me » donnez des preuves certaines que vous n'êtes » pas un imposteur, un faux frère ».

Le visir voyant l'embarras du sultan, prit la parole, & dit au faquir :

« O digne faquir ! d'où venez-vous ? êtes- » vous donc si étranger à notre communauté » que vous ne connoissiez pas *Elezren*, le pa- » triarche des saints, dont la sainteté remplit la » ville de *Dély*, devant qui les émirs s'incli- » nent respectueusement, que le peuple adore » en baisant la trace de ses pas. Je vois bien que » vous n'êtes à *Dély* que depuis fort peu de

» tems, puiſque la renommée d'*Elezren* n'eſt » point encore parvenue juſqu'à vous ».

« Mon frère, répartit le faquir, la renommée » d'*Elezren* ne ſe borne pas à la ſeule ville de » *Dély*. Toute l'Aſie le révère comme un ſaint. » Mais où ſont les marques de la ſainteté em- » preinte ſur ſon front & ſur ſes joues ? Où eſt » la maigreur de la pénitence ? où ſont les traces » des larmes que ce favori d'*Alla* ne ceſſe de » répandre pour la converſion des pécheurs ? » Non, jeune hypocrite, l'âge & l'expérience » ne ſe jettent point indiſcrettement dans les » filets de la jeuneſſe. Le ſage éléphant ſe garde » des piéges que lui tendent les fous. Mais ne » penſez pas que votre préſomption reſte im- » punie, & que la ſainteté de notre profeſſion » ſoit ainſi profanée par l'impiété ſacrilége » d'une jeuneſſe inſenſée » !

Le faquir ſe leva bruſquement; & courant çà & là dans les rues, il faiſoit retentir l'air de ſes plaintes.

A ſes cris la populace s'aſſembla autour de lui; & quand on ſut que deux jeunes téméraires s'étoient déguiſés en faquirs, on entoura de toutes parts le ſultan & ſon viſir. Le peuple ſuperſtitieux vouloit les immoler à ſa fureur. *Miſnar* & *Horam* étoient fort embarraſſés. Le viſir prit un ton impoſant, & s'écria d'une voix

forte : « Eſclaves, arrêtez, reconnoiſſez votre » ſultan ſous l'habit d'un faquir ; proſternez- » vous devant le dieu de l'*Inde*, l'idole de ſon » peuple ».

Heureuſement pour eux, les plus proches du ſultan le reconnurent auſſi-tôt, & le protégèrent contre les inſultes de la populace effrénée. Sans cela, il étoit à craindre que le diſcours du viſir ne fût pris pour un vain prétexte dont ils ſe ſervoient, afin d'échapper à la juſte punition de leur crime.

Quand le faquir vit que celui qu'il avoit pris pour un faux frère, étoit le véritable *Miſnar*, ſultan de l'*Inde*, & que chacun ſe proſternoit devant lui, il voulut prendre la fuite.

« Mes amis, dit le ſultan, qu'on arrête ce » miſérable, qu'on ne le laiſſe pas échapper. Et » vous, *Horam*, ayez ſoin qu'il ſoit conduit » en priſon dès ce moment, qu'il y paſſe la » nuit ſous bonne garde, & qu'il ſoit amené » demain au divan de la juſtice ».

« La volonté de mon roi eſt un ordre im- » muable, répondit *Horam ;* mais je ſupplie mon » ſeigneur de retourner à ſon palais, & de ne ſe » plus expoſer à la merci d'une populace inſo- » lente ».

Miſnar ſuivit volontiers le conſeil du viſir. Le peuple lui fit un paſſage juſqu'au palais. L'air retentiſſoit

retentissoit de ces cris de joie : « Vive *Misnar*, » vive notre sultan, la gloire de ses esclaves ».

Le sultan, de retour à son palais, dit au visir :

« *Horam*, chacun a une destinée particulière » qu'il ne sauroit éviter. La folie de ceux qui » quittent le droit chemin, pour se livrer aux » caprices de leur imagination déréglée, est » assez sensible par l'aventure qui vient de nous » arriver. Il est bon que chacun reste dans sa » vocation, & cherche à s'y distinguer, sans se » mêler de celle d'autrui, où il n'y a que de la » honte & du déplaisir à gagner pour quiconque » n'y est pas destiné. Mais en interrogeant pu- » bliquement ce faquir dans le divan, je ne » ferai que donner plus d'éclat à une aventure » qui n'est pas à notre gloire. Je voudrois donc » qu'on me l'amenât aussi secrettement qu'il sera » possible. *Horam*, les foiblesses des princes sont » toujours trop visibles. C'est pour eux un motif » de plus de ne rien faire qui ne puisse être su & » approuvé de tout leur peuple ».

Le visir obéit. Le faquir, chargé de fers, parut devant le sultan.

Couvert de honte, saisi de frayeur, il s'avança en tremblant aux pieds de son maître & de son juge ; & frappant la terre de son front, il dit :

« Que le prophète rende témoignage à la vé-
» rité ! *Alla* le sait, je n'ai point tué l'homme
» dans ma colère ; je n'ai voulu que défendre
» ma propre vie ». ....

« De quel homme parles-tu, dit le sultan
» étonné en l'interrompant ? Qui as-tu tué, mal-
» heureux faquir ? Que ta frayeur rende témoi-
» gnage contre toi » !

« Hélas ! répartit le faquir, que mon seigneur
» daigne m'écouter. J'ai offensé la justice du
» sultan, mon maître ; & le sang de mon frère
» me poursuit.

» Je voyageois hier pendant la chaleur du
» jour. Je vis un lieu enclos d'un mur épais, que
» je pris pour un cimetière où reposent les
» morts. La porte étoit ouverte. J'y entrai pour
» me mettre à l'ombre.

» En entrant j'apperçus à une des extrémités
» une tombe ouverte. J'avance : arrivé sur le
» bord du tombeau j'entends un bruit confus,
» comme les voix unies de plusieurs personnes.
» Je craignis que ce ne fût l'ouverture d'une
» caverne de voleurs : je ne savois si je devois
» avancer ou fuir.

Cependant un jeune homme coëffé d'un
» turban sort tout-à-coup de la tombe. En me
» voyant il tire son sabre, & s'élance sur moi
» pour me frapper. Je n'eus que le tems de

» prendre une pierre qui étoit à mes pieds. Je » la lui jettai, & il tomba à la renverſe. J'avan- » çai vers lui, j'arrachai le ſabre de ſes mains, » & j'allois l'exterminer lorſqu'il éleva la voix, » en diſant : Tu es maître de ma vie ; mais » prends garde à ce que tu vas faire, homme » inſenſé ; car en m'ôtant la vie, tu l'arraches à » deux.

» Interdit & ne pouvant comprendre com- » ment il étoit poſſible que j'ôtaſſe la vie à deux » perſonnes en me vengeant de cet aſſaſſin qui » avoit voulu me tuer ſans que je l'euſſe offenſé, » j'héſitai, & je crois que je lui euſſe pardonné. » Mais voyant ma main tomber, il la ſaiſit & » voulut m'arracher le ſabre que je ne tenois » plus que foiblement. Je repouſſai ſes efforts, » & d'un ſeul coup je lui coupai la tête.

» Je pris la fuite auſſi-tôt, craignant d'être » attrapé par ſes compagnons. J'entrai dans la » ville de *Dély*, où j'ai paſſé tranquillement la » nuit & aujourd'hui, vivant des aumônes des » fidèles, juſqu'à ce que j'ai rencontré mon » ſeigneur & ſon viſir ſous l'habit de deux » faquirs ».

» Et pourquoi t'es-tu donc accuſé toi-même, » reprit le ſultan, puiſque tu ne l'as tué qu'en » défendant ta vie » ?

« Modèle des juſtes, répondit le faquir, je

» ne me reproche pas de m'être vengé de l'af-
» faſſin. Le ciel m'en eſt témoin. Je ne lui ai ôté
» la vie que parce qu'il vouloit avoir la mienne.
» La néceſſité ſeule m'a forcé à ce meurtre. Mon
» ame eſt ſeulement troublée, parce qu'il m'a
» dit qu'en lui ôtant la vie, je l'ôterois à deux.
» J'ai craint qu'il n'y eût quelque myſtère caché
» ſous ces paroles; ou peut-être il a voulu pré-
» dire que ſa mort ſeroit cauſe de la mienne ».

« Si le fait eſt tel que tu le dis, continua le
» ſultan, les remords du crime ne tombent que
» ſur l'aggreſſeur. Ton récit me ſemble pour-
» tant ſi ſingulier, que je veux en être éclairci
» par d'autres que par toi. Tu n'obtiendras la
» liberté que lorſque j'aurai envoyé mon viſir,
» avec une troupe de ſoldats pour reconnoître
» l'endroit que tu as nommé ».

Auſſi-tôt le viſir commanda aux gardes de monter à cheval. La curioſité du ſultan fut ſi grande, que, quoiqu'il fût tard, il voulut accompagner ſon viſir.

La compagnie des gardes ſe rendit aux ordres du viſir. *Miſnar* & *Horam* montèrent ſur leurs courſiers. Le faquir, entre deux gardes, les conduiſoit.

Ils arrivèrent bientôt à la porte de l'enclos; *Horam* deſcendit de cheval avec dix gardes. Ils avancèrent à pied, conduits par le faquir qui les

mena au tombeau où il avoit entendu un bruit confus de voix, & d'où le jeune homme étoit sorti.

Ils trouvèrent le corps de l'assassin étendu assez près du tombeau, & sa tête à quelques pas delà ; ce qui leur fit ajouter foi aux paroles du faquir.

Les gardes descendirent dans le tombeau. Ils n'y trouvèrent personne. Mais ils apperçurent vers l'autre extrémité du cimetière une espèce de monument ou châsse de pierre formée de deux morceaux de marbre noir, que couvroit une troisième pièce du même marbre.

Les gardes voulurent lever cette pierre : leurs efforts furent inutiles.

Le visir, instruit de ces particularités, en fit le rapport au sultan. *Misnar*, qui n'avoit pas oublié les stratagêmes que les enchanteurs avoient imaginés pour le surprendre, craignoit quelque nouveau piége de leur part. Il étoit incertain & irrésolu sur le parti qu'il avoit à prendre.

Tout-à-coup la lune s'obscurcit, le ciel paroît embrâsé comme une fournaise : on entend un bruit effroyable qui semble sortir du centre de la terre : une puanteur insoutenable se répand dans l'air. Du sein d'un nuage de feu on voit sortir une femme d'un aspect aussi terrible que

hideux: elle étoit portée sur un monstre à cent pieds.

Du côté opposé vers l'orient, la nuit disparoît contre l'ordre de la nature, le ciel brille de l'azur le plus pur. Le soleil revient sur ses pas pour éclairer la marche gracieuse d'une nymphe aimable qui semble descendre du ciel. La douceur brille sur son visage, l'amour respire sur ses lèvres.

« *Hyppacusan*, dit la nymphe céleste, s'adressant à la vieille sorcière, pourquoi viens-tu » opposer tes armes impuissantes à la force des » cieux. *Misnar* est le favori d'*Alla*. Mais s'il » commet une injustice, le Tout-puissant saura » t'employer comme un instrument de vengeance pour punir le prince rebelle. Ne présume donc pas de ton pouvoir, femme hautaine. Connois les bornes de ta force, & ne » prétends pas faire la guerre au ciel. Crains que » les fidèles *génies* ne répriment ton insolence : » crains d'être comptée au nombre de ceux dont » les corps étendus sur les rochers servent de » pâture aux bêtes féroces ».

« Vile esclave de la lumière, répondit la » sorcière *Hyppacusan*, je méprise tes menaces, » & le vain éclat qui t'environne. Le désordre » & la guerre, la terreur & le carnage, le cahos » & la destruction, sont plus agréables à mes

» yeux, & plus chers à mon cœur que la ſplen-
» deur des cieux qu'habite ton maître. Sache,
» eſprit vain & ſuperbe, que j'aimerois mieux
» être enſevelie dans les ſombres cavernes de
» la mort à côté de mes frères maſſacrés, que
» d'être aſſiſe avec les eſclaves tes ſemblables
» ſur les trônes du paradis ».

« Femme auſſi mépriſable qu'impie, répliqua
» la nymphe divine, ceſſe de blaſphêmer le
» nom de ton créateur, & les œuvres qu'il a
» faites. Apprends à reſpecter le Tout-puiſſant
» que tu n'es pas digne d'honorer ».

En achevant ces mots, une flamme comme une épée à deux tranchans ſortit de la bouche de la déeſſe, & alla frapper *Hyppacuſan* au milieu du nuage de feu qui l'environnoit. La ſorcière jetta un cri horrible, & s'enfuit vers les ſombres retraites de l'occident.

La nymphe deſcendit alors vers le ſultan. L'éclat éblouiſſant qui l'environnoit diſparut. *Miſnar*, ſon viſir *Horam*, & ſes gardes ſe proſternèrent devant cet eſprit céleſte.

« Levez-vous, *Miſnar*, dit la déeſſe, levez-
» vous, ô favori du ciel! — Entrez hardiment
» dans le tombeau où les enchantemens d'*Hyp-*
» *pacuſan* viennent de finir ».

Le ſultan vouloit répondre, mais la nymphe ne lui en laiſſa pas le tems. Elle le conduiſit

précipitamment vers le tombeau en lui ordonnant d'y entrer avec elle, & d'ouvrir le monument qui étoit au fond.

Quand il leva la pierre de marbre qui le fermoit, un soupir sortit de la terre, & une beauté parfaite se réveilla comme d'un profond sommeil.

« Être adorable, dit le sultan avec une tendre » émotion & un respect égal au doux sentiment » qu'il éprouvoit à la vue de la belle inconnue! » être adorable, dites-moi qui est celle que j'ai » le bonheur de délivrer de la demeure des » morts ».

« Ah! dit l'étrangère en ouvrant les yeux, » es-tu l'indigne *Bennaskar* ou le vil *Mahoud?* » Ah! laissez-moi dormir jusqu'à la mort, afin » que je ne voie plus les horreurs de la vie ».

« Quoi! s'écria le sultan, frappé d'étonne- » ment & ravi de joie, est-ce la princesse de » *Cassimir* que je retrouve » ?

« *Hemjunah*, princesse illustre, dit le visir » *Horam*, vous voyez à vos pieds le glorieux » *Misnar*, le magnifique sultan des *Indes* ».

La princesse jettoit autour d'elle des regards surpris, incertains, égarés.

» O *Hemjunah!* dit le *Génie*, ne doute point » de la vérité des paroles du visir *Horam*. Le » sultan de l'*Inde* est devant toi : c'est *Macoma*, » ton ange tutélaire, qui t'en assure ».

» O *Génie !* la ressource & la consolation des » affligés, lui répondit la princesse rassurée, le » doute disparoît devant toi. Mais ne t'étonne » pas de mon incertitude. Toute ma vie n'a été » qu'une scène d'illusion. *Alla*, ô *Alla !* pour- » quoi as-tu fait la plus foible de tes créatures, » la plus sujette aux prestiges du mensonge & » de l'erreur » ?

« Douter de la sagesse & de la providence » divine, interrompit *Macoma*, c'est faire comme » l'enfant de la folie qui se pare de la majesté de » la raison. Va, miroir d'équité & d'intelli- » gence, étends ta main, & mesure les cieux » innombrables des fidèles : prends ta balance » égale, & pèse la sagesse de ton créateur, & » l'équité de ses œuvres. Va enfin t'unir à la » race maudite de la fureur de qui je t'ai pré- » servée, & raille avec ces insensés la bonté » infinie que tu ne peux comprendre ». —

« O *Génie !* épargne ma foiblesse, répondit » *Hemjunah* d'un ton pénétré. Mon esprit s'est » égaré. Je reconnois la folie de mes pensées. » Foible est l'enfant de la terre, & ses pensées » ne sont que confusion ».

« Il est vrai, dit *Macoma*, l'homme est foible, » mais doit-il être orgueilleux ? Ta foiblesse ne » devoit-elle pas te préserver des pensées de » l'orgueil & de la présomption ? Ne te sou-

» viens-tu plus que le sultan *Misnar* a souffert » comme toi & avec toi pour avoir manqué de » confiance en celui qui peut tout. A ce moment » *Hyppacusan* te feroit retomber dans l'affreuse » léthargie où je t'ai tirée, si *Alla* qui a vu tes » souffrances n'avoit pitié des plaintes qu'elles » t'arrachent ».

» Béni soit *Alla*, dit la princesse! & bénis » soient ses serviteurs qui aiment à instruire & » à secourir le foible & l'affligé ».

« Se repentir de ses fautes, continua le *Gé-* » *nie*, c'est en implorer le pardon, & le méri- » ter. *Hemjunah*, quoique long-tems opprimée » par les méchans, quoique long-tems accablée » sous le poids du malheur, a toujours été pure » & innocente. Sa chasteté a conservé la fleur » de sa beauté au sein de la tristesse & de l'af- » fliction. Mais je ne parlerai point de ses » malheurs, personne n'est plus en état de les » peindre que celle qui les a soufferts ».

« Sultan de l'*Inde*, ajouta *Macoma* en par- » lant à *Misnar*, je remets la princesse de *Cas-* » *simir* entre vos mains, persuadé que vous la » traiterez si noblement & si généreusement, » que la délicatesse de ses sentimens n'en sera » point offensée. Envoyez d'abord un ambas- » sadeur à son digne & vertueux père, pour lui » apprendre le sort de sa fille chérie ».

« Les leçons de *Macoma*, dit le ſultan proſ-» terné juſqu'à terre, ſont les leçons de la vertu » & de l'humanité; ſa volonté ſera accomplie ».

Le *Génie* diſparut. *Miſnar* détacha quelques-uns de ſes gardes avec ordre de ſe rendre en diligence à *Dély*, & de dire au chef des eunuques de préparer & amener un Palanquin avec tout ce qui ſeroit néceſſaire pour conduire commodément la princeſſe de *Caſſimir*.

Pendant ces préparatifs, le ſultan & ſon viſir entretinrent *Hemjunah*. *Horam* deſiroit ardemment d'entendre le récit de ſes aventures. Le ſultan n'en avoit pas une moindre envie; mais il différa de lui en parler, juſqu'à ce que, de retour au palais, elle ſe fût remiſe des fatigues qu'elle avoit eſſuyées.

Le chef des eunuques arriva avec un Palanquin & des eſclaves. La princeſſe rentra à *Dély* avant le jour. On la conduiſit d'abord au palais de *Miſnar* où on lui avoit préparé les plus beaux appartemens: elle y fut reçue par les premières femmes du ſerail.

Cependant le ſultan n'avoit pas oublié de faire élargir le faquir. Il alla au divan comme à l'ordinaire; & après avoir rendu la juſtice, il rentra dans ſon palais pour prendre quelque repos.

La princeſſe de *Caſſimir*, pénétrée de recon-

noiſſance, s'étant un peu remiſe de ſes fatigues paſſées, envoya le chef des eunuques au ſultan, le ſoir du même jour, lui faiſant demander la permiſſion de venir ſe jetter à ſes pieds, en reconnoiſſance de ſa délivrance.

Miſnar reçut avec joie ce gracieux meſſage. Il fit venir ſon viſir, & entra avec lui dans ſon ſérail. La princeſſe de *Caſſimir* étoit aſſiſe ſur un trône d'ivoire, au milieu d'un cercle nombreux de femmes & d'eſclaves.

La princeſſe deſcendit du trône, dès qu'elle vit le ſultan, & ſe proſterna devant lui. *Miſnar* s'empreſſa de la relever en la prenant par la main, & lui diſant : « Levez-vous, princeſſe » adorable : ne vous abaiſſez point ainſi devant » votre eſclave ».

Hemjunah répondit : « O mon illuſtre libéra- » teur ! la renommée qui augmente ordinaire- » ment les vertus des princes, ne peint que foi- » blement les rares qualités du ſultan de l'*Inde*. » Ceux qui ne l'ont point vu ne peuvent avoir » qu'une idée fort imparfaite de ſon mérite ».

« Si la flatterie pouvoit me plaire, répondit » le ſultan, ce ſeroit ſans doute dans la bouche » de la princeſſe de *Caſſimir*. Mais je veux vous » mettre ſur un ſujet plus élevé qui donnera » une plus juſte matière à notre admiration. » L'aimable *Hemjunah* a promis de nous racon-

» ter ſes aventures ſurprenantes. *Horam*, le » fidèle ami de mon cœur, & le compagnon de » nos malheurs, eſt venu avec moi en entendre » le récit ».

« Le prince, dit *Hemjunah*, j'aurois tort de » vous faire un myſtère de ce que vous deſirez » tant ſavoir ».

Le ſultan fit ſigne aux eſclaves de ſe retirer.

CONTE HUITIEME.

HISTOIRE DE LA PRINCESSE DE CASSIMIR.

TEL eſt ſouvent le ſort des grands, dit la princeſſe de *Caſſimir*, de voir leurs intérêts particuliers ſacrifiés au bien public. La gloire & l'honneur ſont des motifs qui rendent le ſacrifice moins dur à votre ſexe, ô prince ! mais pour nous, nous ſommes immolées ſans que l'on conſulte aucun de nos ſentimens ; & nous n'avons d'autre moyen d'être utiles au bien public, qu'en donnant notre main contre l'inclination de notre cœur. Telle devoit être ma deſtinée. Je n'avois pas encore treize ans : mon père me promit au prince de *Géorgie*. Quand ma mère m'apprit cette fatale nouvelle, je lui repréſentai reſpectueuſement mon extrême jeuneſſe : j'ajoutai que je ne connoiſſois point le prince de *Géorgie*, & qu'il m'étoit impoſſible de me décider en ſa faveur, ſans ſavoir s'il avoit

des vertus qui méritaſſent mon eſtime & mon affection.

« Ma chère enfant, me dit *Chederazade*, il ne » faut pas conſidérer uniquement notre propre » avantage dans les engagemens de la vie. Il faut » que notre bonheur particulier ſoit joint à » l'utilité publique. Votre père a des obliga- » tions au prince de *Géorgie*, qui lui a rendu » de grands ſervices dans les dernières guerres, » & il ne ſauroit mieux les reconnoître qu'en » lui donnant ſa fille unique. Tous les peuples » de *Caſſimir* approuveront votre choix, qui » s'accordera ſi bien avec leurs vœux, & ils ſe » réjouiront de voir leur bienfaiteur heureux » en poſſédant leur princeſſe ».

« Mais, madame, répondis-je, le bonheur » des ſujets de mon père exige-t-il de moi un » pareil ſacrifice ? Exige-t-il que je ſois exilée » dans un pays étranger, dont j'ignore les » mœurs & le langage ? Les peuples de *Caſſimir* » me regardent-ils donc comme un monſtre » dont l'abſence doit contribuer à leur gloire & » à leur félicité ? Hélas ! où ſera la douce union » des cœurs, où ſeront les délices de l'amour, » dans un engagement précipité avec un in- » connu » ?

« Les plaiſirs imaginaires de l'amour, me » répliqua *Chederazade*, ſont de vains preſtiges

» inventés par les mauvais *Génies* pour aug-
» menter le nombre des enfans désobéissans. La
» saine raison & la vraie politique ne recon-
» noissent point le despotisme de l'amour. La
» convenance est la mère de l'union parmi les
» princes & l'affection en est la fille. Le feu de
» la passion est bientôt éteint par le caprice, la
» jouissance, le dégoût & la réflexion. Les
» nœuds que forme l'intérêt & l'utilité, tant
» dans les sociétés privées que dans les allian-
» ces publiques, sont éternels. Voilà, *Hemjunah*,
» des raisons assez fortes pour vous engager à
» condescendre aux vues de votre père; & je
» ne doute pas qu'elles ne fassent impression
» sur vous, si vous avez assez de prudence &
» de sagesse pour en sentir la solidité. Si vous
» manquez de la prudence nécessaire pour faire
» un choix convenable, il est juste que vous
» vous laissiez instruire & conduire par ceux
» qui sont en état de diriger vos démarches
» vers le plus grand bien ».

Chederazade me quitta. Je versois un torrent de larmes. Livrée à mes réflexions, j'envisageois en frémissant la dureté de mon sort.

Ma nourrice *Eloubrou* avoit été témoin des ordres sévères de ma mère, & du devoir cruel qu'elle venoit de m'imposer. Elle tâcha de me consoler. Mais ses paroles glissoient sur mon cœur,

cœur, comme un vent léger sur la pente des rochers. Pour comble de malheurs, je vis entrer le chef des eunuques, qui me dit de me préparer à recevoir le sultan mon père.

Le sultan de *Cassimir* entra dans mon appartement, & je me prosternai devant lui.

« *Hemjunah*, me dit-il, le prince de *Géorgie* » est mon ami. Je veux lui donner ma fille ».

Cette brusque annonce d'un malheur que je n'avois garde de soupçonner la veille, me frappa comme un coup de foudre. Je m'évanouis en la présence du sultan, sans avoir la force de lui répondre; & quand je repris l'usage de mes sens, je me trouvai sur un sopha, & ma nourrice étendue à mes pieds.

« Mon aimable princesse, me disoit *Eloubrou*, » qu'il est dur pour moi de vous voir ainsi af- » fligée, & que je crains d'augmenter encore » votre affliction par les nouvelles que je suis » chargé de vous annoncer »!

« Parlez, *Eloubrou*, lui répondis-je en sou- » pirant, ne craignez rien; que peut-il m'ar- » river de pis que mon mariage avec un prince » étranger »?

« Princesse, me dit-elle, on attend le prince » de *Géorgie*, il doit venir ce soir. On fait déja » les apprêts de la noce. On règle le cérémo-

» nial, on arrange le festin; & déja les musi-
» ciens sont avertis ».

« Cruelle *Eloubrou*, lui répartis-je, que me
» viens-tu annoncer? Je serai cette nuit la vic-
» time des volontés de mon père. Je serai don-
» née en récompense au destructeur des villes,
» au ravisseur des vierges; car tel est par état
» un conquérant »!

« Non, princesse adorable, reprit vivement
» une jeune esclave de la suite d'*Eloubrou*. Non,
» vous ne serez point livrée en proie au prince
» de *Géorgie*. Reposez-vous-en sur moi ».

Ma fidelle nourrice fut étonnée, & de ce que son esclave disoit, & du ton affirmatif dont elle le disoit. Elle voulut appeller le chef des eunuques. Mais l'esclave fit un signe de la main, & *Eloubrou* resta immobile devant elle, ainsi que le reste des esclaves.

« Princesse, continua-t-elle, je suis l'amie des
» malheureux, le Génie vengeur des enfans op-
» primés par l'autorité sévère & capricieuse de
» leurs parens. Donnez-moi votre main, & je
» vous délivrerai du monstre que vous re-
» doutez ».

« Quoi! dis-je en tremblant, je redoute l'al-
» liance du prince de *Géorgie*, parce qu'il est
» étranger, & je me fierois à une esclave que
» je ne connois point, & je fuirois la cour de

» mon père, sans savoir où elle me conduiroit. » Non ».—

» Eh bien ! restez, & ne vous plaignez plus » de la dureté de votre sort, me dit l'esclave. » J'entends une musique guerrière qui vous » annonce l'arrivée du Prince. Adieu, maîtresse » chérie du fier & indomptable *Géorgien*.

J'entendis, en effet, le bruit des tymbales mêlé au son aigu des trompettes. Je ne doutai point que le prince ne fût arrivé, & qu'il n'allât entrer au sérail avec mon père. Je tendis la main à l'esclave, en lui disant: « Délivrez-moi » de la colère de mon père ».

L'esclave me prit la main avec empressement: elle souffla de sa bouche une vapeur légère qui remplit la chambre, & nous nous élevâmes dans un nuage.

J'ignore comment je sortis du palais de mon père. La nouveauté de cet enlevement me frappa de frayeur, & je m'évanouis. Quand je revins à moi, j'étois dans un appartement magnifique; & en ouvrant les yeux, je vis un jeune homme debout devant moi.

« Charmante princesse, adorable *Hemjunah*, » me dit-il en se jettant à mes pieds, puis-je » espérer que vous agréerez le service que je » viens de vous rendre en vous délivrant du » prince de *Géorgie* ? »

« Eh ! quel service m'as-tu rendu, lui de-
» mandai-je ? Hélas ! — Où m'as-tu conduite ?
» Qui es-tu, homme téméraire, qui oses rester
» debout devant la princesse de *Cassimir ? Elou-*
» *brou*, ma fidèle *Eloubrou*, où êtes-vous ? Où
» est *Pickfag*, le chef de mes eunuques ? Où
» sont mes esclaves ? Où sont les gardes du
» sérail » ?

« Princesse, répondit le jeune homme, ne
» vous fatiguez point à les appeller. Ils sont dans
» le royaume de *Cassimir*, où nous les avons
» laissés, & vous êtes à *Dély*, dans la maison
» du marchand *Bennaskar*. Mais pour ne vous
» pas laisser plus long-tems dans l'incertitude de
» votre sort, sachez, ô princesse ! qu'il y a plu-
» sieurs années que je fais le commerce de *Cassi-*
» *mir* à *Dély*. Quoique je ne vous eusse jamais
» vue, je ne pouvois manquer d'entendre
» parler de votre extrême beauté toutes les fois
» que je venois à *Cassimir ;* car vous étiez le
» sujet de toutes les conversations. On ne par-
» loit par-tout que de la princesse *Hemjunah ;* il
» n'étoit pas même permis de louer une autre
» beauté.

» Epris de vos charmes sur le rapport de la
» renommée, je résolus de vous voir ou de
» mourir. Pour cet effet, je tentai plusieurs fois
» de corrompre la fidélité de vos gardes, des

» eunuques du ſérail, & même de votre nour-
» rice *Eloubrou*. Ce fut en vain. Mes offres
» furent rejettées. Voyant que tout artifice
» humain étoit inutile, j'eus recours à un pou-
» voir ſurnaturel. Je recherchai ceux qui poſ-
» ſédent l'art d'enchanter. J'eus de la peine à
» trouver un magicien ; ce qui me fit douter
» quelque tems qu'il y en eût.

» Enfin, un ſoir que je revenois de mon ma-
» gaſin, je m'entendis appeller par mon nom.
» Je détourne la tête, & je vois une femme
» avec un manteau brun ſur ſes épaules, & un
» voile ſur ſon viſage, elle me dit : « *Bennaskar*,
» ſuivez-moi ».

» Comme je penſois toujours à la belle *Hem-*
» *junah*, & comme on ſe flatte aiſément ſur la
» réuſſite de ce qu'on deſire avec paſſion, je
» m'imaginai ſans peine que cette femme étoit
» inſtruite de ce qui ſe paſſoit dans mon cœur,
» & que mes vœux alloient être accomplis. Je
» la ſuivis.

» Après m'avoir fait traverſer différentes
» rues, elle s'arrêta devant une grande maiſon.
» Je comptois que la porte s'ouvriroit, & que
» nous entrerions. Au contraire, je vis ma con-
» ductrice frapper la terre du pied, & diſpa-
» roître à mes yeux.

» Je ne perdis pas toute eſpérance. J'attendis

» conſtamment juſqu'à la nuit, eſpérant ou » qu'on ouvriroit, ou que la femme repa- » roîtroit.

» On n'ouvrit point la porte, & la femme ne » reparut point. Ainſi, après avoir attendu » pluſieurs heures en vain, je repris le chemin » de ma maiſon.

» Le chagrin & l'amour m'empêchèrent de » dormir. Je me levai le lendemain de grand » matin. Je ſortis. A peine étois-je dans la rue » que j'apperçus la magicienne qui me faiſoit » ſigne de la ſuivre. J'obéis ſans héſiter.

» Sûrement, diſois-je en moi-même, elle » poſſéde un pouvoir plus qu'humain. Elle a » jetté ſes regards ſur moi, j'obéirai à ſes vo- » lontés.

» Elle me mena par les mêmes rues que la » veille juſqu'à la maiſon devant laquelle j'avois » paſſé pluſieurs heures du ſoir précédent. Dès » que nous y fûmes arrivés, ma conductrice » diſparut en s'enfonçant ſous la terre, comme » la première fois.

» Quoique très-fâché de me voir trompé une » ſeconde fois, je réſolus pourtant de reſter là » juſqu'à la nuit, & d'y attendre patiemment » une nouvelle apparition de la magicienne, » juſqu'à ce que les gardes de la ville m'obli- » geaſſent de me retirer.

» La nuit vint, sans que mon attente fût » satisfaite. Je rentrai chez moi aussi incertain » qu'auparavant de ce que me vouloit cette » femme.

» Le lendemain, j'allois, comme de coutume, » à mon magasin. En sortant, je revis la même » femme qui m'attendoit à l'entrée du marché » par où je devois passer. Elle me fit signe de la » suivre.

» Cette constance de sa part à me rechercher, » m'inspira de la confiance. Après l'avoir déja » suivie deux fois, je ne pouvois guères refuser » de la suivre une troisième. Elle me mena » devant la maison que j'avois eu le tems de » contempler à loisir. Puis elle disparut de la » même manière que la veille & le jour pré- » cédent.

» Mais je n'abuserai point de votre patience, » ô princesse! par un récit particulier des cour- » ses que me fit faire cette femme. La même » scène fut répétée pendant onze jours consé- » cutifs. Le douzième, je vins encore devant » la maison avec ma conductrice. Elle disparut, » & je restai comme immobile, dans l'attente » de ce qui arriveroit. La porte s'ouvrit: je vis » sortir plusieurs esclaves armés de chaboucks. » Ils m'assaillirent, en disant que j'étois un » voleur qui rôdoit depuis plusieurs jours autour de la maison.

» J'avois beau leur dire mon nom & les aſ-» ſurer que j'étois un marchand de la ville, » connu pour un honnête-homme, ils ne vou-» loient pas entendre raiſon. J'eſſuyai une grêle » de coups. La réſiſtance eût été vaine. Je » cherchai mon ſalut dans la fuite, & grace à » l'agilité de mes jambes, je fus bientôt hors » des mains de ces aſſaſſins.

» De retour chez moi, je me livrai au cha-» grin que me cauſoit une telle aventure, où, » après avoir été trompé tant de fois par une » malheureuſe ſorcière, j'ai reçu cent coups » de chabouck pour récompenſe de mon aſſi-» duité à la ſuivre. Au milieu de mes plaintes, » je ſentis ma chambre trembler, & je vis la » magicienne ſortir de deſſous le plancher. Sa » vue me conſola.

« *Bennaskar*, me dit-elle, je ſuis *Ulin*, l'amie » des malheureux, & la protectrice de tous » ceux qui ont recours à mes enchantemens. Il » y a long-tems que j'ai les yeux attachés ſur » vous. Je connois vos penſées. J'ai voulu » éprouver votre foi. C'étoit pour m'aſſurer ſi » vous croyiez réellement à la magie, que je » vous ai trompé tant de fois. *Alla* veut que » ſes adorateurs le ſervent en êtres raiſonna-» bles. Nous qui aimons à le contrarier en tout, » nous exigeons une obéiſſance aveugle de ceux » qui nous rendent hommage ».

« Qui que tu ſois, princeſſe ou *Génie*, m'é-
» criai-je, mets *Hemjunah* dans mes bras, &
» je te conſacre le reſte de mes jours.

« Si tu m'es fidèle, répondit *Ulin*, je te li-
» vrerai la princeſſe de *Caſſimir*, dès demain,
» avant le coucher du ſoleil ».

« *Ulin* me déclara alors ce qu'elle deſiroit de
» moi en retour du ſervice que je lui deman-
» dois, & je lui promis de faire en tout ſa
» volonté.

« Eh bien! me dit-elle, va préparer ton pa-
» lais de *Dély* à recevoir la belle *Hemjunah*.
» Mes eſclaves t'y porteront. Pour moi, je vais
» aller repréſenter une eſclave de la princeſſe,
» & tu peux compter que je te l'amenerai in-
» ceſſamment ».

« Elle prononça enſuite quelques paroles ma-
» giques que je n'entendis pas, & je vis paroître
» un eſclave noir.

» Tranſporte mon ami *Bennaskar* dans ſon
» palais de *Dély*, lui dit-elle. Ajoute à ſes tré-
» ſors tout ce que l'art des enchantemens peut
» produire.

« L'eſclave noir me prit dans ſes bras, &
» dans un inſtant je me trouvai dans ma maiſon
» de *Dély*, qui eſt à-préſent un palais enchanté.
» *Ulin* a rempli ſes promeſſes : je poſſède la belle
» & adorable princeſſe *Hemjunah* ».

Tel fut le récit que me fit *Bennaskar*. Je lui

répondis comme il convenoit à mon rang.

« Marchand de *Dély*, ne parlez point avec » tant d'assurance. Ne vous flattez pas que la » princesse de *Cassimir* puisse devenir l'épouse » de *Bennaskar*. Il vaudroit mieux pour vous » donner avis au sultan de l'*Inde* que je suis ici, » afin qu'il me fît reconduire chez mon père ».

« Et vous, princesse, me dit-il, ne soyez pas » si fière ; songez que vous êtes au pouvoir du » marchand dont vous dédaignez l'alliance ».

« Esclave, lui dis-je d'un ton impérieux, » *Mahomet* ne souffrira point que tu opprimes » l'innocence, ni que tu déshonores celle qui ne » t'a point offensé ».

« Vraiment, répliqua l'impie *Bennaskar*, » *Mahomet* auroit bien de l'occupation, s'il se » mettoit en peine d'empêcher tout le mal qui » se commet dans le monde. Non, ma princesse, » nous n'avons rien à craindre ; nous sommes ici » en sûreté. *Ulin* me protège ».

« Mais que t'a donc demandé la magicienne » pour prix de son secours, & que lui as-tu » promis ? Réponds, misérable ; à quel prix » as-tu acheté mon innocence, & le droit de » me maltraiter ainsi » ?

« Vous l'allez voir tout-à-l'heure, répondit » *Bennaskar*. Entrez dans la chambre nuptiale, » & votre curiosité sera satisfaite ».

« Traître infâme, lui dis-je, oses-tu me » parler ainsi » ?

« Princesse, me répliqua-t-il, que me servi- » roit de feindre avec vous ? *Ulin* vous a livrée » à *Bennaskar*. Suivez-moi de bon cœur, ou » vous me suivrez par force ».

J'étois indignée de son insolence. « Hélas ! » m'écriai-je dans l'amertume de ma douleur, » où est *Chéderazade*, ma bonne & tendre mère ? » Où est mon père, le sultan de *Cassimir* ? Où » sont les peuples innombrables soumis à sa puis- » sance ? Faut-il que sa fille périsse victime dé- » p'orable d'un marchand de *Dély* » !

Bennaskar étoit sourd à mes plaintes. Il se jetta sur moi, me prit entre ses bras, & m'en- » leva par force de la chambre où nous étions.

Je remplissois la maison de mes cris. Le barbare, insensible à mes larmes, continua de me transporter de chambre en chambre.

Me voyant au pouvoir de ce vil ravisseur, l'esclave d'une sorcière, je m'avisai d'un stratagême que je crus propre à retarder au moins de quelques instans mon déshonneur. C'étoit l'unique ressource qui me restoit dans la situation où je me trouvois.

« *Bennaskar*, lui dis-je d'un ton moins irrité, » pourquoi user de violence envers une prin- » cesse innocente ? Pourquoi me porter ainsi

» d'appartement en appartement? Allez-vous » m'enterrer au centre de votre palais? Sans » doute vous ne voulez pas déshonorer le sang » qui coule dans mes veines. Mettez-moi en li- » berté, envoyez chercher le cadi; & puisque » mon destin veut que je sois l'épouse de *Ben-* » *naskar*, que j'aie au moins des témoins & des » preuves légales de la légitimité de mon ma- » riage. C'est une chose que vous ne pouvez me » refuser ».

« Non, non, répondit mon cruel ravisseur, » que vous ayez des preuves de votre mariage, » ou que vous n'en ayez point, c'est ce qui » m'importe assez peu, pourvu que j'en goûte » les fruits. Mon impatience ne peut souffrir de » délai. Demain nous parlerons de ces forma- » lités: nous songerons à votre honneur, quand » ma passion sera satisfaite; mais à-présent, les » momens sont trop précieux pour les perdre » en de vaines formalités ».

Ainsi parla cet homme féroce.

Il m'emportoit toujours entre ses bras. Nous arrivons à une chambre voûtée. Il me remet sur un sopha, & ferme la porte avec empres- sement.

« A présent, continua le traître, je dois ac- » complir la promesse que j'ai faite à *Ulin*. Vous » allez voir, ô princesse! à quel prix j'ai obtenu » la possession de vos charmes ».

Transportée d'indignation, saisie de frayeur, & presque sûre d'un malheur que je ne voyois plus aucun moyen d'éviter, j'eus confiance en la bonté du prophète qui délivre les justes des piéges des méchans. Je ne fus point trompée dans mon attente. *Bennaskar* prit la lampe qui pendoit de la voûte au milieu de la chambre. Il répandit une poudre sur la flamme, en disant ces mots qui me firent frémir :

« Vaine protectrice de la vertu d'*Hemjunah*, » hâte-toi de venir; sois témoin du triomphe » d'*Ulin*, ton ennemie ».

A ces mots, la voûte trembla. *Bennaskar* parut interdit. Une voix sortit de la muraille, & tâcha de le rassurer, en lui criant : « *Ben-* » *naskar*, saisis ta proie, & ne crains point les » vains efforts de mon ennemie *Macoma* ».

Le vil ravisseur, encouragé, me prit dans ses bras, s'efforçant de me jetter sur un lit nuptial préparé pour être le théâtre de mon déshonneur. Tout-à-coup ma libératrice parut dans un nuage d'azur. Son air majestueux en imposa à *Bennaskar*.

« Malheureuse princesse, me dit-elle, que » votre imprudence vous a été funeste ! Dans » quel danger elle vous a précipitée, malgré » mes soins, ma vigilance & mon pouvoir. Si » vous n'aviez pas écouté une esclave infidelle,

» jamais l'enchantement de la sorcière *Ulin* » n'auroit triomphé de nous. Tu t'es perdue par » ta faute, malheureuse *Hemjunah ;* & puis- » qu'elle t'a livrée au méchant *Bennaskar*, il » n'est plus en notre puissance de te délivrer des » mains de ce mortel détestable ».

Bennaskar, que la présence de *Macoma* avoit d'abord intimidé, osa insulter à mon malheur devant ma protectrice.

« *Hemjunah* m'appartient, s'écria-t-il d'un » air triomphant; *Ulin* ne m'a point trompé. » O princesse ! continua le monstre, soumettez- » vous à votre destinée. Que votre *Génie* tu- » télaire soit témoin de mon bonheur qu'il ne » peut empêcher ».

En achevant ces mots, il osa porter la main sur moi. Je lui résistai. *Macoma* s'avança aussi- tôt vers lui, & le frappa de sa baguette, en disant : « Vil esclave de l'iniquité, crois-tu que » le ciel livre l'innocence à la discrétion du » méchant ? Crois-tu qu'il ne puisse confondre » tes desseins injustes ? Il est vrai, l'imprudence » de la princesse m'empêche de la pouvoir déli- » vrer de tes mains. Mais j'ai assez d'empire sur » toi pour rendre tes efforts inutiles. Toutes les » fois que tu oseras regarder la princesse, elle » perdra l'usage de ses sens, & toi tes desirs ».

Bennaskar, irrité, s'écria : « Ta colère est

» vaine, & ta malédiction ſera ſans effet, *Génie* » impuiſſant. Je vais conſulter *Ulin*, la maitreſſe » de mon ſort. Elle ſaura me ſouſtraire à ton » pouvoir ».

L'enchantereſſe *Ulin* entra auſſi-tôt dans le cabinet voûté, dont *Mahoud* vous a fait la deſcription : « O ennemie de notre race ! dit-elle » en frémiſſant de rage, qu'as-tu dit ? Fatale » négligence ! Pourquoi n'ai-je pas prévu ta » malice ? pourquoi n'ai-je pas ſongé à prémunir » *Bennaskar* contre l'effet de la ſentence que tu » viens de prononcer contre lui ? Mais puiſque » l'arrêt cruel en eſt porté, je vais y ajouter » une nouvelle circonſtance.

» A moi, mon fidèle eſclave, continua t-elle » en frappant du pied. « Un nain, d'une figure » hideuſe, entra auſſi-tôt dans la chambre par » une porte inviſible.

« Nègre, lui dit-elle, ſois l'humble ſerviteur » de *Bennaskar* mon ami. Quand tu verras cette » fille rebelle, privée de l'uſage de ſes ſens, tu » l'enterreras ſous le pavé de cette chambre. Et » vous, *Bennaskar*, ajouta-t-elle, recevez cette » fiole. Quand vous voudrez jouir de la conver- » ſation de la princeſſe, qu'un eſclave affidé » verſe une goutte de cette liqueur ſur ſes » lèvres, *Hemjunah* revivra, & du cabinet » voiſin, vous pourrez lui parler & l'entendre,

» pourvu qu'elle ne vous voie pas ; car je ne » puis détruire l'effet des enchantemens de *Ma-* » *coma*, jusqu'à ce que la princesse se rende à » vos desirs ; mais cela ne tardera pas ».

» Mes enchantemens, reprit *Macoma* ! Tu » verras, malheureuse *Ulin*, tu verras si l'effet » en sera durable. Mais l'indignation du ciel » est à son comble, & sa vengeance n'est pas » complette. Encore un moment, & notre pou- » voir sur *Hemjunah* & sur *Bennaskar* cessera ».

Sans doute *Macoma* vouloit parler ici de votre glorieuse victoire sur l'enchantereſſe *Ulin*. Elle continua de la sorte.

« Pour achever la juste vengeance du ciel, » voici ce qui arrivera. Quoique la princesse de » *Cassimir* soit au pouvoir de *Bennaskar*, ces » lieux témoins de son malheur, mais non pas » de sa honte, resteront cachés à tous les mor- » tels, jusqu'au jour où ta race aura l'avantage » sur nous. Seulement lorsque le disque de la » pleine lune sera parfait, *Bennaskar* pourra » venir visiter ces appartemens. Cependant, ne » craignez rien, *Hemjunah*, ajouta-t-elle en » m'adressant la parole, mes enchantemens ne » peuvent rien sur les justes sans leur consente- » ment. La princesse de *Cassimir* ne sera point » déshonorée, si elle ne le veut. *Mahomet* punit » ton imprudence par cette pénible épreuve ;

» mais

» mais si tu restes fidèle & vertueuse, tu triom-
» pheras de tes ennemis ».

Bennaskar ne put entendre ce discours sans frémir de rage. Il se tourna vers moi. Je tombai aussi-tôt dans un profond sommeil. J'ignore ce qui se passa ensuite.

Je me réveillai au goût d'une liqueur agréable que je sentis couler sur mes lèvres. Je vis un esclave noir devant mes yeux. J'étois à moitié enterrée. Ils m'avoient ôté mes vêtemens, & j'eus honte de paroître ainsi devant un esclave. J'entendis en même tems la voix de *Bennaskar*, qui me parloit du cabinet voisin.

« Malheureuse princesse, me disoit-il, trop
» malheureuse *Hemjunah*, l'impitoyable *Ma-*
» *coma* t'a retenu enterré un mois entier dans
» l'ombre de ce tombeau, d'où je n'ai pu te tirer
» qu'à la pleine lune. *Ulin* & *Bennaskar*, tes
» amis, cherchent à te rendre la vie. Dis seule-
» ment que tu veux condescendre à mes desirs,
» & les enchantemens de *Macoma* cesseront ».

« Monstre féroce, lui répondis-je, oses-tu
» bien encore me parler. J'ignorois qu'il y eût
» un mois que je dors tranquillement sous cette
» voûte, depuis que j'ai vu le *génie Macoma*. Je
» remercie le saint prophète de m'avoir déli-
» vrée pendant tout ce tems de la présence de
» *Bennaskar* ».

« Orgueilleuſe princeſſe, me répliqua le » traître, mon eſclave t'inſpirera des ſentimens » plus humbles ».

En même tems il ordonna à l'eſclave noir de me tirer de la foſſe où j'étois enterrée, & de me donner cinquante coups de chabouck.

Il ſeroit inutile, ô prince! de vous raconter tout ce que m'a fait ſouffrir ce tyran barbare. Je reſtai ainſi cachée pendant trois mois. Chaque pleine lune je recevois la viſite de *Bennaskar* & d'un eſclave noir. Il me renouvelloit ſes infâmes propoſitions, & ma conſtance à les rejetter étoit toujours ſuivie des mêmes cruautés qu'il faiſoit exercer ſur moi par ſon eſclave, juſqu'à ce que, las de tant de barbarie, il daignât ſortir du cabinet; & par ſa préſence, m'ôter de nouveau l'uſage de mes ſens.

Mahoud vous a raconté ce qui ſe paſſa dans la chambre voûtée à la pleine lune du troiſième mois. Je reprendrai mes aventures au moment où il me quitta, après m'avoir remis un livre.

Bennaskar, voyant que ſon ami *Mahoud* lui avoit manqué de foi, ſortit & revint peu après avec lui. Il le fit entrer dans le cabinet, puis vint ſeul au tombeau où j'étois, me toucha & me dit: « Venez, belle princeſſe, les enchante- » mens de *Macoma* ſont finis. Votre protectrice » vous a entièrement livrée à la diſcrétion de » *Bennaskar* ».

A ces mots, je jettai un grand cri, espérant de me faire entendre du cadi. Ce fut en vain. *Bennaskar* me tira du tombeau, je le suivis, entraînée par un pouvoir supérieur. Nous sortîmes de la chambre voûtée & de sa maison. Je me trouvai seule avec lui dans une plaine déserte.

Le *génie Macoma* nous apparut. Mon cœur se réjouit en la présence de mon ange tutélaire.

« Misérable, dit *Macoma*, en parlant à *Bennaskar*, tu as osé violer mes ordres, en faisant » sortir la princesse de la chambre voûtée, où » l'enchantereſſe *Ulin* a été contrainte de céder » à ma puissance. Mais je te remercie de ton » indiscrétion. Ce que l'imprudent *Mahoud* n'a » pu effectuer, tu l'as exécuté toi-même. Reçois » le juste châtiment de ton crime ».

Dès qu'elle eut prononcé ces derniers mots, *Bennaskar* disparut, comme une vapeur qui tombe & rentre dans le sein de la terre. Son corps tomba en cendre & se mêla à la poussière de la plaine. De sa cendre s'éleva l'enchantereſſe *Ulin*, qui me dit d'un ton irrité:

« La mort de *Bennaskar* ne vous soustraira » pas à mon pouvoir. Aimable princesse, allez » retrouver votre libérateur *Mahoud*. Je l'avois » destiné à expier par le feu sa témérité. Mes » desseins ont été traversés. Il rampe dans la

» forêt de *Tarapajan*, dont il infecte l'air. Vil » reptile, rampe comme lui sous une forme » hideuse » !

Telles furent les suites de mon imprudence, ô magnifique sultan ! Ainsi les moindres fautes que nous commettons, sont souvent accompagnées d'une longue suite de malheurs.

Le sultan de l'*Inde* interrompit la princesse de *Cassimir* : « Aimable *Hemjunah*, lui dit-il, je » n'ai jamais ressenti tant d'inquiétude dans le » cours des longues & pénibles campagnes que » j'ai faites, que pendant le peu de momens » que vous avez mis à me raconter vos mal- » heurs. Mais, ô princesse ! permettez-moi de » vous faire une seconde demande. Je suis aussi » en peine de savoir par quel accident étrange » vous avez été enfermé dans le tombeau de la » mort, où je vous ai trouvée, que je l'étois » d'apprendre comment vous étiez tombée au » pouvoir du cruel & infâme *Bennaskar* ».

« O prince ! dit *Hemjunah*, en soupirant, » l'histoire en est réellement étrange. Hélas ! de » nouvelles indiscrétions ont amené de nou- » veaux malheurs ».

Après ce court préambule, la princesse continua le récit de ses aventures.

Aussi-tôt que votre victoire sur l'enchan-

chantereſſe *Ulin*, nous eût rendu notre première forme, je me retrouvai dans le ſérail de mon père à *Caſſimir*.

Ma nourrice *Eloubrou*, déſolée d'avoir perdu ſa chère princeſſe, étoit dans l'appartement d'où la vile ſorcière m'avoit enlevée, & elle rempliſſoit le palais de ſes cris.

« Fidèle *Eloubrou*, lui dis je, leve-toi, re-» garde ta chère *Hemjunah*. Où eſt le ſultan » *Nebenezer*, mon père, & la tendre *Chedera-*» *zade*, la mère de mon cœur » ?

A ma voix, *Eloubrou* parut ſortir d'une profonde extâſe. Ses yeux étonnés reſtoient fixés ſur moi, ſans qu'elle pût prononcer une ſeule parole. Enfin, elle me dit d'une voix foible & tremblante :

« Qu'eſt-ce que je vois ? Eſt-ce l'eſprit de » l'aimable *Hemjunah* qui n'eſt plus » ?

« Non, ma chère *Eloubrou*, lui répondis-je, » en volant à elle pour l'embraſſer ; non, ce n'eſt » point l'ombre d'*Hemjunah* ; c'eſt la princeſſe » elle-même que *Miſnar*, ſultan de l'*Inde*, a dé-» livrée du pouvoir & des enchantemens de » l'exécrable *Ulin*.

« Oh ! s'écria *Eloubrou*, plût au ciel que ta » tendre mère pût jouir, comme moi, du bon-» heur de te revoir ?

» Eh quoi ! repris-je ; *Eloubrou*, que dis-tu ?

» Où eſt la reſpectable *Chederazade*, à qui je » dois le jour ?

« Princeſſe, me répondit ma nourrice, qui » aura la dureté d'affliger votre cœur par ce » récit funeſte ?

« Hélas ! dis-je en ſoupirant, ma tendre mère » n'eſt-elle plus ? A-t-elle paſſé le lac embrâſé » pour aller chercher ſa fille déſobéiſſante » ?....

Je tombai évanouie dans les bras d'*Eloubrou*.

O prince ! ſon récit étoit trop vrai. Epargnez à mon cœur la répétition d'une ſcène ſi cruelle. Il y avoit dix jours que *Chederazade*, la chère *Chederazade* étoit morte. *Zebenezer*, accablé de la double perte de ſon épouſe & de ſa fille, s'étoit enfermé dans le tombeau de ma mère.

Eloubrou courut au tombeau où mon père ſe nourriſſoit des larmes de la douleur. Elle avertit les gardes que j'étois revenue.

Cette nouvelle tempéra un peu l'amertume du chagrin de *Zebenezer*. Mais elle ne le tira point du lieu de ſon affliction, où il reſta un mois entier, ſelon le ſerment qu'il en avoit fait. Seulement il donna ordre que, pendant ce tems, ſes eſclaves m'obéiſſent.

Mon deuil ne fut pas moins rigoureux que celui de mon père. Je m'enfermai dans mon appartement, comme dans un tombeau, & ne voulus voir perſonne que ma fidèle *Eloubrou*.

Neuf jours se passèrent ainsi dans le silence de la solitude. Loin de nous consoler l'une l'autre, nous nous affligions comme à l'envi ; car *Eloubrou* étoit aussi sensible que moi à la perte de ma bonne mère

Le dixième jour au matin, le grand visir, qui gouvernoit dans l'absence de mon père, fit appeller *Eloubrou*.

Elle l'alla trouver & revint incontinent.

« Princesse, me dit-elle, un inconnu, nommé » *Mahoud* demande à vous parler. Le visir, » ayant appris qu'il avoit contribué à votre » liberté, attend vos ordres pour savoir quel » traitement honorable il doit faire à votre li- » bérateur ».

Au nom de *Mahoud*, je revins de ma sombre mélancolie.

« O *Eloubrou !* dis-je à ma nourrice, *Mahoud* » mérite ma reconnoissance, & le fils du Jouail- » lier de *Dély* sera récompensé des services » qu'il a rendus à ta maîtresse ».

« Hélas ! répondit *Eloubrou*, l'excès de l'af- » fliction a-t-il troublé l'esprit de ma chère » princesse, jusqu'à lui faire prendre le prince » *Mahoud* pour le fils d'un esclave » ?

« S'il est prince, repris-je, il m'a caché jus- » qu'à présent sa naissance & son état ; ou il

» n'eſt pas le *Mahoud* que je me ſouviens d'avoir » vu dans les déſerts de *Tarapajan* ».

« Vous en jugerez quand il paroîtra devant » vous, répondit *Eloubrou ;* mais il demande » une audience particulière ».

« Eh bien ! dis-je, qu'on l'introduiſe ici dans » mon appartement. Que mes eſclaves reſtent » dans la chambre voiſine, prêts à venir dès » que je les appellerai ».

Eloubrou obéit. Elle introduiſit le marchand *Mahoud* en ma préſence, & ſe retira.

Mahoud tomba à mes pieds, en diſant :

« O princeſſe ! le plus bel ouvrage d'*Alla ;* » pardonnez ma témérité d'oſer approcher ſi » près de votre perſonne adorable. J'ai joint le » menſonge à la témérité, en prenant le titre » de prince, auquel je confeſſe n'avoir aucun » droit, comme je n'ai pas les moyens de le » ſoutenir ».

« Eh ! qui t'a rendu ſi hardi, répondis-je » fièrement » ?

« Que la mort, dit *Mahoud*, en frappant la » terre de ſon front, que la mort ſoit le châti- » ment de mon crime. Daignez ſeulement en- » tendre les motifs de ma préſomption ».

« Parlez, lui dis-je » :

« Auſſi-tôt que les jours de notre métamor- » phoſe furent accomplis, continua *Mahoud*,

» je me trouvai dans la capitale de *Dély*, assez » proche de la maison où *Bennaskar* m'avoit » invité d'entrer, comme son ami. La vue de » cette maison d'iniquité me donna des aîles. Je » courois dans les rues de *Dély* sans savoir où » j'allois ; mais je fuyois un lieu que j'avois en » horreur. Après avoir bien couru, j'arrivai » dans la rue où j'avois si follement dépensé les » richesses de mon père. Mon ancienne maison » étoit habitée par un homme encore plus for- » tuné que moi ; & la porte étoit assiégée par » une foule de ces amis qui encensent les tré- » sors des riches.

» Ce spectacle me rappella mes folies & mes » malheurs. Quoique fatigué, je me mis à fuir » de nouveau, espérant me reposer ailleurs. En » traversant une petite rue, je découvris la » place publique, où le cadi m'avoit condamné » aux flammes.

» Ici mon sang se glaça dans mes veines : mes » cheveux se dressèrent sur ma tête. Hélas ! » malheureux *Mahoud*, la capitale de *Dély* » t'offre par-tout des objets propres à augmenter » l'amertume de ta misère, en rappellant à ta » mémoire les scènes les plus déplorables de ta » vie. Tu ne trouveras point ici de consolation. » L'armée de ton sultan couvre la plaine. Que » ne vas-tu te joindre à ses troupes ? Que ne

» vas-tu te jetter aux pieds du sultan *Misnar?* Il » se souviendra d'avoir rampé avec toi dans la » poussière de *Tarapajan*.

» Plein de ces pensées, je marchai vers la » parade royale. Je rencontrai sur la place un » capitaine à qui j'offris mes services.

» Heureusement pour moi on fit un détache- » ment qui eut ordre de joindre la grande ar- » mée. Je fus de ce détachement, & avant la » nuit nous arrivâmes au camp du sultan.

» J'allai d'abord vers la tente royale. Je ne » tardai pas à rencontrer le visir *Horam*, qui » alloit au pavillon du sultan.

» Je me jettai à ses pieds, en lui disant qui » j'étois. L'orgueilleux visir me regarda avec » dédain, & me fit punir de ma témérité ».

Le sultan regarda fixément son visir : *Horam* parut surpris.

Mais la princesse de *Cassimir* fit semblant de ne pas appercevoir leur émotion ; & sans s'ar- rêter, elle continua de la sorte le récit de ses aventures.

« Je ne perdis point courage, poursuivit » *Mahoud ;* quoique je n'eusse pu trouver grace » aux yeux du visir *Horam*, j'espérai que *Mis-* » *nar*, le sage & glorieux sultan de l'*Inde*, » m'écouteroit favorablement. Je résolus donc » de l'aller trouver, & de me prosterner à ses

» pieds. Mais, hélas! la vanité des grandeurs » met un voile sur les yeux de tous les hommes.

» Le sultan *Misnar*, m'entendant parler de » sa métamorphose, & de la mienne, me traita » d'insensé, & me fit chasser de sa présence & » de son camp comme un imposteur ».

A ces mots, *Misnar* perdant patience, interrompit la princesse, & lui dit : « O *Hem-* » *junah!* vous connoissez assez ma façon de » penser, & ma conduite envers vous en est » un gage assez sûr, pour juger si *Mahoud* vous » a dit la verité. Quand vous m'avez dit que » mon visir l'avoit rejetté avec mépris, je me » suis senti indigné contre *Horam :* mais à pré- » sent je suis convaincu qu'il nous a calomniés » l'un & l'autre ».

La princesse reprit : « Je ne veux point an- » ticiper la conclusion de mon histoire : la suite » satisfera pleinement le sultan & son visir.

» Je fus chassé du camp, me dit *Mahoud*, » & je me vis ainsi maltraité par ceux dont » j'attendois quelque secours.

» J'errois dans la campagne sans savoir où » aller. Je vis passer une caravanne ; je deman- » dai à quelques-uns des valets où ils alloient, » Ils me dirent que la caravanne alloit à *Cas-* » *simir.*

» Je la suivis, & pendant tout le voyage,

» je n'ai vécu que des aumônes des marchands.
» A mon arrivée j'ai trouvé la capitale en deuil,
» & dans la plus profonde affliction. On m'a
» dit que la sultane *Chederazade* n'étoit plus ; que
» votre père, le glorieux *Zebenezer* pleuroit dans
» le tombeau de sa chère épouse ; que l'aimable
» *Hemjunah*, retirée dans son appartement, ne
» voyoit qu'*Eloubrou*, qui partageoit son afflic-
» tion, & que le visir *Hobaddan* tenoit les rênes
» du gouvernement.

» Il n'y avoit pas moyen de voir la char-
» mante princesse de *Cassimir*, sans en demander
» la permission au premier visir. Et quelle espé-
» rance avois-je de l'intéresser en ma faveur,
» après avoir été rejetté d'*Horam*, le compa-
» gnon de mon infortune ?

» Ces idées augmentoient mon affliction, &
» je désespérois de la voir finir. Un marchand
» qui m'observoit depuis quelques heures,
» m'ayant vu lever plusieurs fois les yeux vers
» le ciel, & pousser de longs gémissemens,
» m'appella & me dit : Jeune homme, qu'avez-
» vous ? Quel est le sujet de votre chagrin ? Je
» regardai autour de moi, & ayant apperçu le
» marchand qui m'appelloit, je courus vers lui.
» Ma douleur m'inspira une feinte qui l'attendrit.

» Je lui dis que j'étois un prince fort connu
» d'*Hemjunah* la gloire de *Cassimir* ; & que,

» s'il vouloit me faire avoir seulement pour un » jour un habillement, un équipage & une suite » convenables pour paroître devant vous, ô » princesse! je le paierois dix fois de sa com- » plaisance.

» Il n'est guères vraisemblable, me dit le » marchand, qu'un prince & un gueux soient la » même personne. Mais puisque j'ai tant fait » que de m'informer de vos affaires, je vous » fournirai tout ce que vous me demandez, » sous la condition que, si vous n'êtes pas réel- » lement ce que vous prétendez être, vous » viendrez avec moi devant le cadi, & vous » vous engagerez à me servir pendant dix ans » en qualité de mon esclave ».

» La nécessité fait faire bien des choses. J'ac- » ceptai les conditions du marchand. Je parus » avec lui en présence du cadi, & je signai ce » qu'il voulut; savoir, qu'il me fourniroit tout » ce qui convenoit à l'équipage d'un prince » étranger qui vient visiter une aussi grande » princesse que la fille du sultan de *Cassimir*; & » que, si après lui avoir été présenté, *Hemjunah* » ne me reconnoissoit pas pour le prince *Ma-* » *houd*, le même qui l'avoit délivrée des mal- » heurs qu'elle venoit d'éprouver, je me sou- » mettois à être dix ans l'esclave du marchand.

» Suivant cet accord, il m'a donné les riches

» habits avec lesquels je parois devant vous, ô » princesse ! & le nombreux cortège d'esclaves » qui forment ma suite. Son crédit auprès du » premier visir m'a donné entrée dans ce palais. » A présent, ô princesse ! mon sort est entre » vos mains ; à moins que vous ne daigniez me » pardonner une supercherie innocente, qui » seule pouvoit me procurer la vue de ma bien- » faitrice, je vais languir pendant dix ans dans » un honteux esclavage, au sein de l'op- » probre ».

» Il n'est pas nécessaire de feindre, lui dis-je, » & je puis vous épargner ces dix ans d'escla- » vage, sans vous faire passer pour un prince. » J'enverrai chercher le marchand. Je le dé- » dommagerai au-delà de ses desirs, & je vous » mettrai en état de vivre honorablement, » selon votre première profession ».

« Hélas ! me répondit *Mahoud*, ne comptez » pas satisfaire aisément un marchand avide de » gain. Vous ignorez ce qu'il vous demandera, » quand il verra que vous vous intéressez pour » moi. Si on découvre l'accord que j'ai fait » avec lui, sans être réellement prince, je serai » la risée de la capitale, & jamais je n'y aurai » de crédit ».

« Eh bien donc ! soyez prince, lui dis-je, » puisque vous voyez tant de difficulté à perdre

» un titre que vous avez pris si légèrement ».

J'appellai *Eloubrou*, à qui je dis de faire préparer un appartement dans le palais de mon père pour le prince *Mahoud*, & de lui faire donner une suite convenable à son rang.

Eloubrou exécuta mes ordres. *Mahoud*, plein de joie, se jetta à mes pieds, & baisa le bord de ma robe.

« Levez-vous, prince, lui dis-je; *Eloubrou* » vous conduira au palais de mon père ».

Je ne tardai pas à me repentir de la facilité avec laquelle je m'étois rendu complice de la fausseté criminelle de *Mahoud*. Le marchand, devenu fier & insolent, oublia que son titre de prince n'étoit qu'un vain fantôme de son imagination.

Il me venoit voir tous les jours. Il se contint d'abord dans les bornes du respect; il osa ensuite me parler de son amour. Il porta l'insolence jusqu'à me proposer de demander à mon père son consentement pour notre union, & d'en presser l'accomplissement, dès que le deuil de ma mère seroit fini.

Outrée de tant de hardiesse, je le chassai de ma présence. Il se retira en murmurant, même en me menaçant.

Dès qu'il fut sorti, je contai son histoire à ma fidèle nourrice. Je lui dis les propositions

qu'il avoit osé me faire, & les menaces dont mon refus avoit été suivi.

« Les menaces de *Mahoud* sont de peu de » conséquence, me dit *Eloubrou ;* cependant il » est de la prudence de ne mépriser aucun en- » nemi, quelque foible qu'il soit. On veillera » sur cet insolent. En attendant, ma chère prin- » cesse, continua-t-elle, souffrez que je vous » parle avec effusion de cœur.

» Notre sexe n'est jamais plus en danger, que » lorsqu'il s'expose volontairement aux surprises » de l'homme. Celle qui met dans son sein un » serpent qu'elle pouvoit écrâser, en sera pi- » quée. Celle qui élève un imposteur au-dessus » du rang qui lui convient, doit s'attendre à être » abaissée par lui. L'amour & la présomption, » unis ensemble, ne distinguent plus le bas de la » vallée du sommet de la montagne, & le char- » don croît à l'égal du lys & de la rose. Si » *Mahoud*, simple marchand, a osé s'arroger le » titre & les honneurs d'un prince, que n'osera- » t-il pas à présent que vous l'avez, pour ainsi » dire, établi dans un rang où il est presque » votre égal ? Ceux qui ne veulent pas détruire » les mauvaises plantes avant qu'elles mûrissent, » & qu'elles soient montées en graine, ne peu- » vent plus s'en délivrer, lorsque le vent en a » dispersé la semence ».

A

A peine *Eloubrou* avoit-elle fini de parler, qu'un esclave de mon père entra, & me dit de la part de *Zebenezer*, de me rendre au tombeau de ma mère où il m'attendoit.

Je pris mon voile & suivis le garde au tombeau de *Chederazade*, la favorite d'*Alla*.

J'entrai avec crainte & tremblement dans ces sombres demeures de la mort. Le premier objet qui frappa ma vue, ce fut mon père, pleurant à genoux devant le corps embaumé de ma respectable mère.

« Malheureuse *Hemjunah*, me dit ce vieillard » vénérable, approchez & voyez les restes de » ma chère *Chederazade* ».

Mon cœur étoit serré de douleur. Je m'avance avec peine vers l'endroit où reposoit le corps de ma tendre mère, & je tombe aux pieds de *Zebenezer*.

« Levez-vous, ma fille, me dit-il ».

En disant ces mots, il me prend brusquement entre ses bras. Je lève les yeux sur lui. O spectacle effroyable ! ce n'étoit plus mon père. J'étois entre les bras du traître *Mahoud*.

Saisi d'horreur, je voulus crier, ce fut en vain. Je sentis ma langue glacée d'épouvante, & ma voix expira sur mes lèvres.

« O princesse ! me dit le cruel *Mahoud*, d'un » air triomphant, sage & prudente princesse,

» quel avantage vous tirez de votre prévoyance ! » C'eſt en vain que vous voudriez me réſiſter. » Celle qui cherche à tromper les autres, ne » mérite-t-elle pas d'être elle-même trompée ? » Perſonne ne viendra à votre ſecours. Dès que » vous voudrez appeller quelqu'un, vous per- » drez l'uſage de la voix ».

« Quoi ! *Mahoud*, lui répondis-je, en eſſayant » de l'adoucir, eſt-ce là le prix que vous réſer- » viez à mon amitié ? Je vous ai ſauvé de l'op- » probre & de l'eſclavage, en vous faiſant » paſſer pour ce que vous n'étiez pas ».

« Princeſſe, dois-je vous ſavoir gré d'un » menſonge, me dit-il avec fierté ? Ceux qui » donnent un faux caractère à leurs amis, leur » apprennent à les tromper ; & vous voyez que » j'ai bien profité de votre leçon. Mais ne par- » lons point d'amitié. L'amitié, ô *Hemjunah !* » eſt fondée ſur la vertu, & *Mahoud* y a renoncé » depuis qu'il eſt entré au ſervice de la ſage » *Hyppacuſan*. C'eſt par ſon conſeil que j'ai forgé » le conte qui m'a donné l'entrée de ce palais, » & les moyens de vous perdre. Si vous aviez » eu aſſez de prudence pour vous défier de mon » impoſture, jamais je n'aurois eu aucun pou- » voir ſur vous ni ſur votre père. Nous mettons » ainſi notre gloire à ſurprendre les enfans de » *Mahomet*, malgré ſa protection. Vous voyant

» rebelle à mes desirs, je vous ai laissée avec » votre fidèle *Eloubrou*, pour aller implorer » l'assistance d'*Hyppacusan*. Elle m'a fait entrer » invisiblement dans ce tombeau, & par le pou- » voir de mes enchantemens, j'ai pris les traits » de *Zebenezer* votre père, je vous ai fait appel- » ler, & vous avez eu la complaisance de vous » rendre à mes ordres.

» Maintenant, ô princesse obéissante! il faut » porter la complaisance jusqu'au bout. Vos cris » seroient inutiles. *Hyppacusan* vole sans cesse » au-dessus de *Dély*, observant les mouvemens » du sultan *Misnar*. Tandis que nous sommes » dans ce séjour de la mort, personne ne viendra » nous y troubler ».

Mahoud me montra ensuite mon père *Zebenezer*, qu'il avoit privé de tout sentiment, par le pouvoir de son art sacrilège. Il étoit couché dans un cercueil de marbre noir dans l'endroit le plus reculé du tombeau. Mon cruel ravisseur fit serment de ne point user de violence contre moi; mais il jura aussi que je resterois enfermée dans le tombeau, jusqu'à ce que je consentisse à ses desirs.

Cet arrêt me parut très-doux en comparaison du malheur que j'appréhendois.

Je ne vous répéterai point, ô royal sultan! les importunités que j'essuyai de la part de

Mahoud, les prières & les instances qu'il me fit. Tout fut inutile. Lassé par ma résistance, il jetta sur mes yeux le profond sommeil dont vous m'avez délivrée. J'ignore combien de tems j'ai passé dans cette insensibilité léthargique.

« PRINCESSE, dit le sultan, nous nous » réjouissons tous de votre délivrance ; mais, » suivant votre rapport, il est à craindre que » votre respectable père, le sultan *Zebenezer*, » ne dorme encore dans le tombeau. Il est à » propos d'invoquer *Macoma*, en la suppliant » de le délivrer du pouvoir des enchante- » mens ».

Misnar envoya aussi-tôt des officiers au tombeau pour y chercher le corps de *Zebenezer*. Il fit venir aussi des hommes célèbres dans la science des enchantemens, & leur ordonna d'invoquer le *génie Macoma*. Leur art se trouva en défaut. *Macoma* fut sourde aux invocations du sultan & de ses sages.

Suite de l'hiſtoire de la princeſſe de Caſſimir.

CEPENDANT, tandis que le ſultan *Miſnar* & ſon viſir *Horam* tâchoient de conſoler la princeſſe affligée, les ambaſſadeurs que l'on avoit envoyés à *Caſſimir*, revinrent avec les plus fâcheuſes nouvelles. Ils rapportèrent que le viſir *Hobaddan* avoit pris le titre de ſultan, & que tout le royaume de *Caſſimir* avoit reconnu ſon autorité.

A cette nouvelle accablante, *Hemjunah* s'évanouit. Le ſultan s'empreſſoit de la faire revenir, en l'aſſurant qu'il marcheroit lui-même à la tête des armées de *Dély*, contre le rebelle *Hobaddan*.

Mais il dit enſuite au viſir *Horam*: « Soyons » auſſi prudens que juſtes. *Horam*, prenez le » commandement de nos armées, marchez » contre *Hobaddan*, & rendez le royaume de » *Caſſimir* à ſon légitime ſouverain. Moi, je » reſterai pour maintenir l'ordre & la diſci- » pline dans mon empire. J'eſpère que dans peu » je vous reverrai couvert de gloire, & m'ap- » portant la tête du coupable *Hobaddan* ».

Le viſir *Horam* partit ſans délai avec trois

cens mille hommes des meilleures troupes de *Dély*. Au moyen de plusieurs marches forcées, il atteignit les frontières de *Cassimir*, avant que le prétendu sultan *Hobaddan* eût connoissance de son arrivée.

Dès qu'*Horam* fit connoître aux provinces frontières de *Cassimir*, qu'il venoit remettre la princesse *Hemjunah* sur le trône de ses ancêtres, les habitans accoururent en foule se ranger sous ses étendards. En peu de jours son armée se trouva forte de cinq cens mille hommes. Alors il marcha vers la capitale de *Cassimir*.

Au bruit de son arrivée & de l'augmentation de ses troupes, *Hobaddan* jugea que la partie n'étoit pas égale. Il envoya une ambassade au visir *Horam*, pour l'assurer que lui & son armée se confioient en la clémence du sultan *Misnar*, & de ses troupes que commandoit son visir, s'il vouloit bien les recevoir à merci.

Horam, flatté de ce succès, ne souhaitoit rien plus que de retourner triomphant à *Dély*, sans répandre une goutte de sang. Il répondit aux envoyés d'*Hobaddan*, que, s'il rempliſſoit sa parole, il n'avoit rien à craindre ni pour sa personne ni pour ses troupes.

Dès le lendemain, *Hobaddan* parut à la tête de son armée, il avoit l'air suppliant. Ses soldats

avoient leurs armes renverſées. En cette manière, ils marchèrent vers le camp du viſir *Horam*.

Celui-ci, pour affermir *Hobaddan* dans les ſentimens de ſoumiſſion qu'il lui ſuppoſoit, avoit placé au front de ſon armée les troupes qu'il avoit levées dans les provinces de *Caſſimir*. Elles étoient ſoutenues par celles qu'il avoit amenées avec lui; & qu'il avoit placées aux flancs & aux derniers rangs du corps de ſon armée.

Quand *Hobaddan* fut à portée d'en être entendu, au lieu de jetter ſes armes à terre, il tira ſon cimeterre, & parla ainſi aux troupes qui étoient devant lui:

« O mes frères & mes compatriotes! ſouvenez-vous que nous avons été élevés par les » mêmes mères, & inſtruits par les mêmes » pères. Ecoutez ce que l'amour de la patrie & » mon affection pour vous me dictent en ce » moment.

» Qui venez-vous combattre, ô mes frères! » Quel ſang venez-vous répandre dans ces » plaines cultivées par vos pères? Eſt-ce notre » ſang qui doit engraiſſer ces terres pour prépa- » rer une plus riche moiſſon à des étrangers, » nos ennemis? Etes-vous aſſez ſimples pour » vous laiſſer prendre à un piége auſſi groſſier,

» que celui dont se servent les troupes du » sultan de l'*Inde*, pour ravager impunément » nos frontières, pénétrer jusqu'au sein de nos » provinces, & asservir notre nation entière ? » Ne savez-vous pas que la princesse de *Cassimir* » est morte depuis long-tems ? Et que nous » veulent donc les soldats de *Misnar* ? Ils cher- » chent nos trésors, ils veulent s'en rendre » maîtres en se baignant dans notre sang. Les » fruits de nos vallées & les riches productions » de nos montagnes, voilà ce qui leur met les » armes à la main, plutôt que les intérêts d'une » princesse qui n'est plus. Ils veulent nous rendre » leurs esclaves, & nous sommes assez dupes » pour courir au-devant des fers dont ils vien- » nent nous enchaîner ! Adieu la gloire & le » bonheur dont nous avons joui jusqu'à cette » heure ; adieu les fruits de notre travail & de » notre industrie. Notre pays va passer à d'au- » tres maîtres, dont nous ne serons que les » esclaves. Nous cultiverons encore nos terres, » mais les fruits en appartiendront à d'autres. » Nos biens & nos maisons deviendront la proie » de ces ravisseurs. Nos femmes & nos filles » s'inclineront devant ces fiers conquérans ; & » nous, semblables aux bêtes des champs, nous » tracerons un pénible sillon, exposés à l'ardeur » brûlante du midi ; ou nous arracherons pour

» eux, des entrailles de la terre, des tréſors qui » nous étoient deſtinés ».

Horam, indigné de la malice & de la préſomption d'*Hobaddan*, ordonna à ſes archers de l'accabler de leurs traits. Une grêle de flèches tomba ſur le prétendu ſultan, mais elles s'émouſsèrent contre ſon armure, & tombèrent à ſes pieds ſans le bleſſer.

Hobaddan ſut tirer avantage de ce prodige apparent. « Mes amis, s'écria-t-il d'une voix » triomphante, vous voyez une grande marque » de la protection du ciel ſur nous. Les traits » d'*Horam* ſont comme la paille qui couvre les » champs après la moiſſon, ou comme la pouſ» ſière des chemins qui ne pénètre point les » habits du voyageur. Ne vous roidiſſez point » contre les ordres du ciel. Suivez ce que la » nature, la raiſon & votre ſécurité vous preſ» crivent. Quittez une armée ennemie, & venez » vous joindre à ceux qui défendent votre li» berté & vos biens, pour les défendre avec » eux ».

A ces mots, toutes les recrues qu'*Horam* avoit faites dans le royaume de *Caſſimir*, quittèrent bruſquement leurs rangs, & ſe joignirent aux troupes d'*Hobaddan*. L'inſtant étoit favorable pour le prétendu ſultan. Il chargea l'armée ennemie avec une impétuoſité incroyable.

Les soldats d'*Horam* firent d'abord bonne contenance, & soutinrent courageusement cette violente attaque. Mais leurs traits tomboient toujours sans effet sur l'armure d'*Hobaddan*. Tel étoit le pouvoir des enchantemens d'*Hyppacusan*, qui, en même tems qu'elle veilloit sur les démarches de *Misnar* à *Dély*, protégeoit *Hobaddan* à *Cassimir*. Les guerriers d'*Horam*, voyant que leur courage & leur résistance étoient inutiles contre des hommes qu'un pouvoir surnaturel rendoit invulnérables, se mirent à fuir comme les oiseaux de l'air devant l'oiseleur qui les poursuit.

Hobaddan profita de son avantage. Il harcela les fuyards le reste du jour & toute la nuit. Le visir lui-même eut bien de la peine à échapper à la fureur des ennemis. Dans cette déroute générale, il fut tellement abandonné de tous ses soldats & officiers, qu'il n'avoit personne pour envoyer à *Dély* porter la nouvelle de sa défaite.

Mais la renommée, toujours prompte & infatigable à répandre les mauvaises nouvelles, fit entendre sa voix terrible jusques dans la capitale de *Dély*, & *Misnar* apprit avec douleur que son fidèle *Horam* avoit été défait par l'armée victorieuse d'*Hobaddan*.

La princesse *Hemjunah* se livra à l'excès de

sa tristesse. Elle rejettoit toute sorte de consolation. Le sultan *Misnar* résolut d'assembler toutes ses troupes & de marcher au secours d'*Horam*, car s'étant déclaré protecteur de la princesse, il vouloit à toute force lui rendre les états de son père.

Il fit assembler ses armées, ordonna de nouvelles recrues, mêla les troupes nouvelles avec ses vieux soldats, laissa des garnisons convenables dans ses provinces & dans ses places les plus fortes, pour prévenir les révoltes, & s'avança avec une armée formidable vers les frontières de *Cassimir*.

Le visir *Horam*, caché dans la cabanne d'un paysan, dont la fidélité lui étoit connue, avoit fait savoir au sultan à quelle extrémité il étoit réduit. Ses messagers lui apprirent la résolution de *Misnar*, & le secours qu'il lui amenoit. *Horam* rassembla ce qui lui restoit de gens; & avec cette poignée d'hommes, reste d'une si formidable armée, il vint au-devant de son maître. Il se jetta à ses pieds, en implorant sa clémence.

« Levez-vous, visir, lui dit le sultan; je » vous pardonne votre malheur & la perte de » mes soldats. Je ne m'attendois pourtant pas » qu'*Hobaddan* surprendroit la prudence & la » valeur d'*Horam*. J'espère au moins qu'il ne

» nous trompera pas une seconde fois. Nous » avons appris à nous défier de ses ruses, & » nous sommes beaucoup plus forts que lui en » nombre. Vos marches forcées avoient affoibli » vos troupes, & elles étoient peu en état de » soutenir un choc violent. Menons-les aux » ennemis à petites journées, tenons-les tou- » jours fraîches & en état de combattre. En- » voyons des espions de tous côtés, & tenons- » nous constamment sur nos gardes. *Horam*, » c'est notre prudence qui nous a fait triompher » d'*Ulin* & d'*Happuck*, d'*Ollomand* & de *Tasnar*. » *Ahaback* & *Desra* sont tombés sous nos coups, » & nous redouterions les vains efforts d'un » foible visir, qui mène une petite troupe de » rebelles parmi les rochers du royaume de » *Cassimir* ! Soyons prudens & courageux, & » nous aurons bon marché de ces ennemis. Ils » se dissiperont devant nous, comme le soleil » levant chasse les ombres de la nuit ».

Les deux armées, celle du sultan de l'*Inde*, & celle du prétendu sultan de *Cassimir*, parurent en présence l'une de l'autre. Les troupes de *Misnar* furent charmées de voir combien elles étoient supérieures en nombre à leurs ennemis. Cependant cette supériorité n'empêcha pas le sultan & son visir de les contenir dans une exacte discipline, & de prendre toutes les pré-

cautions qui eussent été nécessaires dans des circonstances contraires.

Les armées s'observèrent quelque tems, restant à la vue l'une de l'autre, sans vouloir engager le combat, à moins d'un avantage marqué. Chacun de son côté cherchoit une occasion favorable.

Enfin, le sultan apprit que la maladie s'étoit mise parmi une partie des troupes d'*Hobaddan*, campées près d'un marais dans un terrein humide. Alors le sultan fit attaquer l'ennemi, & dirigea tout l'effort du combat vers cette aîle du camp où étoient les malades.

L'espoir du sultan fut trompé. *Hobaddan* commandoit justement à cette aile de son armée, avec ses troupes choisies qu'il y avoit postées dès le matin, ayant fait transporter les malades à l'arrière-garde. Il repoussa vigoureusement l'attaque de *Misnar*, & eut bientôt l'avantage.

Les troupes de l'aîle droite de l'armée du sultan, emportées par une valeur indiscrette, sortirent de leurs rangs sans ordre & sans discipline; ce qui dérangea toute la disposition de l'attaque, & mit la confusion dans la plus grande armée que l'on ait jamais vue.

Hobaddan, attentif à tout, observa un meilleur ordre. Son armée, beaucoup moins nombreuse, sembloit se multiplier. Elle fut par-tout

victorieuse. La troupe choisie qu'il commandoit en personne, fit tout fuir devant elle.

Le sultan & son visir tâchèrent en vain de rallier leurs troupes, & de les reconduire à l'ennemi. La confusion étoit trop grande. Ils prirent le parti de la retraite qui étoit assez sûre parmi les déserts sablonneux qui séparent le royaume de *Cassimir* des états de *Dély*.

Le sultan, qui cédoit avec peine la victoire à son ennemi, essaya une seconde fois de remettre l'ordre parmi son armée épouvantée. Tandis qu'*Horam* rétablissoit les rangs de l'infanterie, *Misnar* rassembloit les escadrons & les remettoit, quoiqu'ils prissent la fuite, dans le meilleur ordre qu'il étoit possible.

Ils étoient encore supérieurs en nombre, parce qu'ils s'étoient dispersés dès le commencement du combat. Ils pouvoient revenir à la charge, & arracher la victoire des mains de leurs ennemis. *Misnar* & *Horam* dirent & firent tout ce qu'ils purent pour leur persuader de retourner en bon ordre attaquer de nouveau l'armée d'*Hobaddan* qui les poursuivoit assez foiblement. Ce fut en vain. Ils étoient tellement saisis d'épouvante, qu'ils dirent qu'ils jetteroient plutôt leurs armes que de retourner aux ennemis.

Misnar & *Horam* désespérant de leur inspirer

le courage dont ils étoient eux-mêmes animés, furent contraints de les conduire dans le déſert, où ils ſavoient que, ne trouvant aucune ſorte de munitions, ils mourroient d'inanition. Les regards du ſultan ſur ſon viſir étoient comme ceux d'un père qui voit la main de la mort étendue ſur la tête de ſes enfans. Les regards du viſir ſur le ſultan annonçoient les mêmes ſentimens.

Après deux jours de marche, pendant leſquels ils vécurent du reſte de quelques proviſions qu'ils avoient ſauvées du pillage de leur camp, ils rencontrèrent quelques petits ruiſſeaux. Telle étoit la ſoif qui dévoroit les ſoldats, que pluſieurs moururent en ſe déſaltérant.

Ils ne ſongeoient qu'au mal préſent. *Miſnar*, leur ſultan & leur père, étoit accablé de la plus profonde douleur.

Pour comble de malheur, les eſpions qu'ils avoient envoyés à la découverte, rapportèrent qu'*Hobaddan* les ſuivoit à grands pas ; qu'après avoir remis ſon armée des fatigues du combat, il s'étoit mis en marche pour venir hâter leur mort dans les déſerts où ils manquoient de tout.

Le ſultan frémit à cette nouvelle. Son armée, déſeſpérée, s'en prit à lui & à ſon viſir. La révolte fut générale. *Miſnar* & *Horam* ſe virent priſonniers au milieu de leurs propres ſoldats,

qui demandoient leur sang en expiation des maux qu'ils souffroient pour la défense de leur cause.

Le chef de la révolte étoit *Ourodi*, ancien ennemi du fidèle *Horam*. Il avoit fait passer son animosité dans tous les cœurs. Il osa commander aux propres archers du sultan de l'attacher à un poteau, lui & son visir.

Misnar, témoin de la rage effrénée de ses troupes, se jetta à genoux, & implora le secours d'*Alla* & de son prophète.

Les archers se disposoient à exécuter les ordres audacieux d'*Ourodi*, lorsqu'on apperçut une grande lumière du côté de l'orient. Ceux qui étoient aux derniers rangs de l'armée du même côté, virent une femme, toute éclatante de lumière, qui traversoit les sables du désert.

Dans un moment elle fendit la presse des soldats assemblés en foule autour du lieu où ils alloient consommer leur crime en immolant à leur fureur le sultan & le visir.

« *Misnar*, dit la déesse, lève-toi, & ne crains » pas ces hommes de boue, vils instrumens d'un » pouvoir magique. Je suis le *génie Macoma* que » *Mahomet* envoie à ton secours, lorsque les » ressources humaines deviennent impuissantes » pour te délivrer de tes ennemis.

» Reprends donc l'autorité que tu dois avoir

» sur

» sur tes sujets. Qu'ils te soient soumis, comme » tu l'es toi-même à *Alla*. Qu'ils se prosternent » en présence du Dieu du ciel, & qu'ils soient » témoins du châtiment qu'il va tirer de ceux » qui mépriſent la loi de son prophète.

» Mais apprends, par ta propre expérience, » quelle folie il y a à mettre tout son espoir dans » la force & la prudence humaine, au lieu de » compter sur la protection d'*Alla*.

» La terre lui appartient, ô *Miſna!* & le » ciel est l'ouvrage de ses mains. Que le sage » ne présume donc pas de sa sagesse; que le » foible ne désespère pas de sa misère. Car » quoique les montagnes semblent plus belles » au coup d'œil, ce sont les vallées qui recueil- » lent la rosée du ciel. Mais *Alla* peut couvrir » de verdure le sommet aride des montagnes, » & dessécher les sources des vallées. Ainsi tu » vois que, malgré tous les efforts que tu as pu » faire pour détruire tes ennemis, *Alla* a permis » qu'ils triomphassent de ta prudence & de tes » forces. Il peut également les faire succomber » sous tes coups, malgré l'état de foiblesse & » d'humiliation où ils t'ont réduit, toi & ton » armée. Reconnois donc que tu n'es qu'un » instrument dans les mains de celui qui est la » force ».

« O *Alla!* tu es la force, s'écria *Miſnar*; tu

» peux humilier les grands de la terre, abattre » leur puissance, & confondre les projets. Les » forts & les puissans de la terre ne s'éleveront » point impunément contre toi ».

Le sultan parloit encore; & déja on vit l'armée ennemie d'*Hobaddan* paroître sur les sables brûlans du désert.

« Quoique le pouvoir d'*Alla* soit infini, reprit » le *génie*, cependant il peut opérer les plus » grandes choses par les moyens les plus foibles. » Le géant & le nain sont égaux devant lui. » Mais je ne veux point perdre en parole un » tems que je dois employer à agir. Tu vas être » témoin de la puissance d'*Alla*. Qu'aucun de » tes soldats ne sorte du camp. Qu'ils restent » tranquilles à leurs places. Qu'ils lèvent » seulement les yeux vers l'endroit où s'avan- » cent leurs ennemis, ils les verront consumés » par une peste affreuse ».

A peine le *génie* eut-il fini de parler, que l'air s'obscurcit tout-à-coup. Un nuage épais tomba précipitamment sur l'armée d'*Hobaddan*.

Les ténèbres durèrent quelques heures sans que les troupes du sultan en pussent reconnoître la cause. La clarté revint par degrés. Tous les yeux étoient tournés vers le camp d'*Hobaddan*. Ils le virent couvert d'une multitude innombrable de sauterelles.

« Tes ennemis ne sont plus, ô sultan ! dit » *Macoma*. Vois à présent la sorcière *Hyppacu-* » *san* qui avoit pris les traits du rebelle *Ourodi* ».

« La gloire d'extirper cette race maudite » appartient au sultan de l'*Inde*, dit le visir » *Horam* en s'inclinant devant le *génie Macoma ;* » autrement je l'ambitionnerois, & je m'estime- » rois heureux de pouvoir délivrer le monde » de ces esprits malfaisans ».

« La gloire dont vous parlez, répondit le » *génie*, a déja été donnée à un autre. L'insecte » ailé, poussé par le souffle de la colère d'*Alla*, » s'est précipité sur le sein d'*Hyppacusan*, & l'a » privée de la vie ».

Le visir *Horam* reçut avec humilité cette réprimande du *génie*. Les paroles de *Macoma* étoient des paroles de vérité. On vint dire au sultan que le rebelle *Ourodi* étoit mort subitement, sans qu'on pût deviner la cause de sa mort ; & qu'en mourant, sa figure s'étoit changée en celle d'une sorcière hideuse.

« O *Misnar !* continua le *génie*, quoique vos » ennemis soient morts, la main qui les a ter- » rassés, ne vous en est pas moins nécessaire » pour vous faire subsister dans ces déserts. C'est » pourquoi *Alla* y a ouvert des sources d'eaux » pures ; & ces plaines arides vous fourniront » tous les rafraîchissemens dont vous pouvez

» avoir besoin pour vous & pour vos troupes.
» Pour comble de bonheur, le sultan *Zebenezer*,
» délivré des enchantemens de la cruelle *Hyp-*
» *pacusan*, vous attend avec la princesse, sa
» fille. Ils ignorent les merveilles qui ont été
» opérées en votre faveur. Je laisse à votre pru-
» dence le soin de les leur raconter, si vous le
» jugez à propos ».

Le sultan *Misnar* comprit très-bien le sens des paroles mystérieuses du *génie Macoma*. Mais avant de permettre à ses troupes de jouir des bienfaits d'*Alla*, il donna ordre qu'ils se prosternassent devant le maître immortel du monde.

Il leur en donna l'exemple qui fut suivi de toute son armée. Après avoir adoré *Alla*, les troupes voulurent se jetter aux pieds de leur sultan, & lui demander pardon de leur révolte; mais le modeste *Misnar* ne voulut pas le permettre.

« Est-il étonnant que le troupeau s'écarte du
» droit chemin, dit-il, quand le berger lui-
» même s'égare dans les montagnes? Prenons
» *Alla* & son prophète pour nos guides & nos
» défenseurs. Alors nous n'aurons à craindre ni
» les prestiges de la présomption, ni les fureurs
» de la révolte ».

La protection d'*Alla* conduisit heureusement *Misnar*, son visir & ses troupes jusqu'aux portes

de *Dély*. *Zebenezer* & *Hemjunah* les attendoient. Ils furent au-devant du sultan qu'ils rencontrèrent au moment qu'il entroit dans son palais.

Misnar s'avança respectueusement vers le vénérable vieillard. *Zebenezer* s'écria en le voyant: « O *Mahomet* ! est il possible que le » sultan de l'*Inde* & le prince de *Georgie* soient » un seul & même homme » !

A ces mots, la princesse *Hemjunah* fut également surprise & confuse. Elle se jetta aux pieds de son père, fondant en larmes, & le conjurant de lui pardonner les maux que sa désobéissance avoit attirés sur lui & sur elle.

« O sultan ! mon illustre & respectable ami, » dit *Misnar*, ce que vous dites est vrai. Je suis » réellement celui qui a passé chez vous pour » le prince de *Georgie*. Daignez me pardonner » ce déguisement ».

« Eh ! quel pardon me demandez-vous, ô » sultan, répondit *Zebenezer* » ?

« J'avois les plus fortes raisons de ne me pas » faire connoître, reprit *Misnar*. Mon père » *Dabulcombar*, obsédé par les traîtres qui lui » conseilloient de disposer de son trône en fa» veur de mon jeune frère *Ahubal*, prit le parti » de m'éloigner pour me soustraire à leurs piéges. » Il voulut que je voyageasse. Il m'engagea, par » l'appas de la gloire, à servir quelque sultan

» étranger, & à me rendre recommandable par » les armes. Pour cet effet, je fus obligé de » cacher mon rang, & il me donna le titre de » prince de *Georgie*.

» Ainsi déguisé, je vins à la cour de *Cassimir*, » vous offrir mes services que vous daignâtes » accepter, ô respectable sultan! *Alla* protégea » la justice de vos armes, & se servit de moi » pour défaire vos ennemis. Vos troupes, qui » méritèrent toute la gloire de nos succès, vou- » lurent m'en faire honneur; ainsi je gagnai » votre estime.

» J'appris quelle récompense vous vouliez » donner à mes foibles services. Je fus flatté de » l'honneur d'une si noble alliance. Je desirai de » voir la princesse *Hemjunah*, que l'on gardoit » étroitement dans l'endroit le plus retiré du » sérail, dans la crainte de l'accomplissement » d'un ancien oracle qui avoit dit qu'un étranger » l'enleveroit à ses parens. Au moins on me le » dit ainsi, quand je parlai de la voir. Cepen- » dant une de ses esclaves me donna l'entrée du » sérail, je vis l'aimable *Hemjunah*; & depuis » ce moment elle fut maîtresse de mon cœur. Je » venois vous supplier d'avancer l'heure d'une » union si desirée; lorsque j'appris que *Dabul-* » *combar*, mon père, alloit rejoindre le prophète » dans le séjour de ses élus. Je partis sur le

» champ pour *Dély*, dans l'espoir de revenir » bientôt vous demander mon adorable prin- » cesse, non plus sous le déguisement d'un prince » obscur, mais avec le titre glorieux du sultan » de l'*Inde*. J'arrivai assez tôt pour recevoir les » derniers soupirs de *Dabulcombar*, qui expira » entre mes bras.

» Mon fils, me dit-il en mourant, les mé- » chans ont conspiré contre vous. Commencez » par affermir votre règne, & à vous délivrer » vous même de tout danger, avant d'entraîner » les autres dans votre ruine.

» Je compris le sens de ces mots. Dès que » j'eus rendu les derniers devoirs à *Dabulcombar*, » je songeai à appaiser les troubles intérieurs de » mon empire, avant de me faire connoître au » sultan de *Cassimir*. Mais *Alla* a tellement uni » ensemble nos destins, qu'il n'est pas nécessaire » de vous répéter le reste de mes aventures. Je » vous en crois suffisamment instruit. Seulement » la princesse *Hemjunah* voudra bien me pardon- » ner de ne lui avoir rien révélé d'un secret si » intéressant, lorsqu'elle m'a dit qu'elle avoit » été enlevée de la cour de son père par le pou- » voir des enchantemens. Je me réservois à lui » ouvrir mon cœur, lorsque j'aurois appris de » sa propre bouche, que le prince de *Georgie* » qu'elle dédaigna, n'avoit point de rival plus » heureux ».

« O glorieux sultan ! dit la princesse, ce » seroit en vain que je voudrois dissimuler des » sentimens qui peut-être ont déja paru, avant » que je fusse certaine de mon bonheur. Souffrez » que je vous dise librement que j'aime autant » le sultan de l'*Inde*, que j'eus d'aversion pour » le prince de *Georgie* sans l'avoir vu. Mon cœur » vole au-devant des ordres de mon père. Et à » présent que je connois le généreux *Misnar*, je » sens qu'il obtiendroit encore ma main, sous le » nom du prince de *Georgie* ».

La réponse d'*Hemjunah* combla de joie les deux sultans. *Horam*, le fidèle *Horam* ne fut pas moins content de voir son maître & la princesse de *Cassimir* si bien disposés à se récompenser mutuellement des maux qu'ils avoient soufferts l'un pour l'autre.

Toute la cour attendoit avec impatience le jour où se célébreroit cette noce royale. Le bon vieillard *Zebenezer* remercioit le ciel d'avoir vécu assez long-tems pour voir sa fille sultane de l'*Inde*, & *Misnar* le plus heureux des enfans d'*Alla*.

QUAND le *génie Macoma* eut achevé son conte, le sage *Iracagem* conclut ainsi la séance.

« Les enfans d'*Alla* sont libres ; mais le meil- » leur usage qu'ils puissent faire de leur liberté,

» c'eſt de ſe confier en la puiſſance du maître » de toutes choſes, non pas que cette confiance » les rende indolens, lâche & foibles, en leur » faiſant négliger les reſſources de la prudence. » L'eſprit d'en-haut eſt actif & induſtrieux; & » lorſque la prudence ſe trouve unie à la reli- » gion, *Alla* les fait triompher de l'adverſité; » ou, s'il permet qu'ils ſoient éprouvés, il leur » donne la force & la réſignation pour ſupporter » avec patience, même avec allégreſſe, les » maux qu'il leur envoie.

» Apprenez donc, ô diſciples des *génies* im- » mortels! apprenez à ne jamais oublier combien » vous avez beſoin du ſecours d'*Alla*, malgré » toutes les reſſources de la ſageſſe & de l'expé- » rience. Celui-là eſt véritablement ſage qui » ajoute la foi aux œuvres; & celui-là ſeul eſt » vraiment religieux, dont les œuvres ont la » foi pour principe.

» Mais les leçons de *Macoma* & de ſes illuſtres » frères, ſuffiſent à préſent. Que les fidèles gar- » diens des enfans des hommes les inſtruiſent » dans les ſciences que l'on eſtime avec raiſon » ſur la terre, ſciences dont nous ſommes les » inventeurs, & que nous n'avons enſeignées » qu'à un petit nombre de mortels chéris, qui » par nos ſoins ont briſé les chaînes de l'igno- » rance, & diſſipé les épaiſſes ténèbres où l'uni-

» vers étoit plongé : hommes vraiment respec-
» tables, dont la gloire brillera dans tous les
» âges, parce que tous les âges recueilleront les
» fruits des travaux & des instructions par les-
» quels ils ont poli la nature grossière, & l'ont
» enrichie des plus belles découvertes des arts
» & des sciences ».

Dès que le sage *Iracagem* eut fini de parler, les *génies* inférieurs se levèrent, & conduisirent leurs pupilles dans les appartemens particuliers où ils les instruisirent aisément dans les arts & les sciences utiles qu'on n'apprend sur la terre qu'à force de travail pénible & assidu.

Après ces exercices, toute la compagnie revint dans le sallon accoutumé, où *Iracagem* admira l'air content & modeste de cette vertueuse jeunesse dont le cœur & l'esprit donnoient à chaque instant de nouvelles preuves du progrès qu'ils faisoient.

« La science, dit le sage *Iracagem*, polit les
» mœurs; la vertu & la religion peuvent seuls
» élever l'esprit vers les biens immortels. Né-
» gliger la première, c'est fermer les yeux à la
» lumière du jour. Mépriser les autres, c'est
» vouloir ramper sur la terre, lorsque le ciel
» est ouvert pour nous recevoir. L'homme sage
» & prudent se sert de la science au profit de
» la vertu; il en fait deux compagnes inséba-

» rables. *Adiram*, gracieux *génie*, vous nous » voyez disposés à recevoir vos charmantes » leçons, à écouter les merveilles que vous » avez à nous raconter ».

Adiram se leva, & commença ainsi un nouveau conte également instructif & agréable.

CONTE NEUVIEME.

SADAK ET KALASRADE.

LA mémoire de *Sadak* vit encore dans la plaine d'*Erivan*, où il tira l'arc du fort, & chassa les ennemis des fidèles sur les montagnes glacées du nord.

Lorsqu'*Amurath* donna la paix à la terre, *Sadak* se retira avec sa chère *Kalasrade* dans le palais de ses ancêtres, qui étoit bâti sur les bords élevés du *Bosphore*, & commandoit une des plus belles vues du monde.

Sadak, fier & impétueux sous la tente & dans les combats, étoit d'un commerce doux & affable dans son heureuse retraite, embellie de toutes les graces de la nature inculte, & des richesses de l'art secondé d'un goût délicat.

Le palais de *Sadak* s'élevoit au milieu d'une grande & vaste terrasse qui dominoit la mer, & avoit en perspective les côtes de l'*Europe*. Un

grand bois le couvroit par derrière, & de chaque côté des côteaux & des vallées délicieuſes diverſifioient agréablement cette ſcène champêtre.

Les jardins étoient irréguliers; mais leur irrégularité contribuoit à les rendre plus charmans. *Sadak* trouvoit dans leurs boſquets des plaiſirs ſupérieurs à ceux dont jouiſſoient les ſuperbes habitans de la cour *Ottomane*.

Pour ajouter à ſon bonheur dans ce paradis terreſtre, ſa chère & aimable compagne l'avoit fait père d'une nombreuſe poſtérité.

Tandis que *Sadak* & *Kalaſrade* étoient aſſis à l'ombre des pins, leurs enfans jouoient ſous leurs yeux dans la plaine.

L'ame guerrière de *Sadak* ſe faiſoit déja connoître dans la vivacité de ſes fils & dans les aimables conteſtations qu'ils avoient enſemble; & la douceur charmante de *Kalaſrade* étoit peinte ſur le front & dans les regards de ſes filles.

Ainſi cet heureux couple poſſédoit les plus grands tréſors de la terre, des enfans héritiers des vertus de leurs honnêtes parens.

Sadak, à qui les travaux pénibles de la guerre rendoient ſa retraite plus agréable, avoit réſolu d'y paſſer le reſte de ſes jours, & de s'y conſacrer entièrement à l'éducation de ſes enfans.

Kalafrade avoit conservé la beauté de sa jeunesse, que l'âge sembloit avoir respectée : tous ses desirs se rapportoient à *Sadak : Sadak* faisoit son bonheur. Son cœur se réjouissoit en la présence de *Sadak ;* & , lorsqu'il étoit absent, elle soupiroit après son retour. L'amour de *Sadak* égaloit la tendresse de *Kalafrade.* Il la trouvoit chaque jour plus belle & plus aimable. La seule *Kalafrade* occupoit ses pensées ; elle seule possédoit ses affections.

Le tems qui affoiblit la passion la plus violente, donnoit une nouvelle force à leur amour ; & plus ils goûtoient la pureté de leur bonheur, moins ils en désiroient d'autre.

Sadak ne donnoit point à ses fils l'exemple d'une vie molle & oisive. Ils le suivoient à la chasse, & il les exerçoit lui-même aux armes. Chaque jour il les menoit dans les plaines de *Rezeb ;* & à peine le plus petit de ses quatre fils pouvoit-il porter un arc, qu'à l'exemple de ses frères, il apprenoit à lancer une flèche au but.

« O mon père ! dit *Codan* le plus âgé, lorsqu'ils s'exerçoient dans la plaine ; ô mon père ! » quelle épaisse fumée sort du bois, & quel » tourbillon de flâmes s'élève dans les airs » !

Sadak, qui lançoit alors un trait d'une main vigoureuse, tourna subitement la tête du côté du bois, & vit la flâme qui s'élevoit au-dessus des arbres.

« Mes enfans, leur dit-il d'un air tranquille, » ne craignez rien, continuez vos exercices, » tandis que je vais aller voir ce que c'eſt. Je » laiſſe quatre eſclaves avec vous. Le reſte me » ſuivra vers le bois enflâmé ».

Sadak ne vouloit pas épouvanter ſes enfans; mais il n'étoit que trop ſûr du malheur qui venoit de lui arriver. Son palais étoit en feu, & il ſe hâta d'aller retirer ſa chère *Kalaſrade* & ſes filles du ſein des flâmes.

Sadak précéda ſes eſclaves, & il arriva le premier au palais. Il étoit déſert; tous ſes eſclaves épouvantés avoient fui dans le bois. Il les fit revenir, & leur demanda avec empreſſement ſi *Kalaſrade* & ſes filles étoient ſauvées.

A leur conſternation, il ne douta pas qu'elles ne fuſſent encore dans le palais. Il s'élança au milieu des flâmes qui s'oppoſoient à ſon paſſage, & pénétra juſqu'aux appartemens les plus reculés, où étoit celui de *Kalaſrade* & de ſes chères filles.

« *Kalaſrade*, ma chère *Kalaſrade*, où es-tu, » s'écria-t-il » ?

Kalaſrade ne répondoit point.

Sadak éleva la voix, en criant avec plus de force : « *Kalaſrade*, ma chère *Kalaſrade*, où » es-tu » ?

Kalaſrade ne répondoit point.

Sadak, allarmé, chercha ſa bien-aimée de tous les côtés du *Harem*. Il vint à l'appartement de ſes trois filles, où il les trouva étendues par terre, avec leurs eſclaves, s'attendant à tout moment à être dévorées par les flâmes.

« Levez-vous, mes enfans, dit *Sadak*. Prenez » courage en la préſence de votre père qui vient » vous ſauver. Mais où eſt votre mère, où eſt » ma chère *Kalaſrade* » ?

« Hélas ! nous n'en ſavons rien ; lui répon- » dirent ſes filles d'une voix mourante ; quel- » ques eſclaves l'ont enlevée de ſon apparte- » ment, lorſqu'elle ſe hâtoit de venir à notre » ſecours ».

« Béni ſoit le prophète ! elle eſt en ſûreté, » s'écria *Sadak*. Mais venez, mes enfans, hâtez- » vous de ſortir du palais. Venez à moi, je vous » porterai dans mes bras au travers des flâmes. » Plongez-vous ſeulement dans le bain, afin que » vos vêtemens mouillés réſiſtent au feu ».

En paſſant par le bain des femmes, elles ſe plongèrent elles-mêmes dans le baſſin, & les eſclaves en firent autant à l'exemple de leur maître.

Sadak, arrivé avec ſes trois filles à la partie antérieure du palais qui étoit en feu, prit les deux aînées entre ſes bras, & les porta au travers des flâmes, juſqu'à l'entrée du bois. Ses

eſclaves

eſclaves le ſuivirent. Il regarde autour de lui ; & ne voyant pas la plus jeune de ſes filles : « Je » ſauverai mon enfant, s'écria-t-il, ou je périrai » avec elle ».

Il traverſa une troiſième fois les flâmes. La plus jeune de ſes filles s'étoit évanouie, lorſque ſon père l'avoit quittée. Il la trouva preſque ſans vie.

Une ſeule de ſes femmes étoit auprès d'elle, réſolue de plutôt mourir, que d'abandonner ſa jeune maîtreſſe à la violence des flâmes.

Sadak prit ſon cher tréſor entre ſes bras, & commanda à l'eſclave de relever ſa robe & de le ſuivre généreuſement au travers des flâmes.

Heureuſement le vent portoit le feu d'un autre côté du palais : de ſorte que ce père généreux courut moins de riſque cette fois que la première.

Sadak, ayant ainſi ſauvé ſes trois filles, demanda à ſes eſclaves où l'on avoit conduit ſa chère *Kalaſrade*. Perſonne ne put répondre à ſes queſtions.

Ses eſclaves étoient raſſemblés autour de lui, & il lui fut aiſé de s'appercevoir qu'il en manquoit quatre, outre ceux qu'il avoit laiſſés dans la plaine auprès de ſes fils.

Le feu étoit ſi violent qu'il n'avoit guères d'eſpérance de ſauver une partie de ſes tréſors.

Il laiſſa ſeulement dix eſclaves pour travailler à éteindre le feu s'il étoit poſſible, & à arracher à la fureur des flâmes ce qu'ils pourroient. Il en envoya d'autres chercher leur maîtreſſe *Kalaſrade* & ſes quatre eſclaves, dans les différens boſquets du jardin, & dans les villages d'alentour. Il donna ordre à ſix autres de conduire ſes filles dans la plaine de *Rezeb* où elles trouveroient leurs frères, & de ſe retirer dans un village voiſin. Il avoit auſſi ordonné à ceux qui étoient allés chercher *Kalaſrade*, de la mener au même lieu, s'ils avoient le bonheur de la trouver.

Après ces diſpoſitions, *Sadak* s'enfonça dans l'épaiſſeur du bois, & dans les ſentiers les moins uſités, appellant ſa chère *Kalaſrade*, & les eſclaves qui étoient égarés.

Il erra ainſi inquiet juſqu'à l'entrée de la nuit. Il avoit fait pluſieurs milles dans le bois: voyant ſes recherches inutiles, il prit le parti de revenir à ſon palais, dans l'eſpérance que ſes eſclaves auroient peut-être été plus heureux que lui.

Il traverſa de nouveau le bois, à la clarté que les nuages y réfléchiſſoient: car l'air ſembloit embrâſé. Il parvint à la terraſſe intérieure où il vit les débris fumans du ſuperbe édifice qui n'étoit plus.

Les flâmes parurent ſe rallumer à ſa préſence.

Ses esclaves vinrent à lui en pleurant : ils n'avoient point de nouvelles de leur maîtresse. *Sadak*, qui le matin contemploit avec tant de satisfaction la campagne riante qu'embellissoit le palais de ses ancêtres, n'y voyoit plus qu'une scène lugubre & pleine d'horreur, éclairée par la lueur des feux qui consumoient ses biens.

Cependant aucune perte ne le touchoit autant que celle de sa chère *Kalasrade*. Il ne doutoit plus qu'on ne lui eût ravi la compagne de sa vie, & que les mêmes esclaves qui la lui enlevoient, n'eussent mis le feu à son palais, pour accomplir impunément leur coupable dessein. Cette pensée le rempliſſoit de la plus profonde affliction. Il oublioit tous ses autres malheurs pour ne songer qu'à celui d'avoir perdu celle qu'il adoroit, qu'il se figuroit être livrée à la discrétion de ses raviſſeurs.

« O *Alla !* disoit *Sadak* en frémiſſant d'horreur, ô *Alla !* fortifie ma foi ; apprends-moi » à reconnoître, même au milieu de cette nuit » affreuse, que ta miséricorde est plus grande » que les maux qui nous accablent, & que tu » as toi-même tracé les sentiers de la destruction » où la misère atteint le juste. Mes pensées se » confondent, mon esprit se trouble, je suis » frappé d'effroi. Mais tes yeux percent les té- » nèbres de l'abîme, & tu guides les pas de tes

» ſerviteurs dans les vallées de la déſolation.
» Cependant tu es juſte, pardonne ma foibleſſe ;
» verſe le baume de l'eſpérance ſur mon ame
» ulcérée par les coups terribles que tu lui
» portes ».

Alla écouta la prière fervente de ſon ſerviteur. Le cœur de *Sadak* fut fortifié par une ſainte eſpérance.

Ses eſclaves avoient retiré quelques effets du ſein des flâmes. Quand *Sadak* les eut mis en lieu de ſûreté, il alla retrouver ſes enfans au village où ils l'attendoient. Il tâcha de leur cacher la profonde douleur dont ſon cœur étoit atteint ; au lieu de s'affliger avec eux, il s'efforça de les conſoler de la perte de leur tendre mère.

Les amis de *Sadak* vinrent le trouver au village où il étoit raſſemblé avec ſa famille. Les parens de *Kalaſrade* lui offrirent de prendre ſoin de ſes enfans, tandis qu'il chercheroit ſa femme bien-aimée, & qu'il pourſuivroit ſes indignes eſclaves.

Sadak accepta avec reconnoiſſance l'offre de *Mepiki*, le père de *Kalaſrade ;* & ayant embraſſé tendrement ſes enfans, il prit le chemin de la mer. Il entra dans une felouque pour ſe rendre à *Conſtantinople.*

Amurath venoit d'entrer au divan. Il étoit

assis sur son trône. *Sadak* vint se jetter à ses pieds.

« Lève-toi, brave soldat, lui dit *Amurath*.

» *Sadak*, continua le sultan, le bruit de votre » bonheur s'est répandu par toute la terre. Ceux » qui ne portent point envie à la couronne » *Ottomane*, desirent encore d'être aussi heureux » que *Sadak* l'est dans sa retraite paisible & » agréable. *Sadak* a-t-il quelque chose à désirer ? » Pourquoi vient-il se prosterner en suppliant » aux pieds d'un monarque » ?

« Un soldat met sa joie dans les regards bien- » faisans de son prince, répondit *Sadak*. L'œil » gracieux d'*Amurath* fut l'astre de mon bon- » heur, jusqu'au moment où un revers funeste » est venu troubler la joie délicieuse dont je » jouissois sous son heureuse influence ».

« Que veut dire *Sadak*, reprit le sultan ? » Quels désastres sont venus le chercher dans sa » paisible retraite » ?

« J'exerçois mes quatre fils dans la plaine de » *Kezeb*, dit *Sadak* ; je leur apprenois l'art que » leur prince chérit le plus, lorsque le feu a pris » à l'héritage de mes pères ; & avant que je » puisse secourir ma chère *Kalasrade*, quatre » esclaves l'avoient déja enlevée. Je l'ai fait » chercher de tous côtés. Je l'ai cherchée par- » tout. Je n'en ai point de nouvelles. Tel est,

» ô *Amurath !* le motif qui m'amène au pied de » ton trône glorieux ».

« Brave soldat, répondit le sultan, je te ren- » drai ton bonheur, je l'augmenterai, si je puis. » *Hasnadar Baski* te paiera au double la valeur » de ce que tu as perdu. Je te donne vingt de » mes esclaves ; & pour ce qui est de ta femme, » donne carrière à tes desirs ; tu peux chercher » par-tout où tu voudras une nouvelle *Kalas-* » *rade* ».

Les paroles d'*Amurath* furent comme le trait de la mort dans le cœur de *Sadak*. Il répondit en soupirant : « O prince ! ordonne plutôt que » la justice poursuive les ravisseurs. Le plus » grand don que tu me puisses faire, c'est de me » rendre ma chère *Kalasrade* ».

« *Sadak*, dit le sultan, ne doute pas que » *Kalasrade*, qui a été si long-tems au pouvoir » de tes esclaves, ne soit contente à présent de » son nouvel état. Au lieu d'être l'esclave d'un » seul, elle est à cette heure la maîtresse de » quatre. Une femme seroit-elle capable de » troubler le cœur d'un guerrier ? Le sort de la » guerre les met dans nos bras ; & en changeant » de maître, elles changent d'affection ».

Comme le chêne est brûlé par la foudre, ainsi le cœur de *Sadak* étoit tourmenté par les dis- cours d'*Amurath*. Cependant il eut assez d'em-

pire sur lui-même pour cacher le trouble de son ame. Il s'inclina jusqu'à terre devant le sultan, & se retira.

Il parcourut ce même jour le *Biststen* & toutes les places publiques, en s'informant de *Kalasrade* & des quatre esclaves. Il vint ensuite au côté de la ville où se tiennent les *levents* ou porteurs d'eau. Point de réponse satisfaisante. Personne n'avoit vu *Kalasrade*, ni les quatre esclaves: personne n'en avoit entendu parler.

Ce mauvais succès redoubloit son chagrin; mais il ne l'empêcha point de poursuivre ses recherches exactes. Il parcourut successivement les côtes opposées de l'*Europe* & de l'*Asie*. Deux mois entiers se passèrent dans des courses inutiles. Il ne put même obtenir aucun éclaircissement qui lui fit conjecturer où ses esclaves avoient conduit leur proie.

Cependant *Kalasrade* souffroit le plus cruel traitement. Son sort étoit encore plus à plaindre que celui de *Sadak*.

Le matin qu'elle fut enlevée, elle étoit assise sur un sopha, entourée de ses esclaves. Elle entendit crier au feu de tous les côtés du palais; & dans un instant elle vit la flâme qui s'élançoit dans l'air de trois endroits différens.

La confusion étoit générale. *Kalasrade* n'oublia pas ses enfans. Elle voloit à leur secours,

lorſqu'elle fut ſaiſie par quatre eſclaves qui l'entraînèrent par force hors du palais.

Ils s'enfuirent avec leur proie à une des extrémités de la terraſſe, où une petite galère les attendoit, couverte par les arbres, dont l'ombre s'étendoit au loin ſur l'eau.

Ils la remirent aux mains d'un vieux eunuque qui étoit dans la galère, & qui, lui ayant jetté un voile noir ſur la tête, la menaça de la jetter dans la mer, ſi elle oſoit crier ou réſiſter.

Les menaces de l'eunuque furent vaines. *Kalaſrade* ne voyoit point de plus grand malheur que celui de perdre *Sadak*. Elle remplit l'air de ſes cris lugubres.

L'eunuque, ſentant qu'il ne gagneroit rien par ſes inſtances, cria aux rameurs de faire force de rames, pour s'éloigner au plus vîte de la côte.

Kalaſrade, enfermée dans la galère, ignoroit où on la menoit. Le trajet ne fut pas long. On aborda bientôt : quatre eunuques noirs ſe préſentèrent à la deſcente de la galère ; & ayant enveloppé la belle fugitive d'une vaſte couverture de ſoie, ils l'emportèrent, ſans ſe laiſſer attendrir par ſes cris.

Au bout de quelque tems, ils firent une pauſe, & laiſsèrent à l'infortunée *Kalaſrade* la liberté de reſpirer.

La belle affligée, jettant des regards inquiets autour d'elle, vit qu'elle étoit dans un jardin planté de cyprès.

Elle se jetta aux pieds de celui de ses ravisseurs qui lui sembla le chef des autres: elle le conjura d'avoir pitié d'une mère malheureuse, d'une épouse infortunée que l'on enlevoit impitoyablement à ses chers enfans, & au plus tendre des époux.

Les eunuques ne répondirent point. Celui qui commandoit aux autres leur fit signe d'envelopper *Kalasrade* dans la couverture de soie, & de la porter plus loin.

Ils firent bientôt une nouvelle pause, & la laissèrent en liberté.

La femme de *Sadak* leva son voile. Les esclaves avoient disparu. Elle étoit dans une chambre obscure, dont les fenêtres étoient garnies de grilles de fer.

A un coin de la chambre, sur une petite table, étoit un vase rempli de riz bouilli, & une cruche d'eau.

Kalasrade courut à la porte, les esclaves l'avoient fermée en se retirant.

Il lui étoit impossible de fuir. Elle ignoroit où elle étoit. Livrée à sa douleur, versant un torrent de larmes, elle se plaignoit en ces termes qu'interrompoient ses soupirs.

« Hélas ! pourquoi m'arrache-t-on des bras » de celui que j'aime ? *Sadak*, où étois-tu, ô » toi la lumière de mes yeux ! lorsque la main » de l'oppresseur étoit sur le sein de ta *Kalasrade* ? Où étoit la force de ton bras, l'intrépidité de ton ame, lorsqu'ils enlevèrent ta » *Kalasrade* à ses chers enfans ? O fidèle *Sadak* ! » pourquoi suis-je privée de la lumière de tes » yeux ? Pourquoi suis-je privée de tes tendres » regards qui versoient la joie dans mon cœur ? » O *Sadak* ! n'avons-nous pas partagé ensemble » la lumière & les ténèbres ? Dans le sein de » *Sadak* j'étois à l'abri de la tempête ; & je » triomphois dans ses bras.

» Ah *Sadak* ! *Sadak* ! Entends la voix de » *Kalasrade*, avant que le vil ravisseur s'empare » de son cher trésor. Mon amour pour toi, ô » *Sadak* ! étoit pur comme l'eau qui tombe du » ciel. Les pensées de *Kalasrade* n'eurent jamais » que toi pour objet. Le matin je me réjouissois » aux premiers rayons du soleil, parce qu'ils » me procuroient le doux plaisir de contempler » mon bien-aimé. Lorsque *Sadak* se levoit, mon » cœur soupiroit. Lorsqu'il menoit ses fils à la » chasse, (chasse cruelle !) mes yeux l'accompagnoient dans le bois, & mes pensées le suivoient dans la plaine. Lorsqu'il revenoit, sa » présence étoit pour mon ame comme les

» accords mélodieux d'une musique céleste. » Lorsqu'il sourioit, son souris gracieux me » charmoit comme la douce lumière du matin. » Lorsqu'il parloit, le tendre son de sa voix » pénétroit mon ame, comme la rosée du ciel » s'insinue dans le sein de la terre, pour la fer- » tiliser. Ta démarche étoit gracieuse comme » les ondes que forme dans l'air le palmier de la » montagne, lorsque le vent agite ses branches. « Oh ! quel barbare t'a arraché d'entre mes » bras ! Ah ! malheureuse *Kalasrade*, tu es à » présent comme le voyageur au milieu des » loups de la forêt ; tu es comme un étranger » qui erre au hasard dans une plaine couverte » de neige ».

Kalasrade passa plusieurs jours de suite dans les pleurs. Elle ne vit qu'une vieille esclave muette qui venoit assidument chaque jour lui porter pour toute nourriture, un peu de riz bouilli & une cruche d'eau. Quelque peu qu'il y en eût, c'étoit toujours trop pour la belle femme de *Sadak* qui ne se nourrissoit que de ses larmes & de sa douleur.

Jusques-là *Kalasrade* ne pouvoit conjecturer quelles étoient les vues de son ravisseur, & pourquoi il la tenoit si étroitement enfermée. Ne voyant personne venir la chagriner, elle commença à supporter un peu plus patiemment

sa situation ; mais le souvenir de *Sadak* & de ses chers enfans l'affectoit toujours d'une manière également vive & douloureuse.

Enfin elle vit paroître un des esclaves noirs qui l'avoient enlevée. Il portoit une robe verte & un turban jaune. A son aspect, *Kalasrade* recula d'horreur au fond de la chambre. L'esclave la poursuivit avec un regard effroyable, & la prit par le bras.

La belle *Kalasrade*, se sentant saisie, remplit la chambre de ses cris. Ses larmes & ses gémissemens n'émurent point l'esclave furieux ; il lui dit d'un ton déterminé qu'il l'aimoit, & qu'il avoit dessein d'en faire sa maîtresse.

A ces mots, *Kalasrade* redoubla ses cris. L'esclave la pressoit entre ses bras, lorsque tout-à-coup cinquante eunuques entrèrent dans l'appartement, se saisirent de l'esclave noir, & délivrèrent *Kalasrade* de ses embrassemens impurs.

La femme de *Sadak* fut étonnée de cette délivrance merveilleuse ; mais elle fut saisie d'un nouvel effroi, lorsqu'elle vit approcher le puissant *Amurath*.

« Que cet esclave, dit le monarque, perde » la vie pour l'injure qu'il a osé faire à la » beauté ».

Kalasrade, entendant l'ordre du sultan, se

jetta à ses pieds, & lui dit les larmes aux yeux :

« Seigneur, toi qu'*Alla* a envoyé sur la terre » pour être le protecteur de la vertu & le ven- » geur du crime, tu vois à tes pieds la com- » pagne de ton serviteur *Sadak*. O puissant » prince ! lorsque *Sadak* apprenoit à ses fils à » marcher sur les traces glorieuses de ses an- » cêtres, quatre de ses esclaves ont mis le feu » à sa maison, sont entrés dans le *Haram*, » m'ont enlevée & mise dans une galère, où me » couvrant d'un voile obscur, ils m'ont con- » duite dans cette caverne affreuse, où jusqu'à » ce jour j'ai été seule & livrée à ma douleur. » Mais il y a quelques momens que cet esclave » infâme, que je soupçonne être l'auteur bar- » bare de mes malheurs, est entré d'un air fu- » rieux, pour me rendre victime de sa passion » impure ; heureusement les gardes de mon » seigneur m'ont délivrée de sa méchanceté » cruelle. Ce que je demande au puissant *Amu-* » *rath*, c'est qu'il permette à son esclave de re- » tourner vers *Sadak*. Daigne, ô prince glo- » rieux ! me donner quelques-uns de ces gardes, » mes libérateurs, pour me conduire à la maison » de *Sadak*, ton serviteur ».

Dès que *Kalasirade* eut fini de parler, *Amurath* fit signe aux eunuques de se retirer. Il prit la belle affligée par la main, & la pria de se lever.

« Belle *Kalafrade*, lui dit-il, je suis charmé » de votre récit ingénu. Cependant, ô reine de » mon cœur ! vous n'êtes pas dans la maison » d'un esclave, mais dans les jardins du sérail » d'*Amurath* ».

A ce début, *Kalafrade* changea de couleur. La pâleur de la mort ternit l'éclat de ses joues & de ses lèvres. Elle s'évanouit & tomba, comme une fleur dont un vent impétueux brise la tige.

Amurath la fit secourir d'abord par quelques femmes du sérail. Elle ne revint que difficilement; & dès qu'elle vit encore *Amurath* devant elle, elle s'évanouit derechef.

Cependant, au bout de quelques heures, elle reprit l'usage de ses sens. Alors *Amurath* lui parla ainsi :

« Non, ma chère *Kalafrade*, il n'est pas pos- » sible au maître de la terre de déguiser ses pen- » sées, ni de parler contre les sentimens de son » cœur. La dissimulation est le partage des es- » claves. Le soleil n'a point d'ombre, & le » monarque de l'*Asie* ne connoît point de dé- » guisement. *Kalafrade*, je ne vous laisserai pas » long-tems en proie aux tourmens de l'incerti- » tudes, & aux supplices de la crainte.

» Sachez donc, ô belle & aimable *Kalafrade* ! » que j'étois jaloux de mon esclave *Sadak*, qui

» se vantoit de goûter un bonheur supérieur à » celui de son maître ; & que je conçus le dessein » d'abattre & d'humilier sa présomption.

» Les janissaires étoient prêts à exécuter mes » ordres. Sa vie ne m'eût coûté qu'une parole. » Mais je jugeai que la mort ne puniroit point » assez sa folie ; & je le réservai à une autre es- » pèce de torture.

» Je donnai ordre au chef de mes eunuques » de corrompre quelques-uns des esclaves de » *Sadak*, de les engager à mettre le feu aux » quatre coins de sa demeure, de se saisir de » *Kalasrade*, & de la conduire à mon sérail ; » non pas que j'eusse alors aucun dessein parti- » culier sur vous. Non ; la femme de *Sadak* me » sembloit indigne de servir aux plaisirs d'*Amu-* » *rath*. Mais sachant que vous vous glorifiiez » aussi dans la possession de *Sadak* qui faisoit le » bonheur de votre vie, j'avois résolu de vous » faire partager son châtiment ; & pour cet effet » je vous fis mettre dans cette sombre demeure, » & nourrir grossièrement pendant quelques » jours. J'ai su votre premier désespoir : j'ai » su que, vous voyant tranquille sans être im- » portunée, vous commenciez à vous résigner » à votre sort. Alors j'ai ordonné à un de vos » esclaves d'aller vous trouver, & de vous » forcer à condescendre à ses vœux. Mais telle

» eſt ma jalouſe fureur, que ma vengeance
» n'eût pas été complette, ſi je n'euſſe été té-
» moin de votre honte. J'ai ſuivi l'eſclave, à
» deſſein de me tenir caché, & d'obſerver ce
» qui ſe paſſeroit entre vous & lui. Je ſuis venu
» au moment qu'il entroit. Mais, ô aimable
» *Kalaſrade*! quel a été mon attendriſſement,
» lorſque j'ai vu les charmes que j'allois ſacrifier
» à ma vengeance!

» Dès que j'ai vu ces graces à qui tout doit
» céder, j'ai juré la mort de l'eſclave qui avoit
» oſé concevoir la penſée de les profaner. J'ai
» fait ſigne à mes eunuques de ſe ſaiſir de cet
» infâme; & déja ſon ſang coule en expiation
» de ſon inſolence.

» Mais ce n'eſt pas-là tout ce qu'*Amurath*
» veut faire pour la maîtreſſe de ſon cœur.
» *Kalaſrade* aura lieu de ſe féliciter que le ſultan
» de l'*Aſie* ait penſé à châtier la préſomption de
» *Sadak*. Les courts inſtans de votre chagrin,
» ô *Kalaſrade*! ſeront pour vous la ſource du
» plus grand bien que votre ſexe puiſſe déſirer.
» Vous avez gagné le cœur d'*Amurath*. Ses pa-
» roles ne ſont point vaines. J'en atteſte *Maho-*
» *met*. *Kalaſrade* ſera la ſultane bien aimée
» d'*Amurath*.

La tendre *Kalaſrade* fut frappée de ces mots comme de la foudre. Elle tomba évanouie entre

les

les bras du chef des eunuques qui étoit derrière elle.

« *Doubor*, dit *Amurath*, je vois que *Kalasrade* » ne peut résister à l'excès de la joie dont elle est » transportée. Tandis qu'elle est dans l'extase » d'un bonheur trop grand pour une mortelle, » faites-la porter dans les plus riches apparte- » mens du sérail, où celles que nous honorons » de nos faveurs jouissent de la présence de leur » seigneur. Qu'on lui rende les hommages dûs » à la sultane du monarque de l'*Asie* ».

Tandis que *Doubor* & les autres eunuques s'empressoient à exécuter les ordres du sultan, *Amurath* entra au bain, & se fit habiller magnifiquement.

Il envoya demander ensuite au chef des eunuques si *Kalasrade* étoit revenue de l'extase où il l'avoit laissée.

Le chef des eunuques vint trouver *Amurath*, la tristesse peinte dans les yeux.

« Quoi! dit *Amurath* en voyant l'air affligé » de son esclave, la belle *Kalasrade* n'est-elle » pas encore revenue du premier transport de » sa joie qui l'a presque suffoquée » ?

« Seigneur de ma vie, répondit *Doubor*, nous » avons usé de tous les remèdes imaginables » pour faire revenir notre belle maîtresse : elle

» est encore étendue sans mouvement sur le » sopha où nous l'avons mise ».

« Si cela est ainsi, reprit *Amurath*, j'irai dans » l'appartement voisin, d'où je pourrai contem- » pler, sans être vu, la joie qui naîtra dans son » cœur, lorsque ses yeux verront la magnifi- » cence qui l'environne ».

Amurath passa dans l'appartement voisin de celui où étoit *Kalasrade*, d'où il put la contempler à loisir. Elle ouvrit bientôt les yeux, elle vit avec un mouvement d'indignation les richesses prodiguées autour d'elle.

Les muets étoient debout des deux côtés de la femme de *Sadak*, les plus belles esclaves étoient à terre sur de riches tapis, & formoient deux cercles autour du sopha : plus loin les eunuques étoient sous les armes, n'osant lever les yeux. A cette vue, *Kalasrade* s'écria dans son désespoir : « *Sadak*, ô *Sadak* ! viens me » délivrer de cette pompe horrible » !

Dans son emportement, elle brisa les magnifiques bracelets de diamans qu'on avoit attachés à ses bras pendant son évanouissement, les guirlandes de rubis qui flottoient sur ses vêtemens, les riches colliers de perles & d'émeraudes qui pendoient sur sa gorge. Puis se regardant avec un peu plus de satisfaction, elle dit : « Si j'ai encore quelques attraits qui puissent

» tenter les méchans, & les porter à outrager » l'honneur de *Sadak*, je les sacrifierai à notre » foi mutuelle ».

En même tems elle porta ses mains délicates sur les lys & les roses de ses joues ; & avant que les eunuques pussent l'en empêcher, elle se mit le visage en sang.

Amurath ne put se contenir davantage : il entra dans l'appartement, & vit la femme de *Sadak* toute couverte de son sang.

« Esclaves, dit-il aux eunuques, votre vie » me répondra de votre négligence. Vous m'a- » vez privé de tout mon bonheur. Voyez ma » chère *Kalasrade*, comme elle est défigurée ! » *Amurath* ne jouira point de ses embrasse- » mens ! . . . .

» Mais, ajouta-t-il avec plus de fureur, si » leur négligence mérite la mort, quelles tor- » tures doivent être réservées à celle qui ose » penser à l'amour d'un esclave, lorsque le » grand & puissant *Amurath* a daigné l'introduire » dans le sérail de ses plaisirs ».

» Oui, grand prince, je mérite la mort, dit » *Kalasrade* en se jettant aux pieds d'*Amurath ;* » je mérite la mort : qui me la donnera ? Helas ! » Qui peut m'absoudre de la foi que j'ai donnée ? » ou..... »

« Esclave, reprit *Amurath* en s'éloignant

» d'elle, ne souille point mes vêtemens de ton » sang impur, ni mes oreilles par les cris de ta » rébellion. Je te laisse ici trois jours, jusqu'à » ce que les traces de ton désespoir aient dis- » paru. Dispose-toi à recevoir alors mes ca- » resses, ou à voir la tête de *Sadak* noircir au » soleil devant les fenêtres du sérail ».

Amurath laissa *Kalasrade* baignée dans son sang & dans ses pleurs. Mais il donna ordre au chef des eunuques de rester auprès d'elle, d'avoir soin qu'on lavât & pensât ses blessures; de manière que sa beauté n'en souffrît point.

La belle inconsolable rejetta tout secours. Abîmée dans sa douleur profonde, elle refusa constamment de goûter des mets délicieux qu'on servit devant elle. *Doubor* se jetta à ses pieds, & la pria de considérer les suites que pouvoit avoir sa résistance.

Kalasrade dédaigna de répondre à ses représentations. Son esprit étoit trop frappé du malheur présent, pour en imaginer de plus terrible que celui d'être la victime de la passion d'*Amurath*.

Le jour suivant, *Kalasrade* s'affligeoit, assise sur le même sopha. Elle pensoit à son cher *Sadak*. Elle vit, par hasard un petit oiseau perché sur la fenêtre de son appartement qui donnoit sur les jardins du sérail, & qui étoit ouverte. De

la fenêtre, l'oiseau vola sur le doigt de *Kalasrade*; & là, déployant son petit gosier, il sembloit vouloir charmer par sa douce mélodie le chagrin dont elle étoit atteinte.

Quand l'oiseau eut fini son ramage innocent, *Kalasrade*, surprise de son extrême familiarité, le caressa, en lui disant :

« Aimable chantre de l'air, le ciel t'a donné » les aîles de la liberté. Tu voles sans contrainte » où tu veux. Tu bâtis ton nid loin de la malice » des hommes ; & tes petits reposent dans » un lieu où *Amurath* ne t'empêche point de » voler ».

Les plaintes de *Kalasrade* furent interrompues par une petite voix à laquelle elle prêta attention, ne s'imaginant pas d'abord qu'elle pût venir de l'oiseau. Elle entendit distinctement ces mots :

« Aimable maîtresse des pensées de *Sadak*, » ne t'étonne point d'entendre parler un oiseau. » Les causes les plus foibles peuvent produire » les plus grands effets dans la main du fort. » Ainsi *Alla* se servit de l'organe d'une colombe, » pour donner ses instructions célestes au pro- » phète de la *Mecque*.

» *Kalasrade* envie mon sort, parce qu'elle » me regarde comme un enfant de la liberté. » Son imagination se figure que je vole sans

» ceſſe ſur les aîles du plaiſir. Elle voit mon vol » rapide dans les plaines de l'air; elle entend » mes chants dans les bocages, mais elle n'eſt » pas témoin de mes travaux dans ces mêmes » boſquets, & des craintes continuelles où je » ſuis des dangers auxquels m'expoſe mon ex- » trême foibleſſe. Si la plume légère qui m'élève » au-deſſus de la terre, me rend ſupérieur aux » hommes à cet égard, cependant ils ont trouvé » l'art de me rendre ce ſecours inutile, lorſqu'ils » ont réſolu de me perdre: je meurs dans les » piéges qu'ils me tendent. Mais il me ſuffit de » ſavoir que je ſuis la créature d'*Alla*, dont la » ſageſſe a donné des bornes aux facultés des » êtres vivans.

» A préſent, ô *Kalaſrade!* il vous ſemble que » j'ai paſſé ces bornes; c'eſt en vertu d'un ordre » ſupérieur, & pour obéir à la puiſſante *Adiram* » qui préſide au ſort de la famille vertueuſe de » *Sadak*. C'eſt elle qui parle par ma voix, & » qui ſe ſert de cet artifice innocent pour venir » conſoler *Kalaſrade* malgré le jaloux *Amurath*. » Voici ce qu'elle dit à la femme de *Sadak*:

» Belle affligée, eſclave d'un vil oppreſſeur, » ne craignez point des maux qui ſont des » épreuves de la vertu, & non les fruits cor- » rompus du vice. Le méchant ne triomphera » pas toujours. Le bâton ſur lequel il s'appuie,

» se brisera. Les nuages qui couvrent les cam-
» pagnes, retombent en pluie bienfaisante pour
» les fertiliser; & lorsque l'orage est passé, le
» calme qui succède en a plus de douceur. Il est
» glorieux pour les enfans de la foi, de souffrir
» avec patience les revers, & de résister avec
» courage aux tentations les plus délicates ».—

L'oiseau alloit continuer de répéter les leçons d'*Adiram*, lorsque le chef des eunuques entra. Le chantre ailé prit la fuite, & s'envola par les fenêtres dans les jardins du sérail.

Doubor s'approcha du sopha de *Kalasrade*, & se jetta à ses pieds.

« Aimable *Kalasrade*, dit l'eunuque trem-
» blant, c'est à l'interception d'*Elar*, le père
» glorieux du seigneur de tes pensées, que
» *Doubor* doit la vie. Lorsque le grand *Elar*,
» père de *Sadak*, combattoit sous les étendards
» de *Mahomet*, vers les frontières de l'*Esclavonie*,
» & que les habitans de *Sagrab* fuyoient devant
» lui, la veuve de mon père & ses filles étoient
» au nombre des fugitifs. Ma pauvre mère, qui
» me donnoit alors le sein, m'avoit chargé sur
» ses épaules, & elle tenoit par la main mes
» deux sœurs qui avoient peine à la suivre.
» Ainsi chargée & embarrassée, elle n'étoit pas
» en état de marcher aussi vîte que ses frères;
» & ceux-ci, songeant uniquement à se sauver

» eux-mêmes, refusèrent de porter son bagage; » ayant assez du leur à porter.

» Ma mère *Idan* sentit qu'il lui seroit inutile » de vouloir prendre la fuite avec ses enfans » incapables de la suivre ; & resolue cependant » de ne les point abandonner à la fureur des » ennemis, elle s'assit sur le bord du chemin ; » & tandis que je pendois à son sein, elle em- » brassoit tendrement ses deux filles.

» Tandis qu'elle recevoit leurs innocentes » caresses, elle apperçut de loin l'avant-garde » de l'armée de *Mahomet*. Deux janissaires virent » la misérable veuve, & vinrent à elle. L'âge » avoit fait disparoître les graces de ses joues. » Mais ses deux filles fixèrent leur attention. » *Liberak*, l'aînée, étoit belle ; & les pleurs qui » couloient de ses yeux ressembloient à des » perles sur l'éclat vermeil de son teint : elle » étoit comme une rose couverte des larmes de » l'aurore. *Hirab*, la cadette, aussi désolée que » sa sœur, étoit aussi belle.

» Celle-ci est pour moi, dit un des janissaires » en se saisissant de la charmante *Liberak*. Et moi, » je prends l'autre, ajouta son camarade en » voulant se saisir de l'aimable *Hirab* ».

» *Idan*, ma pauvre mère, tenoit fortement » ses deux filles par la main, invoquant inté- » rieurement les Dieux des chrétiens, & les

» appellant à son aide. Les janissaires s'efforçoient de ravir leur proie, & ils trouvèrent » plus de résistance qu'ils n'en attendoient. Le » premier voyant qu'il ne pouvoit obtenir autrement *Liberak*, tire son cimeterre, & coupe » la main de la malheureuse *Idan* qui tenoit sa » fille.

» L'autre raviſſeur, voyant le succès barbare » de son camarade, se mettoit en devoir d'obtenir *Hirab*, par la même voie; lorsqu'*Elar*, » qui commandoit cette avant-garde, arriva » avec le reste de sa troupe. Voyant le dessein » cruel du janissaire, il le frappa de son cimeterre, & l'étendit mort sur le chemin.

» Le premier s'enfuit, craignant le même » sort. *Elar* eut compassion d'*Idan* & de ses » enfans. Il lui donna une garde, & envoya » chercher un habile médecin pour panser sa » blessure.

» Ce fut en vain: *Idan* ne profita point de » la générosité d'*Elar*. Affoiblie par la grande » quantité de sang qu'elle perdit, elle expira » entre les bras de ses deux filles, avant qu'on » pût la secourir.

» *Liberak* & *Hirab*, collées sur le visage de » leur mère *Idan*, ne cessoient de pleurer. Les » esclaves qu'*Elar* avoit mis auprès d'elles pour » les servir, ne purent parvenir à leur faire

» prendre la moi dre nourriture. Elles paſsèrent » ainſi les trois jours que dura la déroute des » *Eſclavons* pourſuivis par les *Turcs*. Il ne fut » pas poſſible de les arracher de deſſus le corps » mort de leur bonne & tendre mère. J'étois » nourri par une eſclave d'*Elar*.

» Mes deux ſœurs *Liberak* & *Hirab*, épuiſées » de fatigue, & ſuccombant à l'excès de leur » affliction, ſuivirent bientôt *Idan* dans les » ſombres régions de la mort. Je reſtai ſeul » aux mains de l'eſclave d'*Elar*. Lorſque l'ar- » mée victorieuſe revint de la pourſuite des » ennemis, elle me préſenta à ſon maître, & » lui raconta la mort malheureuſe de ma mère » & de mes ſœurs.

» *Elar*, voyant quelque vivacité dans mes » yeux, me voulut du bien : il ordonna à l'eſ- » clave, ma nourrice, de me préſenter à *Ma-* » *homet*, ce qu'elle fit ; & *Mahomet* me fit élever » pour le ſervice de ſon ſérail. La première » choſe que j'appris, ce fut l'hiſtoire que je » viens de vous répèter, & qui me fut racontée » par l'eſclave, ma nourrice.

» Après cela, ô *Kalafrade*, vous ne devez » pas être ſurpriſe de mon affection pour *Sadak*, » le fils de mon premier maître *Elar*, dont la » généreuſe protection m'avança auprès de » *Mahomet*, & fut ainſi la première cauſe de

» l'honneur & du poſte avantageux dont je » jouis par la faveur du puiſſant *Amurath*. Mais » hélas ! dois-je eſpérer d'être cru ſincère & » réellement attaché à la perſonne de *Sadak*, » moi qui, par l'ordre d'*Amurath*, ai corrompu » ſes eſclaves, & les ai aidés à amener ſa femme » bien aimée dans ce ſérail ?

» En vérité, belle & fidèle *Kalaſrade*, mon » ignorance doit me ſervir d'excuſe. Elevé » dans ces lieux, jamais je n'y connus d'autre » loi que la volonté de mon maître, & j'ai cru » juſqu'ici qu'il n'y avoit point de femme qui » ne dût s'eſtimer heureuſe de poſſéder la ten- » dreſſe du puiſſant *Amurath*.

» Mais le déſeſpoir de la femme de *Sadak*, ſa » conſtance, & le généreux mépris qu'elle » témoigne pour une grandeur qui doit être le » prix de l'infidélité, me font ſentir juſqu'à quel » point j'ai offenſé le brave & illuſtre *Sadak*, » & dans quel abîme de malheurs j'ai plongé la » vertueuſe *Kalaſrade*. Hélas ! à quoi eût abouti » ma réſiſtance aux ordres d'*Amurath* ? La mort » eût été le châtiment de ma déſobéiſſance, & » un cœur plus barbare que le mien eût ſecondé » les cruels deſſeins d'*Amurath* ſur vous. Il ne » s'agit plus ici de m'excuſer. Je veux ſervir la » femme de *Sadak*, le fils de mon glorieux pro- » tecteur. C'eſt la ſeule excuſe qu'elle puiſſe » agréer ».

« *Doubor*, répondit l'aimable *Kalaſrade*, j'ai » tout lieu de ſoupçonner la vérité de votre » hiſtoire. Mais ſi vous avez réellement envie » de me ſervir, comme vous me le témoignez, » ouvrez-moi les portes du ſérail, & conduiſez- » moi à l'inſtant au palais de *Sadak*, le ſeigneur » de mes penſées ».

« Quoi ! répliqua *Doubor*, *Kalaſrade* ignore- » t-elle combien de gardes veillent jour & nuit » autour & dans l'intérieur du ſérail ? Qui » pourroit ſortir de ces lieux ſans être apperçu ? » O maîtreſſe chérie du cœur de *Sadak* ! ne » ſavez-vous donc pas qu'un nombre infini de » muets & d'eunuques rôdent ſans ceſſe dans » ces lieux, & que mille janiſſaires entourent » ces murailles, tant du côté de l'eau que du » côté oppoſé ? Non, belle captive, il ne faut » pas ſonger à ſortir d'ici ſans le conſentement » de celui qui vous y retient ».

« Ame ſervile, dit *Kalaſrade*, eſt-ce donc-là » toute la conſolation que tu viens m'offrir ? » Barbare, les témoignages de ton dévouement » aboutiſſent à confirmer mon malheur. Non, » ſans doute, tu n'es pas un Turc ; mais un lâche » apoſtat, qui te plais à tourmenter une malheu- » reuſe que tu ne peux ſecourir. O *Sadak* ! » *Sadak* ! étoit-ce pour cela que ton généreux » père *Elar* épargna le ſang d'un chrétien ? Etoit-

» ce pour qu'il fût le plus cruel instrument de la » méchanceté d'*Amurath* contre toi ? De tels » contes sont faits pour étouffer la pitié dans un » cœur guerrier, & pour justifier la barbarie » de ceux qui n'épargnent ni sexe ni âge »!

Doubor, le chef des eunuques, répondit en ces termes :

« Doit-on blâmer le fier coursier de ne pou- » voir voler dans la carrière sans le secours de » la terre qui le porte ? Doit-on savoir mauvais » gré à l'olivier de ne se pas couvrir des grappes » délicieuses d'où coulent des flots de vin ? » Quoique *Doubor* ne puisse pas tirer *Kalasrade* » de ces lieux, cependant il peut trouver le » moyen d'empêcher *Amurath* d'exécuter ses » desseins barbares ».

« Ah ! s'il étoit vrai, reprit vivement *Kalas-* » *rade*, ... Fidèle & généreux *Doubor*, mes » soupçons étoient injustes. Pardonnez quelque » chose à l'accablement où je suis. Le crime » habite ces lieux ; & la noirceur de l'ame du » maître a bien dû me faire craindre que ses » esclaves ne fussent aussi méchans que lui. J'ac- » cepte votre bonne volonté, & vous me voyez » disposée à me laisser conduire par vos sages » conseils ».

« Le plus grand foible d'*Amurath*, continua le » chef des eunuques, c'est l'orgueil : son amour

» est l'esclave de la fierté de son ame ». . . .

« Oh ! cela étant, dit *Kalasrade*, en interrompant *Doubor*, je ferai l'imaginable pour » mériter son mépris. Je veux paroître vile aux » yeux de son orgueil. J'irriterai son ame hautaine ; il me méprisera & me chassera de son » sérail, comme une créature indigne de son » attention ».

« Hélas ! reprit *Doubor*, vous ne connoissez » pas toute la méchanceté d'*Amurath*. Belle » *Kalasrade*, une telle conduite le porteroit à » inventer de nouveaux genres de supplices » pour *Sadak*, dont il sait que le cœur de » *Kalasrade* est éperduement épris. Non, ma » charmante maîtresse, il faut user d'un autre » artifice, si vous voulez éviter les maux que » vous craignez. Tant qu'*Amurath* sera persuadé » que vous aimez *Sadak*, rien n'appaisera sa » fureur. Peut-être il s'amusera quelques instans » à contempler le tendre objet qu'il adore. Mais » bientôt sa jalousie réveillera dans son cœur la » cruauté assoupie, & l'infortuné *Sadak* sera la » victime de sa rage. Non, *Kalasrade*, quand » même vous paroîtriez vouloir céder à ses » desirs, quand il jouiroit de vos faveurs, rien » ne désarmera sa colère, s'il soupçonne que » vous aimiez encore *Sadak*. Telle est son ambition féroce, il veut dominer jusques sur les

» pensées les plus secrettes de ceux qui sont » soumis à sa puissance ».

« O *Doubor!* dit *Kalasrade*, où tendent ces » discours? Ciel! qu'allez-vous me conseiller »?

« Ne craignez rien, belle *Kalasrade*, dit le » chef des eunuques. Je veux vous délivrer, » même des vaines terreurs de votre imagina- » tion. Dans le vaste océan, il y a une grande » isle environnée de rochers inaccessibles, & » bordée d'écueils perfides, d'autant plus à » craindre qu'ils sont plus cachés. Au centre » de l'isle sur le sommet d'une montagne, coule » une petite source dont les eaux ont la vertu » de faire oublier à ceux qui en boivent, tout » ce qui s'est passé auparavant dans tout le cours » de leur vie. Mais l'accès de cette source est si » difficile, que personne n'a encore pu, jusqu'à » ce jour, porter une goutte de ses eaux sur ses » lèvres, quoique plusieurs mille héros aient » tenté l'entreprise.

» Voici à présent le conseil que je vous donne. » Quand *Amurath* viendra vers vous, aimable » *Kalasrade*, recevez-le avec douceur, avec » soumission; lorsqu'il vous pressera de céder à » la violence de son amour, promettez-lui de » vous rendre à ses desirs, à condition qu'il » vous procurera des eaux de la source d'oubli; » afin que, perdant le souvenir de votre an-

» cienne inclination pour *Sadak*, vous en soyez » plus digne du conquérant de la terre ».

« Ah, *Doubor! Doubor!* répondit *Kalasrade*, » comment prendrai-je sur moi de manquer au » respect dû à *Sadak*, même par feinte ? Je » crains jusqu'à l'ombre du crime. O *Sadak*! » ô le bien-aimé de mon ame! pourrai-je me » dire la maîtresse de ton tyran & du mien? » Mon cœur pourra-t-il oublier un instant notre » union délicieuse ? Pourra-t-il paroître l'ab- » jurer ».

« Compagne vertueuse de *Sadak*, continua » l'eunuque, ne vous faites pas une peine » d'un stratagême nécessaire. Voyez quel sera » votre sort & celui du maître de vos pensées, » si vous refusez de suivre ce conseil. Ne vaut- » il pas mieux paroître oublier *Sadak*, que de » lui faire le plus grand affront qu'il puisse re- » cevoir, en subissant, même malgré vous, la » loi d'un amour impur » ?

« O *Doubor!* dit *Kalasrade*, il n'y a point » de mal comparable à celui que mon cœur » appréhende le plus ; & tout m'est permis » pour éviter les caresses infâmes d'*Amurath*. » *Sadak* me pardonnera tout ce que je ferai » par ce motif ».

» Belle *Kalasrade*, ajouta *Doubor*, en pre- » nant congé d'elle, je n'aurois point osé rester

» si

» si long-tems prosterné à vos pieds, si *Amu-*
» *rath* ne m'avoit ordonné d'essayer tous les
» moyens de vous fléchir, & de ne revenir
» que lorsque je vous aurois disposée à le traiter
» favorablement. Je vais le préparer à se laisser
» tromper aux feintes promesses de sa sul-
» tane ».

« Sa sultane, ô *Doubor !* épargnez-moi ce
» nom odieux, dit *Kalasrade* ; il n'en est point
» que je déteste davantage ».

Le chef des eunuques s'inclina jusqu'à terre, & se retira.

» Le discours de *Doubor*, dit *Kalasrade* en
» elle-même, quand il fut sorti, peut bien n'être
» qu'un conte inventé pour charmer la douleur
» d'une ame affligée. Mais comme il ne sçau-
» roit me faire changer de résolution, j'agirai
» comme si j'y ajoutois foi. Si ses paroles sont
» vraies, son conseil peut m'être utile ; le pis-
» aller, c'est qu'elles différeront pour quelque
» tems le malheur que j'ai trop lieu d'appré-
» hender ».

Les sages instructions de l'oiseau d'*Adiram*, & les flatteuses espérances que *Doubor* venoit de donner à *Kalasrade*, avoient mis son esprit si à l'aise, qu'elle commença à permettre que ses femmes l'approchassent. Elle prit quelque nourriture : elle souffrit qu'on ornât sa beauté

des riches parures qu'elle avoit brisées & déchirées deux jours auparavant.

Le soir du troisième jour, les esclaves du sérail vinrent lui annoncer la visite d'*Amurath*. Le sultan entra, & la femme de *Sadak* se prosterna en sa présence.

« *Kalasrade*, dit *Amurath*, dites-moi, avant » de vous lever, si vous mettez de la différence entre l'amour d'un esclave, & la faveur d'un monarque; si vous vôlerez amoureusement entre ces bras prêts à vous recevoir, ou s'il faudra vous forcer d'être heureuse »?

« Lumière des fidèles, maître de la terre, » répondit humblement *Kalasrade*, toujours » prosternée, votre esclave ne sçauroit reconnoître assez la préférence que vous daignez » montrer pour un objet qui se sent indigne » de vos égards. Mais, ô mon seigneur! ne » parlez point du rang & des honneurs où vous » voulez m'élever. Ménagez ma foiblesse. Craignez que mon imagination, éblouie par des » pensées si sublimes, n'en soit confondue, & » que l'excès d'un transport auquel mon cœur » ne pourra résister, ne plonge *Kalasrade* dans » les horreurs d'une nuit éternelle ».

« O changement aussi merveilleux qu'inat» tendu! s'écria le sultan au comble de sa joie,

» & se baissant pour relever *Kalasrade* : quelles
» douces paroles ai-je laissées tomber à terre !
» paroles plus précieuses pour moi que mon
» Empire. Faites-moi entendre encore ces doux
» sons, ô belle *Kalasrade* ! Que mes oreilles
» les entendent mille & mille fois ; & deman-
» dez au puissant *Amurath* la récompense que
» vous voudrez pour la douce violence que je
» vous ai faite ».

« Hélas, hélas ! continua *Kalasrade*, qu'ai-
» je osé dire en présence du sultan, mon sei-
» gneur ! Le puissant *Amurath* élèvera-t-il la
» fille d'un payſan jusqu'au faîte de la suprême
» grandeur ? La femme ridée de *Sadak*, la mère
» d'une famille nombreuse, la dernière des
» pauvres habitans des côtes du *Bosphore*, de-
» viendra-t-elle la favorite d'*Amurath*, & la
» sultane de l'empire *Ottoman* ? Non, *Kalas-*
» *rade* n'a pas la présomption de s'en flatter :
» elle sent trop sa bassesse. Insensée *Kalasrade*,
» *Amurath* rit de ta folie, & ne semble vouloir
» t'élever si haut, que pour rendre ta chûte
» plus terrible.

» Comme la tortue élevée au plus haut des
» airs entre les griffes de l'aigle retombe avec
» plus de violence sur la pointe des rochers,
» lorsque l'oiseau superbe lâche subitement sa
» proie : ainsi *Kalasrade* sera honorée & com-

» blé de gloire, jusqu'à ce qu'il plaise à ceux » qui triomphent de sa bassesse, de la rendre » à sa première misère, qui lui sera pour lors » un tourment ».

« J'en jure par le sang sacré du prophète » qui coule dans mes veines, dit *Amurath;* je » remplirai ma parole; *Kalasrade* sera la sul- » tane de mon cœur ».

« Mais, reprit *Kalasrade*, le puissant *Amu-* » *rath* ne sera-t-il point offensé, si son esclave » ose lui faire une demande? Permettra-t-il à » *Kalasrade* de le supplier d'une grace qui » regarde son bonheur »?

« *Kalasrade*, dit *Amurath* avec émotion, » prenez garde à ce que vous m'allez deman- » der : car si l'indigne *Sadak* occupe encore » vos pensées, & qu'il soit l'objet de la grace » que vous désirez, le feu de ma colère tom- » bera sur vous & sur lui ».

« Le nom de celui qui a excité la haine d'*A-* » *murath* est bien loin de ma langue, répondit » *Kalasrade*. Banissez de tels soupçons, ô » Prince gracieux! — Mais hélas! je n'ai pas » lieu d'espérer que ma demande me sera ac- » cordée; &, cependant, si elle ne l'est pas, je » ne puis être heureuse, ni mériter l'amour » du Sultan ».

» Non, glorieux & puissant *Amurath*, n'es-

» pérez point de goûter un bonheur parfait » avec celle dont la joie ſera ſans ceſſe em- » poiſonnée par le ſouvenir importun de ce » qu'elle a été autrefois. Comment pourrai-je » rendre à mon prince le juſte retour de ten- » dreſſe que mérite ſa noble ardeur, lorſque » mon pauvre eſprit ſera accablé par la triſte » penſée de mon premier état ».

« Vous la perdrez bientôt, cette penſée qui » vous chagrine, reprit *Amurath*. Mille plaiſirs » vous environneront de toutes parts, ô *Kalaſ- » rade !* le ſoleil & la lune ſeront tour-à-tour » témoins de votre bonheur. La danſe, le » chant, la muſique, le bal, le ſpectacle, des » fêtes publiques & des plaiſirs ſecrets ſe ſuc- » céderont tour-à-tour, & leur continuité non » interrompue ne vous laiſſera pas le tems de » ſonger à ce que vous fûtes autrefois. Votre » cœur ne formera point de deſir qui ne ſoit » auſſi-tôt ſatisfait ; & votre eſprit fertile ſera » embarraſſé à imaginer qu'il manque quelque » choſe à votre félicité ».

« Prince de ma vie, répondit *Kalaſrade*, je » ne doute point de votre pouvoir, ni de la » ſincérité de vos diſpoſitions à mon égard. » Vous me menerez de fête en fête, de plaiſir » en plaiſir ; mais vous ne pourrez jamais em- » pêcher que le ſouvenir cruel de ma baſſeſſe

» passée & de mon indignité ne répande son » amertume sur tous les plaisirs que vous me » promettez, & dont je serai incapable de » goûter la douceur ».

« Pour vous prouver ma sincérité, & vous » faire voir combien je desire de satisfaire » tous les desirs de *Kalasrade*, dit *Amurath*, » vous me voyez disposé à écouter votre de- » mande, & à vous l'accorder. Mais, je vous » le répète, prenez garde qu'elle n'ait *Sadak* » pour objet ».

« Gracieux *Amurath*, dit *Kalasrade*, par- » donnez la présomption de votre esclave, & » je parlerai ».

» Montrez-moi les desirs de votre cœur, » répliqua le sultan; & s'ils sont compatibles » avec notre amour, je les remplirai, même » au prix de mon empire; ce ne seroit pas » payer trop cher la tranquillité de ma chère » *Kalasrade* ».

» Seigneur, dit *Kalasrade*, j'ai entendu par- » ler d'une fontaine, dont les eaux ont la » vertu de faire oublier d'abord à ceux qui en » boivent, toute leur vie passée. Que le puis- » sant & glorieux sultan de l'*Asie*, à qui rien » n'est impossible, me jure par le Prophète, » que je goûterai des eaux de cette source » avant qu'il daigne me recevoir dans ses bras.

» Lorſque les eaux d'Oubli auront effacé de » mon eſprit le ſouvenir de ma vie paſſée, » alors je ſerai entièrement l'eſclave d'*Amu-* » *rath*, de corps & d'affection ».

« Dites plutôt la maîtreſſe de mon cœur, » répliqua vivement *Amurath*. O mon aimable » & chère *Kalaſrade !* je vois que vous m'ai- » mez, que vous voulez être entièrement à » moi. Je jure donc par *Mahomet*, que je mé- » riterai le bonheur où j'aſpire, par mon em- » preſſement à remplir vos deſirs. Je ne vous » parlerai plus de mon amour, avant de vous » avoir fait goûter des eaux de la fontaine » d'oubli, pourvu que dans deux jours vous » me trouviez quelqu'un qui me diſe où elle » coule ».

Kalaſrade ſe jetta aux pieds d'*Amurath*, & dit : « Seigneur, vous venez de combler votre » eſclave de joie. Vous ne l'avez pas ſeule- » ment retirée de l'obſcurité, vous avez re- » nouvellé la ſource de ſa vie. Ayant perdu le » ſouvenir du paſſé, je pourrai déſormais cher- » cher à plaire au gracieux ſultan de l'*Aſie*, ſans » être inquiétée par les penſées rampantes de » mon premier état ».

« Levez-vous, belle *Kalaſrade*, dit *Amurath*, » tranſporté de joie & d'amour ; mais, ajouta- » t-il, en la regardant avec tendreſſe, qu'ai-je

» fait ? J'ai différé mon bonheur de quelques » jours. — Je l'ai juré par *Mahomet ;* & je vais » me hâter d'accomplir les desirs de *Kalasrade* ».

Suite du conte de Sadak & de Kalasrade.

LA belle *Kalasrade*, enchantée de la réponse d'*Amurath*, s'applaudissoit en secret de la réussite du stratagême que *Doubor* lui avoit suggéré.

Le sultan fit appeller le sage *Balobor*, qui connoissoit toutes les productions naturelles de la terre. « *Balobor*, lui dit-il, vous à qui la nature a fait confidence de ses plus intimes secrets, pourriez-vous me dire en quel endroit » de la terre coule une source dont les eaux » ont la vertu particulière de faire oublier à » ceux qui en boivent, tout ce qui s'est passé » auparavant dans le cours de leur vie ?

» Si le puissant *Amurath*, répondit le sage » *Balobor*, veut bien me permettre d'aller consulter mes livres, demain avant le lever du » soleil, je dirai au glorieux sultan de l'*Asie*, où » coule cette source, supposé que la terre en » produise une de cette nature. »

Dès que *Balobor* eut quitté *Amurath*, le prince impatient, envoya chercher le chef des eunuques, lui fit part de l'entretien secret qu'il avoit

eu avec *Kalasrade*, & lui demanda s'il connoissoit la fontaine d'Oubli & où elle couloit.

Doubor reconnut, à cette question, que *Kalasrade* avoit suivi son conseil, & qu'il avoit réussi. Mais le prudent eunuque se donna bien de garde d'avouer qu'il savoit où étoit la fontaine d'oubli. Il déguisa les pensées de son cœur, & dit:

« Fils du prophète, ton esclave n'a point été » instruit dans la science de la nature. Mais si » mon seigneur veut bien me le permettre, je » consulterai le sage *Balobor*, & je ne doute pas » qu'il ne puisse satisfaire à la demande du glo- » rieux sultan de l'*Asie* ».

« Cela suffit, dit *Amurath*, soyez tranquille, » fidèle *Doubor ; Balobor* m'a promis de me dire » demain avant le lever du soleil, où est la fon- » taine d'oubli ».

Tandis que le sultan consultoit les sages, *Kalasrade* remercioit *Alla* de l'avoir préservée, au moins pour un tems, du malheur qu'elle craignoit plus que la mort.

Le lendemain, le sage *Balobor* se présenta au palais, & demanda à être admis en la présence d'*Amurath*.

« Magnifique sultan, lui dit-il, la source » d'oubli coule dans une isle déserte, dans la » partie la plus méridionale de la mer Pacifique. » Là, une race de *génies* garde cette source

» sacrée. L'isle est elle-même bordée de préci-
» pices, & de rochers inaccessibles. Tout à
» l'entour, des bancs de sable cachés, & des
» gouffres rapides brisent ou engloutissent les
» vaisseaux qui osent en approcher. La nature
» n'a rien épargné pour rendre cette isle inabor-
» dable; & un naufrage inévitable y attend tous
» les téméraires assez hardis pour en tenter l'a-
» venture. La fontaine est au centre de l'isle. Les
» écueils qui la défendent ne se peuvent dé-
» peindre. Personne ne les a vus impunément.
» Mille héros, encouragés par la vertu merveil-
» leuse de ces eaux, & par la gloire qu'une
» entreprise si difficile devoit leur procurer,
» s'ils réussissoient, ont voulu en approcher, &
» ils ont tous péri ».

Amurath pâlit au discours du sage *Balobor*. Le dépit qui le transportoit étoit peint sur son front & dans ses yeux. Il dissimula; &, sans répondre au philosophe, il se retira dans l'appartement le plus secret de son palais.

Il ne douta pas que *Kalasrade* ne fût parfaitement instruite de l'impossibilité où il étoit de lui procurer des eaux de la fontaine d'oubli. Il se voyoit indignement joué par cette femme. Il résolut de se venger. D'abord il imagina de remettre le soin de sa vengeance aux femmes de son sérail, qu'il avoit négligées depuis qu'il

étoit amoureux de *Kalafrade*, & qui étoient sûrement indignées qu'elle méprisât ce qu'elles regardoient comme le plus haut degré de gloire où elles pussent parvenir. Une autre pensée lui vint ensuite dans l'esprit; & il s'arrêta un moment à repaître son cœur inhumain du plaisir féroce de faire souffrir les victimes innocentes de sa méchanceté.

« *Sadak*, disoit en lui-même le sultan, le » prudent *Sadak* cherche *Kalafrade*; je le ferai » venir devant moi, & la fausseté de *Kalafrade* » retombera sur la tête de *Sadak*. En tourmen- » tant celui-ci, je punirai l'autre de la manière » la plus sensible ».

Amurath donna ordre aux janissaires d'aller chercher *Sadak*, & de le lui amener, non par force comme un prisonnier, mais de plein gré comme un ancien favori que le sultan vouloit consulter sur quelqu'affaire importante.

Les janissaires trouvèrent l'infortuné *Sadak* au milieu de ses enfans, dans le même village où ils s'étoient retirés après l'embrâsement de son palais. Ils lui montrèrent le sceau d'*Amurath*, & lui dirent de les suivre.

« Hélas! s'écria le respectable vieillard, » *Amurath* veut-il donc encore ajouter à mon » malheur? Il insultera de nouveau à l'infortuné » de son esclave. Pourquoi m'arracher de cette

» humble retraite, où mes pauvres enfans es-
» suient les larmes de ma douleur ? Qu'ai je à
» faire à la cour des rois, à moins que la trom-
» pette guerrière ne se fasse entendre ? J'obéirai.
» La soumission est le tribut le plus agréable
» qu'un esclave puisse offrir à son maître ».

Sadak suivit les janissaires; & lorsqu'ils l'eurent conduit devant *Amurath*, ils se retirèrent, le laissant seul avec le sultan.

« Brave soldat, lui dit le prince, le silence
» de la retraite a-t-il énervé votre ame ? ou
» bien êtes-vous encore ce guerrier intrépide,
» dont le bras puissant écrâsa mes ennemis ?
» Votre oreille peut-elle encore supporter le
» son aigu de la trompette ? Le bruit des tym-
» bales peut-il encore embrâser votre ame d'une
» ardeur guerrière ? ou n'êtes-vous plus sensible
» qu'aux tendres soupirs que pousse l'amour sur
» le sein de la molesse ? Parlez, brave compa-
» gnon de mes anciens travaux ; *Sadak* peut-il
» encore suivre *Amurath* dans la plaine, passer
» un torrent à la nâge, se couvrir d'une armure
» pesante, gravir des rocs escarpés, dormir sur
» un lit de neige, & se montrer intrépide au
» fort de la mêlée » ?

» Je suis mort au plaisir, répondit noble-
» ment *Sadak*. Si la voix du sultan mon maî-
» tre m'appelle dans la plaine, il me verra

» affronter tous les hasards de la guerre avec » l'ardeur & l'intrépidité de ma première jeu- » nesse. Oui, *Amurath*, au moindre signe de » ta volonté, j'irai arborer l'étendard de notre » foi sur les frontières glacées de la *Russie*, ou » sur les sables brûlans de l'*Afrique* «.

« Brave & généreux *Sadak*, reprit le perfide » *Amurath*, en l'embrassant avec une fausse » tendresse, je ne saurois douter de votre fidé- » lité, quoique mes courtisans, rongés d'envie, » aient employé toutes sortes de cabales pour » vous rendre suspect à mes yeux «.

» Un soldat est au-dessus de la calomnie des » courtisans, répondit *Sadak*. Lorsque l'occa- » sion se présente de montrer ce qu'il est, il fait » taire les délateurs; & sa fidélité n'en est que » plus éclatante «.

» L'occasion se présente pour *Sadak*, de » donner des marques de son courage & de » son habileté, continua l'artificieux sultan: » il s'agit d'une entreprise périlleuse, digne » de *Sadak*, parce qu'il est le seul qui puisse y » réussir «.

» O Prince! répondit courageusement *Sa- dak*, je suis prêt à recevoir vos ordres; mais » il est inutile de perdre le tems en paroles; je » brûle d'impatience de montrer par mes actions » que le sultan de l'*Asie* n'a point de soldat plus » fidèle, ni plus intrépide «.

« *Sadak*, dit *Amurath*, il faut que vous » confondiez en face les hommes méchans qui » ont osé vous calomnier. Demain vous vous » rendrez au divan. Vos délateurs s'y trou- » veront. Ce sera une occasion glorieuse de » convaincre ces petites ames combien la va- » leur d'un soldat est au-dessus des conseils » glacés des courtisans. Je demanderai, en pré- » sence de toute ma cour, un homme qui » ôse entreprendre la conquête de l'isle for- » tunée, où coule la fontaine d'oubli, que » défendent les forces unies de la nature & » d'une race immortelle de *génies*. Les vils » courtisans qui vous calomnient garderont le » silence, épouvantés des difficultés de l'en- » treprise; alors *Sadak* paroîtra au milieu d'eux, » & son offre généreuse confondra leur lâ- » cheté «.

Sadak s'inclina respectueusement devant *Amurath*, en disant:

« Le monarque des croyans ne doit pas » craindre que *Sadak* se montre indigne de la » faveur de son maître «.

Amurath, content d'avoir ainsi prévenu l'esprit de *Sadak* pour le faire tomber dans le piege qu'il lui tendoit, n'alla point voir *Kalasrade*, ce jour-là. Il se retira dans son appartement, attendant avec impatience le lendemain.

Il dormit peu. Le jour qui se lève également sur le front des méchans, & sur l'air ingénu de l'innocence, parut trop tard au gré *d'Amurath*. Il se leva; &, dès que l'heure de l'audience publique fut venue, il s'assit sur son trône au milieu des grands de sa cour. Il jeta les yeux autour de lui, apperçut *Sadak* à l'extrémité du Divan, & commença ainsi son discours captieux.

« Braves & illustres guerriers, dont la sa-
» gesse dans les conseils & le courage dans les
» combats ont affermi mon trône & illustré mon
» règne, dites-moi : où *Amurath* trouvera-t-il
» un cœur généreux, un homme à l'épreuve de
» tous les dangers, qui aille lui chercher des
» eaux de la fontaine d'oubli ? Cette source
» coule au centre d'une isle éloignée & déserte,
» bordée de précipices affreux, de rochers es-
» carpés, de gouffres rapides. Des *génies* en
» gardent l'entrée, & la nature a tout mis en
» œuvre pour la rendre inabordable.

» Une telle conquête, ô magnanimes guer-
» riers ! remplira la terre d'étonnement, en
» montrant aux yeux de toutes les nations la
» supériorité de votre sultan, & la bravoure de
» ses sujets. Quel est celui d'entre vous qui osera
» se flatter d'ajouter un pareil lustre à ma gloire
» & à la sienne ? Mais que personne ne présume

» de ſes forces. Tenter l'entrepriſe & n'y pas » réuſſir, ce ſeroit flétrir les lauriers que nous » avons moiſſonnés dans les plaines de la guerre. » Conſultez votre cœur avant de me répondre. » Voici les conditions auxquelles je permettrai » d'entreprendre cette conquête au héros qui » ſe ſentira aſſez de courage pour y réuſſir ».

» Il jurera de ne point revenir qu'il n'apporte » des eaux de la fontaine ; & il s'engagera ſur » ſa vie de partir pour cette glorieuſe expé- » dition avant la fin de cette lune ».

Amurath ceſſa de parler. Un ſilence profond régnoit dans l'aſſemblée. Tous les yeux étoient tournés ſur *Sadak*.

Le généreux *Sadak*, voyant que perſonne ne s'offroit pour une ſi pénible entrepriſe, s'avança vers le trône du ſultan ; &, s'inclinant profondément devant *Amurath*, il dit :

« Illuſtre deſcendant de *Mahomet*, voici la » main de ton eſclave qui eſt prête à exécuter » tes ordres. J'affronterai tous les dangers pour » remplir les vœux de ton cœur. Je jure en » préſence de cette auguſte aſſemblée, de ne » point revenir que je n'apporte à mon magni- » fique ſeigneur des eaux de la fontaine d'Oubli ; » &, avant trois jours, *Sadak* tournera la face » vers l'iſle où coule cette ſource merveil- » leuſe ».

» *Sadak*,

« *Sadak*, dit le sultan en élevant la voix, » *Amurath* vous sait gré de vos offres généreuses. Vous êtes plus brave vous seul, que » tous les grands de mon empire. J'accepte vos » services, & je jure à la face du ciel que quand » *Sadak* reviendra de sa glorieuse expédition, » je le ferai, ou lui, ou quelqu'un des siens, le » second en puissance & en autorité sur mes » vastes États ».

Sadak, qui ne soupçonnoit pas la bassesse du sultan, se jetta à ses pieds, pénétré des sentimens du plus profond respect & de la plus vive reconnoissance. Il baisa trois fois le dernier degré du trône de son seigneur.

Quand il se fut retiré vers le bas de l'assemblée, le chef des eunuques s'approcha de lui, & lui dit à l'oreille : « Infortuné *Sadak*, attendez un moment, & je mettrai dans vos mains » des paroles de consolation ».

Sadak, étonné de ce discours dont il ne comprenoit pas le sens, attendit l'eunuque à la porte du Divan, fort inquiet de ce qu'il avoit à lui dire.

Avant que le sultan sortît accompagné de ses courtisans, le chef des eunuques donna mystérieusement à *Sadak* un billet. Celui-ci fut ému : il sortit de la ville ; & seul au pied d'un rocher, il ouvrit la lettre, & y lut ces mots.

Doubor, *qui doit la vie à l'interceſſion de ton père* Élar, *s'intéreſſe vivement pour le fils de ſon bienfaiteur. Hélas! généreux* Sadak, Kalaſrade *eſt dans le ſérail du ſultan ; &* Amurath *eſt — ce que je n'oſe écrire! Celui-là ſeul qui a entrepris d'aller puiſer des eaux à la fontaine d'Oubli, eſt capable de pénétrer dans le ſérail d'*Amurath. Doubor *n'a pourtant aucun ordre à lui donner. Mais ſi* Sadak, *aſſez heureux pour tromper la vigilance des Janiſſaires, peut eſcalader la muraille qui eſt à l'orient du jardin,* Doubor *l'attendra cette nuit, & l'introduira dans l'appartement de la malheureuſe* Kalaſrade. *Puiſſe* Alla *conduire les pas de* Sadak, *& empêcher que la vie qui fut ſauvée par la bonté du père ne ſoit ſacrifiée par l'imprudence du fils!*

« O *Mahomet!* O prophète des juſtes! s'é-» cria *Sadak* après avoir lu ce billet ; eſt-il » poſſible qu'*Amurath* traite ainſi celui à qui il » doit l'empire & la vie ? Eſt-ce donc là le prix » de ce que j'ai fait pour lui ? Je l'ai couvert du » bouclier de la force au jour de la bataille. » J'ai traverſé le torrent à la nage, je l'ai porté » tout hors d'haleine juſqu'au rocher de l'autre » côté du fleuve, lorſqu'il fuyoit devant ſes » ennemis ſur les côtes de la mer d'*Azoph*. J'ai » appaiſé ſes Janiſſaires révoltés, lorſque, cho-» qués de ſon avarice, ils demandoient le pil-

» lage de *Lépanto*. Je l'ai sauvé de la fureur » d'*Irac*, le fils du rebelle *Porob*, qui cabaloit » dans le sérail pour le déposer. Il m'a basse- » ment dépouillé de tous mes biens, & sur-tout » du précieux trésor de mon cœur, ma chère » *Kalasrade!* Par ses honteux artifices, il m'a » fait jurer d'aller chercher une mort certaine » sous un ciel inconnu, pour jouir plus en sû- » reté du fruit de sa méchanceté. Mais *Sadak* » méditera-t-il des projets de vengeance contre » son seigneur & son maître? Fera-t-il une » cause publique d'une injure particulière? Ira- » t-il publier la honte du sultan de l'*Asie*, au » risque d'exposer la majesté Ottomane & la » foi des Musulmans à un opprobre éternel, » peut-être à une ruine générale? Et cepen- » dant, ô ame de ma vie! belle & fidelle *Ka-* » *lasrade*, *Sadak* sera-t-il insensible aux maux » que tu souffres, ne fera-t-il rien pour t'en » délivrer? *Kalasrade* tendra-t-elle inutilement » les mains de la vertu suppliante? Les larmes » de la douleur & de la constance couleront- » elles en vain de ses yeux purs & chastes? » *Sadak* sera-t-il sourd à la voix de sa bien- » aimée! O prophète! Saint prophète? Quel » parti prendre? *Sadak* s'élevera-t-il contre son » sultan pour qui il a tant de fois exposé sa vie? » Non. *Sadak* renoncera-t-il à la foi que le sang

» des croyans a plantée & arrosée dans les » plaines fertiles de l'*Europe* & de l'*Asie* ? Non. » *Sadak* souffrira-t-il donc patiemment l'injus- » tice d'*Amurath* ? Ah ! c'est le plus affreux des » tourmens ; ce seroit souffrir mille morts en- » semble. Quoi ! je me révolterai contre celui » qui fut mon ami, & qui est encore mon roi ? — » Mais, je ne dois plus balancer. Le serment » que j'ai fait dans le Divan met fin à toutes mes » délibérations. Je l'ai promis ; & ma parole est » inviolable. Cependant, avant de m'exiler » volontairement de ces lieux qui m'ont vu » naître, je verrai *Kalasrade*, ou je périrai de la » main des esclaves qui la gardent. Elle est à » moi, malgré le bras puissant qui l'opprime. » *Amurath* ratifia lui-même le vœu solemnel qui » nous unit. Il ne peut blâmer l'amour qui m'en- » traîne dans ses bras ».

Ces réflexions fixèrent *Sadak* dans la résolution de s'introduire dans le sérail du sultan, s'il étoit possible. Il revint à la ville pour y prendre ce dont il croyoit avoir besoin pour l'exécution de son projet.

Il alla au *Bezestein* où il acheta un crampon de fer à cinq branches, avec un anneau au centre, une corde de soie longue de cinquante pieds, une petite truelle de fer & un poignard.

Ainsi armé il descendit le soir vers le côté

de l'eau entre *Pera* & *Conſtantinople*. Se jettant précipitamment dans une petite barque, il entra d'abord dans le golphe *Keratius*, & paſſa rapidement à *Riſcula* qui eſt ſur un rocher près de la côte d'*Aſie*, en face de la muraille orientale du ſérail.

Sadak l'attendit la nuit en cet endroit. Il ſe flattoit de tromper la vigilance des Janiſſaires, & que les ombres qui couvriroient alors le palais, ſeconderoient ſon entrepriſe. Quand il jugea l'heure favorable, il côtoya le ſérail, & s'avança avec ſa barque juſqu'à ſix-cents pas de la côte.

La garde qui faiſoit alors la ronde, s'arrêta au bruit des rames de *Sadak*. On dépêcha une galère pour aller voir ce que c'étoit.

Les Janiſſaires dirigèrent les rameurs vers l'endroit où ils croyoient avoir entendu quelque bruit. En moins de trois minutes, *Sadak* apperçut une des galères royales qui s'avançoit vers lui.

Charmé de voir ſi bien réuſſir ſon ſtratagême, il ſe gliſſa doucement dans l'eau par le côté oppoſé de ſa barque. Il nagea ſous l'eau, évitant la galère, & ne paroiſſant que pour reſpirer, juſqu'à ce qu'il atteignît la côte. Il prit terre entre *Sera-Burni* & la porte *Topcapu*, par où les eſclaves du ſérail avoient enlevé ſa chère

Il n'y avoit point de tems à perdre. *Sadak*, ne doutant pas que les Janiſſaires ne revinſſent à la côte, dès qu'ils verroient qu'il n'y avoit perſonne dans la barque abandonnée au courant de l'eau, ſe hâta d'eſcalader la muraille. Il jetta ſon crampon de fer, qui s'y attacha auſſitôt; & au moyen de la corde, il fut bientôt ſur la muraille; elle lui ſervit enſuite à deſcendre dans les jardins du ſérail. Il détacha le crampon & la corde; & faiſant un trou dans la terre avec ſa truelle, il les y cacha. Il s'avança vers le palais par un petit boſquet aſſez couvert.

Sadak eut à peine le tems de ſe remettre un peu. Il ne tarda pas à entendre la galère qui abordoit au côté oppoſé de la muraille. Il étoit même aſſez près pour diſtinguer ce que diſoient les Janiſſaires.

Il comprit, par leurs diſcours, qu'ils avoient été fort allarmés de rencontrer une barque flottante au gré des flots, ſans y trouver perſonne; qu'ils avançoient à grands pas vers la porte *Topcapu*, pour porter l'alarme à la garde intérieure du ſérail.

Une nouvelle frayeur le ſaiſit: il entendit les pas précipités d'un homme qui le ſuivoit à la trace: il s'arrêta un moment pour prêter l'oreille. L'inconnu étoit juſtement entré dans le même boſquet où *Sadak* ſe croyoit caché.

Quoique *Sadak* fût plus troublé alors de l'approche d'un seul homme, qu'il ne l'avoit été autrefois à la vue d'une armée entière, il eut assez de présence d'esprit pour tirer son poignard, & de courage pour se détourner & marcher droit à l'étranger qu'il prenoit pour un garde du sérail. Il alloit le frapper, lorsque *Doubor* s'écria : « O *Sadak !* épargne ton ami ».

Sadak, troublé par le bruit des Janissaires, & par la crainte qu'il en avoit, ne s'étoit pas ressouvenu d'abord que le fidèle eunuque lui avoit donné rendez-vous à cet endroit. Confus de sa mépriſe, il jetta le poignard à terre, & dit :

« Mon ami, pardonnez au trouble dont je » ne suis pas encore bien remis. Ciel ! qu'allois- » je faire ! J'allois sacrifier le seul homme qui » m'aime ! J'ai levé le poignard du soupçon » sur le seul cœur sensible aux malheurs de » l'infortuné *Sadak !*

» Brave & généreux *Sadak*, répondit le chef » des Eunuques, vos soupçons ne m'étonnent » point, & j'aurois tort de m'en offenser ! » L'homme vertueux ne fuit point la lumière ; » & le noble guerrier n'est point fait aux dé- » marches cachées d'un voleur nocturne. Mais » hâtons-nous d'aller au sérail. Entrez aupara- » vant dans ce cabinet de verdure : prenez ces

» habit de muet que j'y ai caché pour vous. Je » l'allois chercher lorsque vous m'avez saisi par » le bras ».

Sadak remercia le chef des eunuques, prit l'habit de muet, laissa les siens à la place dans le même cabinet, & suivit *Doubor*, son fidèle conducteur.

Doubor marcha vers le sérail, faisant signe aux eunuques qui étoient en sentinelle aux différentes portes, de se retirer. En entrant il dit au muet de le suivre dans l'appartement de *Kalasrade*.

Sadak étoit au comble de la joie. Il alloit voir sa chère & tendre *Kalasrade*. Mille mouvemens s'élevoient dans son cœur vertueux & infortuné. Cependant il sut se commander à lui-même; & un air tranquille cachoit l'agitation de son ame.

Après avoir traversé plusieurs galeries, ils arrivèrent à l'appartement de la belle *Kalasrade*. *Doubor* alloit l'ouvrir, lorsqu'il apperçut à la porte les pantoufles du sultan.

Doubor frémit à cette vue.

« O *Mahomet!* dit-il à voix basse, *Amurath* » s'est levé dans le silence de la nuit; & il est » dans l'appartement de *Kalasrade* »!

Les paroles de *Doubor* furent un poison mortel sur le cœur de *Sadak*. Son sang se glaça, &

à peine put-il survivre à ce coup inattendu.

« O *Doubor ! Doubor !* s'écria d'une voix » entrecoupée le malheureux fils d'*Elar*. O » *Doubor !* soutiens-moi. Je vais tomber mort » à tes pieds. — Ah tyran ! — ô mon ami ! » Que vas-tu devenir ! Malheureux *Sadak !* — » O *Mahomet !* O *Alla !* Ai-je mérité ce dernier » supplice ? Si je l'ai mérité, que ton tonnerre » m'écrase pour épargner le fidèle *Doubor*. Si je » ne l'ai pas mérité, fortifie mon cœur ; tire- » nous de ce danger où tu as permis que nous » nous soyons engagés par un excès de vertu ! » O que ne suis-je un ver de terre écrasé sous » les pas d'un géant ; un crapaud qui se nourrit » d'immondices ; un chameau qui voyage dans » le désert ; un âne sauvage des montagnes ? Au » moins, je serois seul malheureux, & je n'au- » rois pas entraîné *Doubor* dans mon infortune ».

Tandis que *Sadak* répandoit ses plaintes amères dans le sein de son ami, *Doubor* couvroit sa tête de ses vêtemens, de peur que le son de sa voix ne pénétrât jusques dans l'appartement au travers de la muraille, & ne donnât de justes soupçons à *Amurath*. Mais, quoiqu'il fît, il ne put empêcher *Sadak* d'exhaler les soupirs de sa douleur. Il étoit comme le sanglier de la forêt, percé des traits de mille chasseurs.

Au milieu de son affliction, la porte s'ouvrit.

Amurath parut. *Sadak* tomba la face contre terre.

« *Doubor*, dit le sultan, où étois-tu? où sont » les gardes? Quel est ce muet qui reposoit tout- » à-l'heure sur ton sein? Que fais-tu à cette porte » dans l'ombre épaisse de la nuit »?

« O glorieux monarque! répondit *Doubor*, » lorsque mon maître s'est retiré pour reposer, » je suis venu faire ma ronde accoutumée, exa- » minant toutes les gardes pour voir par mes » yeux si tout étoit dans l'ordre & chacun à son » poste. A mon retour, m'appercevant que » mon seigneur étoit levé, j'ai appellé ce muet, » n'osant pas troubler la démarche secrette de » mon maître par le bruit de sa garde, & je t'ai » suivi à l'appartement de ta belle *Kalasrade*. » J'attendois ici, dans la pensée que mon sei- » gneur pouvoit avoir des ordres à donner à » son esclave; ce muet est tombé malade; &, » par compassion, je le laissois s'appuyer contre » ma poitrine. J'ai appris par la bonté que mon » seigneur daigne avoir pour son esclave, à » imiter, selon ma foiblesse, les sublimes vertus » du favori d'*Alla*».

« *Doubor*, dit *Amurath*, je recommande cet » esclave à vos soins; & puisqu'il est malade, » je lui donne *Kalasrade* pour garde. Faites-le » entrer d'abord dans son appartement. La belle

» précieuse dédaigne constamment mon amour ; » les caresses du fils d'*Othman* dégoûtent l'es- » clave de *Sadak*. Il faut la servir selon son » goût. Faites mettre ce muet sur le sopha de » *Kalasrade* ; qu'elle s'imagine que c'est son » amant, qu'elle le reçoive dans ses bras ; qu'elle » l'appelle son bien-aimé, son maître, jusqu'à » ce que le jour lui apprenne comment je punis » ses dédains ».

Le cœur de *Doubor* se réjouissoit intérieurement de ces paroles d'*Amurath*, mais il n'en laissa rien éclater au-dehors. Sans paroître trop empressé à exécuter ses ordres, il lui répondit :

« Que l'illustre descendant d'*Othman*, la » gloire de l'*Asie*, me permette de le suivre » auparavant jusqu'à son royal appartement ».

« *Doubor*, reprit vivement *Amurath*, faites » ce que je dis. Esclave, obéissez à l'instant. » Faites entrer ce malheureux chez *Kalasrade*, » & qu'elle le reçoive dans ses bras ».

Le chef des eunuques s'inclina profondément, & mettant ses deux mains sur sa poitrine, il dit :

« La volonté d'*Amurath* est la loi de son » esclave ».

Dès que le sultan se fut retiré, *Doubor* parla ainsi à son ami *Sadak*.

« Fils d'*Elar*, l'ami de mon cœur, le bien-

» aimé de *Kalafrade*, qui partage avec elle mon » estime, tu vois la protection d'*Alla*. Leve-toi: » hâte-toi d'exécuter les ordres d'*Amurath* ».

« Oui, fidèle & généreux *Doubor*, répondit » *Sadak*, tu es un baume salutaire sur l'ame » ulcérée de ton ami, tu es un rayon céleste » dans l'esprit de celui qui est affligé; je me le- » verai & je bénirai la source éternelle du bon- » heur des justes, qui vient d'opérer un si mer- » veilleux changement en ma faveur. A présent, » ô *Doubor !* je suis plus qu'*Amurath*. Je vais » jouir des délices du paradis, dont *Alla* a dé- » fendu la possession au monarque de l'*Asie*. » Tandis que le sultan, rongé de chagrin & » souillé d'injustice, va chercher un repos qui » le fuit, je vais goûter le plaisir le plus pur. — » Mais pourquoi tarder plus long-tems à voir » *Kalafrade* ? La vie est courte, ses plaisirs sont » passagers » !

Doubor lui répliqua :

« Fortuné *Sadak*, souffrez que je prévienne » *Kalafrade ;* elle n'est point préparée à vous » voir. Votre présence inattendue produiroit » sur elle un effet violent auquel elle ne pour- » roit peut-être pas résister dans l'état de foi- » blesse où elle est après avoir tant souffert. » Craignez de lui donner la mort, au lieu de la » voir partager votre bonheur «.

Sadak se rendit à ces raisons. *Doubor* entra seul chez *Kalasrade*, pour lui annoncer la visite de son cher *Sadak*.

Le chef des eunuques revint l'instant d'après, & dit à *Sadak*. que sa chère & fidelle *Kalasrade* l'attendoit.

Dès qu'elle le reconnut déguisé sous l'habit d'un muet, elle vola à sa rencontre. Ses yeux exprimoient les transports de son cœur. La joie, la crainte, la surprise, l'amour agitoient son ame. Elle le pressoit entre ses bras & contre son sein.

» O *Sadak!* s'écria-t-elle, en l'arrosant des » larmes de sa joie, l'ame de mon ame, le roi » de mes pensées, la vie de mon cœur, le pro- » tecteur de ma vertu. Ah! combien j'ai soupiré » après cet heureux moment! Oh! combien » *Kalarasde* a souffert de ton absence! *Sadak*, » mon cher *Sadak*, j'étois comme la tourterelle » du désert qui pleure sa compagne. J'étois » comme la colombe qui ne cesse de gémir. A » présent je suis comme la biche qui bondit » dans la plaine fleurie, ou comme l'oiseau qui » suce la rosée du matin sur la fleur des orangers » & des grenadiers ».

« O tendre & constante *Kalarasde!* répon- » dit *Sadak*, combien je vous ai cherchée! j'ai » parcouru les plaines & les forêts, appellant

» ma chère *Kalaraſde ;* & ne vous trouvant » point, j'étois comme le plus lâche des eſclaves » au jour de la bataille, comme un ſoldat que » l'ennemi a déſarmé, comme un lion pris dans » les filets des chaſſeurs, comme un léopard au » milieu des eaux. A préſent je ſuis comme un » héros qui écraſe ſon ennemi ; comme un con- » quérant dans un jour de triomphe ; ou comme » un tigre qui dévore ſa proie, comme l'aigle » altier qui ſe cache dans les nues. Oh! com- » bien j'ai de choſes à dire à *Kalaraſde!* Elle eſt » l'eſclave d'*Amurath !* Peut-être ſouffre-t-elle » avec peine que je cueille des baiſers réſervés » au ſultan. Peut-être *Kalaraſde* n'eſt plus la » femme de *Sadak*, mais la ſultane de l'empire » *Ottoman* ».

« Injuſte & cruel *Sadak*, répliqua la belle » *Kalaraſde*, en verſant un torrent de larmes ; » ton cœur peut-il former des ſoupçons contre » le mien ? O *Sadak!* puis-je te manquer de foi, » moi qui n'ai jamais formé de deſir qui n'eût » *Sadak* pour objet » ?

« Eh ! comment, dit *Sadak*, avec le même » air ſoupçonneux, comment la foibleſſe d'une » femme auroit-elle pu réſiſter au pouvoir im- » périeux du fils d'*Othman* ; d'un tyran qui a » pu arracher par force ce qu'il auroit eſſayé en » vain d'obtenir par des voies plus douces » ?

« Maître aimable de mes pensées, répondit » *Kalarasde*, on est bien fort quand le pouvoir » d'*Alla* nous seconde. Le prophète a exaucé » mes vœux. L'oiseau d'*Adiram* a versé le baume » de la consolation sur mon ame affligée. Le » généreux & compâtissant *Doubor*, m'a aidée » de ses conseils. *Elar*, ton père, lui sauva la vie; » & par reconnoissance, il a sauvé l'honneur de » la femme de son fils des piéges & des pensées » infâmes d'*Amurath* ». —

Tandis que *Kalarasde* prononçoit ces derniers mots, *Doubor* paroissoit confus; mais trop pleine de reconnoissance pour son généreux bienfaiteur, elle ne prit pas garde à la confusion de *Doubor*.

« Et par quels stratagêmes, demanda *Sadak*, » la fidelle *Kalasrade* a-t-elle su éviter le mal- » heur que je craignois ?

» O roi de mes affections ! continua *Kalas-* » *rade*, je n'envie point cette gloire à celui au- » quel seul elle appartient. La prudence de » *Doubor* m'a sauvée. Il m'a sauvée ! il m'a fait » connoître combien il s'intéressoit au malheur » du fils d'*Élar*. Il m'a conseillé de recevoir la » visite d'*Amurath* avec une douceur apparente, » de paroître même disposée à me rendre à ses » desirs, pourvu qu'il me jurât de m'accorder » une grace que je lui demanderois comme abso-

» lument néceſſaire pour me rendre digne de lui.

» Et, demanda *Sadak* d'un air inquiet, à quel » prix *Kalaraſde* a-t-elle obtenu d'*Amurath* ce » ſerment terrible » ?

» Hélas ! généreux *Sadak*, dit *Doubor* en les » interrompant, que le cruel ſultan a bien ſu » tourner contre nous notre ſtratagême ! Il nous a » pris dans les piéges que nous lui avions tendus».

« Que veut dire *Doubor*, reprit *Kalaraſde*, » ſaiſie d'étonnement ? Le front de *Sadak* ſe » couvre des nuages d'une ſombre triſteſſe. Un » éclairciſſement que je croyois propre à calmer » ſes alarmes, produit un effet contraire. *Dou-* » *bor*, ne dites-vous pas qu'*Amurath* a tourné » contre nous notre ſtratagême ? Voulez-vous » dire qu'il a oſé me calomnier ; que ne pouvant » me ravir l'honneur, il a oſé faire un uſage » malin des paroles trompeuſes par leſquelles » j'ai obtenu de lui le ſerment que je deſirois. Si » le tyran a mal parlé de moi, il outrage la » vérité. Non, *Sadak*, jamais *Kalaraſde* n'a ou- » tragé celui qui règne ſur ſon cœur. Toutes mes » penſées ſe ſont rapportées à *Sadak*, & je l'ai » reſpecté dans mes paroles. *Alla* m'en eſt té- » moin : mon corps eſt pur comme mon ame. » *Amurath*, le vil *Amurath*, n'a point porté ſes » mains infâmes ſur la femme de *Sadak* ».

« Tranquiliſez-vous, belle *Kalaraſde*, dit » *Doubor* ;

» *Doubor*; & vous, brave *Sadak*, dissipez vos » soupçons. *Kalaraſde* a rejetté constamment les » propositions d'*Amurath*. Vous l'avez entendu » vous-même de la bouche du sultan. Il ne s'est » point vanté d'avoir obtenu des faveurs dont il » n'auroit peut-être pas voulu, s'il ne les eût dues » qu'à la force. *Amurath* est cruel & vindicatif; » mais sa parole est sacrée, & il aimeroit mieux » perdre sa couronne que manquer à son serment. » Ainsi vous n'avez rien à craindre de ce côté-là, » couple tendre & constant! Voici comment il » a su tourner nos armes contre nous-mêmes, » ô douce maîtresse du cœur de *Sadak!* Quand » il a su la difficulté d'avoir des eaux de la fon- » taine d'Oubli; &, voyant que cette expédi- » tion rejettoit bien loin le moment de son » bonheur, il a cherché les moyens de vous » rendre cet intervalle aussi douloureux qu'à » lui-même; par un artifice dont *Sadak* seul » peut vous instruire, il l'a engagé à se lier par » un serment solemnel, à tenter lui-même cette » conquête, à partir avant trois jours & à ne » remettre les pieds sur les terres de l'empire » *Ottoman*, que lorsqu'il auroit puisé des eaux » de cette fontaine inaccessible ».

« Que me dites-vous, *Doubor*, s'écria *Ka-* » *laraſde* pénétrée de la douleur la plus vive? O » *Alla!* Qu'ai-je fait? *Sadak*, daigne jetter un

» regard sur moi. Que dis-je ? Détourne à jamais » tes yeux pour ne plus voir celle qui cause tous » tes malheurs. Oh ! maudits soient la langue, » le cœur, & la tête coupables qui t'exilent de » ces lieux ! O tendre oiseau d'*Adiram !* ô » *Doubor*, mon consolateur ! N'avez-vous pas » vu le poison distiller de la langue perfide de » l'aspic ? Ne saviez-vous pas que des flammes » brûlent dans les flancs embrâsés du *Sanctorin*, » lors même que la surface en est couverte d'herbe » fleurie » ?

« O *Sadak*, *Sadak !* laisse-moi plutôt m'aller » jetter aux pieds d'*Amurath ;* qu'il satisfasse sa » brutale passion, & que *Sadak* n'aille point af- » fronter mille morts. Hélas ! quoi qu'il m'en » coûte, tout est permis pour sauver des jours » si précieux. O roi de mes pensées ! les sables » perfides vont ouvrir des abîmes sous tes pas. » Les mauvais *génies* t'écraseront du haut de » leurs rochers ; & ton corps abandonné sur une » rive étrangère, sera déchiré par les vautours » de l'air, ou englouti par les monstres de la » mer. Alors le cruel & injuste *Amurath*, dé- » livré de toute crainte, fouillera les restes de la » beauté de ta chère *Kalarasde* ».

« Non, reprit *Sadak* plein de rage ; ce bras » frappera la tête du tyran, & le sang *Ottoman* » sera versé avant que *Kalasrade* devienne la » proie de la passion cruelle d'*Amurath* ».

« Ah! *Sadak*, où t'emporte ta colère, répartit » le chef des eunuques? Quels noirs projets » s'élèvent dans ton ame rebelle? Mais ne pense » pas que je sois ni un spectateur tranquille, ni » un complice de ta jalouse fureur. Fidèle à mon » maître, je protégerai sa vie aux dépens de la » mienne, même contre les entreprises de *Sadak*. » Je suis bien éloigné d'approuver les injustices » d'*Amurath*, mais je ne le livrerai point au » poignard d'un assassin. Homme téméraire, mo- » dère ta fureur. Tandis que *Sadak* ne cherchera » qu'à recouvrer son trésor précieux, sa chère » *Kalasrade*, je le servirai avec zèle. La justice » & la reconnoissance m'en font un devoir. Mais » si *Sadak* ose attenter à la vie d'*Amurath*, la » reconnoissance & la justice me feront prendre » la défense du sultan mon maître ».

« O généreux *Doubor*! dit *Sadak*, tes re- » proches sont justes. Je serois un malheureux, » indigne de respirer, si, tandis que la race » d'*Othman* est presque éteinte, j'enviois à notre » sainte Religion son dernier protecteur. Non, » fidèle Eunuque, l'homme qui, pour une in- » jure particulière, trouble la paix de son pays, » ne mérite ni grace ni pitié.

« Eh quoi! s'écria *Kalasrade* en fondant en » larmes, c'est donc le devoir d'un vertueux » patriote, de sacrifier son bonheur particulier

» à l'oppreſſion publique ? Pourquoi la race
» d'*Othman* eſt-elle ſur le trône de l'*Aſie*, ſinon
» pour faire le bonheur des croyans ? Et ſi le
» tyran viole tous les devoirs de la ſociété,
» n'eſt-ce pas lui qui trouble le premier la paix
» de ſes ſujets ? — Mais, ô *Sadack* ! tu es un
» généreux patriote ! Tu peux voir ton palais
» en cendres, & ta femme arrachée de tes bras,
» orner le ſérail du tyran ! Tu peux ramper ſer-
» vilement devant un prince injuſte ; appeller
» ſa volonté barbare, la loi d'*Alla* & de ſon
» prophète ! Tel eſt donc l'amour de *Sadak*, telle
» eſt la protection qu'il accorde à la vertu de
» *Kalaſrade !* O prophète, daigne entendre les
» cris de ma douleur ! Et toi, être ſuprême,
» puiſſant *Alla !* Toi dont le pouvoir protège
» la foibleſſe de tes ſerviteurs, je n'attends de
» ſecours que de toi ſeul. Donne-moi la force,
» & je défendrai ma vertu que le cruel *Sadak*
» livre à la merci du tyran. Fortifie mon foible
» bras, & le méchant ſera écraſé.

« O *Kalaſrade* ! dit *Sadak*, demande plutôt
» au prophète qu'il arme *Sadak* de courage ;
» qu'il décide mon cœur incertain ; qu'il m'ap-
» prenne à accorder l'amour que j'ai pour *Ka-*
» *laſrade*, avec la ſoumiſſion que je dois à la
» volonté de mon ſouverain.

« Hélas ! interrompit *Doubor*, j'eſpérois que

» cette entrevue auroit quelque douceur pour
» *Sadak & Kalasrade*. Je voulois consoler leurs
» cœurs affligés ; & je vois que l'emportement
» de la fureur a rempli des momens dûs à l'a-
» mour. L'Orient brille déja des premiers feux
» du jour. N'attendons pas que le père de la lu-
» mière, chassant les ombres de la nuit, rende
» notre retraite dangereuse. Allons, *Sadak*,
» retirons-nous. Quittons la belle *Kalasrade*,
» dans la ferme assurance qu'*Alla* saura parer le
» malheur que vous appréhendez, & conserver
» *Kalasrade*, digne de vous, jusqu'à votre heu-
» reux retour.

« Quitter *Kalasrade* ! reprit *Sadak* en la re-
» regardant d'un air tendre & touchant ! O
» *Doubor !* quel ordre me donnes-tu » ?—

« Adieu, brave & noble guerrier, inter-
» rompit brusquement *Kalasrade ;* ton maître
» te demande ta femme, tu dois la lui livrer.
» C'est ton premier devoir. Adieu, *Sadak*.
» *Amurath* approche, l'œil passionné, & le
» cœur brûlant du desir de presser entre ses
» bras ardens la trop vertueuse *Kalasrade*. *Sa-*
» *dak*, retire-toi dans quelque lieu obscur à
» couvert des traits de la rage amoureuse du
» sultan, à moins que tu n'aimes mieux être
» le témoin docile & soumis de ses vertueux
» plaisirs. Oui, continua *Kalasrade*, telle est

» ton intrépide soumission, tu pourrois voir » sans émotion la foible *Kalasrade* livrée à la » furieuse passion du juste *Amurath*, expirer » entre ses bras, non d'amour, mais d'hor- » reur ». —

« O *Sadak!* s'écria *Doubor*, si vous restez » encore un moment nous sommes perdus. O » *Kalasrade*! si vous l'aimâtes autrefois, ne le » retenez plus. Ne nous perdez pas, vous, lui » & moi ».

Cependant *Kalasrade* adouciſſoit la dureté de ses paroles par les caresses qu'elle prodiguoit à *Sadak;* elle le tenoit étroitement serré entre ses bras, & ne pouvoit se résoudre à le laisser aller.

« Non, dit-elle à *Doubor*, tu ne m'arracheras » pas le seul bien qui me reste. Ame basse & » servile, veux-tu m'ôter *Sadak* pour me livrer » au féroce *Amurath*. Laisse-moi jouir de la » dernière heure de ma vie. Dès que *Sadak* » m'aura quittée, mon foible bras saura me » priver pour jamais de la vue & des embrasse- » mens du sultan ».

« Te quitter, disoit *Sadak;* te livrer en » proie à la tyrannie plutôt qu'à l'amour d'*A-* » *murath*! Non, *Kalasrade*, laisse venir le tyran. » Nous tromperons sa méchanceté : nous cher- » cherons une paix éternelle dans l'ombre de la » mort ».

Doubor essaya en vain de les séparer : ils ne l'écoutoient plus. Ils s'oublioient eux-mêmes, fermoient les yeux sur le danger qui les menaçoit, eux & leur fidèle ami, pour se livrer aux emportemens d'une tendresse aveugle. En un mot, ils étoient déterminés à ne se point quitter, quoiqu'il en pût arriver.

Le jour commençoit à paroître. L'eunuque fit un dernier effort. Tout occupés de leur amour, ils étoient sourds à sa voix. Il quitta l'appartement de *Kalasrade* pour passer dans celui du sultan.

Sadak & sa bien-aimée ne s'apperçurent pas même que *Doubor* les quittoit. Ils continuoient à se prodiguer mille caresses, prenant *Alla* & *Mahomet* à témoin de la constance & de la pureté de leur tendresse mutuelle.

Au milieu des plus vives expressions de leur amour, l'oiseau d'*Adiram* entra par les fenêtres de l'appartement, vint se percher sur l'épaule de *Sadak*, & leur parla ainsi de la part de sa maîtresse.

« Nous mettons notre bonheur à consoler les » affligés. Les habitans du ciel descendent volon- » tiers sur la terre, lorsqu'ils y voient des mal- » heureux à secourir, & des justes à protéger » contre la tyrannie des méchans. C'est pour- » quoi, j'ai envoyé des paroles de consolation

» à *Kalasrade*, lorsqu'elle étoit prête à devenir
» la proie du tyran. *Adiram* a touché *Doubor* de
» compassion pour la belle affligée ; & par ses
» conseils, *Amurath* s'est engagé par un serment
» inviolable à respecter la vertu de *Kalasrade*,
» jusqu'à ce qu'il lui eût procuré des eaux de la
» fontaine d'oubli. C'est encore par le ministère
» du fidèle eunuque que *Sadak* a pu parvenir au
» bonheur de voir *Kalasrade* ».

« Mais, hélas ! couple malheureux, combien
» vous avez mal profité de ma favorable assis-
» tance ! Vous avez perverti les desseins d'*Adi-*
» *ram*. Où est cette fermeté qui vous rendoit
» dignes de la protection de notre race céleste ?
» Par votre indiscrétion, vous avez changé une
» constance vertueuse, en une passion crimi-
» nelle. N'est-ce pas un crime horrible d'avoir
» violé les devoirs de l'amitié, & la loi de
» *Mahomet*, en sacrifiant indignement le géné-
» reux *Doubor* aux emportemens de votre amour
» aveugle, au risque d'en être vous-mêmes les
» victimes ? L'amour est un sentiment céleste
» qu'*Alla* mit dans le cœur des hommes pour les
» unir par les liens d'une vie sociale, pour adou-
» cir les cœurs sauvages, comme l'or s'affine
» dans le creuset par l'ardeur d'un feu violent.
» Quand il est réglé par la religion, le prophète
» l'approuve. *Alla* le protége. Mais les faveurs

» du ciel sur les méchans sont comme le feu de
» sa colère ; & la passion qui passe les bornes de
» la raison & de la religion, devient l'esclave du
» péché. Quoiqu'*Alla* ne vous ait point aban-
» donnés, & que vous ayez dû apprendre, par
» les marques de sa protection sur vous, à vous
» résigner à sa volonté, & à supporter avec pa-
» tience les maux attachés à l'humanité ; vous
» vous êtes livré imprudemment au caprice de
» l'amour ; & par une vaine confiance en vous-
» mêmes, vous avez présumé de descendre dans
» les sombres demeures de la mort, sans y être
» appellés par celui qui vous a ouvert les portes
» de la vie. Qui êtes-vous donc pour usurper
» ainsi un empire absolu sur des jours que vous
» tenez d'*Alla* ? Qui vous a donné le droit de
» détruire ce temple d'argile qu'il anima de son
» souffle divin ? Quel courage y a-t-il à aller
» chercher dans l'ombre du tombeau un asyle
» honteux contre les dangers qui vous poursui-
» vent ? Cependant, sachez que, sous le règne
» d'*Alla*, le mal n'accablera point les enfans des
» hommes. C'est lorsque le péril est le plus grand
» qu'ils doivent le plus compter sur son assis-
» tance divine, puisqu'alors il peut seul les dé-
» livrer. Mais la constance de ceux qui souffrent
» est la mesure de sa protection sur eux. Il ne
» manque jamais aux justes. Il n'appartient donc

» qu'à lui seul, ou de les appeller à lui en les » délivrant des misères de cette vie mortelle, » quand il le juge à propos; ou de les faire » triompher de la malice de ceux qui les per- » sécutent; ou encore d'épurer leur vertu par » de nouvelles adversités.

» Ainsi vous parle *Adiram*, le *génie* de *Sadak* » & de *Kalasrade*, qui est forcé par la loi du » destin, à abandonner ses pupilles aux malheurs » qu'ils ont attirés imprudemment sur eux ».

L'oiseau d'*Adiram*, ayant fini de parler, s'envola rapidement dans les jardins du palais, laissant la tendre *Kalasrade* fondante en larmes sur le sein de *Sadak*, qui n'étoit ni moins surpris, ni moins affligé qu'elle.

Dès que l'oiseau fut parti, *Sadak* entendit un grand bruit d'hommes qui marchoient précipitamment dans la galerie. Les portes de l'appartement de *Kalasrade* s'ouvrent avec violence. Les gardes du sérail entrent, & se saisissent des deux infortunés que leur tendresse indiscrette livroit à la rage du sultan.

Sadak voulut résister & défendre sa chère *Kalasrade*. Quoiqu'accablé par le nombre, il se saisit de l'eunuque qui vouloit la lui ravir, & il le renversa.

La résistance de *Sadak* étoit inutile. On l'arracha bientôt des bras de sa femme, & on le chargea de fers.

Dès que *Sadak* fut enchaîné, le chef des eunuques parut à la porte, en demandant à haute voix :

« Eſclaves, l'incrédule *Sadak*, qui a oſé pénétrer dans l'enceinte ſacrée du ſérail d'*Amurath*, eſt-il pris ?

» Oui, répondirent les gardes, il eſt dans » les fers, & nous n'attendons que tes ordres » pour envoyer ſon ame dans le lieu deſtiné à » celles qui ont oſé ſe révolter contre leur » ſouverain.

» Eſclaves, répliqua *Doubor*, attendez la » préſence d'*Amurath*, qui le réſerve à de plus » grands ſupplices ».

Sadak étoit indigné de la conduite de *Doubor* & de ſa contenance aſſurée. *Kalaſiade* voulut lui faire des reproches. Mais elle craignoit d'offenſer *Adiram*, & elle n'étoit pas encore ſûre que ce fût lui qui les eût livrés.

Bientôt la muſique du ſérail ſe fit entendre. Le chef des eunuques alla au devant d'*Amurath*.

« Prince de ma vie, lui dit-il, tes eſclaves » ſe ſont aſſurés de l'ennemi de ton repos. Il » eſt dans les fers.

» Fidèle *Doubor*, répliqua le ſultan, j'approuve » ton zèle. Où eſt cet infidèle qui a oſé violer » cette enceinte ſacrée ?

» Le voici, répondit *Sadak* d'un ton ferme ;

» le voici, tyran : ose jeter les yeux sur moi, si » l'oppresseur peut supporter les regards de celui » qu'il opprime ». —

A ce début, les gardes jugeant que *Sadak* étoit déterminé à insulter leur maître, ils lui fermèrent la bouche, d'abord avec leurs mains, puis avec un mords de fer.

La malheureuse *Kalasrade*, témoin du traitement indigne que l'on faisoit à *Sadak*, s'échappa des mains des gardes qui ne la tenoient que foiblement pour voler à son secours. Sa tendresse lui donnoit de nouvelles forces.

« Vils esclaves, dit-elle, le prenant entre » ses bras, osez-vous traiter ainsi celui qui n'a » d'autre crime que d'être vertueux & de m'ai- » mer ! O *Sadak !* noble & généreux *Sadak !* » continua-t-elle, en versant un torrent de lar- » mes; ô joie de mon ame, source de ma vie ! » quels outrages ces barbares te font souffrir ! » comment ont-ils osé défigurer ta face respec- » table par des liens de fer ? Comment ton front, » où la vertu respire, ne les a-t-il pas glacés » d'effroi ? Et quelle gloire le cruel *Amurath* & » ses gardes furieux prétendent-ils tirer des coups » dont ils accablent un malheureux sans dé- » fense ? O *Sadak !* ils t'ont enchaîné pendant ton » sommeil, & à présent les tyrans inhumains » rient de ta défaite ».

« Pendant cet emportement de *Kalasrade*, les gardes & leur chef *Doubor* restoient dans l'étonnement, n'osant faire aucune démarche pour réprimer l'audace de cette femme furieuse, en présence d'*Amurath*, qui ne leur en donnoit pas l'ordre.

Le sultan n'étoit pas moins confondu que ses gardes. Chaque parole de *Kalasrade* étoit un trait qui lui perçoit le cœur; cependant sa beauté, devenue plus touchante par les pleurs dont elle l'arrosoit, & l'aimable vivacité à laquelle elle se livroit aux dépens de sa vie, affectèrent si fortement *Amurath*, que sa bouche n'eut pas la force de prononcer l'arrêt de mort qu'il avoit médité.

Kalasrade osa couvrir de ses baisers le visage meurtri de *Sadak*. A cette vue, le tyran ne retint plus sa fureur; il cria au chef des eunuques:

« Vil esclave, empêche cette femme furieuse » de prodiguer à ce malheureux des caresses » qu'elle refuse au puissant *Amurath*. Et vous, » gardes, votre vie me répondra de votre négli» gence. Le rebelle *Sadak* devroit être déja » enséveli dans les horreurs de la mort.

Le chef des eunuques sépara *Kalasrade* de *Sadak*, qu'elle tenoit toujours étroitement embrassé. Il la remit aux mains de ses eunuques;

puis il donna ordre aux gardes de passer le cordon fatal au cou de *Sadak*.

Kalasrade s'évanouit entre les mains des eunuques. Ses yeux égarés annonçoient l'état affreux de son ame. Ses lèvres étoient empreintes d'une pâleur livide.

Amurath craignant qu'elle n'expirât dans cet état de défaillance, ordonna vivement aux gardes de suspendre l'exécution du coupable ; puis se tournant vers *Doubor*, il lui dit :

Doubor, elle expire ! hâte-toi de la secourir. » J'en jure par *Othman*, si elle meurt, vous » périrez tous ».

Doubor & ses eunuques s'empressoient au-tour de *Kalasrade* pour la faire revenir. Tout étoit inutile ; déja elle sembloit glacée par le froid de la mort. Le tyran au désespoir, eut recours à *Sadak* ; il le fit relâcher, & lui dit de rappeler *Kalasrade* à la vie.

Dès que les gardes lui eurent ôté les liens de fer dont il étoit chargé, il se jeta sur le corps expirant de sa chère *Kalasrade*.

« *Kalasrade*, s'écria l'intrépide *Sadak*, j'envie » ton sort. Le prophète des croyans t'a délivrée » de la tyrannie d'*Amurath*. Non, *Sadak* n'arrê- » tera point dans cette prison de chair ton ame » pure qui s'envole vers un lieu plus fortuné. » Poursuis ta course glorieuse, esprit divin, va

Que le son de la voix de malheureux Sadak ne te reveille pas du sommeil des justes.

» offrir ton innocence & ta vertu au pied du » trône d'*Alla*. Que le son de la voix du malheu- » reux *Sadak* ne te réveille point du sommeil » des justes.

» Oh! béni soit *Alla*, dit *Kalasrade*, en recon- » noissant la voix de *Sadak*, où suis-je? Dans » quelles demeures heureuses m'avez-vous trans- » portée, ô *Génies* bienfaisans! Quelle douce » musique s'est faite entendre? La voix de *Sadak* » console mon ame. Hélas! le frisson de la mort » est passé; *Sadak*, tu me fais oublier toutes les » cruautés du tyran.

» Malheureuse *Kalasrade*, dit *Sadak*, tu revis » pour de nouveaux supplices. Pourquoi t'ai-je » reveillée du sommeil paisible de la mort? » — Esclaves, rendez-moi mes fers, ajouta-t-il, » d'un air déterminé; passez-moi au cou le cor- » don fatal. Non, *Kalasrade*, ma vertueuse com- » pagne, je ne te rappelerai plus à la vie. Ty- » ran, frappe-moi, je suis sûr à présent que » *Kalasrade* me suivra dans l'ombre du tom- » beau.

» Non, rebelle, dit *Amurath*, ta vie ne seroit rien, si celle de *Kalasrade* n'y étoit pas atta- » chée. Vis afin qu'elle vive; mais c'est m'a- » vilir que de parler à ce vil insecte. *Doubor*, » séparez ces misérables; & pour l'amour de » *Kalasrade*, conservez les jours de *Sadak*; qu'il

» ne manque de rien. Prenez encore un plus » grand soin de ma belle sultane ; ne souffrez » pas sur-tout que dans les accès de son em- » portement elle attente à sa vie ; la vôtre m'en » répondroit. *Doubor*, quand vous aurez exé- » cuté les ordres de votre sultan, vous viendrez » me rejoindre dans le palais des peintures ».

Amurath se retira ; *Doubor* vint le trouver, après avoir exécuté les ordres qu'il en avoit reçus, concernant *Sadak* & *Kalasrade*.

» Fidèle eunuque, lui dit le sultan, j'approuve » ta conduite ; il eût été dangereux, comme » tu l'as très-bien observé, d'arrêter publique- » ment *Sadak*, le favori des Janissaires. Il pou- » voit occasionner une révolte générale. A pré- » sent, il faut que tu le fasses mourir aussi secret- » tement que tu l'as pris. Sa mort est absolu- » ment nécessaire à mon repos, & mon amour » l'exige. Ainsi, fidèle *Doubor*, que demain, » avant que le soleil se lève sur les terres im- » menses de l'empire *Ottoman*, le cordon ter- » mine la vie d'un rebelle qui m'est odieux. Un » petit nombre d'esclaves te suffira, pour que » l'exécution se fasse sans éclat ».

« Seigneur, répondit le chef des eunuques, » ta volonté fait ma loi : j'obéirai ».

« Mais, *Doubor*, reprit *Amurath*, j'ai un » doute à te communiquer. Tu dis que *Sadak* est

» est entré dans le sérail par ton avis ; mais » qu'étoit-il besoin de l'introduire, la nuit, dans » l'appartement de *Kalasrade*? Il suffisoit qu'on » l'eût trouvé dans les jardins du palais. Cette » pensée me fait quelque peine. Je te soupçonne » de trahison. Traître, tu l'as conduit, sous les » habits d'un muet, dans les bras de *Kalasrade*. » Esclave infâme! tu ments : *Amurath* est trahi ».

« O le plus éclairé & le plus sage des musul- » mans! rien ne peut être caché à tes yeux, » répondit *Doubor*, sans perdre contenance. » L'esclave qui ose former le projet de trahir » mon seigneur, est sûr de la mort : rien n'échappe » à ta pénétration. Hélas! si je n'avois pas connu » la profonde sagesse du père de la foi, j'aurois » peut-être fait ce dont tu me soupçonnes. Mais » en voulant servir mon sultan, & faire encore » plus que je n'ai fait, j'ai perdu son estime ».

Ces dernières paroles furent accompagnées de larmes. *Amurath* lui demanda, d'un ton radouci, ce qu'il vouloit faire de plus qu'il n'avoit fait.

« Puissant *Amurath*, répondit le chef des eu- » nuques, lorsque j'eus fait entrer *Sadak* dans » les jardins du sérail, pouvant lui parler en » toute liberté, je lui demandai s'il ne consenti- » roit pas à céder *Kalasrade* au puissant & glo- » rieux *Amurath*, supposé que le sultan lui don-

» nât en échange une place de visir. Il me dit » qu'il y consentiroit volontiers ; & que dès » qu'il seroit sûr de sa nouvelle dignité, il feroit » tout ce qu'il pourroit pour engager *Kalasrade* » à aimer *Amurath*, comme elle l'avoit aimé » lui-même.

» Après cette promesse, je ne pus lui refuser » de voir *Kalasrade*, & je me flattois que cette » entrevue tourneroit à l'avantage de mon sul- » tan ; c'est pourquoi je différai à te venir aver- » tir de ce qui se passoit, jusqu'à ce que je sçusse » le résultat de cette conférence. Mais quand je » l'eus introduit dans l'appartement de *Kalas-* » *rade*, au lieu de remplir sa promesse, il ne lui » parla que de son amour & de sa constance. » Aussi-tôt, me voyant si lâchement trompé, » je vins en hâte t'avertir de la présence de » *Sadak*, & tes gardes se saisirent d'abord du » faux muet ».

« Cet éclaircissement me satisfait, dit *Amu-* » *rath ;* & puisqu'il préfère l'amour aux hon- » neurs, qu'il soit sacrifié à l'amour. Dépêche- » toi, *Doubor :* chaque moment qu'il vit aug- » mente mon inquiétude. Mais prends garde au » moindre éclat : prends garde que son dernier » soupir ne parvienne aux oreilles de *Kalasrade ;* » il troubleroit à jamais sa paix & mon bon- » heur ».

A peine *Doubor* fut-il parti pour aller exécuter cet ordre inhumain, qu'*Amurath* se repentit de l'avoir donné.

« Hélas ! disoit-il, qu'ai-je fait ? Mon emportement m'a fait oublier mon amour & mon serment. L'honneur & l'amour combattent dans mon cœur. Un serment solemnel me défend de jouir des embrassemens de *Kalasrade*, avant que je lui procure des eaux de la fontaine d'Oubli. Si *Sadak* meurt, qui pourra triompher des obstacles & des dangers de cette expédition ?

» Gardes, s'écria le sultan, d'un ton impatient, rappelez *Doubor ;* dites-lui qu'il diffère l'exécution de mes ordres, & qu'il vienne me parler à l'instant ».

Le chef des eunuques revint.

« Paix & gloire au puissant *Amurath*, dit-il, en se prosternant aux pieds du sultan : périssent tous tes ennemis » !

« Quoi ! malheureux, s'écria vivement *Amurath*, *Sadak* est-il au nombre des morts » ?

« L'ordre de mon seigneur étoit pressant, répondit *Doubor ;* je me hâtois de l'exécuter ; mais la voix de tes gardes s'est fait entendre : j'ai brisé d'abord le cordon fatal, déjà ferré au cou de *Sadak* : il attend la mort ou la vie ».

« C'est assez, *Doubor*, je suis content. Le

» misérable peut m'être bon à quelque chose. » Ton maître, assez imprudent pour faire un » serment téméraire, ne doit pas perdre le seul » homme qui puisse désormais lui procurer les » faveurs de *Kalasrade* ».

« Hélas ! il est vrai, dit *Doubor*, ton esclave » se rappelle le serment qui t'empêche de goûter » les fruits de ton amour dans les bras de la » belle sultane ».

« Cependant, *Doubor*, continua le tyran, » ne pense pas qu'à l'exemple des chrétiens, je » viole ma parole, lorsque l'intérêt de ma pas- » sion l'exige. Non ; *Sadak* s'est engagé aussi, par » serment, à conquérir les eaux de la fontaine » d'Oubli. S'il refuse de partir pour cette expé- » dition, alors son parjure me dégage de ma » parole ; il doit périr, & *Kalasrade* m'appar- » tient : elle m'appartiendra encore, si *Sadak* » m'apporte des eaux de la fontaine. *Doubor*, » que le vaisseau soit prêt à faire voile pour l'isle » enchantée ; va dire à *Sadak* qu'il parte, selon » le serment qu'il en a fait ».

« J'obéis, ô descendant illustre de la race » d'*Othman !* Mais si le foible jugement de ton » esclave ose proposer son avis, ne seroit-il pas » à propos que mon glorieux sultan donnât le » commandement du vaisseau à quelque capi- » taine affidé, qui eût un plein pouvoir sur le

» rebelle *Sadak* ? car tu ſais, ô père des muſul-
» mans ! tu ſais combien *Sadak* eſt aimé de tes
» troupes de terre ; les gens de mer ne lui ſont
» pas moins dévoués : tous, tant les officiers
» que les ſoldats, ſont pénétrés d'eſtime & de
» vénération pour lui. Il te ſouvient que dans la
» révolte des janiſſaires, arrivée au mois de
» *Muharrem*, lui ſeul put contenir les furieux &
» appaiſer le tumulte. Alors il étoit fidèle à ſon
» prince ; mais à préſent *Kalaſrade* eſt dans ton
» ſérail. Je doute que ſon ame hautaine ſe porte
» aiſément à ſervir l'amour de ſon ſultan aux
» dépens de ſon propre cœur ».

« Qu'il meure donc, dit *Amurath ;* je ne veux
» avoir de rival ni en amour, ni en puiſſance.
» Puiſqu'il a ſu ſe faire aimer de mes ſujets au-
» tant ou plus que moi-même, il mérite dou-
» blement la mort. Cependant, *Doubor*, je crois
» connoître ſon ame droite & pleine d'honneur ;
» il ne voudra pas violer ſon ſerment. C'eſt
» demain le jour qu'il a lui-même fixé pour ſon
» départ : qu'il ſoit à bord au lever du ſoleil ».

« Prince des fidèles, dit *Doubor*, vous ne
» devez pas craindre que *Sadak* ſoit votre rival
» en rien. Après tout, ſa gloire n'eſt qu'un
» rayon échappé de la ſplendeur qui ſuit par-
» tout *Amurath* ».

« Il eſt vrai, dit le ſultan ; puiſque ſon cou-

» rage est nécessaire à mon repos, & que son » honneur me répond de sa fidélité, va, pré- » pare tout pour son départ. Hâte-toi de lui » porter mes derniers ordres : mon amour » souffre cruellement du moindre délai ».

Le chef des eunuques ne différa pas d'un instant l'exécution des ordres d'*Amurath*. Il revint à la tour où *Sadak* attendoit la décision de son sort : il ordonna aux muets de se retirer.

Sadak, étonné de ce nouvel ordre, se leva en regardant *Doubor* avec des yeux qui marquoient son incertitude.

« *Sadak*, lui dit *Doubor*, quand il fut seul » avec lui, je t'apporte ta grace. Le sultan » épargne tes jours, parce que tu les as consa- » crés, par un vœu solemnel, au service de » ton maître ».

« Traître ! répondit *Sadak*, si c'est à ton » maître seul que je dois la vie, il oblige un in- » grat, & je ne lui en sais aucun gré. Ma grace ! » Le tyran peut-il donc méconnoître jusqu'à ce » point la malice de son cœur ? Est-ce donc une » grace, de me réserver à d'autres genres de » tourmens, de m'exposer à mille morts pour » une ? Va, fidèle eunuque, retourne vers ton » maître ; dis-lui que *Sadak* ne veut point de la » vie à des conditions aussi basses ».

« Malheureux *Sadak*, répondit *Doubor*, que

» demandes-tu ? Ne t'es-tu pas lié par un ſerment ?
» Quand *Amurath* te verra refuſer d'accomplir
» ton vœu, ne ſe croira-t-il pas dégagé du ſer-
» ment que *Kalaſrade* lui a arraché par ſuper-
» cherie » ?

« Eſclave, je ne te comprends pas, répliqua
» *Sadak*. Il y a une apparence d'amitié dans tes
» diſcours ; & cependant il me ſemble entendre
» un ſerpent ſe gliſſer doucement ſous les fleurs ;
» & il eſt plus à craindre alors que quand ſes
» horribles ſifflemens annoncent ſa marche &
» provoquent une juſte défiance ».

« Je ſuis homme, dit froidement *Doubor ;* je
» dois de l'humanité à tout le monde ; mon
» cœur ne cherche pas même à ſe venger de
» l'aſpic qui m'a voulu piquer lorſque je le ca-
» reſſois. Mais, *Sadak*, je n'ai pas deſſein de te
» faire des reproches ; je te parle en ami ; obéis :
» l'obéiſſance eſt le ſeul moyen qui te reſte pour
» obtenir d'*Alla* quelque conſolation dans tes
» malheurs ».

« J'obéirai, *Doubor*, répondit *Sadak*, d'un
» air plus tranquille ; j'obéirai, puiſque tu me
» le conſeilles. Mais le tems fixé pour mon dé-
» part approche ». —

« Ne craignez rien, dit *Doubor*, tout eſt
» préparé. Le vaiſſeau vous attend pour mettre
» à la voile. Un habile capitaine vous guidera

» ſûrement juſqu'à la vue de l'iſle. Je ne puis » vous en dire davantage. *Amurath* attend votre » réponſe, & je cours l'aſſurer de votre ſou- » miſſion ».

Sadak commença alors à s'accuſer de légèreté, d'imprudence & de baſſeſſe. Il ſoupçonna de nouveau la ſincérité du chef des eunuques. Mais *Doubor* étoit parti, & *Sadak* reſtoit ſeul dans la tour du ſérail.

« *Alla*, dit le malheureux fils d'*Elar*, proſ- » terné la face contre terre, je te confie ce que » j'ai de plus cher au monde. Prends ma chère » *Kalaſrade* ſous ta divine protection; tu peux » ſeul la ſoutenir, toi qui tiens le cœur des rois » dans ta main puiſſante. Si ton bras fort daigne » la ſoutenir, elle ſera comme le rocher iné- » branlable au milieu de la mer agitée: les flots » viennent ſe briſer en gémiſſant à ſes pieds ».

Le chef des eunuques aſſura le ſultan que *Sadak* obéiroit. Il eut ordre de l'aller prendre à la tour du ſérail avec une eſcorte ſuffiſante, & de le conduire au port; ce qui fut exécuté dès le même ſoir. *Sadak* s'embarqua ſans avoir occaſion de témoigner ſa reconnoiſſance à *Doubor*, à cauſe des gardes, qui ne le quittèrent qu'au départ du vaiſſeau.

On mit à la voile; & dès que l'on fut en mer, le généreux fils d'*Elar* s'apperçut que le capi-

taine étoit un chrétien apoſtat, auquel on avoit confié cette expédition, *Doubor* n'ayant trouvé perſonne de ſa nation qui fût aſſez inſtruit dans la ſcience de la navigation pour faire ce voyage.

Le vaiſſeau vogua aſſez heureuſement pendant quelques jours, ayant le vent en poupe. L'infortuné *Sadak* étoit arraché malgré lui des lieux où ſa chère *Kalaſrade* étoit captive, comme l'agneau qui tette encore ſa mère, & que le vautour enlève dans la prairie.

Ces vents favorables furent bientôt ſuivis d'un calme aſſez opiniâtre, auquel ſuccéda enſuite un petit vent frais, dont le capitaine profita pour relâcher dans l'iſle *Serfu*, où il reſta deux mois entiers, retenant l'équipage à bord, & ne permettant à perſonne de l'iſle d'entrer dans le vaiſſeau.

Sadak, étonné de la conduite de *Géhari*, ſon capitaine, s'y ſoumit comme les autres, réſolu d'employer le tems à la méditation de la loi de *Mahomet*, qui l'armoit de courage contre la dureté de ſon ſort.

Enfin le capitaine reçut de *Conſtantinople* les ordres qu'il en attendoit. Le vent devint favorable; il mit à la voile, & entra dans l'Océan *Atlantique*.

A peine eurent-ils paſſé l'iſle *Kirigou*, qu'ils furent aſſaillis d'une furieuſe tempête; & après

avoir lutté plusieurs jours contre les flots & les vents, ils furent obligés d'entrer dans la baye qui embrasse la ville de *Koron*.

En vain les habitans de la ville firent signe aux gens de l'équipage de s'éloigner de leur port, les forces conjurées du ciel & de la mer les portèrent malgré eux jusques près du rivage, presqu'au pied des murailles de la ville. Effrayés de la tempête qui sembloit recommencer avec une nouvelle fureur, ils gagnèrent précipitamment la côte ; & laissant le vaisseau à l'ancre près du rivage, ils coururent vers la porte de la ville.

« Où courez-vous, pauvres marins, s'écria » un citoyen âgé, de *Koron*? Vous avez échappé » à la fureur des eaux, pour périr victimes d'un » air empoisonné ».

Cette terrible annonce les effraya. *Sadak* ne douta point qu'il ne trouvât la mort dans cette ville, que la peste ravageoit ; mais la vie lui étoit à charge, puisqu'il n'avoit aucune espérance de revoir *Kalasrade*.

Le capitaine *Géhari* ordonna à sa troupe de garder *Sadak* à vue ; & en même tems il envoya dire au gouverneur de la ville qu'il étoit chargé d'une commission importante de la part d'*Amurath* ; qu'il avoit à bord un prisonnier d'état, qu'il devoit confier à sa garde.

Sadak parut surpris de sa conduite : il dit qu'il ignoroit qu'on dût le traiter en prisonnier, & que *Géhari* eût encore aucun pouvoir sur sa personne.

« Seigneur, répondit le capitaine, ne vous » alarmez point : je n'ai aucun ordre de vous » maltraiter. Si j'en avois, votre générosité ne » me laisseroit pas la force de l'exécuter. Seu- » lement on m'a ordonné de ne point aborder, » s'il étoit possible, sur les terres de la domina- » tion *Ottomane*, mais si la nécessité m'y for- » çoit, de vous garder à vue comme mon » prisonnier ».

« *Géhari*, répondit *Sadak*, suivez les ordres » que votre maître & le mien vous a donnés. » Sa volonté fait notre loi, & je m'y soumets » sans peine ».

Il étoit heureux pour *Géhari* d'avoir un prisonnier d'une ame aussi noble que celle du généreux *Sadak*. Car telle étoit la confusion qui régnoit dans cette malheureuse ville, que le gouverneur n'avoit plus de gardes, ni autorité sur des misérables qui n'attendoient que la mort.

« Hélas! dit *Géhari* à *Sadak* en entrant dans la » ville, la consternation est générale : il seroit » bien inutile d'affecter quelque autorité sur » vous dans un lieu qui n'est qu'un vaste tom- » beau où s'anéantit la vanité humaine. La mort

» & la destruction sont les seuls commandans » de *Koron*. La désolation opprime les enfans » d'*Alla* ».

« Non, *Géhari*, répondit *Sadak*, il n'en est » pas ainsi. Tu n'as encore que la foi d'un » chrétien. Apprends à connoître *Alla*, le père » de ses enfans jusques dans le tombeau où il les » fait descendre. Sa main, ô *Géhari!* porte la » famine & la peste où bon lui semble. Ces » fléaux terribles tombent où il ouvre sa main; » & quand il le veut, il fait cesser leurs ravages. » Entrons sans crainte dans ces lieux qu'habite » l'horreur de la mort : & tandis qu'il nous reste » encore de la force, secourons ces victimes » infortunées de la plus horrible contagion. » Peut-être aurons-nous le bonheur d'en sauver » quelques-unes ».

Tous les gens de l'équipage qui étoient assemblés autour de *Géhari* & de *Sadak*, animés par les sentimens généreux de ce dernier, entrèrent dans la ville; &, tandis que les pauvres habitans restoient dans leurs maisons, tremblans & dans l'inaction, n'osant sortir de peur de respirer les semences de mort dont l'air étoit chargé, *Sadak* & ses compagnons remplirent envers eux les plus tendres devoirs de l'humanité.

Mais *Sadak* fut bientôt la victime de sa com-

passion généreuse & indiscrete. Le venin mortel coula dans ses veines. Incapable d'assister les autres, il tomba entre deux morts à qui il avoit donné des soins inutiles.

La violence du mal lui en ôta la connoissance. Le désordre se mit dans son esprit ; & la nature bienfaisante le priva, pendant deux jours entiers, de l'usage de ses sens, & de l'idée de ses souffrances. Il passa tout ce tems étendu sur la même place dans les rues de *Koron*.

Enfin la malignité du poison commença à se dissiper. Le délire cessa. Il se crut assez de force pour se lever ; son courage le trompoit. Ses genoux refusoient de le porter. Il retomba. En jettant autour de lui des regards languissans, il vit par-tout des marques effrayantes de la contagion.

Le spectacle qui fixa le plus son attention, fut celui de deux jeunes enfans à genoux auprès d'un vieillard respectable, dont ils recueilloient le dernier soupir empoisonné ; unique & fatal héritage que leur laissoit leur père expirant. Leurs tendres larmes, leur pieuse attention toujours fixée sur le visage du vieillard mourant, & leur humble soumission à la volonté du ciel, émurent l'ame de *Sadak* long-tems avant qu'il s'apperçût que c'étoient ses propres enfans qui rendoient les derniers devoirs à *Mépiki*, père de *Kalasrade*.

« O mes enfans! mes vertueux enfans! s'é-
» cria *Sadak* en ramaſſant un reſte de force pour
» ſe traîner juſqu'à eux, puiſſe *Alla* bénir votre
» piété! Vous vous montrez les dignes fils de
» *Sadak* & de *Kalaſrade*. Votre père eſt plus
» content de vous voir remplir ainſi les devoirs
» de l'humanité, que de triompher d'une armée
» innombrable ».

Le ſaiſiſſement de *Codan* & d'*Ahud* à la vue de leur père qu'ils reconnurent plutôt au ſentiment de la nature, qu'à la reſſemblance de ſes traits que la maladie avoit défigurés, ne les empêcha point de ſatisfaire à leur piété envers *Mépiki*. Ils lui fermèrent les yeux, l'arrosèrent de leurs pleurs, & embraſſèrent avec vénération le viſage glacé de leur ancêtre reſpectable.

L'ame de *Sadak* fut attendrie juſqu'aux larmes. Celui que la vue d'une armée entière n'auroit pas fait changer de contenance, ne put ſupporter ſans défaillance ce ſpectacle touchant.

Codan & *Ahud*, voyant leur père évanoui, volèrent à ſon ſecours. Ainſi le plaiſir de revoir l'auteur chéri de leurs jours fut mêlé de la plus vive douleur. Cependant leurs ſoins firent revenir le vieillard auſſi vertueux qu'infortuné.

» Tendre, *Codan*, tendre *Ahud*, dit *Sadak*
» en s'efforçant de ſerrer ſes deux fils entre ſes
» bras; mon ame fuyoit dans l'ombre du tom-

» beau, votre piété me rappelle à la vie. *Sadak* » goûte encore un plaisir pur avant de mourir. » J'ai la consolation de voir que la tendresse de » *Kalasrade* l'emporte dans le cœur de mes en- » fans sur la fierté de leur père ».

« Source de notre vie, sage guide de nos » pensées, répondit *Codan*, tes enfans ont levé » leurs cœurs vers *Alla*, & *Alla* nous donne » la plus douce consolation au sein des horreurs » qui nous environnent ».

« O mes enfans! dit *Sadak*, je sens mon es- » prit s'affoiblir avec mon corps. Satisfaites ma » curiosité. Par quelle fatalité vous retrouvé- » je dans la ville de *Koron* » ?

« Mon père, répondit *Ahud*, vos enfans ont » partagé les malheurs des auteurs infortunés » de leur vie. Lorsque vous nous eûtes quittés » pour vous rendre au palais d'*Amurath*, un » esclave vint dans la maison de *Mépiki*, le » généreux *Mépiki* sous la garde duquel vous » nous aviez laissés ».

« Vieillard, lui dit l'esclave, sors d'ici » promptement, & emmène avec toi les enfans » de *Sadak*. Les janissaires approchent à grands » pas. Tu n'as que le tems de fuir. *Amurath* a » ordonné de détruire les enfans de *Sadak*.

« Le respectable *Mépiki* fut affligé. Les ja- » nissaires étoient proches. Nous les voyions.

» Nous étions seuls avec ton père, *Codan* &
» moi ».

« Hélas ! dit-il, cinq enfans de ma fille sont
» avec les eunuques à l'extrémité du jardin.
» Leur mort est sûre, & comment pourrons-
» nous échapper » ?

L'esclave lui répondit : « Vénérable vieillard,
» il est bien impossible d'empêcher que ceux
» qui ne sont pas avec vous ne soient immolés ;
» mais si vous voulez me suivre, vous & ces
» deux enfans, dans la forêt qui couvre le
» village, je vous sauverai de la fureur des
» barbares qui vous cherchent ».

« Sauve-nous donc, fidèle esclave, reprit
» *Mépiki*, sauve-nous de l'oppression d'*Amu-*
» *rath*. Pour moi, peu importe que je meure :
» je tomberai bientôt sous le poids de l'âge,
» sinon sous les coups de l'épée. Mais il faut que
» ces enfans vivent : peut-être ils vengeront
» un jour le sang innocent de leurs ancêtres.

» Nous suivîmes l'esclave. *Codan* & moi nous
» tirâmes nos cimeterres, moins pour nous
» protéger notre vie, que pour défendre les
» jours de *Mépiki*. Bientôt les cédres de la forêt
» nous cachèrent aux yeux des janissaires.

« Nous marchâmes jusqu'à la nuit. Nous
» sortîmes de la forêt, & notre guide nous
» fit entrer dans une ville éloignée d'environ

» quatre

» quatre lieues de la demeure de *Mépiki*.

« Nous croyant trop près d'*Amurath*, nous » en partîmes le lendemain, & nous arrivâmes » à *Barébo* bien avant dans la nuit. Nous fûmes » au port où nous trouvâmes un vaisseau prêt à » faire voile pour *Ismir*. Le capitaine nous re- » çut à bord, & nous vîmes bientôt cette su- » perbe ville d'*Asie*.

» Nous ne restâmes que peu de jours à *Ismir*. » La peste commençoit à ravager les faux- » bourgs. *Mépiki* résolut de s'embarquer sur le » premier vaisseau qui sortiroit du port.

» C'étoit un navire marchand qu'un vent » favorable poussa légèrement à la vue de cette » misérable *Koron*.

» Le but de notre voyage étoit d'échapper » aux ravages de la peste : il sembloit que nous » vinssions la chercher. Les gens de l'équipage » en furent attaqués les uns après les autres. » La contagion étoit si rapide, qu'en moins » d'une demi-lune plus de la moitié de la ville » en avoit ressenti les funestes effets.

» *Mépiki* nous tint quelque tems enfermés » dans un appartement retiré de la maison où » nous logions, pour nous préserver de l'air » contagieux. Lorsqu'il sentit les premières at- » teintes du mal, il nous dit de le conduire en » plein air, de peur qu'il n'infectât celui que

» nous respirions. Il nous a fallu obéir, & nous » l'avons transporté ici ce matin ».

« Mes enfans, dit vivement *Sadak*, avez- » vous été assez heureux pour échapper à la » contagion générale » ?

« Mon père, répondit *Codan*, jusqu'ici notre » vie a été incertaine. Mais après la consolation » que nous avons de voir notre bon père dé- » livré du danger que nous avons craint pour » lui, nous ne plaindrons plus notre sort, si » nous sommes ensevelis dans les horreurs de » cette ville ».

« Mon fils, dit *Sadak*, se plaindre de son » sort, c'est se révolter contre *Alla*. Il n'y a » point de malheur qui puisse justifier nos mur- » mures, lorsque la religion nous assure qu'*Alla* » règle lui-même nos destinées ».

Codan reçut respectueusement cette pieuse leçon.

Tandis que *Sadak* s'entretenoit ainsi avec ses enfans dans les rues de *Koron*, il vit passer auprès de lui le capitaine qui l'avoit amené. Le feu de ses yeux étoit presque éteint : la lampe de la vie ne jettoit plus qu'une pâle lueur sur les joues de *Géhari*.

« Généreux *Géhari*, dit *Sadak*, je vois que » nous avons eu le même sort. Mais que nous » avons d'obligations à *Alla* de nous avoir fait

» triompher de la mort! Que nous lui devons d'actions de graces »!

« Oui, répondit *Géhari*, je dois remercier » *Alla* de m'avoir rendu la vie, parce que j'eſ- » père auſſi qu'il me rendra les douceurs » dont mes premières années furent remplies; » mais sûrement la mort eût été un don pré- » cieux pour l'infortuné *Sadak* ».

« Mon ami, dit *Sadak* d'un air ſerein, c'eſt » par la volonté d'*Alla* que je ſuis dans l'afflic- » tion. Quand mes malheurs augmenteront, » je bénirai encore ſon nom. Tandis que je vi- » vrai, on ne m'entendra point me plaindre » lâchement de mon ſort ».

« O *Sadak!* dit triſtement *Géhari*, vous avez » beſoin de joindre le courage des braves à la » ſoumiſſion des croyans. Vous allez avoir oc- » caſion d'exercer cette double vertu. Je viens » vous preſſer, malgré moi, de partir ».

» Je ſuis prêt, dit *Sadak;* mais, ô *Géhari!* » je vous demande une grace. Souffrez que mes » deux fils que vous voyez ſoient les compa- » gnons des travaux de leur père ».

« Quoi! répliqua le capitaine étonné, ſont- » ce-là les fils de *Sadak*, dont le ſultan a mis la » tête à ſi haut prix? *Sadak*, apprends-moi à » préſent à accorder ce que je dois d'obéiſſance » aux ordres de mon ſouverain, avec l'amitié

» que m'inspire ta grandeur d'ame. Tous les su-
« jets d'*Amurath* doivent, sous peine d'encourir
» son indignation, dénoncer tes enfans par-tout
» où ils les trouveront; & cependant périsse
» plutôt *Géhari* sous le fer d'un bourreau, que
» de jamais attrister l'ame généreuse de *Sadak* !
« *Géhari*, obéis à ton prince, répondit *Sadak*;
» l'amitié ne doit point faire de rebelles ». —
« Quoi ! mon père, interrompit *Codan*, li-
» vrerez-vous vos enfans en proie au tyran ?
» C'est donc en vain que *Mépiki* exposa ses
» jours pour sauver les nôtres. Plût au ciel que
» nous eussions été immolés avec nos frères par
» le fer des janissaires ! Nous eussions épargné
» un crime à *Sadak*. Quelle malheureuse étoile
» nous a fait rencontrer l'ami de notre père » !
« *Codan*, répondit *Sadak* d'un ton austère, le
» mieux c'est que les branches restent attachées
» au tronc de l'arbre. Comme père, je pour-
» rois oublier dans ma tendresse ce que j'ai
» droit d'attendre de votre piété filiale. Mais
» *Sadak* détestera toujours la rébellion & les
» rebelles, dût son bras enfoncer le poignard
» dans le cœur palpitant de *Codan*. Cependant,
» ô mon fils ! le plus ardent de mes vœux,
» c'est qu'*Amurath* pour qui ses esclaves vivent,
» pèse dans une balance égale ses plaisirs, & le
» bien de ses sujets. Sans doute *Alla* a voulu

» que nos jours fussent à la discrétion du tyran ;
» mais il a prétendu aussi que le père de la foi
» seroit le père de ses sujets, & que leur bon-
» heur feroit le sien. Si tu juges après cela qu'il
» soit permis de se révolter contre son souve-
» rain pour une injure particulière, & prendre
» sa vie lorsqu'il demande la nôtre, quel est le
» monarque de la terre qui ne préférât la con-
» dition du moindre esclave à la sienne » ?

« Généreux *Sadak*, dit *Géhari*, ne cherche
» point à fortifier le cœur de tes enfans contre
» un malheur auquel ton ami ne les livrera
» point. Ne cherche point à étouffer la voix
» de la nature. Le fier *Codan* & son docile frère
» partageront le sort de leur père. Il ne me reste
» que sept hommes de mon équipage : tous mes
» officiers ont péri victimes de la peste ; *Codan*
» & *Ahud* les remplaceront ; & nous tâcherons
» de gagner quelque port peu éloigné d'ici ».

« O mon ami ! dit *Sadak*, comment pour-
» rai-je reconnoître les bontés dont tu nous
» accables. Permets-nous seulement de couvrir
» de terre le corps du vertueux *Mépiki*, afin
» qu'il ne soit pas dévoré par les oiseaux du
» ciel ; & nous te suivrons à ton bord ».

Géhari laissa *Sadak* & ses enfans rendre les derniers devoirs au mort, appella le reste de ses gens, & se rendit à son bord.

Sadak vint le rejoindre avec ses deux fils, dès qu'ils eurent couvert de terre le corps de *Mépiki*.

Le vent étoit favorable. Ils sortirent du port. *Géhari* ne voulant pas retourner à *Constantinople*, fit voile vers *Médine*, où il recruta son équipage.

De *Médine*, ils atteignirent l'isle de *Gémérou* après un trajet ennuyeux. Ils ne s'arrêtèrent dans l'isle qu'autant qu'il étoit nécessaire pour se rafraîchir. Ils voguèrent ensuite vers le sud, au travers de l'Océan *Atlantique*. Bientôt ils sentirent les chaleurs brûlantes de la Zône torride.

Sadak profitoit du voyage pour instruire ses enfans à la vertu. Le jour il leur donnoit les leçons de force & de courage qu'il avoit méditées pour lui-même pendant la nuit; car la pensée de *Kalasrade* & des maux qu'elle souffroit, occupoit sans cesse son esprit.

Ayant passé la Zône torride, ils s'arrêtèrent dans des régions plus tempérées. *Géhari* jetta l'ancre à la vue d'une isle délicieuse sous le plus beau ciel de la terre.

Ils y trouvèrent tout ce dont ils avoient besoin pour se refaire de la fatigue du trajet. En peu de jours l'équipage parfaitement remis des incommodités d'un voyage pénible, fut en état de poursuivre sa course sous le commandement

de l'infatigable *Géhari* qui s'empreſſa de partir dès qu'il eut fait radouber ſon vaiſſeau, & prendre de nouveaux agrès.

En quittant l'iſle, ils entrèrent dans le détroit qui ſépare l'Océan *Atlantique* de la mer *Pacifique*. Mais lorſqu'ils approchoient de terre, un vent violent ſouffla tout-à-coup, les flots de la mer furent ſoulevés, préludes de l'affreuſe tempête qu'ils eurent à eſſuyer.

En vain les matelots firent la meilleure manœuvre. Ils avoient beau diriger le vaiſſeau vers l'oueſt, ils ne pouvoient dominer la fougue impétueuſe du terrible élément, & le vaiſſeau ſe dreſſoit devant la tempête, comme un cheval indompté ſe cabre en un jour de bataille.

Sadak voyoit d'un œil tranquille le déſordre de la mer; mais *Codan* ne pouvoit contempler ſans effroi cet horrible ſpectacle, l'abîme ouvert pour les engloutir, des montagnes d'eau prêtes à les écraſer.

L'ame de *Codan* étoit encore plus agitée par les mouvemens impétueux de la terreur, que le vaiſſeau par les vagues de la mer. *Sadak* s'efforçoit en vain de lui inſpirer une partie de ſon courage.

« Eſt-ce vous, *Codan*, eſt-ce vous que je » vois fondant en larmes, lui diſoit ſon père? » Eſt-ce là le deſcendant d'*Élar*, qui a ſupporté

» ſi courageuſement la mort de *Mépiki* ? Fils » indigne, qu'eſt devenue cette noble intrépi- » dité qui mérita autrefois mes éloges » ?

« O mon père ! répondit *Codan*, n'accuſez » point votre fils de foibleſſe. Je n'en ai point ; » mais j'aime mon père, & c'eſt pour lui ſeul » que je crains. N'étoit-ce point aſſez qu'*A-* » *murath* vous ravît *Kalaſrade* ? Devoit-il en- » core vous livrer à la fureur du plus terrible » élément » ?

« *Codan*, dit *Sadak*, votre crainte annonce une » ame tendre & généreuſe. Je l'approuve : mais » la marque la plus chère de votre piété filiale, » c'eſt de montrer un courage digne de. . . ».

Une vague l'empêcha d'achever, & couvrit ſubitement *Sadak*, ſes fils & le vaiſſeau qui les portoit.

Le père, ſe tenant ferme à une des pièces du vaiſſeau, réſiſta à la violence des ſecouſſes qu'il éprouva : *Codan* fut emporté par un flot impétueux.

Sadak fut quelque tems avant de ſe reconnoître dans l'horreur qui l'environnoit. Dans un moment où la mer ſembla preſque oublier ſa fureur, il jetta les yeux autour de lui, & vit *Codan* qui luttoit contre les flots : il vole à ſon ſecours ; il veut le ſuivre, & il ſe ſeroit précipité dans la mer, ſi *Ahud* ne l'eût retenu.

« *Ahud*, dit *Sadak*, es-tu jaloux de voir » *Codan* partager avec toi ma tendresse ? Pour- » quoi as-tu empêché ton père d'arracher son » premier-né à la fureur de l'Océan » ?

« Mon père, répondit *Ahud*, pardonne ma » témérité. *Sadak* doit conserver ses jours pré- » cieux pour l'amour de *Kalarasde*. *Ahud* sau- » vera son frère, ou périra avec lui ».

« Non, dit *Sadak* en réprimant l'impétuosité » de son fils qui vouloit se précipiter dans l'O- » céan ; reste, *Sadak* va te rendre ton frère ».

Ainsi le vieillard & le jeune homme, retenus l'un par l'autre sur le bord du vaisseau, combattoient de tendresse, lorsque *Géhari* accourut vers eux.

« Hélas ! mon ami, dit-il à *Sadak*, vous ajou- » tez aux maux que j'éprouve dans ces momens » terribles. *Codan* n'est plus. Voulez-vous m'a- » bandonner aussi dans ce péril extrême » ?

« Nous voulions sauver *Codan*, l'ami de notre » cœur, répondit *Sadak* ».

« J'admire votre tendresse, répliqua *Géhari ;* » mais je dois empêcher qu'elle ne vous em- » porte au-delà des bornes de la raison. Pour- » quoi sacrifier votre vie, sans que votre mort » puisse sauver votre fils ? Un tel sacrifice n'est » ni prudent, ni courageux. Il y a plus de force » à réprimer l'accès d'une passion violente, » qu'à suivre ses saillies ».

« Les paroles de *Géhari* ſont comme un bau-
» me ſur la plaie d'un homme bleſſé, dit *Sadak ;*
» & nous devons apprendre, ô *Ahud !* à nous
» ſoumettre à la volonté d'*Alla*, lors même
» qu'il nous afflige par l'endroit le plus ſenſible,
» en s'oppoſant au deſir vertueux que nous
» avons de faire le bien. Oui, *Géhari*, il étoit
» plus difficile pour moi de voir mon fils luttant
» contre les flots, que d'affronter leur fureur,
» pour recueillir ſon dernier ſoupir. Mais *Alla*
» eſt avec toi, ô *Codan !* & *Mahomet* prendra
» ſoin lui-même de ton corps qu'habita une
» ame droite & généreuſe. Tandis que nous
» reſtons à la merci des flots d'une mer furieuſe,
» délivré des misères de cette vie, tu habites la
» céleſte patrie des Croyans ».

Ahud entra aiſément dans les ſentimens de réſignation que lui inſpiroit l'exemple & le diſcours de ſon père. *Géhari* eut aſſez d'empire ſur leur eſprit pour leur faire quitter un deſſein téméraire. La mer étoit ſi agitée que le vaiſſeau, conduit par la meilleure manœuvre, pouvoit à peine réſiſter.

Cependant le tems ſe calma ; & *Géhari* ſe diſpoſa à paſſer le détroit, & à entrer dans la mer *Pacifique*.

Suite du Conte de Sadak & de Kalasrade.

LE reste du voyage fut assez heureux; mais la faveur des vents & des flots ne dédommageoit point *Sadak* de la perte de son premier né que leur fureur lui avoit enlevé.

Après une course de cinquante jours, *Géhari* découvrit de loin une grande fumée qui sembloit sortir du sein des eaux; & du centre de ce nuage ténébreux, on voyoit s'élancer de tems en tems des traits de feu semblables aux éclairs qui accompagnent la foudre. Ce phénomène devenoit à chaque moment plus terrible, surtout dans les ombres de la nuit : il s'étendoit de côté & d'autre, comme pour fermer le passage de la mer. Les matelots en étoient tellement effrayés, que *Géhari* craignit qu'ils refusassent de passer outre, ou qu'ils se révoltassent contre lui, s'il vouloit les y forcer.

Les craintes de *Géhari* n'étoient pas sans fondement. Lorsque l'on fut à portée de voir plus distinctement ce que c'étoit, les flots parurent embrasés, & l'Océan ressembloit à une fournaise ardente. La nuit sur-tout, on voyoit ces flots de feu se pousser & s'entre-choquer les uns les autres, & jeter une fumée ardente,

comme le métal fondu dans le creuset du raffineur. Ce spectacle horrible saisit tous les matelots d'épouvante. La crainte étoit peinte sur leurs visages dont la pâleur étoit encore augmentée par la sombre lueur des feux dont la vue les glaçoit d'effroi.

Dans leur frayeur, ils tombèrent la face collée sur le tillac, sans que les menaces & les promesses de leur capitaine pussent les tirer de cette posture. On eût dit que la mort les rendoit immobiles.

Sadak, témoin de l'embarras de *Géhari*, & craignant encore plus les suites nécessaires d'un effroi qui empêchoit les matelots de manœuvrer dans le tems & les circonstances qui demandoient le plus d'activité & d'habileté, se sentit animé d'un nouveau courage. Sous le bon plaisir du capitaine, il tira son cimeterre, & d'une voix forte il adressa ces mots aux matelots prosternés d'effroi :

« Enfans de *Mahomet*, frères de la vérité, » quoi ! vous tombez comme les feuilles de » l'automne ! Quel est donc l'ennemi dont la pré» sence cause votre effroi ? Quels sont les dan» gers qui abattent le courage des soldats du » prophète ? Les infidèles de l'*Europe* viennent» ils contre nous ? Les téméraires chrétiens ont» ils assemblé leurs forces pour s'opposer à notre

» passage ? S'ils paroissoient devant vous, ô mes » amis ! je ne doute pas que vous ne fussiez » prêts à venger la foi des musulmans : je vous » verrois sortir du profond sommeil de la crainte, » prendre les armes, & revêtir les sentimens » qui doivent animer les guerriers de la vérité. » Quoi ! vous vous laisseriez effrayer par les jeux » d'un élément qui emprunte l'éclat innocent » d'un autre ? Vous avez résisté aux horreurs » de la tempête ; l'abîme étoit ouvert sous vos » pas ; des montagnes d'eau menaçoient vos » têtes ; le bruit & les éclairs de la foudre se- » moient mille morts au-tour de vous ; l'Océan » sembloit un vaste tombeau où vous alliez être » engloutis ; vous êtes échappé à tous ces dan- » gers, & vous tremblez à la vue de ce même » Océan, qui par ses feux d'allégresse vous pré- » sage des succès & non des malheurs ! O mes » amis ! levez-vous, & voyez *Sadak* plonger » ses mains dans ces eaux lumineuses, dont l'é- » clat ne peut nuire, & remerciez le prophète » de ce qu'il veut bien vous donner cette lu- » mière favorable pour éclairer votre course » pendant les ténèbres de la nuit ».

En achevant ces mots, l'intrépide *Sadak* s'avança sur le bord du vaisseau, puisa de l'eau embrasée dans une cruche, & la versa sur ses mains. Les timides matelots levèrent la tête, con-

templant avec admiration le courage de *Sadak*, & l'effet innocent des eaux qui causoient leur épouvante. Honteux alors de leurs vaines frayeurs, ils se levèrent & recommencèrent la manœuvre, traversant audacieusement cette mer embrasée.

Ils rencontrèrent bientôt de nouveaux sujets de crainte. Après avoir vogué pendant quelques jours, ils parurent à la vue de l'île, au milieu de laquelle s'élevoit une haute montagne dont le sommet se cachoit dans les nues. C'étoit un volcan extraordinaire qui vomissoit par cent bouches un déluge de feu. Les éruptions étoient accompagnées d'un mugissement épouvantable qui retentissoit dans les profondes cavernes de la terre.

Un torrent de feu descendoit à grands flots de tous les côtés de la montagne & se précipitoit dans la mer, dont il embrasoit les eaux, poursuivant au loin sa course terrible ; sa trace étoit marquée dans l'air par une fumée ardente.

Géhari fut saisi d'un étonnement mêlé de quelque frayeur. Il avoua à *Sadak* qu'il n'osoit avancer plus près de l'île, ne croyant pas son vaisseau à l'épreuve de ces flots de feu.

« Donnez-moi donc la chaloupe & quelques » provisions, lui dit l'intrépide guerrier, & » *Sadak* affrontera lui seul les dangers qui vous

» arrêtent ; j'irai jusques dans l'île puiser des » eaux à la fontaine d'oubli.

» Non, mon père, dit le généreux *Ahud*, » vous n'irez pas seul. Je suivrai vos pas dans » les horreurs de ce lieu redoutable.

» *Ahud*, répliqua *Sadak*, vous êtes mon » sang ; j'approuve votre générosité. Souve- » nez-vous que *Codan* n'est plus, & que vos » autres frères sont tombés sous les coups des » Janissaires d'*Amurath*. Si *Sadak* périt, son » nom & sa vertu vivront dans *Ahud*. Restez » pour consoler *Kalasrade*, & nous venger » des maux que son innocente beauté attira sur » nous.

» Et comment consoler *Kalasrade*, quand » *Sadak* ne sera plus ? Non, répondit *Ahud* ; » si elle apprend que j'ai pu livrer mon père » aux horreurs de la mort, sans partager ses tra- » vaux, elle me chargera d'imprécations. Ose- » rai-je paroître en sa présence ?

» O *Sadak !* interrompit *Géhari*, souffre que » ton généreux fils t'accompagne. Ta sûreté » l'exige ».

Sadak se laissa gagner par les vives instances d'*Ahud* & de *Géhari*. Ce noble & malheureux père, suivi de son fils, descendit dans la chaloupe ; on leur donna les provisions nécessaires. *Géhari* & tous les mariniers les virent s'éloigner

à regrêt. Ils répandoient des larmes d'amitié & de compassion.

On étoit peut-être à trois lieues de l'île, lorsque la chaloupe quitta le vaisseau. Un vent favorable la poussa légèrement vers l'île d'Oubli.

A mesure qu'ils approchoient, l'entrée leur en paroissoit plus difficile. Elle étoit entourée de rochers inaccessibles, battus sans cesse par les flots de la mer, avec une violence qui devoit ôter à *Sadak* l'espoir de pouvoir aborder en aucun endroit.

A une demi-lieue de distance, la chaloupe s'arrêta tout-à-coup sur un banc de sable, sans que *Sadak* pût avancer ou reculer. Tous les efforts qu'il fit, ne servirent qu'à l'enfoncer davantage dans le sable. Il prit le parti de sortir du bateau, pour se rendre à pied jusqu'à l'île; mais le sable mouvant refusoit de le porter.

Après bien des tentatives inutiles, il prit plusieurs des planches qui faisoient le fond de la chaloupe, & les attachant ensemble, il en fit deux espèces de radeaux, dont il se servit assez heureusement pour faire quelques pas. Il les changeoit successivement de place, mettant en avant celui qu'il venoit de quitter.

Mais cet expédient étoit trop imparfait: chaque radeau ne pouvoit porter qu'un homme à-

la-fois ; de sorte qu'*Ahud* restoit dans la chaloupe, sans pouvoir suivre son père.

Sadak sentit l'inconvénient : pour y remédier, il revint à la chaloupe. Il fit un troisième radeau avec les rames & le gouvernail. Alors *Ahud* fut en état de suivre son père. Il donnoit à *Sadak* le radeau qu'il venoit de quitter : *Sadak* le mettoit en avant & passoit dessus : *Ahud* avançoit aussi d'un pas ; puis, prenant encore le dernier radeau, il le donnoit à *Sadak* pour le mettre en avant. Ils marchèrent ainsi à pas lents, & avec beaucoup de fatigue vers la côte escarpée de l'île.

Il y avoit plusieurs heures que la marée avoit quitté le pied des rochers, lorsque *Sadak* atteignit ce mont épouvantable, dont l'aspect faisoit horreur. Les deux voyageurs abordèrent sur une petite côte fort étroite, qui paroissoit avoir été formée à la longue, par les vagues dont les coups redoublés avoient miné le rocher en cet endroit : des masses énormes pendoient sur leurs têtes.

Ils avoient pris des provisions dans leurs poches, en sortant de la chaloupe. La fatigue du trajet, & la vue des nouvelles peines qu'ils alloient essuyer, les avertirent de réparer leurs forces. A peine avoient-ils de quoi vivre le lendemain. Ils n'avoient pu se charger davantage.

Sadak & *Ahud*, ayant pris quelques rafraîchiſſemens, ſe levèrent pleins de courage ; après avoir rodé autour des rochers ; cherchant un paſſage qui pût les introduire dans l'île, ils rencontrèrent un torrent embraſé qui les força de reculer, pour n'être pas conſumés.

Pour comble de malheur, la marée remonta avec une violence, qui ne leur laiſſa pas le tems de ſe retirer. Dans un inſtant, *Sadak* & ſon fils furent à moitié couverts par les eaux de la mer.

Ils ne perdirent point courage : ils continuèrent à marcher le long de la côte malgré les flots. *Ahud* précédoit ſon père ; il découvrit une caverne qui s'enfonçoit dans le roc, un peu plus haut que la marée ; ils y grimpèrent l'un & l'autre.

La marée n'étoit pas encore montée au degré de ſa crûe ; les eaux de l'Océan ſuivirent bientôt *Sadak* & ſon fils dans la ſombre caverne. Le flot qui les inonda, les frappa avec d'autant plus de violence, qu'il étoit pouſſé par un vent impétueux.

Cependant la marée ne s'éleva point au-deſſus d'eux ; elle ſe retira peu-à-peu. Ils étoient ſi épuiſés, qu'ils tombèrent de laſſitude, ſur une couche de ſable, que la mer leur avoit apportée au fond de la caverne, pour leur ſervir de lit.

Leur sommeil ne fut pas long; ces musulmans infortunés se reveillèrent au bruit épouvantable qui précéda de violentes secousses de tremblement de terre. L'île trembla, comme la tour chancèle sur le dos de l'éléphant blessé au jour de la bataille.

Les vents déchaînés soulevoient les flots; les vagues s'élançoient jusqu'aux nues avec un sifflement horrible. On voyoit, à la lueur des éclairs, mille monstres affreux se livrer des combats sanglans sur la plaine liquide. Leurs longs mugissemens retentissoient dans les antres des rochers; & pour augmenter cette scène d'horreur, le tonnerre grondoit avec un bruit effroyable.

« *Ahud*, dit *Sadak* en s'éveillant, tel seroit » le désordre de la nature, si les *génies* étoient » maîtres de notre sort. Mais ne crains rien, ô » mon fils! tu peux contempler sans peur ce » spectacle effrayant pour tout autre qu'un fidèle » adorateur d'*Alla*. Cette scène horrible se passe » à la vue du prophète. Son œil pénétrant nous » voit dans cette sombre caverne: témoin de » notre foiblesse, il ne nous laissera pas succomber sous le poids des élémens prêts à s'écrouler. Ayons confiance au pouvoir & en » la bonté d'*Alla*, qui nous donne la vie, & qui » a droit de nous la redemander.

» Oui, mon père, répondit *Ahud*, l'homme » soumis à la volonté de l'être suprême, qui » gouverne ce vaste univers, reste inébran- » lable au milieu du désordre universel des » élémens.

» Notre foible nature, reprit *Sadak*, s'al- » larme aisément au moindre spectacle extraor- » dinaire. Notre imagination timide cède à la » crainte; mais la tempête qui soulève l'Océan » & la chûte du monde entier, n'irritent point » *Alla*, comme les murmures des méchans, » quoiqu'ils semblent autorisés par la prospérité » des infidèles & les malheurs du juste. L'ame » des méchans, ô *Ahud!* est plus ténébreuse » & plus violemment agitée que les flots d'une » mer orageuse. L'horreur qui nous environne » n'est qu'une foible image du désordre affreux » de leurs pensées. Cependant ils tremblent au » moindre bruit; la vue d'un insecte les glace » d'effroi, tandis qu'ils nourrissent dans leur sein » le plus horrible des monstres, un cœur rebelle » & désobéissant ».

Par ces sages & pieuses réflexions, *Sadak* cherchoit autant à se fortifier lui-même contre les atteintes de la crainte, qu'à inspirer à son fils la même fermeté. Cependant il s'oublioit pour penser à sa chère *Kalasrade*, qui, depuis qu'il l'avoit quittée, devoit souffrir un genre de

ſupplice encore plus cruel, livrée aux emportemens d'une paſſion féroce, plus terrible mille fois que la fureur des élémens confondus.

Elle s'étoit abandonnée ſans contrainte à la juſte douleur que lui cauſoit le ſort de *Sadak*. Elle craignoit que le barbare *Amurath* ne le fît mourir ſecrettement. Dans cette cruelle penſée, elle éprouvoit à-la-fois les tourmens de l'incertitude, & les peines d'une perte aſſurée.

Amurath ſouffroit impatiemment la loi qu'il s'étoit impoſée par un ferment inviolable. Chaque jour il envoyoit *Doubor* chez *Kalaſrade*, pour voir comment elle ſupportoit l'abſence de *Sadak* ; & ſans la prudence du chef des eunuques, il eût accablé la belle affligée à chaque moment par ſes importunités aſſommantes.

Doubor, qui connoiſſoit trop bien la vertu de *Kalaſrade*, pour ne pas ſentir que les marques fréquentes de l'inquiétude d'*Amurath* ne feroient qu'aigrir davantage le cœur ulcéré de la femme de *Sadak*, trouvoit chaque jour de nouvelles raiſons pour empêcher le ſultan d'aller au ſérail. Enfin, quand il vit qu'*Amurath* ne pouvoit plus réſiſter au violent deſir de voir ſa captive, il le prévint, en aſſurant *Kalaſrade* que *Sadak* vivoit encore, & qu'il étoit parti pour l'iſle où couloient les eaux de la fontaine d'Oubli.

La préſence d'*Amurath* renouvella tous les

chagrins de *Kalafrade ;* elle le regardoit comme le meurtrier de *Sadak ;* & toutes les expreſſions de tendreſſe dont il uſa en lui parlant, furent reçues avec une froideur qui lui annonçoit la réſolution d'un cœur qui n'avoit que de la haine pour lui.

Amurath, irrité de ce mauvais ſuccès d'une entrevue dont il ſe promettoit autre choſe que des froideurs, maudit le fidèle *Sadak*. Son ſerment l'empêchoit de ſe livrer à l'impétuoſité de ſes deſirs. Il médita d'autres projets de vengeance, & reſolut de tourmenter *Kalafrade* dans ceux qui lui étoient les plus chers.

Il la quitta bruſquement, avec la rapidité du tigre qui fuit devant les chaſſeurs qui le pourſuivent.

Ce fut alors qu'il donna ordre aux Janiſſaires d'aller prendre les enfans de *Sadak*, qui étoient avec leur grand-père *Mépiki* ſur la côte oppoſée de l'*Aſie*. Mais les Janiſſaires n'avoient pu exécuter entièrement ſes ordres cruels ; *Mépiki*, ayant pris la fuite avec les deux aînés, s'étoit dérobé à leur barbarie.

Amurath fit porter aux Janiſſaires la peine de leur négligence, puis ordonna qu'on diſpoſât les cinq autres enfans de *Sadak*, qui étoient dans les priſons du ſérail, à paroître devant lui.

Le lendemain, le monarque ſe rendit chez

Kalasrade ; & de ce ton impérieux qui glace les sens au lieu de donner de l'amour, il lui commanda de se rendre à ses désirs.

Kalasrade lui rappella son serment, & en fit le prétexte de sa résistance. Le sultan fut indigné qu'une femme, dans son sérail, dédaignât l'honneur qu'il vouloit bien lui faire.

L'orgueil & la fureur transportoient son ame. Il se fit amener le plus âgé des enfans de *Sadak :* c'étoit l'aînée de ses filles.

La jeune innocente parut devant *Amurath*, comme une victime dévouée à sa cruauté.

« *Doubor*, dit le sultan au chef des eunuques, » tire ton cimeterre, & frappe à mes pieds le » fruit maudit de l'amour de *Sadak* ».

Kalasrade avoit long-tems soupiré après la vue de ses chers enfans. Son cœur se réjouit quand elle apperçut *Rachal ;* & la petite *Rachal*, appercevant sa tendre mère, s'élança vers elle, sans faire attention aux ordres ni à la présence d'*Amurath*.

L'amour maternel transportant *Kalasrade*, elle tenoit sa fille étroitement serrée entre ses bras, la couvrant de ses tendres baisers, & l'arrosant de ses larmes. *Rachal* répondoit à ses transports par ses innocentes caresses.

Le barbare *Amurath* fut touché de cette scène attendrissante ; mais se rappellant aussi-tôt que

Rachal étoit fille de *Sadak*, il se roidit contre le doux sentiment de la commisération. La pitié fit place à la vengeance. *Amurath* ordonna à *Doubor* d'arracher *Rachal* des bras de sa mère & de l'immoler sur le champ.

A cet ordre du sultan, les yeux de *Kalasrade* étincelèrent de fureur : elle ressembloit à une lionne enragée dont les chasseurs ont forcé le repaire pour lui enlever ses lionceaux.

« Tyran, lui dit-elle, la mort seule pourra » me séparer de ma chère *Rachal*. Tu m'as en- » levé *Sadak* : son devoir fut triompher de son » amour ; mais une mère ne connoît point de » devoir plus sacré que celui de protéger ses » enfans contre la rage du tigre qui veut les » dévorer ».

« *Doubor*, dit *Amurath*, n'oses-tu donc ré- » sister à la volonté d'une femme ? Esclave, ne » devois-tu pas lire dans l'esprit de ton maitre ? » Frappe la mère & la fille. —Mais non, tu as » encore quatre autres victimes en ton pouvoir ; » va les immoler à mon amour mépriſé. Que » cette femme vaine & insensée apprenne ce » qu'elle doit à *Amurath*, son souverain ».

« Que dis-tu, tyran, reprit *Kalasrade* ? Quoi ! » *Camir*, l'image de son malheureux père ; » *Elphan*, l'aimable *Elphan*, dont la douceur » & la soumission charmoient le cœur de sa

» mère ; la belle *Ophu*, dont les jeux enfantins » étoient si plaisans ; la vive *Isadi*, qui sourioit » si tendrement aux caresses de *Kalasrade ;* quoi ! » ces tendres innocens tomberont sous le fer » meurtrier d'un esclave ? O *Alla !* toi qui, dans » ta faveur, m'accordas ces gages précieux de » l'amour de *Sadak*, daigne te souvenir des » maux que m'a coûté leur enfance, & ne per- » mets pas qu'un vil esclave détruise en un » moment des créatures enfantées dans la dou- » leur, & élevées avec tant de peines & de » soins ».

« Les vains discours d'une femme rebelle » t'ont-ils changé en pierre, dit *Amurath* à » *Doubor !* Tu restes interdit & pantelant, » comme un cerf réduit aux abois ! Esclave, » exécute mes ordres ; va me chercher les têtes » de ces quatre misérables, coupables des » crimes de leur père ».

Doubor obéit malgré lui. Il laissa le sultan dans l'appartement de *Kalasrade*, & vint au donjon du sérail, où étoient les quatre autres enfans.

Dès que *Camir* & *Elphan* virent le chef des eunuques, ils vinrent à lui ; & se saisissant de ses mains tremblantes, ils les baisèrent plusieurs fois par respect ; ils lui dirent qu'ils étoient charmés de le voir, ajoutant que le vilain noir

qui les gardoit ne leur avoit point encore apporté à manger.

Doubor, qui avoit toujours chéri les enfans de *Kalafrade*, ne fut point surpris de leur familiarité ; mais il ne put recevoir leurs innocentes caresses sans verser des larmes amères. Un ordre barbare le forçoit à tremper dans leur sang ses mains, qu'ils couvroient de leurs baisers.

Doubor les prit entre ses bras & les embrassa avec la tendresse d'un père. L'ordre étoit pressant. Il voulut étouffer tout sentiment de pitié. Déja le fer cruel étoit à moitié sorti du fourreau. Les pauvres enfans, effrayés, s'enfuirent avec précipitation à l'extrémité du donjon. *Doubor*, plus ému qu'eux, tomba par terre, hors d'état d'exécuter la volonté de son maître.

Amurath n'étoit pas moins irrésolu dans l'appartement de *Kalafrade*, que le chef des eunuques dans le donjon du sérail. Plusieurs fois il leva le cimeterre sur la tremblante *Rachal*, toujours il fut attendri par les larmes de la mère. La force de son amour combattoit sans cesse l'esprit de vengeance qui l'animoit. Le fer lui tomboit des mains, lorsqu'il pensoit que le même coup devoit frapper la mère & la fille.

Honteux de sa propre foiblesse, le sultan sortit, la fureur peinte dans les yeux. Il dit aux muets qui se trouvèrent dans la salle voisine de l'appartement de *Kalafrade* :

« Eſclaves, arrachez cette enfant des bras » de ſa mère inſenſée ; & avec vos mains, ar- » mées de griffes de fer, imprimez ſur ſon » viſage enfantin l'image de la mort ».

Les muets obéirent aux ordres de leur maître. Ils entrèrent chez *Kalaſrade ;* & ſans égard pour les larmes & les cris de cette tendre mère, ils lui arrachèrent brutalement la petite *Rachal*, qu'elle tenoit toujours étroitement ſerrée entre ſes bras.

Il lui fallut céder à la force. En vain elle invoquoit *Alla* ; elle appelloit *Sadak* ; elle oſa même prononcer le nom d'*Amurath*. Que n'inſpire point l'amour maternel ! Tout fut inutile. Les barbares exécutèrent en ſilence l'ordre du ſultan ; ils déchirèrent le tendre corps de *Rachal* avec leurs griffes impitoyables, & la jettèrent expirante aux pieds de ſa mère déſolée.

Kalaſrade n'attendit pas que les muets ſe fuſſent retirés pour prendre entre ſes bras le corps enſanglanté de ſa chère fille : elle le preſſoit contre ſon ſein palpitant ; elle le baignoit de ſes larmes inutiles. Dans l'excès de ſa douleur, elle s'écria :

« O prophète ! ſaint prophète ! daigne avoir » pitié de nos malheurs ; daigne jetter un coup » d'œil ſur cette victime innocente ; daigne » exaucer la tendreſſe d'une mère ; délivre

» *Rachal* des ombres de la mort; délivre-la, ô » prophète des juſtes » !

Cependant elle tâchoit d'arrêter le ſang qui ſortoit de ſes plaies; elle y mêloit les flots de ſes pleurs amers: elle s'écria, avec un ſoupir qui auroit percé le cœur même du cruel *Amurath* : « Ah, *Rachal! Rachal!* que le ciel ait » compaſſion de tes ſouffrances & de ma dou» leur » !

Le chef des eunuques, le viſage pâle & les mains ſanglantes, entra dans l'appartement de *Kalaſrade ;* & tandis qu'il ſe diſpoſoit à lui raconter une nouvelle ſcène d'horreur, il vit cette mère infortunée preſſant contre ſa poitrine les membres ſanglans de ſa chère *Rachal*, & s'efforçant en vain de retenir ſon dernier ſoupir.

Son cœur fut attendri à ce ſpectacle. Le fidèle eunuque s'empreſſa de ſeconder les ſoins de ſa douleur avec la tendreſſe d'un père.

« Hélas !.... les barbares !.... mère infor» tunée !.... O vertu !.... dit *Doubor*, d'une » voix entrecoupée, de quels traits cruels ont» ils percé ton cœur ! O malheureuſe *Kalaſ*» *rade !*.... *Rachal*, innocente *Rachal !* comme » ils ont défiguré, déchiré la parfaite image de » la beauté de ta mère » !

Kalaſrade ne s'apperçut de la préſence de *Doubor* que lorſqu'il fut auprès d'elle, & qu'elle

entendit les cris que lui arrachoit une compaſſion involontaire. Quand elle vit ſes mains ſanglantes s'avancer pour prendre *Rachal*, elle crut qu'il venoit ajouter à ſes malheurs, s'ils n'étoient pas encore à leur comble.

« Non, barbare, dit-elle, tu ne te repaîtras » pas des membres ſanglans de ma fille..... » Ciel! le voilà teint du ſang de mes autres » enfans! Tigre féroce, as-tu dévoré le cœur » palpitant de *Camir* & de ſes frères? Viens-tu » me demander celui de *Rachal?* Arrache le » mien, mais épargne ma fille »!

Doubor, frémiſſant, put à peine lui répondre.

« O *Kalaſrade!* dit-il, mère infortunée, dont » je reſpecte la vertu & plains les malheurs, je » ne viens point t'enlever les reſtes défigurés de » la belle *Rachal*: je cherchois *Amurath*. Que » ne puis-je réparer les maux qu'ils ont faits à » la mère & aux enfans! Que ne puis-je rappeler ta fille à la vie ».

« Ajouter l'inſulte à la cruauté! reprit vivement *Kalaſrade;* cœur endurci, oſes-tu bien » t'offrir à guérir des plaies profondes que tu as » faites? Je te vois les mains teintes du ſang de » mes quatre enfans, & tu viens me parler de » réparer leurs malheurs & les miens. Sans doute » tu as jetté leurs membres déchirés aux animaux des bois, cent fois moins féroces qu'*A-*

» *murath* & ſon eſclave *Doubor*. O mes enfans ! » les barbares ſe ſont abreuvés du ſang qui paſſa » de mes veines dans les vôtres ; ils ſe ſont raſ- » ſaſiés de la chair qui fut ma ſubſtance ! O » prophète ! délivre-moi de ces affreuſes pen- » ſées » !

« *Alla* ſait combien le cœur de *Doubor* fré- » mit aux ordres cruels d'*Amurath*, dit le chef » des eunuques ; mais à ce moment, ô *Kalaſ-* » *rade* ! rien ne me force à agir contre le ſenti- » ment de commiſération qu'*Alla* a mis en moi. » Si mon art ne me trompe point, je puis aiſé- » ment rappeller *Rachal* des portes de la mort ».

« Tu me trompes, dit *Kalaſrade*. Seroit-il » poſſible que ces mains ſanglantes, qui viennent » de donner la mort, fuſſent devenues des inſ- » trumens de vie ? .... Ah ! *Doubor*, pardonne » ce doute. *Doubor*, ſi tu rends la vie à ma chère » *Rachal*, je te pardonne tout. — Non, je ne » puis te pardonner le meurtre de mes enfans. » Que dis-je ? *Alla*, ô *Alla* ! Le déſordre de » mes diſcours annonce celui de mon eſprit. Je » ne ſais ce que je dis ; je ne ſais ce que je dois » dire. Mais toi qui ſais tout, je te remets le » ſort de ma fille, & non aux promeſſes trom- » peuſes de cet eunuque. Toi ſeul, ô *Alla !* » tu peux ranimer le ſouffle de la vie dans le » corps glacé de *Rachal* ; & ſi tu daignes te

» ſervir du meurtrier de mes enfans pour opé-
» rer ce prodige, c'eſt à toi ſeul que s'adreſſera
» ma reconnoiſſance ».

Doubor ne répondit point : ſon cœur attendri reſſentoit en ce moment une partie de la douleur de *Kalafrade*. Il tira de ſa poche une petite phiole, & en verſa quelques gouttes dans la bouche de *Rachal*, étendue ſur les genoux de ſa mère.

Le remède opéra d'abord, & produiſit un changement ſi merveilleux & ſi ſubit dans la petite *Rachal*, que les convulſions de la mort ceſsèrent à l'inſtant : elle ouvrit ſes beaux yeux bleus, qui recommencèrent à briller d'un éclat auſſi vif que l'étoile du matin.

Les pleurs de *Kalafrade* ceſsèrent de couler. Il ſembloit que *Doubor* eût rendu la vie à la mère, ainſi qu'à la fille. Son cœur, plein de ſentimens nouveaux, alloit ſe répandre en reconnoiſſance, lorſqu'un eſclave entre bruſquement & dit à *Doubor* de ſe rendre auprès d'*Amurath*.

Le chef des eunuques quitta *Kalafrade*. Le ſérail étoit en confuſion. Les Janiſſaires ſe plaignoient hautement de la tyrannie du ſultan. Ils lui demandoient *Sadak*, le brave *Sadak*, & ſes illuſtres enfans ſi dignes de leur père.

Amurath redoutoit les effets de leur rage. Il

avoit demandé le fidèle *Doubor* pour l'engager à appaiſer la révolte qui commençoit à éclater. Quand il vit le fidèle eunuque les mains fumantes de ſang, il perdit tout eſpoir. Son ame fut couverte des ombres d'une triſteſſe mortelle, comme la nuit répand ſes ſombres voiles ſur la face du jour.

« *Doubor*, dit *Amurath*, va laver tes mains » meurtrières dans l'Océan. Que toutes les » mers ſoient plutôt ſouillées de ton crime que » de laiſſer paroître une ſeule goutte de ſang, » qui pourroit coûter la couronne & la vie à » ton maître. O *Doubor ! Doubor !* à quel prix » je voudrois recueillir, s'il étoit poſſible, » le ſang précieux que tu as répandu aujourd'hui ? O mon fidèle eunuque ! va appaiſer » les clameurs des Janiſſaires ; mais que ta main » coupable cache le crime encore plus grand » de ton cœur. Sers-toi habilement du voile » épais de la diſſimulation. *Doubor*, ſi tu réuſſis.... dis-leur de ma part que *Sadak* ſera » rétabli dans tous les honneurs dûs à ſon rang, » à ſes ſervices, à ſes vertus : ſes enfans lui ſeront » rendus. Dis aux rebelles que je promets tout. » O prophète ! ſauve-moi de la mort dont je » ſuis menacé, je te conſacre le reſte de mes » jours » !

Doubor ſe mit en devoir d'obéir ; il alla trouver,

ver les Janissaires qui se disposoient à assiéger le palais du sultan. Il tâcha en vain de les ramener à des sentimens moins violens. Ils ne vouloient rien entendre avant qu'on leur eût rendu le brave *Sadak*.

Le chef des eunuques revint avec cette réponse vers *Amurath*, qui l'attendoit avec la plus vive impatience.

« Seigneur, dit l'eunuque tremblant, on ne » peut résister au torrent. Le nombre de tes » ennemis croît à chaque instant : leur fureur » augmente, & à moins que *Sadak* ne leur soit » rendu, ils font serment d'immoler à leur ven- » geance & le tyran & ses esclaves.

« C'en est donc fait, *Doubor*, dit *Amurath* » tremblant de peur ; je vais mourir. O vie ! ô » douce vie, tu vas me fuir pour toujours » !

« Illustre rejetton de la race Ottomane, ré- » pondit *Doubor*, ne permets pas que la crainte » t'empêche de songer à ta sûreté. Envoie d'a- » bord tes esclaves promettre aux révoltés que » dans peu d'heures on leur rendra *Sadak*. Je » profiterai de ces momens pour enlever tes » plus riches effets, & nous fuirons dans quel- » que ville voisine, dont tes fidèles sujets ne » refuseront pas de protéger leur sultan contre » une troupe de rebelles ».

« *Doubor*, dit *Amurath*, tes paroles me ren-

» dent la vie. Fais ce que tu jugeras à propos. » N'oublie pas sur-tout la belle *Kalasrade*; » qu'elle nous suive dans notre fuite avec les » muets & les esclaves ».

Ces derniers mots percèrent le cœur de *Doubor*; mais il jugeoit que l'obéissance auroit un double mérite dans des circonstances si fâcheuses.

Kalasrade, étonnée de son sort, & ne sachant ce que signifioit ce départ inattendu, fut conduite avec sa fille *Rachal* sur les côtes de l'*Asie*. *Doubor* ne les confia qu'à lui-même. *Amurath* suivit bientôt, déguisé en muet avec les esclaves du sérail.

Le fidèle *Doubor* conduisit la famille royale à *Iznimid*, où il annonça l'arrivée prochaine d'*Amurath*, & la révolte des Janissaires.

Abdulraham, gouverneur de la place, assembla aussi-tôt la garnison, & les troupes de la province vinrent se ranger sous les étendarts de leur sultan. L'armée augmentoit chaque jour.

Kalasrade étoit renfermée dans l'appartement des femmes d'*Abdulraham*; *Rachal*, sa chère *Rachal*, son unique consolation, étoit avec elle.

Les Janissaires avoient choisi le brave *Boluri* pour leur général. Ils n'ignorèrent pas longtems l'évasion d'*Amurath*. Ayant appris qu'il

s'étoit retiré à *Iznimid*, ils résolurent d'aller l'attaquer avant qu'il s'y fût fortifié, & que les troupes de la province eussent le tems de le joindre.

Abdulraham sortit de la ville pour s'opposer à la marche de *Boluri*. Il attaqua les rebelles, mais la victoire se déclara en leur faveur. Quelques fuyards vinrent annoncer au sultan la défaite du gouverneur. A cette nouvelle, *Amurath* sortit brusquement d'*Iznimid* pour chercher une autre retraite.

Boluri, profitant de sa victoire, marcha droit à *Iznimid*. En entrant dans la ville, il apprit que le sultan s'étoit retiré dans un château voisin, où il étoit soutenu par quelques troupes d'élite, qui n'avoient pu rejoindre assez tôt l'armée d'*Abdulraham*.

Ce château étoit aussi fortifié par la nature que par l'art. Le sultan s'y défendit plusieurs mois sans que les rebelles pussent l'y forcer.

Le siége fut long & pénible. Plusieurs Janissaires, ennuyés de rester si long-tems devant une place où ils n'avoient aucune espérance de faire un riche butin, étoient d'avis de lever le siége, de pénétrer dans les plus riches provinces de l'*Asie*, & de mettre au pillage toutes les villes qui n'embrasseroient pas le parti de la révolte. *Boluri*, leur général, étoit d'un avis contraire.

Il craignoit que le sultan, devenu libre, ne retournât à *Constantinople*, ne fortifiât son parti, & ne se mît en état de faire échouer leurs projets.

Ainsi, la mésintelligence se mit insensiblement dans l'armée des révoltés. *Boluri* étoit au-dessus des bassesses de l'avarice. On ne devoit pas compter qu'il permît le pillage. Quelques officiers trouvèrent le moyen d'introduire des esclaves dans la place avec des lettres où ils offroient au sultan de lui livrer *Boluri* vif ou mort, pourvu qu'il pardonnât à ses Janissaires.

Amurath promit tout. *Boluri* fut étranglé la nuit dans sa tente; & les Janissaires vinrent mettre leurs armes aux pieds d'*Amurath*.

Le sultan, hors de danger, oublia les obligations qu'il avoit à ceux qui venoient de trahir *Boluri*. Le premier usage qu'il fit de son autorité sur l'armée des rebelles, fut un ordre d'empaler indistinctement tous les chefs de la révolte.

Après cette sanglante exécution, il marcha vers *Constantinople*. Il n'eut pas de peine à s'y faire reconnoître. En peu de jours tout y fut presqu'aussi tranquille qu'auparavant. *Amurath*, rétabli sur le trône & dans le sérail qu'il avoit failli de perdre, continua à être méchant.

Sa passion pour *Kalasrade* se ralluma avec

plus de force que jamais. Le danger passé, le remords étoit étouffé. Affermi de nouveau sur son trône, il eut honte qu'un serment l'eût empêché jusqu'alors de satisfaire à ses desirs.

Doubor, à qui il confia ce qui se passoit dans son cœur, fit tout ce qu'il put pour le détourner de violer son serment. *Amurath* sentit que le fidèle & religieux eunuque s'opposeroit constamment à ce qu'il desiroit avec tant de passion. Il résolut de l'éloigner, au moins pour quelque tems.

Il le fit appeler, & le chargea d'aller porter quelques ordres assez peu importans à *Iznimid*, résolu de mettre à profit cette courte absence, pour triompher de la vertu de *Kalasrade*. C'étoit beaucoup que le sultan ne songeât pas à se délivrer par une voie plus violente d'un censeur importun.

Tandis que le tyran s'occupoit de ces pensées détestables, *Sadak* & son fils, ensevelis sous les rochers de l'isle d'Oubli, éprouvoient tout ce que la tempête a d'horreurs. Ce fut la nuit même du départ de *Doubor* de la ville d'*Iznimid*, qu'*Ahud* & son respectable père pensèrent périr mille fois dans l'affreuse caverne où la mer sembla les poursuivre pour les engloutir dans ses abîmes.

La piété de *Sadak*, & l'humble résignation d'*Ahud* purent seules adoucir en quelque sorte

les horreurs de cette nuit affreuse, jusqu'au lendemain matin que le soleil ramena le calme. Mais aux approches du jour, la marée remonta, & ils furent encore inondés, comme les pluies abondantes du solstice inondent l'insecte caché sous l'herbe.

Ils attendirent patiemment que la mer se retirât. *Sadak* sortit alors de la caverne avec son fils. Ils rampèrent entre le long de la côte étroite, à moitié plongés dans la mer; car la crainte de perdre l'assistance favorable du jour, leur fit hâter l'exécution de leur projet. Ils dirigèrent leur marche vers la gauche. Ils avoient dessein de tourner cette partie de l'isle qui étoit opposée au volcan, espérant que l'autre côté leur offriroit un accès plus facile.

Après un trajet pénible, ils ne se trouvèrent pas plus avancés qu'auparavant. L'isle, au contraire, sembloit encore plus inaccessible de ce côté que de l'autre. Les rochers minés par la violence des flots qui les battoient sans cesse, s'élevoient en voûtes sur leurs têtes, & formoient ainsi une barrière continue, excepté en quelques endroits où la mer s'étoit fait un passage entre deux montagnes; mais dans ces endroits-là-même, les flots agités tournoyoient rapidement, & formoient un gouffre qui engloutissoit tout ce qui entroit dans son tourbillon.

Sadak & ſon fils retournèrent à leur première caverne attendre que la marée revînt exercer leur patience. Un ſommeil de fatigue leur ôta pendant quelques heures le ſentiment de leurs maux. Le bruit de la mer qui montoit avec rapidité les réveilla : ils ſe levèrent pour n'être pas enſevelis ſous les flots.

Le peu de proviſions qu'ils avoient apporté, ſe trouvoit épuiſé. Le malheureux *Sadak* jetta un regard de compaſſion ſur ſon malheureux fils, excédé de fatigues, tourmenté par une faim cruelle, & dévoré par une ſoif brûlante.

Il lui reſtoit encore quelques gouttes de vin dans une petite phiole. Ce tendre père voulut les verſer ſur la langue altérée de ſon fils. *Ahud*, le généreux *Ahud*, refuſa ce ſecours, en preſſant ſon père d'en profiter lui-même. Un tendre combat s'éleva entre ces deux infortunés. *Sadak* voulut employer l'autorité paternelle pour faire prendre à ſon fils ce foible ſoulagement. *Ahud*, cédant aux tranſports de l'amour filial qui l'anime, reçoit la phiole des mains de ſon père; & avant que *Sadak* pût ſe défier de ſon deſſein, il verſe la liqueur dans la bouche du reſpectable vieillard, & le force de la boire juſqu'à la dernière goutte; puis ſe jettant à ſes pieds, il s'écrie :

« O mon père ! pardonne-moi la première

» désobéissance dont ton fils se soit rendu cou-
» pable. J'ai osé employer contre l'auteur de
» ma vie, la force que je tiens de lui. O mon
» père ! pardonne ma témérité ; ou plutôt écrâse
» ce fils présomptueux qui a pu se révolter con-
» tre les ordres & l'autorité de son père. O
» *Alla !* je ne mérite plus de vivre : mais épar-
» gne les jours de *Sadak* ».

« O *Ahud !* répondit le vénérable vieillard,
» ô mon fils ! *Alla* te pardonne : *Alla* bénira ta
» générosité. Tu as montré la force de ton bras
» contre ton père ; non, c'est la force de ton
» amour : la piété filiale a triomphé de la ten-
» dresse paternelle. Mais, hélas ! quelque chère
» que soit pour mon cœur cette marque de ton
» affection, je pense avec douleur que c'est aux
» dépens de ta vie que tu as voulu prolonger
» la mienne de quelques instans. Je touche au
» terme de ma carrière, & tu n'es qu'à l'entrée
» de la tienne. C'est toi, mon fils, que tu dois
» conserver ».

Les paroles de *Sadak* consolèrent le généreux *Ahud*. Il oublia les supplices que la faim lui faisoit éprouver, pour se livrer à la douceur qui suit une bonne action. Cependant l'ardeur de la soif le tourmentoit cruellement ; ses yeux, tantôt fixés sur son père, & tantôt levés vers le ciel, marquoient assez sa langueur.

« Mon fils, mon cher fils ! lui dit *Sadak*, la » mort dont tu m'as délivré pour quelques inſ- » tans me ſeroit moins cruelle, que le chagrin » que je reſſens de te voir ainſi expirant de » ſoif. O *Ahud !* fils barbare, je révoque le » pardon que je t'ai donné; tu m'ôtes une vie » mille fois plus chère que la mienne ».

Tandis que *Sadak* parloit, *Ahud*, emporté par l'excès de la ſoif, ſe déchire de ſes propres dents, & ſuce avidement le ſang de ſes veines. Ce ſecours, tout inhumain qu'il étoit, le ſoulagea pendant quelque tems. Il attendit avec patience que la marée leur permît, en ſe retirant, de chercher quelque moyen d'échapper à la mort.

En paſſant le long de la côte, *Sadak* apperçut l'eau qui ſortoit d'une ouverture aſſez étroite entre deux maſſes de rochers.

« Mon fils, dit ce père malheureux, atten- » dons ici le retour de la marée, & voyons ſi » l'eau paſſe au travers de cette ouverture. Peut- » être pourrons-nous y pénétrer ».

Ahud ſe livra au premier rayon d'eſpérance : s'aſſit avec ſon père, ſur la pointe d'un rocher, attendant en ſilence le retour de la marée.

La conjecture de *Sadak* n'étoit pas vaine ; l'eau entra avec rapidité entre les deux rochers, & ſembla s'y engloutir comme dans un gouffre.

« Quel que puisse être notre sort, dit *Sadak*, ce passage est le seul moyen qui nous » reste à tenter, pour échapper à la mort. Nous » sommes sûrs de mourir de faim sur cette côte » avant deux jours. *Ahud*, plongeons-nous » dans ce gouffre; nous y trouverons, ou la » récompense de nos travaux, ou la fin de nos » malheurs.

» Mon père, répondit *Ahud*, pourquoi nous » exposer tous les deux au danger? Restez sur ce » bord, je vais examiner l'issue de ce passage » étroit ».

Ahud n'espéroit aucun succès de son entreprise; il ne pensoit qu'à prolonger les jours de son respectable père.

Sadak en jugeoit autrement; il se rendit aux instances de son fils, dans la pensée qu'il réussiroit. *Ahud* lui promit de revenir, s'il étoit possible; aussitôt il se précipita dans le gouffre & disparut aux yeux de son père inquiet.

Sadak goûta pendant quelques instans les douceurs de l'espérance; il ne doutoit pas que son fils ne fût déja dans l'île. Mais lorsqu'il vit les eaux refluer, sortir d'entre les rochers avec autant de précipitation qu'elles y étoient entrées, & inonder la côte où il étoit; alors son espérance s'évanouit: il s'écria dans l'excès de sa douleur; « ô mon fils, mon cher fils! Perfide » Océan! tu m'as ravi mes deux fils ».

Le progrès de la marée l'obligea de retourner à la caverne; là plongé dans l'abîme de la douleur, il penſoit tour-à-tour à ſes enfans & à ſa chère *Kalaſrade*.

La faim ſe fit ſentir avec une nouvelle force; il l'appaiſa en dévorant le cuir de ſes pantoufles. Quand la mer entra dans la caverne, il ſe courba pour puiſer quelques gouttes de ſes eaux ſalées dans le creux de ſa main, & en humecter ſa langue.

Après le reflux, *Sadak* ſe rendit à l'endroit où il avoit vu ſon fils diſparoître à ſes yeux. Il n'attendoit que le retour de la marée pour ſe précipiter dans le gouffre; c'étoit la ſeule reſſource qui lui reſtât.

Le premier flot qui entra dans la fente du rocher, y porta *Sadak*; il fut long-tems jeté de côté & d'autre contre les pointes ſaillantes de la montagne, juſqu'à ce qu'enfin il apperçut la lumière du jour au travers des eaux; il étoit dans une cave profonde, creuſée dans le roc vif. Le fond en étoit étroit & inégal; l'ouverture en étoit large & élevée, la pente dure & rapide; & les eaux que le flux de la mer y apportoit, la rendoit fort gliſſante.

Cependant *Sadak* redoubla de courage; & quoiqu'il reſſentît de vives douleurs des meurtriſſures qu'il avoit reçues en paſſant ſous le

rocher, il gravit, à force de travail, la pente escarpée du précipice, & atteignit enfin le sommet.

En jetant les yeux autour de lui, il découvrit une vaste campagne plantée irrégulièrement de différens arbres chargés de fruits, & traversée par des ruisseaux dont les bords étoient émaillés de fleurs.

Le premier mouvement de *Sadak* fut de se prosterner la face contre terre, & d'adorer *Alla*, en lui adressant cette fervente prière :

« Etre suprême, ô *Alla!* ta créature chan-» tera éternellement tes louanges ; le malheu-» reux, dont tu daignes bénir les travaux, adore » ta bonté, dans les sentimens de la plus vive » reconnoissance ».

Sadak se leva : la campagne fertile avoit disparu. Il lui sembla que les eaux du gouffre le rejetoient sur la côte d'où il s'étoit précipité dans la mer quelques heures auparavant.

A cette vue, *Sadak* poussa un profond soupir. Il étoit confondu & stupéfait de ce changement inespéré ; mais quand il vint à penser que ce ne pouvoit être que l'effet d'une cause surnaturelle, il se roidit contre la tentation du désespoir.

« Si ce changement est le fruit de ma prière, » dit-il avec une humble résignation, je dois

» m'y soumettre. *Alla* le bénira ; car *Sadak* » adorera son dieu dans l'horreur de ces ro- » chers, comme au milieu d'une plaine agréa- » ble ».

A peine avoit-il fini de parler, tout-à-coup les flots de la mer s'élevèrent en sortant du gouffre avec un bouillonnement extraordinaire ; une femme habillée d'or parut sur la surface des eaux.

« Vertueux *Sadak*, dit le *génie Adiram*, je » te félicite de ton courage intrépide ; je m'es- » time heureuse d'être envoyée par le prophète » pour te consoler ; mais avant que je remontre » à tes yeux des merveilles que tu n'as vues » qu'un moment, permets que je t'introduise » sans danger dans cette place dont tu es sorti à » l'instant comme d'un songe ».

Les eaux s'arrêtèrent à l'entrée de la fente du rocher. Le *génie* & *Sadak* descendirent légèrement dans le précipice, d'où ils remontèrent avec la même aisance. *Sadak* reconnut la campagne fertile qu'il avoit déja vue.

Quand ils furent dans la plaine, *Adiram* dit à *Sadak*.

« Les arbres abaissent leurs branches char- » gées de fruits pour les mettre à ta portée : » répare tes forces épuisées, tu recevras ensuite » les instructions des *génies* protecteurs du genre » humain.

» Mais, répondit *Sadak*, puiſque telle eſt la » foibleſſe de l'homme, que ce qui lui ſemble » un bien, peut devenir pour lui un mal réel, » permets, ô *génie* bienfaiſant! que je com- » mence par adorer *Alla*, au nom duquel per- » ſonne ne ſera trompé. C'eſt lui qui fait mûrir » ces fruits, je dois remercier ſa bonté avant » que d'en faire uſage ».

Sadak ſe proſterna enſuite la face contre terre, & répéta cette prière :

« Etre ſuprême, ô *Alla!* ta créature chan- » tera éternellement tes louanges; le malheu- » reux dont tu daignes bénir les travaux, adore » ta bonté dans les ſentimens de la plus vive » reconnoiſſance ».

Adiram exalta la piété & l'humble réſignation d'un guerrier élevé ſous la tente & dans les horreurs des combats.

« Ta religion ſurpaſſe mes eſpérances, ô » *Sadak!* dit le *génie*, l'adverſité ranime la fer- » veur des hommes. Il n'eſt pas rare de les voir » recourir à leur dieu dans les jours de la diſ- » grace; mais il eſt encore plus ordinaire de les » voir oublier *Alla*, lorſque tout ſeconde leurs » deſirs. A meſure que la proſpérité croît, la » piété diminue dans leur cœur. Lorſqu'ils jouiſ- » ſent des biens qu'ils ambitionnoient, ils ne » ſongent plus à celui dont il les tiennent. La-

» mour-propre & la préſomption ſe nourriſſent » des douceurs de l'aiſance. L'homme le plus » indigne des dons du ciel les regarde comme » le prix de ſon mérite & le fruit de ſon habi- » leté. Heureux celui qui les reçoit avec recon- » noiſſance, en avouant humblement que la » gloire n'appartient qu'à *Alla*.

» O *génie !* reprit *Sadak*, mon cœur eſt fortifié » par tes pieuſes leçons ; mais hélas ! je ſens » qu'il ſoupire encore après *Ahud* que j'ai perdu, » & après *Kalaſrade* que j'ai laiſſée au pouvoir » d'un tyran.

» A l'égard d'*Ahud*, dit le *génie*, il n'eſt pas » encore tems que tu apprennes ſon ſort ; pour » *Kalaſrade*, elle ſouffre, pour avoir trop mé- » priſé une vie qu'*Alla* lui avoit ordonné de » conſerver. Ah ! pauvre *Kalaſrade*, l'oiſeau » d'*Amurath* ne peut pas te ſecourir long-tems. » Le ſerment d'un tyran ſans foi, eſt une corde » lâche, autour d'un pilier embraſé..... Mais » hâte-toi de conquérir les eaux de la fontaine » d'Oubli ; ne te laiſſes point rebuter par les » dangers. Tu as appris par expérience que les » périls les plus redoutables ſont ceux que l'on » n'apperçoit pas. La fontaine eſt cachée au » centre du volcan ; gravis ce mont embraſé ».

Le *génie Adiram* diſparut. *Sadak*, le brave & religieux *Sadak*, ayant pris quelques rafraî-

chiffemens, s'arma de courage, & s'avança vers la montagne qui jettoit sans cesse des flâmes.

La plaine le conduisit à une vallée profonde, couverte de buissons épais, qu'il eut toutes les peines du monde à traverser. Les branches & les broussailles manquèrent plusieurs fois sous ses pieds, & il tomba dans des précipices où il faillit de rester enseveli : ce ne fut qu'avec la plus grande peine qu'il put en sortir, à l'aide de ces mêmes branchages qui l'avoient trompé.

Au sortir de cette vallée épineuse, il trouva une rivière rapide qui couloit entre les rochers ; elle avoit pour source une cataracte élevée, dont les eaux tomboient avec un bruit épouvantable, en se partageant dès le haut, pour former deux torrens qui rouloient leurs flots impétueux des deux côtés de la montagne.

Sadak fut saisi d'étonnement à la vue de cette terrible chûte d'eau. Il resta immobile, également incapable & d'avancer & de revenir sur ses pas.

Il se trouvoit entre deux torrens dont la rapidité lui ôtoit toute espérance de pouvoir tourner à droite ou à gauche. Tout le parti qui lui restoit à prendre, étoit d'essayer de grimper sur le rocher escarpé qui s'avançoit entre les deux cataractes.

Il s'y détermina courageusement; la nature frémissoit à cette généreuse résolution. Sans écouter ce mouvement de frayeur involontaire, il se jette sur le rocher, & se servant des pieds, des mains & des dents, il rampe avec une fatigue incroyable sur sa pente glissante.

Les eaux impétueuses des deux cataractes l'inondoient à tout moment, & avec d'autant plus d'abondance, qu'il grimpoit plus haut. Elles emportoient quelquefois des pièces de rocher qui le frappoient en tombant, & dont il risqua d'être renversé.

Il atteignit enfin une espèce de petite terrasse formée par une partie du rocher plus avancée que le reste. La fatigue l'obligea d'y rester étendu quelques instans; un mouvement naturel le porta à avancer la tête, pour voir à quelle hauteur de la montagne il étoit parvenu. Il trembla en contemplant le chemin qu'il avoit fait: il ne pouvoit comprendre comment il avoit pu faire un pas sur un rocher nud: sa vue se troubla; mille couleurs jouoient devant ses yeux; il lui sembla que le rocher croûloit, l'emportoit dans sa chûte & l'écrasoit sous ses débris.

Dans cette espèce de délire, causé par un épuisement d'esprits, la nature s'oublia elle-même pendant quelques minutes. *Sadak* fut saisi d'un tremblement violent, malgré la force d'ame

qui le soutenoit. Dans ces agitations involontaires, il roula le long du rocher qu'il avoit eu tant de peine à gravir. Il ne s'apperçut de son égarement & de son malheur, qu'au milieu de sa chûte; la vue du danger lui donnant alors de nouvelles forces, il s'attacha fortement au rocher avec les mains, & regagna la terrasse, où il ne fut plus tenté de regarder le pied de la montagne. Il tourna plutôt les yeux vers le sommet, pour voir le chemin qui lui restoit à faire.

Il y monta plus aisément qu'il ne pensoit. La cîme lui offrit un lac très-large qu'il lui falloit passer avant d'arriver au volcan. Le volcan brûloit sans cesse; l'air étoit obscurci par la fumée épaisse qu'il poussoit, & infecté d'une odeur de soufre insupportable.

Sadak ne songea d'abord qu'à passer le lac à la nage. Le courant étoit rapide; il risquoit d'être entraîné par la violence des flots, & précipité de toute la hauteur du rocher dans l'un des deux torrens, où il eût péri sans ressource.

Le danger ne l'arrêta point. Il se précipita dans le lac; & nageant avec autant de force que d'habileté, il atteignit bientôt l'autre bord.

Ici *Sadak* fut assailli d'une grêle de pierres & de charbons ardens que vomissoit le volcan. Pour s'en garantir, il arracha une grande quantité de roseaux humides qui croissoient sur les

bords du lac & les mit sur sa tête, pour se préserver des matières calcinées qui pleuvoient de toute part.

En cet état, il s'avança au travers des cendres ardentes qui lui brûloient les pieds, & au milieu d'une atmosphère sulphureuse, qui le suffoquoit presque. Il vint au bord d'une cave énorme, au centre de laquelle couloit un petit ruisseau d'eau noire.

Sadak ne doutant plus que ce ne fût-là la fontaine d'Oubli, se jetta dans la cave, en courant précipitamment vers le ruisseau. Il vit, à quelques pas de la source, une jeune fille, assise dans une attitude douce & aisée. Elle se leva à l'approche de *Sadak*, & le félicita sur son heureuse arrivée.

« Généreux étranger, lui dit-elle, il y a » deux cents égires que personne n'a pénétré » dans ces lieux terribles. Mais vous pouvez » goûter des eaux de la fontaine d'Oubli, & » jouir de l'immortalité ».

En disant ces mots, la déesse (car elle n'avoit point l'air d'une mortelle) puisa des eaux dans une tasse d'or & la présenta à *Sadak*. Celui-ci détourna doucement la tasse, & répondit ainsi :

« Belle gardienne de cette source enchantée, » excusez mon refus. Ce n'est pas pour moi que » je suis venu chercher les eaux de la fontaine

» d'Oubli. Un ſerment fatal m'a fait entre-
» prendre ce pénible voyage. Je ſuis un miſé-
» rable exilé de l'empire *Ottoman*, qui viens
» conquérir dans ces lieux, pour prix de mes
» ſuccès, une mort mille fois plus cruelle que
» ne l'a été celle de ceux qui y ont échoué ».

« Eh bien! reprit la belle nymphe, bois des
» eaux d'Oubli, & perds pour jamais le ſouve-
» nir des cruautés d'*Amurath* : que tes premières
» penſées s'anéantiſſent ; que ton être ſe renou-
» velle & renaiſſe, pour goûter les douceurs
» d'une ſcène variée de plaiſirs. Oublie tes
» fautes & tes peines paſſées. Que ton eſprit,
» dégagé du poids accablant des années qui
» courbe ton corps, prenne des ſentimens nou-
» veaux ; que les moindres traces d'une vie
» malheureuſe s'effacent pour jamais. Livre-toi
» aux illuſions brillantes & flatteuſes de l'eſ-
» pérance : que le ſonge du plaiſir joue devant
» ton imagination. La ſanté, les honneurs, les
» richeſſes, la réputation, la volupté, occu-
» peront tour-à-tour ton eſprit, partagé entre
» ces différens objets ; & la penſée des maux
» que tu as ſoufferts autrefois ne troublera point
» cette douce rêverie ».

« De tels plaiſirs, répondit *Sadak*, peuvent
» captiver des malheureux, dont la conſcience,
» déchirée de remords, a raiſon de ſouhaiter
» que le ſouvenir importun de leur vie paſſée

» soit entièrement effacé. Pour moi, ô nymphe! » au milieu des maux extrêmes que j'ai soufferts, » j'ai toujours eu la consolation de ne les avoir » ni cherchés, ni mérités ».

« L'orgueil est une marque de folie, plutôt » qu'une preuve de mérite dans l'homme, répli- » qua la gardienne de la fontaine d'oubli. Les » mortels, aussi vains que foibles, aussi présomp- » tueux qu'ignorans, s'égarent d'erreurs en er- » reurs: ils flottent dans l'incertitude du doute. » Plus aveugles à mesure qu'ils avancent dans » leur carrière, quand ils paroissent au grand » jour, ils voudroient que le passé n'eût jamais » été ».

« *Génie* tutélaire de ces lieux, répondit *Sa-* » *dak*, ce n'est point par une vaine présomp- » tion que je refuse le don que vous m'offrez. » Le témoignage de ma conscience m'assure » que je n'ai point cherché le mal. Je remercie » le prophète de m'avoir soutenu au milieu des » tentations de la vie. J'estime trop les graces » que j'ai reçues du puissant *Alla* pour en vou- » loir perdre le souvenir, & oublier les senti- » mens de reconnoissance où j'ai trouvé tant de » douceurs. J'ai reçu l'adversité comme un don » du ciel propre à fortifier ma foi. Les revers » ont été pour moi des sources de bénédictions, » des encouragemens à la vertu: les oublier,

» ce seroit une basse ingratitude. Tous mes
» jours n'ont pas été malheureux ; la pensée
» d'un état dont j'ai goûté autrefois les délices,
» m'est trop chère pour vouloir la perdre : ce
» seroit me rendre à jamais indigne de la misé-
» ricorde de mon Dieu. Un moment du souve-
» nir précieux de la fidélité de *Kalasrade* est
» plus doux à mon cœur, que dix ans de vo-
» lupté entre les bras d'une nouvelle amante. O
» *Codan*! je ne t'oublierai point : ta piété envers
» *Mépiki* sera toujours présente à mon esprit. Et
» toi, ô mon fils *Ahud*! quoique tu sois aussi
» perdu pour moi, ton image restera gravée
» dans le cœur de ton père, avec ta dernière
» action. O *Ahud*! nom vertueux ! sans doute
» tu jouis à présent de la vue du prophète. Tu
» reçois le prix immortel de ta piété : pour cette
» goutte de vin dont tu abreuvas la langue alté-
» rée de ton père, tu puises le bonheur dans
» une source intarissable. Du paradis, où tu n'as
» plus rien à craindre de la méchanceté du ty-
» ran, contemple les restes de la triste & ver-
» tueuse famille d'*Elar*. Et toi, illustre auteur
» de ma vie, maudis à jamais ton fils ingrat, s'il
» songe à perdre le souvenir de la sainte reli-
» gion dont il reçut de ta bouche les premiers
» principes. Peut-être après avoir bu de ces
» eaux, j'oublierois *Alla* & son prophète, pour
» me faire chrétien ; ou, à l'exemple des mau-

» vais *génies*, transporté d'une insolence orgueil-
» leuse, j'oserois me révolter contre le maître
» tout-puissant du ciel & de la terre ».

« Généreux *Sadak*, répliqua la belle nymphe,
» toi seul entre les hommes méritois de réussir
» dans une conquête aussi difficile que celle que
» tu as entreprise. Tu en connois le prix. Prends
» cette tasse d'or, & va porter au sultan les
» eaux d'oubli qu'elle contient. Ne crains point
» les dangers du retour. Car aussi-tôt que la
» tasse sera dans ta main, tu te trouveras trans-
» porté aux portes du sérail d'*Amurath* ».

« Mais, ô vierge aussi pure que belle! dit
» *Sadak*, avant que je reçoive de ta main ce
» don inestimable, ne pourrois-tu point m'ap-
» prendre ce qu'est devenu le vertueux *Ahud*,
» la gloire de ma vieillesse » ?

« J'ignore le sort d'*Ahud*, répondit la nym-
» phe; je sais seulement que tu es le seul des
» hommes qui ait réussi dans la conquête des
» eaux d'oubli ».

En achevant ces mots, elle donna la coupe d'or à *Sadak*. Dès qu'il l'eut prise, la nymphe, la fontaine, la caverne & la montagne disparurent, & il se trouva aux portes du palais d'*Amurath*.

Les janissaires reconnurent les traits de leur ancien général; & le peuple en tumulte annonça

le retour de *Sadak*, par ſes cris d'allégreſſe.

Les eſclaves coururent à l'appartement d'*Amurath ;* les eunuques ſe hâtèrent de l'introduire en triomphe en la préſence du ſultan.

Sadak entra d'un air reſpectueux & noble. Il tenoit en main la taſſe d'or pleine des eaux tant deſirées. Le ſultan étoit aſſis ſur un ſopha de velours cramoiſi, brodé en or & relevé de pierreries.

Sadak ſe proſterna trois fois devant ſon ſouverain. *Amurath* fut ému ; & pour avoir moins de témoins de ſon émotion, il fit ſigne aux eunuques & aux courtiſans qui l'entouroient de ſe retirer.

Reſté ſeul avec *Sadak*, il ſe remit du premier mouvement de ſurpriſe qu'il avoit éprouvé, & dit fièrement au brave & reſpectable vieillard :

« Eſclave, as-tu réuſſi dans la commiſſion » dont je t'avois chargé ? ou viens-tu m'apporter » ta tête en tribut » ?

« Puiſſant maître de l'empire *Ottoman*, ré» pondit *Sadak*, le grand *Alla* que je ſers a béni » l'entrepriſe & le voyage de ton eſclave : *Sa*» *dak*, couronné de gloire, vient t'offrir ſa con» quête ».

« Maudit ſoit *Sadak* & ſa gloire, reprit vive» ment *Amurath ;* eſclave préſomptueux, ton » orgueil ſera humilié. Crois-tu l'emporter ſur » ton ſouverain ? Penſes-tu qu'*Alla* te réſer-

» voit des délices supérieures à celles dont jouit » *Amurath* » ?

« La bonté d'*Alla* m'a soutenu dans les dan- » gers que j'ai courus pour satisfaire au serment » que j'avois fait, répondit *Sadak ; Alla* étoit » avec moi, sa divine présence m'encourageoit, » sa lumière m'éclairoit, sa miséricorde adou- » cissoit les horreurs que j'ai vues ».

« Tu blasphêmes, vil esclave, dit le sultan » furieux ; tu ments avec impudence. *Alla* n'a » point béni l'esclave au-dessus de son maître. » Ton cœur orgueilleux s'est flatté d'un vain » espoir ; & *Alla* a permis ta présomption, pour » la tromper d'une manière plus sensible. Ton » maître s'est vengé au gré de sa volonté ; j'ai » brûlé ta maison, massacré tes enfans, & forcé » *Kalasrade* à m'accorder des faveurs que tu te » croyois réservées. A présent maudis ton Dieu, » & meurs ».

« Tyran, le crime triomphe, dit *Sadak ;* j'ai » donc apporté pour moi ce breuvage enchanté : » il m'est nécessaire ».

» Esclaves, s'écria le sultan avec un empor- » tement furieux, hâtez-vous d'ôter cette coupe » précieuse des mains de ce malheureux. Qu'il » n'ait pas la consolation d'oublier des malheurs » qu'il a trop mérités ».

A ces cris, les esclaves entrèrent, & arra- chèrent la tasse d'or des mains de *Sadak*.

« Rendez-moi la coupe, ou donnez moi la » mort, dit *Sadak* aux eſclaves ».

» Ni la mort, ni le précieux breuvage, reprit » *Amurath*. Je me charge, moi, du ſoin de » conſoler ton cœur. Tu ſeras enchaîné dans la » priſon la plus obſcure de la tour. Chaque jour » je viendrai t'entretenir des délices que j'aurai » goûtées la nuit précédente dans les bras de » *Kalafrade*: je te peindrai nos combats amou- » reux, ſa réſiſtance qui accroît le feu de mon » amour, & la douceur de ma victoire. Lorſque » je vogue ſur l'océan de l'amour, la douce » haleine de *Kalafrade* eſt pour moi un vent fa- » vorable qui me pouſſe doucement au port ».

« Tyran, cent fois plus vil que tes eſclaves, » dit *Sadak*; ta foi violée, ton ſerment mépriſé » ta gloire ſouillée, n'attirent point encore ſur » toi la foudre d'*Alla*! Je n'appellerai point ſa » vengeance. Ton cœur eſt ton bourreau. Quoi- » que tu me refuſes, & la mort pour terminer » mes malheurs, & les eaux d'oubli pour en » perdre le ſouvenir, le pauvre *Sadak* aura tou- » jours l'avantage ſur le puiſſant monarque de » l'*Aſie*. Je ne ſuis point déchiré de remords » comme le tyran qui m'opprime ».

« Eſclave, dit *Amurath* d'un ton cruel, » j'aime à entendre les expreſſions de ta pieuſe » réſignation. Mais, ſache pourtant que ta mort » paiera ton imprudence, ſi tu ôſes encore in-

» sulter ton maître. Ne crois pas, malheureux! » que je m'applaudisse d'avoir violé mon ser- » ment. Non, la vertu & la religion triomphent » dans mon cœur. L'excès de ma passion l'a » emporté sur l'amour du devoir. Je ne me suis » livré qu'en tremblant au plaisir que j'ai goûté » dans les bras de la belle *Kalasrade*, & le sou- » venir en est suivi de remords; je l'avoue: » mais je t'aurai l'obligation de m'avoir délivré » de ces pensées importunes; & toi, tu auras » le dépit d'avoir contribué malgré toi à mon » bonheur. Les eaux d'oubli sont destinées pour » moi & pour *Kalasrade*. *Kalasrade* oubliera » *Sadak*, & se livrera amoureusement à la pas- » sion du sultan. *Amurath* oubliera la vertu & la » religion qui combattent dans son ame une » passion qu'il chérit. Esclaves, donnez-moi la » coupe. Adieu, vertu; adieu, religion; adieu » les remords que vous m'inspirez; adieu, vos » misérables leçons qui n'ont servi qu'à répandre » l'amertume sur mes plaisirs. Mais, esclaves, » vous aurez soin de me faire souvenir que j'ai » juré la mort de *Sadak* ».

Le sultan féroce prit la coupe des mains des esclaves. Puis regardant avec un souris barbare le pauvre *Sadak*, il lui dit d'un ton insultant: « Heureux époux de *Kalasrade*, vois avec quelle » grace ton seigneur salue son esclave. Je bois » ces eaux pour ressembler à *Sadak*. Lorsque

» *Kalafrade* en aura goûté, elle oubliera que je » suis *Amurath*, & m'aimera comme elle aima » *Sadak* ».

Alors le tyran but avidement une partie de la liqueur noire contenue dans la taſſe d'or. Auſſi-tôt l'effet cruel s'en fit ſentir, en portant la mort avec l'oubli dans les veines d'*Amurath*.

Sadak, ſurpris, admira les voies extraordinaires de la bonté & de la juſtice d'*Alla*. Les eſclaves voulurent en vain ſecourir *Amurath*. Voyant leurs ſoins inutiles, ils ſe jettèrent aux pieds de *Sadak*, & le reconnurent d'avance pour leur ſultan, ne doutant pas que les janiſſaires ne le proclamaſſent ſur le champ empereur de *Conſtantinople*.

« Maître de notre vie, dirent-ils d'une voix » unanime, *Alla* punit la méchanceté d'*Amu-* » *rath*; il le punit de la violation de ſon vœu, » & des maux dont il a accablé la famille d'*Elar*. » O *Sadak*! tu nous vois proſternés à tes pieds: » nous attendons tes ordres pour jetter ce ca- » davre en proie aux oiſeaux de l'air ».

« Miſérables, dit *Sadak*, je ne cherche point » le pouvoir que vous me déférez. Faites avertir » le fidèle *Doubor*: qu'il apprenne aux ſujets de » l'empire *Ottoman* la perte qu'ils viennent de » faire ».

« Illuſtre héritier de la puiſſance d'*Othman*, » repondirent les eſclaves, *Doubor* eſt allé à

» *Iznimid*, par les ordres d'*Amurath*, pour des » affaires d'état ».

« Eh bien ! reprit *Sadak*, faites voir aux sol- » dats le corps mort de leur sultan. Puisqu'il n'a » point laissé d'héritier de son sang, c'est à eux » de mettre la couronne sur la tête de celui » qu'ils croiront le plus propre à la porter. Pour » moi qui suis maudit dans ce que j'ai de plus » cher, je n'ai garde de rechercher un tel hon- » neur. La grandeur m'est devenue insuppor- » table. *Kalasrade*, ô vertueuse *Kalasrade* ! hélas ! » ils t'ont deshonorée ! *Sadak* doit cacher sa » honte dans l'antre des rochers ».

Le bruit de l'arrivée de *Sadak* & de la mort d'*Amurath* se répandit bientôt dans tous les appartemens du sérail. Tandis qu'une partie des officiers s'empressoit de nommer *Sadak* sultan de l'*Asie*, les autres se rendirent chez *Kalasrade*, pour lui porter cette double nouvelle.

« Est-il revenu, dit *Kalasrade* avec transport ? » S'il vit, tous mes maux sont passés comme le » songe de la nuit ; & je me lèverai au jour de » la constance & de l'amour. Conduisez-moi » vers mon bien-aimé. Où est-il ? Que je lui » donne le baiser de l'amour ».

Elle se fit conduire vers *Sadak*. Il étoit dans l'appartement royal au milieu de ses gardes. *Kalasrade* tomba à ses pieds, & les arrosa de ses larmes.

Sadak ne put la voir sans éprouver un sen-

timent mêlé d'amour & de fureur. Son ame, partagée entre la tendreſſe & le reſſentiment, ne ſavoit quel accueil lui faire. Sa langue ne put proférer une ſeule parole. Quand il la vit à ſes pieds, il s'inclina vers elle, mais ſans parler.

« Quoi! dit *Kalaſrade* au comble de la ſurpriſe, roi de mes penſées & de mes affections, eſt-ce l'excès de la joie qui te rend muet & immobile? Malheureuſe que je ſuis! Pourquoi n'ai-je pas préparé ton cœur à cette entrevue? *Sadak*, ô *Sadak!* mon bien-aimé! daigne jetter un regard d'amour ſur la plus tendre des femmes. Hélas! gardes, dit-elle en ſe tournant vers les eunuques, *Sadak* reſte immobile la face contre terre. La mort n'a pas étendu ſa main ſur ſa tête; mon bien-aimé n'a pas bu le reſte de la coupe fatale ».

» Hélas! dit foiblement *Sadak*, plût au ciel que j'euſſe bu des eaux de la fontaine d'oubli, lorſque la nymphe m'en préſenta » !

« Tu parles, ô *Sadak!* reprit *Kalaſrade*, tu parles, & ce n'eſt point à moi! Quel terrible accueil! & qu'en dois-je augurer? Ne ſuis-je plus *Kalaſrade*? ou n'es-tu plus *Sadak*, le bien-aimé de mon cœur » ?

La tendre *Kalaſrade* tomba évanouie entre les bras des eſclaves.

Sadak, la voyant en cet état, ſe leva précipitamment, & la prit entre ſes bras.

« Ame de mon ame, s'écria-t-il, ouvre tes » yeux, regarde le malheureux *Sadak*. O *Ka-* » *lasrade !* c'eſt *Sadak* qui t'appelle; reconnois » le ſon de ſa voix ».

« Tu m'appelles, reprit *Kalaſrade* d'une voix » preſque éteinte. Tu m'appelles, moi qui ai » ſoupiré ſi long-tems après ton retour. Tu rap- » pelles *Kalaſrade* à la vie. O *Alla !* épargne- » moi, j'appartiens à *Sadak*.

« Quel affreux ſouvenir tu renouvelles ! dit » *Sadak ;* penſée cruelle ! Plût au ciel que *Ka-* » *laſrade* n'appartînt qu'à *Sadak ;* que je puſſe » preſſer ton cœur contre le mien, & dire avec » vérité : *Kalaſrade* eſt à moi ſeul ».

« Oui, tu peux le dire, ô *Sadak !* dit *Ka-* » *laſrade*, d'un ton plus animé; je ſuis à toi ſeul, » & je ne pourrois être à un autre. Les menaces » & les promeſſes d'*Amurath* n'ont pu éteindre » ni affoiblir le feu de mon amour, ni m'inſpi- » rer d'autres affections ».

« Infortunée *Kalaſrade*, répartit *Sadak*, *Alla* » ſait combien j'ai compati à tes malheurs; mais » ne cherche point à me déguiſer baſſement un » crime qui n'eſt pas le tien, mais plutôt celui » du tyran & de ſa brutale paſſion. Sans doute » tu ne voudrois pas recevoir *Sadak* dans des » bras ſouillés du plus grand des crimes ».

« Ciel ! s'écria *Kalaſrade*, de quoi me ſoup-

» çonne *Sadak?* Je te le jure par l'amour même ; » je n'ai point ajouté le déshonneur à tes autres » malheurs ».

« Femme perfide, dit *Sadak*, d'un ton in- » digné, le tyran s'eſt vanté lui-même de ſon » crime ; il a ſouillé mes oreilles par le récit » infâme des excès de ſa paſſion ».

A ces mots, *Kalaſrade*, confondue, regarda tendrement *Sadak*. Le torrent de ſes larmes s'arrêta. Sa contenance exprimoit l'excès de ſon étonnement. Il n'étoit plus queſtion d'avoir recours aux proteſtations : l'amour ſeul pouvoit convaincre *Sadak* de ſon innocence.

Son cœur fut ému ſans être déſabuſé ; mais ſa conſcience lui reprochoit la cruauté avec laquelle il augmentoit les malheurs d'une femme dont le crime ſuppoſé eût été involontaire.

« O vertueuſe *Kalaſrade!* dit-il, en la preſ- » ſant entre ſes bras, pardonne un injuſte ſoup- » çon, qui te prouve l'excès de ma tendreſſe. » Tu venois chercher quelque ſoulagement à » tes longues ſouffrances : plus cruel qu'*Amu-* » *rath*, j'ajoute aux maux dont il t'accabla ».

« Une parole de *Sadak* peut me faire perdre » le ſouvenir de tous mes maux, répondit *Ka-* » *laſrade ;* un reproche de ſa bouche m'eſt plus » inſupportable que tout le reſte ».

Sadak répliqua en peu de mots & d'un ton réſolu : « Quelque

« Quelque accablant que soit pour moi le » malheur que je crains, il doit l'être encore » davantage pour *Kalasrade*. Mais il convient » mal à des époux aussi infortunés que vous & » moi, de se donner en spectacle à tout un peuple » sur le plus brillant des trônes du monde. » C'est pourquoi, ô *Kalasrade!* souffrez que je » parle aux janissaires, & je reviendrai pleurer » avec vous nos malheurs communs ».

La belle *Kalasrade* se retira, fondant en larmes, & désespérant de regagner jamais le cœur de *Sadak*.

Sadak donna audience aux officiers de l'armée, aux visirs & aux bachas de l'empire *Ottoman*. Il refusa l'honneur qu'ils lui déféroient; mais ses refus ne les empêchèrent pas de le nommer leur sultan, & il se vit contraint, malgré lui, d'accepter l'empire.

L'air retentit des acclamations de l'armée & du peuple. L'allégresse régnoit par-tout.

Au milieu de ces cris de la joie publique, un messager vint au serail annoncer le retour de *Doubor*.

Au nom de *Doubor*, *Sadak* sembla respirer. Un rayon d'espérance commença à luire dans son ame. Il envoya ses visirs à la rencontre du chef des eunuques, en leur recommandant de le lui amener d'abord.

Doubor, qui avoit appris la révolution subite qu'avoit causé la mort d'*Amurath*, se hâta de venir se jetter aux pieds de *Sadak*.

« Puisque celui que je servis & honorai long-» tems n'est plus, dit le fidèle eunuque, *Dou-*» *bor* applaudit au choix qui couronne la vertu » de *Sadak*. Pardonne-moi, ô sultan! si je joue » mal devant toi le rôle d'un courtisan. Elevé » dès ma jeunesse sous l'œil gracieux d'*Amurath*, » comblé de ses bienfaits, sa mort m'a arraché » des pleurs. Je les dois, sinon à ses vertus, » au moins à ses bontés pour moi ».

« *Doubor*, répliqua tristement *Sadak*, tu n'es » pas le seul que cette mort afflige; *Kalasirade* » la ressent encore plus vivement que toi: un » deuil éternel est le partage de *Sadak* ».

« Magnifique seigneur, dit le chef des eu-» nuques, *Amurath* auroit-il osé violer la sain-» teté de son serment »?

« Oui, *Doubor!* Tu me le demandes, esclave, » reprit fièrement *Sadak*; crois-tu m'en impo-» ser par ce doute apparent. Je te soupçonne » d'avoir été le confident, peut-être le complice » de son crime. J'aurois supporté patiemment » tout autre malheur: celui-là m'accable ».

« Seigneur, dit *Doubor*, avec une noble as-» surance, permettez que je vous suive dans » l'appartement de *Kalasirade*; il y a là quelque

» mystère : on cherche à troubler votre repos ».

« Voiler par un discours ambigu un mal » qu'on ne peut réparer ; c'est le devoir d'un » esclave, dit *Sadak* ; mais je ne me laisse point » tromper aux vains discours d'une femme. J'ai » vu *Kalasrade* ; mes yeux ont vu la beauté » déshonorée de celle que j'aimai. O prophète ; » saint prophète ! où étoit ton œil, qui voit » tout, lorsque la passion féroce d'*Amurath* » souilla la pureté de *Kalasrade* » ?

« Puissant & généreux *Sadak*, répondit *Dou-* » *bor* ; en se jettant à ses pieds, je t'en conjure ; » n'accuse point la belle & vertueuse fille de » *Mépiki*, avant d'être sûr du mal que tu re- » doutes. N'accuse point la bonté de notre pro- » phète, qui n'a jamais abandonné ceux qui » mettent leur confiance en lui ».

« *Doubor*, dit *Sadak*, je sais que tu as tou- » jours servi fidèlement ton dieu & ton prince ; » tu as su accorder la soumission dûe au sultan » *Amurath*, avec l'obéissance que tu dois éga- » lement à *Alla* ; j'y consens, passons chez *Ka-* » *lasrade*. Puissent mes soupçons être vains » !

Le chef des eunuques précédoit le nouveau sultan. Ils traversèrent les appartemens par où *Sadak* avoit été traîné autrefois comme un malheureux, par les ordres d'*Amurath*. Les portes s'ouvrirent à sa présence. Il parut dans

l'appartement de *Kalasrade ;* elle étoit assise sur un sopha, au milieu de ses femmes.

La belle sultane se leva brusquement, & d'un air effrayé, elle s'écria, en parlant à ses esclaves : « Quel est le téméraire qui ose jouer bassement » la majesté d'*Amurath ?* Vil esclave, qui que » tu sois, sors, ou, j'en jure par ma beauté, le » dieu *Amurath* va t'immoler en sacrifice à notre » amour ».

« O prophète ! dit *Sadak*, stupéfait de cet » accueil, quel changement, & que m'annonce-» t-il ? O *Kalasrade !* ne reconnois-tu point » *Sadak*, ton ami ; *Sadak*, qui vient dans le » dessein d'être désabusé, & de perdre ses » soupçons ? Je serai au comble de la joie, » quand tu m'auras convaincu que tu n'as point » cédé à la passion infâme d'*Amurath* ».

« Malheureux ! reprit *Kalasrade*, avec une » fierté affectée, tu oses blasphémer *Amurath* » & son amour ! Ma joie égala son emporte-» ment : une feinte résistance augmenta son » amour & la volupté qu'il me fit éprouver. » Mais toi, esclave grossier, donne-toi de » garde d'avilir, par tes caresses féroces, une » beauté qui a su captiver le cœur de ton » maître ».

« *Alla*, ô *Alla !* s'écria *Sadak*, qu'ai-je en-» tendu ? N'ai-je donc vécu jusqu'à ce jour que

» pour entendre *Kalafrade* maudire *Sadak*, &
» lui préférer le plus cruel des tyrans ? —Non,
» cela ne peut pas être. Le délire la transporte.
» Son esprit troublé ne reconnoît plus l'empire
» de la raison. C'est moi qui, par mes reproches
» cruels, l'ai jettée dans cet état. Le passage
» subit de la plus profonde tristesse à la plus
» douce espérance, & de celle-ci à l'accable-
» ment le plus terrible, a mis le désordre dans
» son ame. Après un long tems, passé dans les
» larmes, tu venois au-devant de ton seigneur
» recevoir le prix de ta vertu. Cédant aux vifs
» transports de la joie, tu volois dans mes bras ;
» ton cœur palpitoit : ton ame, attirée sur tes
» lèvres & dans tes yeux, sembloit vouloir
» passer dans la mienne. Ma froideur t'a glacée ;
» mes reproches t'ont accablée d'une douleur
» bien plus sensible que toutes les cruautés
» d'*Amurath*. O ciel ! un indigne soupçon me
» fait perdre *Kalafrade !* Prophète ! tu te venges
» de mon ingratitude. J'ai ajouté plus de foi
» aux vains discours d'un monstre, qui se van-
» toit d'avoir violé son serment, qu'aux pro-
» testations d'une femme dont la vertu avoit
» résisté à de si terribles épreuves. Je me suis
» défié des promesses de *Mahomet* & de la puis-
» sance d'*Alla*. O prophète ! tu me punis juste-
» ment. O *Alla !* j'ai mérité le dernier coup
» qui m'accable » !

Ces paroles de *Sadak* furent suivies d'un prodige inattendu. L'appartement fut tout-à-coup éclairé d'une vive lumière ; un nuage d'azur sembla descendre du plafond. *Sadak* en vit sortir le *génie Adiram*, qui lui adressa ce discours :

« *Sadak*, les épreuves de ta vertu sont finies. » *Adiram* vient t'annoncer une vieillesse heu- » reuse. La belle femme qui est ici devant toi, » n'est point la véritable *Kalasrade*, comme tu » le verras, dès qu'elle aura rendu à *Doubor* » l'anneau enchanté qu'il lui a donné.

» Après que tu fus parti pour la conquête » des eaux d'Oubli, je connus qu'un serment » étoit un frein trop foible, pour arrêter un » homme transporté par l'esprit de vengeance ; » & qui avoit étouffé tout sentiment d'huma- » nité. J'envoyai mon petit messager ailé porter » un anneau enchanté à *Doubor*, avec ordre » de lui en déclarer les vertus & l'usage qu'il » en devoit faire en faveur de *Kalasrade*, lors- » qu'il n'y auroit plus d'autre moyen de la déli- » vrer des importunités du tyran. *Doubor* eut » pendant quelque tems assez de pouvoir sur » *Aguirath*, pour l'empêcher de violer son ser- » ment. Mais quand il vit que la passion de » son maître ne vouloit plus reconnoître de loi, » il usa du stratagême que je lui avois inspiré

» par mon oiseau ; c'étoit de mettre la bague » au doigt d'une des femmes du sérail, qui » par ce moyen seroit en état de représenter » *Kalasrade* aux yeux du sultan, qui y seroit » trompé.

» *Doubor*, ravi de cet expédient, alla trou- » ver *Zurac*, la belle & fière *Zurac*, qui aimoit » tendrement le sultan, qui la négligeoit, & » qui même n'avoit jamais répondu à son » amour.

» *Zurac*, lui dit le chef des eunuques, vous » n'ignorez pas sans doute la nouvelle passion » d'*Amurath*. Tout le sérail sait que *Kalasrade* » possède le cœur du sultan, & que depuis le » moment qu'elle a paru à ses yeux, il méprise » toutes les autres beautés.

» Mais, belle princesse, si *Doubor* avoit assez » d'ascendant sur l'esprit de son maître, pour » lui faire négliger *Kalasrade*, & ne rechercher » que *Zurac*, quelle seroit la récompense de son » zèle ?

» Si *Doubor* me procuroit cette faveur, ré- » pondit vivement *Zurac*, je ne mettrois point » de bornes à ma reconnoissance. Le chef des » eunuques pourroit me demander ce qu'il vou- » droit, & il l'obtiendroit d'abord, s'il dépen- » doit de moi ; car la grace qu'il me fait espérer, » m'est plus douce qu'une source d'eau claire

» dans un désert brûlant ; plus chère que le par-
» don à un criminel qui attend la mort.

» Eh bien ! continua *Doubor*, mettez cette ba-
» gue à votre doigt. Tant qu'elle y sera, vous
» aurez les traits & la voix de *Kalasrade*, la sul-
» tane favorite ; au moins prenez garde de vous
» trahir. Ne montrez point trop de joie. Ren-
» dez-vous difficile ; cédez avec une feinte ré-
» sistance aux desirs amoureux du sultan, de peur
» qu'il ne soupçonne le stratagême qui le met
» entre vos bras. Je vais vous faire passer dans
» l'appartement de *Kalasrade*, qui occupera le
» vôtre.

» Cependant *Amurath*, qui souffroit impatiem-
» ment que le chef des eunuques s'opposât à sa
» passion par de vains scrupules, l'envoya à
» *Iznimid* ; &, dès le jour suivant, il vint trouver
» *Kalasrade*.

» *Zurac*, flattée de l'empressement du monar-
» que, comme si elle en eût été réellement
» l'objet, joua son personnage à merveille ; elle
» feignit de résister ; mais la passion du sultan
» triompha le jour même, avant que *Sadak* revînt
» avec les eaux d'Oubli.

» Quoiqu'*Amurath* fût accoutumé à se livrer
» sans contrainte à la fougue de ses desirs, quels
» qu'ils fussent, à peine eut-il satisfait sa pas-
» sion, qu'il en eut du remords. Son repentir

» augmenta, lorsqu'il apprit votre retour; mais » la résignation de *Sadak*, sa vertu, sa généro- » sité, qui se joignoient aux remords du mo- » narque, pour lui reprocher son crime, l'irri- » tèrent si furieusement, que, pour rendre sa » vengeance complette, il versa sa malice sur » votre cœur; & vous savez de quelle terrible » manière *Alla* punit sa méchanceté, en lui » faisant boire le breuvage de la mort.

» Aussi-tôt j'apparus à *Doubor* qui revenoit » d'*Iznimid*; je lui dis de reprendre la bague » enchantée des mains de *Zurac*, & de ne ré- » véler le secret à personne, avant que je lui » apparusse une seconde fois.

» A présent *Sadak*, continua le *génie*, allez » trouver *Kalasrade*; portez-lui ces heureuses » nouvelles; qu'elle reconnoisse la protection » d'*Alla*, ce qui a causé les soupçons jaloux » de *Sadak*, & ce qui lui rend l'amour de son » seigneur. Dites-lui aussi que ses enfans ne » sont pas morts; que celui-là même qui avoit » ordre de les massacrer, les a soustraits secret- » tement à la fureur d'*Amurath*; que le sang » dont elle a vu vos mains teintes, n'étoit que » le sang d'un animal, que vous aviez répandu » pour tromper le tyran. O *Sadak*! pour que » rien ne manque à votre bonheur, vous re- » verrez *Ahud* que l'amour filial précipita dans

» le gouffre rapide. Il fut porté comme vous
» dans la caverne, d'où il sortit avec peine.
» Arrivé sur la plaine fertile, il y cueillit des plus
» beaux fruits, avec un empressement qui n'a-
» voit que son père pour objet. Dès qu'il en
» eut pris autant qu'il en put porter, il voulut
» redescendre la montagne, résolu de n'y pas
» toucher, avant de les avoir présentés à *Sadak*.
» Malheureusement ce qu'il devoit à son père,
» lui fit oublier ses obligations infiniment plus
» grandes envers son dieu. Il négligea de re-
» mercier *Alla* de la protection dont il avoit
» reçu des marques si frappantes. Les mauvais
» *génies* lui en firent un crime capital au tribunal
» de *Mahomet*. Nous avons pris sa défense, &
» nous n'avons rien omis de tout ce qui pouvoit
» diminuer sa faute aux yeux du prophète. Après
» de vives & longues contestations de part &
» d'autre, *Mahomet* a décidé que le jeune-homme
» ne périroit point, & qu'aussi il ne reverroit
» point son père aussi-tôt qu'il le desiroit; mais
» qu'il seroit conduit au vaisseau de *Géhari*, qui
» faisoit voile pour *Constantinople*; qu'après un
» voyage d'un an, il rentreroit dans sa famille,
» si *Alla* le permettoit; &, par commisération
» pour la postérité de ses fidèles serviteurs, *Alla*
» a décidé qu'*Ahud* ne rejoindroit son frère *Co-*
» *dan*, dans le séjour des justes, qu'après avoir

» soutenu après toi la gloire de la couronne » *Ottomane* ».

Ainsi parla le *génie Adiram*; il disparut en s'élevant dans le nuage d'azur qui l'avoit apporté. *Sadak* ayant assuré *Zurac* qu'elle jouiroit des honneurs dus à la sultane d'*Amurath*, se hâta d'aller trouver sa fidelle *Kalasrade*.

Doubor avoit exécuté les ordres du *génie*; *Kalasrade* l'attendoit, & elle caressoit ses tendres enfans que l'eunuque lui avoit amenés, lorsque *Sadak* entra, il trouva *Kalasrade* plus belle que jamais, parce qu'il la retrouvoit fidelle & digne de lui. Il éprouva toutes les douceurs de la tendresse paternelle, en revoyant ses enfans chéris qui se jetèrent à ses pieds, en répandant des larmes de joie.

Kalasrade & *Sadak* qui se rappeloient les leçons d'*Adiram* modérèrent les transports d'une passion dont l'excès avoit attiré tant de malheurs sur leur tête. Ils remercièrent de concert la providence d'*Alla*, qui couronnoit, par une si douce entrevue, leurs longues adversités.

Ils se prosternèrent d'abord avec leur famille, pour adorer *Alla*, leur créateur, dont la bonté avoit éclaté en leur faveur. Après avoir satisfait à ce devoir de religion, ils conversèrent tranquillement & affectueusement, s'oubliant presque pour ne caresser que leurs chers enfans. Ils ver-

sèrent quelques larmes sur la mort de *Codan*, & sur l'absence d'*Ahud*, en s'excitant mutuellement à la résignation.

Doubor s'étoit retiré par respect; *Sadak* l'appela, & lui dit en l'embrassant:

« Ami de mon cœur, toi dont les puissances » du ciel se sont servies pour ôter mon pré» cieux trésor des mains du ravisseur, tout ce » qu'un sultan peut faire pour toi, ne récom» penseroit que foiblement tes services. Qu'*Alla* » te donne la paix d'une bonne conscience, le » plus doux prix de la vertu. A l'égard des biens » de ce monde, demande ce que tu voudras, » toutes les richesses de mon empire sont à ta » disposition ».

Kalasfrade & ses enfans suivoient l'exemple de leur père, en remerciant le chef des eunuques de sa générosité à leur égard.

Le respectable eunuque, attendri de cette scène affectueuse, ne put répondre que par ses larmes. Il leva les yeux au ciel, & voulut se jeter aux pieds de *Sadak*. Le sultan l'en empêcha, & le fit asseoir auprès de *Kalasfrade*, comme le protecteur de sa vertu.

Une conversation douce & tranquille succéda à cette entrevue affectueuse. *Sadak*, *Kalasfrade*, leurs enfans, & le fidèle *Doubor*, au comble du bonheur, en rapportèrent la gloire à la bonté d'*Alla*.

Le *génie Adiram* ayant fini son conte, *Iracagem* & tous les *génies* qui l'entouroient, lui en marquèrent leur satisfaction. Leurs disciples étoient animés d'un courage mâle; l'image du brave & généreux *Sadak* enflâmoit leur imagination.

Iracagem, voyant le feu qui brilloit dans leurs yeux, en prit occasion de leur faire cette courte leçon:

« Tandis que les favoris de *Mahomet* ont » reçu des instructions de force des lèvres de » notre sœur *Adiram*, les fils du prophète ont » trouvé dans le même conte des leçons de » constance & de fidélité. *Kalasrade* est un bel » exemple de vertu. Oui, belles vierges, la » chasteté sera toujours le plus bel ornement de » la beauté. Les femmes les plus fidelles à la foi » conjugale, seront toujours les plus respectées » des hommes. *Alla*, le puissant *Alla*, qui vous » a donné une ame immortelle, n'a point borné » son sort aux biens & aux maux de cette vie. » Il destine à ses enfans un avenir heureux ou » malheureux, selon leurs mérites. Il permet » qu'ils soient affligés ici bas pour purifier leur » vertu; mais il ne les laisse point succomber » sous l'excès du mal. Il proportionne la force » & la patience qu'il leur donne, à la grandeur » de l'affliction; & c'est lorsque l'adversité

» semble à son comble, & que la foiblesse » humaine n'a plus de ressources, qu'il emploie » des voies extraordinaires pour la délivrer de » l'oppression.

» Ne croyez pas, ô filles de l'affliction! que » votre sexe soit exposé à des dangers insur- » montables. Il est vrai, l'homme vous surpasse » en force, & il est rare que l'amour de la vertu » l'emporte dans son cœur sur l'ascendant d'une » passion impérieuse. Mais vous venez de voir » comment les gardiens de votre innocence » savent faire échouer leurs projets d'iniquité; » faire retomber sur eux-mêmes l'effet de leurs » stratagêmes. Les souffrances sont pour la vertu » d'une femme, des ornemens d'un éclat bien » plus vif & plus pur que celui des riches pier- » reries dont vous avez coutume d'embellir » vos charmes.

» Vierges aimables, persévérez dans l'inno- » cence. Ne laissez point souiller l'image de la » vertu empreinte dans vos ames. Les fils d'*A-* » *dam* reçoivent de vos regards leurs premières » impressions. Lorsque toutes les femmes seront » vertueuses, les hommes rougiront du vice, » & imiteront votre exemple ».

Après cette leçon, le sage *Iracagem* se tourna vers *Nadan*, pour l'engager à profiter des heu- reuses dispositions de la vertueuse jeunesse prête

à l'écouter, en versant dans des cœurs si purs les douces semences de la sagesse, par un conte aussi agréable & aussi instructif que celui d'*Adiram*.

» O chef de notre race immortelle! répondit » *Nadan*, je t'obéis ».

CONTE DIXIÈME.

MIRGLIP LE PERSAN,

OU

PHESOJ ECNEPS, DERVIS DES BOIS.

AU commencement de l'égire des turcs, la *Perſe* étoit gouvernée par *Adhim*, ſurnommé le magnifique, qui tranſporta ſa cour d'*Iſpahan* à *Raglai* dont il fit le lieu de ſa réſidence, & qu'il embellit avec plus de pompe & de grandeur qu'aucun de ſes prédéceſſeurs.

Le palais royal s'élevoit comme une grande ville ſur la montagne d'*Orez*, au milieu d'une vaſte plaine qu'*Adhim* fit entourer de quatre murailles de deux cens pieds de haut, dont la plate-forme, pavée de marbre, pouvoit tenir neuf charriots de front. Du côté du nord, la muraille qui dominoit la mer *Caſpienne*, avoit trois lieues de longueur, & étoit flanquée de trente-ſix tours qui s'élevoient cent quatre-vingt-deux pieds au-deſſus de la plate-forme.

La muraille du côté oppoſé, vers le ſud, avoit pour perſpective la ville d'*Ormus*. Sa longueur étoit auſſi de trois lieues: elle étoit fortifiée de

de trente-six tours de même hauteur que les autres.

La muraille de l'oueſt regardoit l'*Aſſyrie*. Ses trente-six tours, ſemblables aux autres, étoient diſtribuées comme elles, ſur une longueur de trois lieues.

La quatrieme muraille, celle de l'eſt, regardoit les royaumes de l'*Inde*. Du reſte, elle reſſembloit aux trois autres : elle avoit une même étendue, & un égal nombre de tours. Telle étoit la magnificence avec laquelle *Adhim* avoit fait fortifier la montagne d'*Orez* pour y faire ſa réſidence.

L'enceinte étoit diviſée en jardins. Comme il n'y avoit point de rivière dans le voiſinage, trois mille hommes furent employés à creuſer & conſtruire un canal pour conduire les eaux de la grande rivière d'*Abutour* d'au-deſſous de *Caſſémabat* dans la plaine d'*Orez*, en un vaſte baſſin creuſé au côté oriental, où elles entroient par-deſſous une grande arche dont le ceintre s'élevoit juſqu'à la plate-forme de la muraille du même côté.

Adhim fit bâtir dans les jardins qui s'étendoient de la muraille à la montagne mille palais pour les grands de ſa cour & les généraux de ſes armées. C'étoit au milieu de ces mille palais que s'élevoit celui du roi de *Perſe*, ſur la mon-

tagne dont le sommet étoit plus de huit cents pieds au-dessus du niveau de la rivière *Abutour*.

Le terrein de la plaine d'*Orez* étoit dur & pierreux : il n'étoit presque composé que des débris du rocher. Quinze mille charriots apportèrent continuellement des meilleures terres des vallées, dans l'enceinte des murs, jusqu'à ce qu'elle en fût toute couverte à la hauteur de plusieurs pieds. *Adhim* fit encore descendre des montagnes d'*Esdral* les cèdres qui les couvroient, & les transplanta dans le nouveau terrein qu'il avoit formé. La nature sembloit lui obéir. En peu d'années il créa une des plus belles villes de la *Perse*, le plus magnifique palais, & une forêt de plusieurs siècles.

Adhim, contemplant du haut de son palais les grandes choses qu'il avoit faites, en conçut de l'orgueil. Il dit aux courtisans qui l'entouroient : « Quel monarque est égal à *Adhim* ? J'ai » enfanté une grande ville, une nouvelle terre » qui s'étend comme la mer *Caspienne*. Quel » homme pourroit compter les ouvrages que » j'ai fait construire » ?

Ses courtisans lui répondirent au gré de son amour propre : « *Adhim*, le viceroi d'*Alla*, n'a » point d'égal : personne ne peut lui être com- » paré ».

Lémack, son visir, ajouta : « Personne n'est

» égal à notre glorieux sultan. Chacun des » édifices qu'il fait bâtir sont comme les plus » belles cités des princes de l'Orient, & son » palais est un grand royaume ».

Adhim avaloit à longs traits le poison de la flatterie. Il passoit une partie du jour sur les balcons de son palais, à contempler la magnificence de la montagne d'*Orez*. Chaque soir il se couchoit plus vain & plus orgueilleux que la veille. Dès le matin il faisoit appeller les princes & les visirs de sa cour, pour leur faire admirer la gloire de son règne.

Ses courtisans lui répondoient toujours sur le même ton de flatterie : « *Adhim*, le viceroi » d'*Alla*, n'a point d'égal : personne ne peut lui » être comparé ».

Lémack, son visir, ajoutoit toujours : « Per- » sonne n'est égal à notre glorieux sultan. Cha- » cun des édifices qu'il fait bâtir sont comme » les plus belles cités des princes de l'Orient, & » son palais est un grand royaume ».

Adhim se dégoûta bientôt de la répétition monotone d'une louange qui l'avoit tant flatté au commencement. Un jour que ses courtisans la lui répétoient pour la millième fois, il les fit retirer ; puis il monta seul sur la plate-forme la plus élevée de son palais, pour mieux jouir du spectacle qui l'enchantoit. Son imagination

le flattoit mieux que les grands de sa cour.

En un moment, son esprit fut rempli de la haute idée de tant de magnificence. Ses yeux erroient de côté & d'autre avec une douce complaisance. Il entreprit de compter les troupeaux qui paissoient sur les bords de la rivière *Abutour*. Ce fut en vain. Leur nombre étoit si grand qu'il mit plusieurs heures à parcourir des yeux un petit coin de la vaste étendue qu'il voyoit, sans pouvoir compter les troupeaux qui le couvroient. Cette épreuve le charma.

« Mais, disoit le monarque avec dépit, qu'est-» ce pour moi que cette pompe & cette gran-» deur, si mes courtisans ne sont pas remplis de » la vaste idée de la magnificence de leur maître? » Voilà des objets propres à varier pendant » mille ans les pensées & les justes louanges de » mes visirs, & cependant ils ne font que me » répéter chaque jour ce qu'ils m'ont dit la » veille. Ames retrécies! Ils ne voient rien de la » gloire qui les environne. Ils ne sont pas dignes » d'approcher de ma personne, puisqu'ils ne » sentent pas la grandeur des œuvres que je » fais ».

Adhim descendit: il entra au sérail, conduit par les mêmes pensées qui l'occupoient sans cesse. Il dit aux sultanes qu'il aimoit le plus, de venir prendre le frais sur la terrasse. Son dessein

étoit de leur faire admirer les palais superbes qu'il avoit élevés.

« *Yasdi*, contemple à loisir la gloire de ton » maître, dit le sultan à celle de ses femmes qui » étoit à sa droite ; peux-tu compter le nombre » des palais qui couvrent la plaine d'*Orez* ? » Peux-tu compter combien ton sultan fait » d'heureux » ?

« O gloire de la terre ! répondit la princesse » *Yasdi*, grandes sont les perfections d'*Adhim*. » L'éclat qu'il répand autour de lui est comme » la lumière du soleil, & sa bonté comme la » chaleur de cet astre bienfaisant. Mais, ô mon » seigneur ! si ton esclave osoit parler, s'il étoit » permis à celle que tu daignes recevoir dans » tes bras de demander une grace au glorieux » *Adhim*, *Yasdi* se prosterneroit à tes pieds, » & tu donnerois aux enfans de mon père un » appartement dans un des palais de la plaine ».

« *Yasdi*, je t'accorde ta demande, répondit » *Adhim* ; mais que dit *Téma* de la magnificence » étalée à ses yeux » ?

« Seigneur, dit *Téma*, puisque tu m'ordonnes » de parler, je dirai naïvement ma pensée. *Téma*, » dont l'ame est toute amour, & dont l'esprit » passionné ne s'occupe que du desir de t'aimer » davantage, s'il étoit possible, *Téma* ne voit » rien de si grand ni de si aimable qu'*Adhim* ;

» elle voudroit jouir de ſes regards gracieux » dans ces bocages charmans, & n'y voir jamais » que ſon bien-aimé ».

« Belle *Téma*, dit le ſultan en ſoupirant, ton » amour me flatte, j'en aime les tranſports; & » je conçois facilement que le maître de ces » bocages enchantés a aſſez de charmes pour » exciter les tendres affections de *Téma*.

« Mais, ajouta le monarque, en ſe tournant » vers la ſultane favorite, que penſe *Ahiaza* » ?

« Seigneur, répondit *Ahiaza*, dans quel lieu » m'avez-vous amenée ? La tête me tourne ſur » cette terraſſe élevée; & quand je regarde dans » la plaine, mon imagination s'égare, je tombe » en défaillance ».

Adhim, ne pouvant plus cacher ſon indignation, quitta bruſquement les princeſſes, & rentra dans ſon appartement, où, après avoir été quelques momens ſeul, il fit appeller ſon viſir *Lémack*.

Lémack ſe rendit auprès du ſultan, & ſe proſterna en ſa préſence.

Adhim lui dit d'un air chagrin : « Puiſque » ceux qui approchent le plus près de ma per- » ſonne, & à qui j'ai fait le plus de bien, ne » ſentent pas toute l'étendue de ma grandeur & » de ma gloire; j'ai réſolu d'entendre mes louanges de la bouche de mes moindres ſujets.

» *Lémack*, ayez soin de me procurer deux habits » d'artisan, l'un pour moi, l'autre pour vous. » Nous sortirons dès ce soir de mon palais. Je » veux me mêler dans la foule du peuple qui est » au-delà de cette enceinte; peut-être la gloire » d'*Adhim* est-elle mieux connue hors de ces » murailles, qu'elle ne l'est de ceux qui la » voient de trop près ».

En vain le visir employa toutes les ressources de l'adulation pour flatter l'orgueil du monarque. *Adhim* l'arrêta, en lui disant d'un ton sérieux de ne pas rendre sa première indifférence plus sensible par des éloges artificieux.

Lémack obéit. Avant que la chauve-souris eût déployé ses ailes sans plumes, dans l'obscurité de la nuit, le sultan & son visir déguisés descendirent la montagne d'*Orez*, & passèrent jusqu'aux fauxbourgs qui étoient au pied de la muraille.

Après avoir traversé plusieurs rues, ils rencontrèrent deux marchands qui venoient de payer la nouvelle taxe imposée par le sultan sur toutes les marchandises, pour fournir aux frais énormes de ses bâtimens.

« Ah ! dit l'un des marchands, voilà sans » doute deux de ces misérables ouvriers que le » sultan emploie à élever ces palais superbes, » dont chaque pierre nous coûte si cher. Tous

» nos biens vont s'engloutir dans l'enceinte de » ces murs, & il n'y a que misère au-delà ».

« Cela est vrai, répliqua l'autre marchand; » mais *Adhim* ignore peut-être combien ses » sujets de *Raglai* sont malheureux. Oh! com- » bien ces mêmes peuples pourroient être heu- » reux, si le sultan n'avoit pas plus d'ambition » que le sage, dont nous connoissons la fru- » galité »!

« Seigneur, dit *Lémack* au sultan, rentrons » dans votre palais d'*Orez*. Je doute que nous » trouvions vos sujets fort disposés à exalter » votre magnificence ».

« Non, dit *Adhim*, continuons plutôt notre » route. Il faut qu'un monarque s'accoutume à » entendre avec indifférence le mal comme le » bien. *Lémack*, tous mes sujets ne sont pas » marchands; & tout marchand qui vient de » payer l'impôt est mécontent, & a droit de se » plaindre ».

Comme ils avançoient, ils rencontrèrent une troupe de jeunes *Persans* ivres.

« Ces gens-ci, dit le sultan, quoique rebelles » à la loi du prophète, & aux ordres du gou- » vernement, ne déguiseront point leur pensée. » Le préjugé, l'intérêt, ni la mauvaise foi, ne » reposent point sur la langue de celui qui s'est » enivré du jus des vignes de *Décan* ».

« Si j'étois sultan de *Perse*, disoit l'un, je » voudrois que la rivière *Abutour* roulât des » flots de vin ; toute la *Perse* seroit couverte de » vignes ».

« En vérité, disoit un autre, quand je con- » temple la montagne d'*Orez*, & les quatre mu- » railles qui la fortifient, je ne puis m'empêcher » de m'écrier : Pourquoi est-il plus permis d'éle- » ver des palais avec tant de dépenses, que de » planter & cultiver des vignes qui sont d'une » toute autre utilité » ?

« Il est vrai, disoit un troisième, voilà un » magnifique palais : il n'y manque qu'une vigne. » On diroit qu'il a été bâti pour notre ami le » buveur d'eau ».

« Paix, ajouta un quatrième, l'haleine vi- » neuse de l'ivresse n'imprimera point de taches » à la gloire du sage. Malgré toute ma gaieté, » & mon goût pour le vin, j'aime encore mieux » ce sobre buveur d'eau, que le maçon *Adhim* ».

A ce mot, le sultan put à peine dissimuler son indignation, de se voir ainsi traité par de jeunes étourdis ; mais il étoit déterminé à continuer ses recherches. Il laissa cette troupe folâtre de jeunes gens, sans daigner leur répondre.

Lémack fit de nouvelles instances pour engager le sultan à rentrer dans son palais, sans

pouſſer plus loin un eſſai, dont les commencemens lui étoient ſi peu favorables. Au milieu de leur entretien, ils furent arrêtés par un vieillard & ſon fils.

« Seigneurs, dit le vieillard, ſoyez juges » entre moi & mon fils. Ce jeune homme s'eſt » enfui ce matin de la maiſon paternelle, & il » eſt revenu ce ſoir tranſi de froid, & preſque » mourant de faim. Je lui ai fait ſervir du riz » & de l'eau, & quelques légumes, nourriture » dont nous faiſons uſage ſa mère & moi de- » puis notre enfance; il n'en a point voulu. Il » ne parle que des mets délicats que l'on ſert à » la table des grands, dans les palais de la » plaine d'*Orez* ».

« Et mon père, reprit vivement le jeune » homme, voudroit me faire accroire que notre » voiſin vit mieux qu'*Adhim*, le magnifique; » & que celui qui ſe contente de peu, eſt plus » heureux que le monarque de la *Perſe* ».

Adhim, ſans leur répondre, dit à *Lémack*, ſon viſir: « *Lémack*, ayez ſoin que ce vieillard » & ſon fils, la troupe de jeunes gens, & les » marchands que nous avons rencontrés, pa- » roiſſent devant moi demain au matin. Je veux » ſavoir ce qui fait que ces gens préfèrent leur » voiſin à leur ſultan ».

Lémack promit d'obéir, & *Adhim* continua ſa courſe nocturne.

A quelques pas de-là, une petite famille éplorée suivoit un homme & une femme en assez mauvais équipage : ils rempliſſoient les rues de leurs cris lamentables.

« O bons musulmans ! dit le père, ayez pitié » d'une pauvre famille que l'on opprime. Nous » sommes perdus. On nous ruine, pour ajouter » un vain éclat à la splendeur de ceux qui se » font un plaisir féroce de la misère du genre » humain ».

« Et de qui vous plaignez-vous, mon ami, » lui dit *Adhim* avec douceur ? Qui sont ceux » qui osent vous opprimer, sous l'empire d'un » prince juste » ?

« Hélas ! répondit l'homme, nous sommes » si malheureux, que nous n'osons même nom- » mer l'auteur de nos malheurs. Si nous n'avions » pas trouvé une ame charitable qui nous a fait » subsister aujourd'hui, nous serions tombés » de défaillance sur la rue ».

Adhim, touché de compassion, donna ordre à son visir de procurer à ses gens un asyle où ils pûssent passer la nuit, & de les lui amener le lendemain avec les autres.

« O chef des croyans ! répondit *Lémack*, » ton esclave obéira aux ordres de son maître ; » mais, ô magnifique sultan ! le serein est dan- » gereux, & je crains que la santé de mon » prince n'en soit affectée ».

« *Lémack*, répondit le sultan, approchons-» nous de cette troupe de gens assemblés de-» vant nous : voyons de quoi il s'agit. Nous » rentrerons ensuite dans mon palais ».

« Hélas, hélas ! s'écrioit une femme désolée, » *Queshad*, le fidèle *Queshad* n'est plus. Il me » faisoit subsister moi & mes chers enfans : » chaque jour nous pouvions manger un pain » arrosé de la sueur de son front. O *Queshad !* » tu n'es point tombé sous le poids des années. » Tu as consumé tes forces dans les travaux » du jour ; & la mort t'a surpris, lorsque tu » travaillois aux superbes bâtimens de ton » sultan ».

« Femme infortunée de *Queshad*, disoit » quelqu'un de la troupe assemblée autour » d'elle, consolez-vous. *Alla* éprouve votre » foi : ayez confiance en sa miséricorde. *Ques-*» *had* étoit un bon mari pour vous, & un » bon père pour vos enfans ; mais *Queshad* » n'étoit pas votre Dieu ni le leur. *Alla* a laissé » un lieutenant sur la terre, qu'il a chargé de » secourir les veuves & les orphelins. Je ne » doute point que le juste *Adhim* ne soulage » votre misère quand il en sera instruit. Lors-» qu'il apprendra que votre mari a perdu la » vie en travaillant aux somptueux édifices » qu'il ne cesse d'élever autour de son palais

» royal, il ſera auſſi magnifique dans les dons » de ſa bonté, qu'il l'eſt dans ſes bâtimens ».

« Puiſſant *Alla !* dit *Adhim* en ſoupirant, » étoit-ce là la gloire que je me propoſois, » lorſque je réſolus d'employer les bras de mes » ſujets à ces travaux immenſes ? *Lémack*, ô » *Lémack !* qu'ai-je fait ? Je crains bien d'avoir » pris l'ombre de la grandeur pour la grandeur » même. Cependant amène-moi demain cette » veuve & ſon conſolateur, qui connoît ſi bien » le cœur de ſon maître ».

Le viſir employa une partie de la nuit à raſſembler tout le monde qu'il devoit conduire le lendemain aux pieds du monarque. *Adhim* ſe retira dans ſon palais pour prendre quelque repos ; mais ſon eſprit étoit trop occupé des diverſes rencontres du ſoir.

Le divan étoit aſſemblé. Les priſonniers attendoient la préſence du ſultan. Il y avoit un concours de peuple d'autant plus grand, que l'on ignoroit leurs crimes.

Dès que le ſultan fut aſſis ſur ſon trône, *Lémack* lui préſenta les deux marchands.

« Marchands, leur dit le monarque, ce que » je n'ai pas entendu comme ſultan, je ne le » punirai pas comme ſultan. Soyez plus réſer- » vés à l'avenir. Prenez garde ſur-tout de ca- » lomnier ſans raiſon ceux qu'*Alla* a établis

» pour vous gouverner. Mais, dites-moi sin-
» cèrement, s'il vous étoit libre de vous choisir
» un maître, qui placeriez-vous sur le trône ?
» Quel est celui que vous souhaitiez hier à la
» place d'*Adhim* » ?

Les deux marchands, confus qu'*Adhim* eût entendu leurs murmures de la veille, se jettèrent à ses pieds, en lui demandant pardon. L'un d'eux lui dit :

« *Alla*, préserve ton esclave de voir jamais
» un autre que le magnifique *Adhim* sur le
» trône de ses ancêtres ; mais puisque mon
» sultan m'ordonne de m'expliquer avec sin-
» cérité, j'avoue que je voulois parler du *per-*
» *san Mirglip*, dont la vertu mérite une cou-
» ronne.

» *Lémack*, dit *Adhim* à son visir, faites avan-
» cer les jeunes débauchés qui ont violé la loi
» de *Mahomet*. Souvenez-vous aussi, en sortant
» du divan, de faire chercher le *persan Mirglip*,
» & de me l'amener ».

Les jeunes gens, honteux de leurs excès, n'ôsoient lever les yeux sur le trône du sultan. *Adhim* leur fit une douce réprimande, en leur observant combien le prophète avoit eu raison de défendre l'usage d'une liqueur capable de faire perdre la raison à l'homme. Il leur demanda ensuite quel étoit l'homme sobre dont

ils avoient exalté la tempérance malgré leur ivresse.

Ils remercièrent la clémence du monarque, & l'un d'eux lui dit :

« Après le magnifique *Adhim*, le *persan Mir-* » *glip* est le plus aimé dans la ville de *Raglai* ».

Lémack ne se possédoit pas de colère, il maudissoit au fond de son cœur l'impudent jeune homme qui osoit parler d'un autre que de lui après le sultan. Dissimulant son indignation, il fit approcher le vieillard & son fils.

« Jeune homme, dit le monarque, en adres- » sant la parole au fils, d'où vient que tu mé- » prises tes parens, leur manière de vivre, & » leur condition ? Qui t'a appris à te révolter » contre l'autorité de ceux qu'*Alla* a mis sur » toi ?

» Maître de tes esclaves, répondit le jeune » homme en tremblant, pardonne les folies » d'une jeunesse sans expérience. Je reconnois » ma faute : je te promets de régler désormais » ma conduite sur la vie frugale & tempérante » du *persan Mirglip*.

» Quoi ! dit le sultan étonné, *Mirglip* est-il » donc le voisin de tous mes sujets » ?

« En vérité, dit le vieillard, c'est *Mirglip*, » c'est ce modèle de tempérance que je propo- » sois hier au soir pour exemple à mon fils ».

Quand le vieillard & son fils se furent retirés, *Lémack* fit approcher du trône la pauvre famille qui avoit excité la compassion d'*Adhim*.

« De qui voulois-tu te plaindre hier au soir ; » demanda le sultan au père ? tes paroles cou- » vertes me sembloient désigner ton roi. Parle » sans contrainte. Ne me déguise point la vé- » rité ».

« Pardon, ô gloire de la *Perse !* répondit le » père d'une malheureuse famille ; mon cœur » ulcéré a osé se répandre en plaintes devant » mon seigneur. Les maux que mes pauvres » enfans ont soufferts depuis que l'on a détruit » ma cabane & pris mon champ pour y placer » les machines dont on se sert à abattre les cèdres » des montagnes, & à les descendre dans la » plaine ; ces maux m'ont arraché les plaintes » qui sont parvenues aux oreilles de mon sei- » gneur ».

« Esclave, repliqua le sultan, ta présomption » est grande. Mais je n'ai pas dessein de punir ; » & ta médisance, quelque outrée qu'elle soit, » ne me fera pas changer. Mais, quelle est l'ame » charitable qui t'a fait subsister hier, toi & ta » famille » ?

« Maître de ma vie, répondit le pauvre » homme, c'est à *Mirglip* que nous devons » l'existence ».

« C'est

« C'eſt un complot formé, dit *Lémack*; ſûre-
» ment ces eſclaves ont médité leurs réponſes.
» Quelque ennemi ſecret d'*Adhim* leur a inſpiré
» d'élever l'hypocrite *Mirglip* au-deſſus de ſon
» ſeigneur ».

« Ton ſoupçon eſt juſte, dit le ſultan; ache-
» vons cependant d'entendre ceux que nous
» avons rencontrés hier au ſoir, nous ſongerons
» enſuite à punir l'inſolence & l'hypocriſie de
» *Mirglip*, comme elles le méritent ».

On fit donc approcher la veuve de *Queshad*, & celui qui avoit eſſayé de la conſoler en lui inſpirant de la confiance en la généroſité d'*Adhim*.

La veuve inconſolable tomba aux pieds du ſultan, & les paroles qu'elle put à peine prononcer, furent entrecoupées par les ſanglots de la douleur.

L'étranger qui étoit auprès d'elle, ému de compaſſion, attendoit, dans un reſpectueux ſilence, l'ordre du ſultan pour parler à la place de la veuve.

« Etranger, lui dit le monarque, vos ſenti-
» mens pour cette femme m'ont charmé; puiſ-
» que vous avez été ſon conſolateur dans ſes
» peines, ſoyez auſſi l'interprète des penſées de
» votre amie ».

« Chef & protecteur de notre loi, répondi

» l'étranger, cette veuve eſt réellement mon » amie, car elle eſt *perſanne* & ſoumiſe à la loi » de *Mahomet*; & quoique je ne l'euſſe jamais » vue avant hier au ſoir, ſon affliction m'a inſ- » piré de l'amitié pour elle ».

« Je vous entends, dit le prince en ſouriant; » la beauté de cette aimable veuve vous touche » autant que ſon malheur, & vous êtes prêt à » remplir auprès d'elle la place que *Queshad* ne » peut plus occuper ».

« Seigneur, répondit l'étranger, jamais ton » eſclave n'engagera cette veuve à oublier celui » qu'elle a perdu. Le deuil eſt un juſte tribut » que l'amour paie à la mémoire de la perſonne » aimée. Quoique j'aie tâché de conſoler la » veuve de *Queshad*, je ſerois bien fâché de la » voir changer les pleurs de ſon affliction en » l'appareil d'une nouvelle noce. Non, glorieux » ſultan: l'humanité ſeule m'a inſpiré des paroles » de conſolation pour cette femme; & le même » ſentiment me fait implorer pour elle la bonté » du puiſſant *Adhim* ».

« *Lémack*, dit vivement le ſultan en ſe tour- » nant vers ſon viſir, crois-tu que le nouveau » favori de mes ſujets, le *perſan Mirglip*, ait la » moitié des vertus de cet homme compatiſſant? » Fais chercher cet hypocrite, qu'il paroiſſe » devant moi pour être confondu ».

Tandis que le sultan donnoit cet ordre au visir, l'étranger se prosterna au pied du trône, en disant :

« Si *Mirglip* a offensé son roi, que tes gardes, » ô sultan ! le frappent & le sacrifient à ton juste » ressentiment ».

« Quoi ! reprit *Adhim* avec surprise, es-tu » *Mirglip ?* Esclave officieux ! n'étoit-ce pas » assez d'avoir mis sur mon passage, & de » m'avoir envoyé ici cette troupe de tes vils » flatteurs ? Falloit-il encore que tu vinsses en » personne jouer à mes yeux le rôle d'un hy- » pocrite » ?

« Son audace est extrême, ajouta le visir ; » trop généreux *Adim*, souffre que ce cimeterre » frappe le traître, & délivre à jamais mon » souverain de son ennemi ».

« Arrête, visir, dit le sultan, ne souille point » mon trône du sang de mes sujets. Si cet étran- » ger est tel qu'il paroît & que la renommée le » publie, il mérite la faveur d'un monarque, » plutôt que sa haine ».

Tout le peuple applaudit à ce généreux senti- ment. Ils trembloient pour le vertueux *Mirglip*. Un mot changea leurs allarmes en une joie uni- verselle. Le seul *Lémack* ne savoit quelle conte- nance faire.

Cependant, il prit le parti de dissimuler.

Voyant la réſolution de ſon maître, & le contentement univerſel du peuple, il agit en habile courtiſan. *Mirglip* étoit toujours proſterné; le viſir s'approcha de lui pour le relever.

« O *Adhim!* s'écria *Mirglip* toujours dans la » même poſture, ſi c'étoit par l'amour d'une » vaine gloire, ou d'une baſſe flatterie que » j'euſſe fait mon devoir, je mériterois d'être » accablé ſous le poids de ton indignation; » mais ſuivre les ſaints préceptes de notre loi, » & en rapporter la gloire à *Alla* & au pro- » phète, eſt-ce un crime qui mérite la colère » d'*Adhim* » ?

« Lève-toi, *Mirglip*, dit le ſultan. J'applaudis » à ton zèle. Tu vivras déſormais dans la vaſte » enceinte de ces murailles. Je veux jouir chaque » jour de ton entretien vertueux ».

« Que mon ſeigneur modère les effets de ſa » bonté, répondit *Mirglip*; élevé dans une con- » dition baſſe, à l'ombre des forêts, ton eſclave » répondroit mal à l'honneur que ſon maître » daigne lui faire. J'aurois mauvaiſe grace à » jouer le rôle d'un courtiſan. Que le magni- » fique ſultan de *Perſe* laiſſe *Mirglip* vivre parmi » ſes égaux comme auparavant. C'eſt aſſez pour » l'eſclave, que ſon maître approuve ſa con- » duite ».

« Quoi! reprit le ſultan, tu refuſes les offres

» de ton roi ! La tribu de *Xémi*, la plus puis-
» sante de mes sujets ; les capitaines de l'armée
» de *Férix*, qui se sont acquis tant de gloire
» dans les travaux de la guerre, sollicitent avec
» empressement l'honneur d'être admis dans les
» palais de la plaine d'*Orez*, & *Mirglip*, le der-
» nier des *persans*, ose rejetter la faveur du
» sultan ! Oui, ajouta le monarque d'un ton
» sévère, continue de vivre avec tes pareils. Je
» punirai assez ta folie en t'accordant ta de-
» mande. Va, dans l'horreur de tes forêts, pleu-
» rer le mépris & la perte que tu as faite de
» l'amitié de ton roi ».

Adhim, sans attendre de réponse, sortit brus-quement du divan avec *Lémack* son visir. Le peuple suivit *Mirglip*, en admirant son généreux mépris pour les grandeurs de la terre.

L'orgueil du sultan étoit cruellement mor-tifié. L'indifférence de *Mirglip* mettoit le comble à son indignation. Elle eut encore un autre effet. *Adhim* ne regardoit plus qu'avec dédain ses im-menses palais, depuis qu'il savoit combien ils étoient peu capables de donner une idée de sa grandeur à ses sujets, ou même d'exciter l'ad-miration d'un paysan.

Lémack, témoin du trouble de son maître, en conçut une joie secrete. Il lui étoit assez indifférent qu'*Adhim* fût heureux ou non ; mais

il avoit intérêt à se conserver la faveur de son maître en le flattant.

« Magnifique sultan, lui dit-il, il n'y a que » les grandes ames & les esprits sublimes qui » puissent sentir combien les ouvrages que tu » fais élever sont admirables. *Mirglip* & ses » pareils contemplent un chef-d'œuvre d'archi- » tecture comme une haute montagne, sans » savoir en admirer l'auteur puissant. Ainsi l'oi- » seau imbécile qui traverse la plaine de l'air » vole au-dessus d'un palais, comme au-dessus » d'une chaumière, sans distinguer le sultan de » *Perse* d'un paysan des montagnes ».

« *Lémack*, répliqua le monarque, tu crois » peut-être adoucir mon chagrin par ce dis- » cours, & tu l'aggraves. Oui, j'ai vu la grive » occupée à se faire un nid; j'ai souri de son » embarras & de sa foiblesse. Et peut-être à » présent ce même oiseau forme dans l'air, en » volant, des cercles qui embrassent dans leur » enceinte étroite la magnificence d'*Adhim*. » Crois-tu cette pensée bien flatteuse pour le » sultan de *Perse*? Crois-tu lui faire ta cour en » lui disant que les oiseaux du ciel ne le distin- » guent pas du moindre de ses sujets »?

« Mon maître a raison d'être mécontent de » son esclave, dit *Lémack*.

« Ton maître, reprit *Adhim*, est mécontent

» de lui-même & de sa propre magnificence, » depuis qu'il voit un paysan plus estimé pour » ses vertus personnelles, que le sultan de *Perse* » pour ses immenses palais. *Lémack*, j'estime » moi-même *Mirglip*, & peut-être plus qu'il ne » m'estime. Tu auras soin de faire donner au » plutôt cent sequins à la veuve pour qui il » témoignoit une affection si charitable & si » désintéressée ».

« Hélas! ô gloire de l'Orient, répondit le » visir, mon seigneur va donc se mettre au- » dessous d'un vil paysan? Quand le sultan de la » *Perse* donneroit la moitié de ses richesses à » cette veuve, la gloire d'une telle générosité » ne seroit pas pour lui, mais pour *Mirglip*. Cet » hypocrite sembleroit t'avoir fait son caissier » & le dépositaire de ses trésors ».

« Périsse plutôt la veuve, comme l'ambre qui » se fond, dit le sultan, que de m'exposer à de » tels propos ».

« Mais, reprit *Lémack*, pourquoi les folies » d'un paysan affectent-elles l'esprit de mon » seigneur, au point de troubler son repos? Tu » as dix mille esclaves prêts à servir tes plaisirs. » C'est pour toi que le chasseur, suivi de sa » meute agile, fait lever le cerf dans la forêt. » C'est pour toi qu'il va reconnoître les repaires » où la panthère cache ses petits. C'est pour toi

» qu'il perce d'une flèche empennée les flancs » du tigre & du sanglier. Pour toi, l'air retentit » des accords de mille instrumens ; & la trom- » pette par ses sons éclatans annonce par-tout » ta marche brillante & majestueuse. C'est pour » toi que le soleil répand la lumière sur tes im- » menses bâtimens ; c'est pour toi qu'il fait de » beaux jours. Les filles de l'Orient s'embel- » lissent pour ton plaisir : c'est pour toi que leurs » cœurs innocens s'ouvrent aux feux de l'amour. » Tous les yeux sont ouverts sur toi. Tu es » comme un Dieu qui donne la vie à tout ce » qui respire autour de toi ».

« Et quel est donc ce plaisir que tu me vantes, » reprit *Adhim* ? Est-ce d'être le tyran des bois ; » de répandre la terreur dans les forêts ; de faire » tomber sous les coups de mes chasseurs, le » lion superbe, la panthère & les petits qu'elle » a conçus & allaités ? *Lémack*, le sultan de *Perse* » fera-t-il donc consister son bonheur à ensan- » glanter la forêt du sang de ses hôtes, à la faire » retentir des longs mugissemens du tigre & des » autres animaux qui l'habitent ? Ma réputation » n'est-elle donc fondée que sur les éclats » bruyans de la trompette, qui se dissipent dans l'air ? Veux-tu donc me faire accroire que c'est » pour mon plaisir que le soleil se lève, lorsqu'il » éclaire d'autres régions avant de briller sur

» mes états, & qu'il les quitte pour porter sa » lumière sur un autre hémisphère ? Me supposes- » tu assez de foiblesse pour tirer vanité de » l'amour de mes femmes ? *Lémack*, ce n'est pas » moi qu'elles aiment, c'est la pompe & l'éclat » qui m'environne, ce sont mes trésors & ma » faveur. O visir ! il n'y a point de vrai plaisir » sans le témoignage d'une bonne conscience. » Sans la vertu, tous les autres biens ne sont que » vanité. *Mirglip* goûtera plus de solide bonheur » en faisant une bonne action, qu'*Adhim* n'en » peut goûter sur le trône de *Perse*, au sein des » grandeurs & de la volupté.....

» *Lémack*, continua le sultan, *Mirglip* mérite » d'être notre ami ; & il désirera de l'être, lors- » que nous serons aussi vertueux que lui. Amène- » le moi demain avant le lever du soleil ».

« La volonté d'*Adhim* est la loi de son visir, » répondit *Lémack* ».

Ainsi parla le visir en dissimulant son dépit. Il avoit de la répugnance à exécuter les ordres de son maître, & en même tems il craignoit les suites de sa désobéissance, s'il en différoit l'exécution.

« Le vil esclave, disoit-il en lui-même ! ses » vertus rustiques ont corrompu l'ame magni- » fique d'*Adhim*. Tandis que le sultan faisoit » passer les eaux du fleuve *Abutour* au travers

» des rochers, je le conduisois dans les routes
» ténébreuses de l'illusion. A mesure que son
» ambition croissoit, j'élevois l'édifice de ma
» fortune; les pierres que je lui faisois entasser
» les unes sur les autres, étoient autant de dégrés
» qui sembloient l'élever jusqu'au ciel, & moi
» jusqu'au trône. Ces idées de grandeur l'occu-
» poient tout entier. Il me laissoit le soin du
» gouvernement; son ame étoit désormais trop
» grande pour s'abaisser à conduire des hommes;
» il jugeoit plus glorieux d'arranger des pierres,
» de couper des montagnes, d'abattre de grands
» arbres. Cependant l'or de la *Perse* entroit dans
» mes coffres: tout plioit devant moi; & lorsque
» que je passois, les femmes, les enfans, tous
» les *Persans* s'inclinoient jusqu'à terre en criant:
» *Lémack* vient, prosternons-nous en sa pré-
» sence. A chaque pas, j'écrasois quelque vil
» esclave, & les *Persans* imbéciles recevoient
» la mort de ma main, comme un passeport pour
» entrer dans le paradis du prophète. Si je dai-
» gnois sourire à quelque femme, son mari
» tremblant venoit me l'offrir; c'étoit pour lui
» un honneur que le sang de *Lémack* se mêlât à
» celui de sa postérité. Si la femme, par un vain
» préjugé, refusoit de se rendre à mes desirs, sa
» maison démolie, ses enfans massacrés, son
» mari empalé, & elle-même livrée aux plus

» terribles châtimens annonçoient mon indi-
» gnation.

» Ainsi *Lémack* étoit honoré, lorsque le sultan
» s'occupoit tout entier du plaisir de voir s'éle-
» ver ses immenses palais. A présent que son
» plan est rempli, que la plaine est enceinte
» d'une quadruple muraille, son esprit oisif
» cherche d'autres amusemens; &, au défaut du
» vice, la vertu a fait un effort pour s'emparer
» de son cœur. Mais je saurai prévenir ce mal-
» heur. Je semerai l'erreur sur ses pas. Sur tout
» je lui ôterai la vue de ce modèle de frugalité
» & de tempérance pour lequel il a pris tant de
» goût. *Mirglip* trouvera bientôt la route du
» ciel après lequel il soupire. Je lui apprendrai
» à être vertueux sous le régne de *Lémack* » !

Telles étoient les pensées de *Lémack*. Dès qu'il fut rentré dans son palais, il résolut d'envoyer un assassin massacrer le vertueux *Mirglip* dans sa maison, où il lui étoit aisé de s'introduire, en demandant à lui parler de la part du sultan.

Après un moment de réflexion, *Lémack* craignit que cet expédient ne réussît pas selon ses desirs. Une résistance ouverte pouvoit aigrir le cœur du sultan, & l'affermir dans ses résolutions vertueuses. Souvent en détruisant une plante, on en fait pousser mille autres de la même

souche. Il prit le parti de céder en apparence aux circonstances, & d'aller trouver secrètement le sorcier *Falri*, dont il avoit reçu les leçons, dans son enfance, dans les cavernes de *Goruou*.

Pour cet effet *Lémack* quitta sa robe de visir, & prit l'habit d'un dévot. Mais de peur que cette fausse apparence ne prévînt *Falri* contre lui, & pour lui persuader que ce n'étoit qu'un jeu, il prit un flacon du meilleur vin de *Tihi*, avec quelques autres mets délicats, pour en faire présent au sorcier.

Il sortit de son palais dans cet équipage, & prit le chemin des cavernes de *Goruou*. La demeure de l'enchanteur étoit dans la partie la plus épaisse de la forêt, à trois lieues du palais royal d'*Orez*. Le visir eut soin de marcher par les sentiers les moins pratiqués, de peur d'être rencontré. S'il eût été reconnu par quelques *Persans*, ils n'auroient pas manqué l'occasion de se venger des maux dont il les accabloit.

L'antre de *Falri* étoit environné d'un troupeau de cochons qui grognoient sur un tas d'avoine & de glands que le sorcier leur avoit fait jeter : un ruisseau d'immondices couloit de leurs étables, &, en couvrant la terre, infectoit l'air d'une puanteur insupportable.

Lémack reconnut à ce signe qu'il étoit près

de la demeure de son ancien maître. Il traversa le troupeau, mais avec quelque danger. Les gardes immondes du sorcier, élevant leur grouin contre lui, s'opposèrent d'abord à son passage, puis sentant le fumet des mets délicats qu'il portoit sous ses vêtemens, ils l'assaillirent de toutes parts, & ils l'auroient dévoré, s'il ne s'étoit précipité en hâte dans l'antre de *Falri*.

La caverne ne sentoit pas plus agréablement que les étables des pourceaux. On voyoit de tous côtés des marques non équivoques d'ivrognerie & de gloutonnerie : les débris qui couvroient le pavé annonçoient à *Lémaek* qu'il venoit trop tard pour partager la débauche de *Falri*.

Le sorcier étoit étendu dans l'endroit le plus élevé de la caverne, la tête appuyée sur une main grasse & malpropre. La lie du vin dont il s'étoit enivré découloit de sa bouche : ses petits yeux hagards étoient à moitié fermés par la langueur de l'ivresse. Son teint blâfé, & son nez chargé de rubis marquoient ses excès. Sa barbe longue & sale étoit couverte des restes de différens mets, dont il avoit assouvi sa gourmandise depuis plus d'un mois. Son estomac, trop plein, obligé de se décharger d'un poids superflu, avoit laissé sur ses lèvres des traces du courant de matières fétides qui en étoient sorties. Ses dents

noires de pourriture reſſembloient à un double rang de charbons éteints, au travers deſquels on entrevoyoit ſa langue livide d'où pendoient quelques gouttes de moiſiſſure. Ses vêtemens étoient dans un pareil déſordre ; ſon turban étoit à ſes pieds ; ſa ceinture à moitié déchirée couvroit imparfaitement ſa tête ; & ſon corps à demi-nud dans une poſture indécente, étoit l'emblême de ſa brutalité. Auprès de lui un long tube chargé de tabac allumé rempliſſoit la caverne de ſa fumée puante. A ſa main droite étoit une calebaſſe pleine d'une liqueur vulgaire.

Quand le viſir entra, l'enchanteur *Falri* l'accabla d'imprécations & d'exécrations ; mais dès qu'il reconnut ſon ancien diſciple ſous l'habit d'un dévot Muſulman, il ſe leva ſur ſes jambes tremblantes, s'avança vers lui, & étendit ſes bras immondes pour l'embraſſer.

« Que m'apporte *Lémack*, dit le ſorcier ? Les » feſtins de *Raglai* envoient-ils quelque tribut à » la caverne de *Falri ?* ou bien, tous les bœufs » de la plaine d'*Orez* ſont-ils dévorés ? Tous les » flacons d'*Adhim* ſont-ils vuidés » ?

« Hélas ! répondit *Lémack* en ſoupirant, ton » fils étoit autrefois le roi de la plaine d'*Orez*. » Sa voix étoit l'unique loi que l'on ſuivît dans » toute la *Perſe*. *Adhim* étoit magnifique, &

» *Lémach* absolu. Je passois le jour dans des » fêtes continuelles, & la nuit dans la débau- » che. Mais hélas ! mon triomphe est fini. *Ad-* » *him* se réveille du sommeil de l'erreur où » j'avois eu soin de l'entretenir. Il prend du » goût pour la vertu. Un payſan va devenir » son modèle & son conseil, si le pouvoir de » *Falri* ne nous délivre de *Mirglip* & de sa dan- » gereuse vertu ».

« Quoi ! *Lémack*, dit l'enchanteur, tu es » visir, & tu viens me prier de te délivrer » d'un esclave ! Que n'ordonnes-tu à tes gardes » de mettre en pièces le vil *Mirglip* ? Fais-le » massacrer cette nuit, & ne crains pas de le » rencontrer demain sur ton passage ».

« O mon maître ! reprit *Lémack*, j'avois » songé à cet expédient. *Adhim* ne prendra pas » le change. Il s'irritera : il fera chercher le » meurtrier ; & le coup dont j'aurai frappé mon » ennemi retombera sur moi ».

« Eh bien ! dit *Falri*, laisse vivre ce payſan ; » l'ami d'*Adhim*. Retourne en paix dans ton » palais ; & demain, lorsque tu paroîtras en » présence du sultan, dis-lui que *Mirglip* n'est » pas en état de se présenter devant lui, parce » qu'il est ivre de vin ».

« Cet expédient ne réussira pas mieux que » l'autre, dit *Lémack*. Le sultan l'estime trop

» pour le croire capable de s'enivrer. Il me » ſoupçonnera de menſonge, fera venir *Mir-* » *glip ;* & ma fourberie découverte me fera » perdre pour jamais l'eſtime du ſultan ».

» Ne crains rien, répliqua le ſorcier. Si *Ad-* » *him* conçoit de pareils ſoupçons, engage-toi » à lui faire voir *Mirglip* ivre la nuit ſuivante, » & laiſſe-moi la conduite de cette affaire. Tu » peux te repoſer du reſte ſur mon art qui ne » m'a jamais manqué ».

« Je laiſſe tout à la prudence de *Falri*, & » au pouvoir de ſon art, dit le viſir. Le tems » preſſe, je vais reprendre le chemin de la » plaine d'*Orez* ».

Lémack prit congé de l'enchanteur, ſans lui donner le flacon de vin, & les mets délicats qu'il lui avoit deſtinés. Il jugea que *Falri* n'avoit beſoin ni de boire ni de manger : l'état où il l'avoit trouvé le lui faiſoit ainſi penſer. D'ailleurs il étoit lui-même fatigué de ſon voyage. Il s'arrêta dans l'épaiſſeur de la forêt, où il dévora avidemment tout ce qu'il avoit apporté, ſans le partager avec perſonne.

Le lendemain, *Lémack* ſe rendit au palais du ſultan. *Adhim* demanda où étoit le *Perſan Mirglip*. Le viſir répondit comme *Falri* le lui avoit conſeillé.

« Gloire de la terre, dit-il en ſe proſternant ! » quel

» quel est celui qui peut t'être comparé pour » toutes les perfections de l'esprit & du corps. » Toi seul es supérieur à toutes les habitudes » déréglées. Toi seul ne ressens pas l'empire » des passions. *Mirglip* gagne l'affection de tes » sujets, ô magnifique sultan! il répand par- » tout les effets de sa bienfaisance : il soulage la » misère de ses pauvres voisins. Mais, fatigué » de l'austérité des devoirs du jour, les ombres » de la nuit servent à couvrir la liberté avec » laquelle il travaille à réparer ses forces épui- » sées, pour se disposer à d'autres travaux. Il » fait couler dans ses veines le jus délicieux de » la grappe. Ainsi, en se délassant de la fatigue » du jour passé, il prend de nouvelles forces » pour le suivant ».

« *Lémack*, dit le sultan, vous m'étonnez. Le » sage *Mirglip*, dont tout le monde exalte la » tempérance, seroit l'esclave du vin! Non, » *Lémack*, cela ne se peut ».

« Ton âme droite, ô sultan! t'empêche de » soupçonner d'hypocrisie un homme que tu » estimes, répondit le visir. Pardonne la fin- » cérité de ton esclave. Le mensonge fuit de- » vant toi, & ta pénétration fait tomber le » voile dont il se couvre. J'ai de la répugnance » à accuser mon frère. *Mirglip* est mon ami, » il m'est uni par les liens de la vertu & de la

» religion. Je m'empresserois de cacher ses moin-
» dres défauts ; mais tu veux apprendre la vé-
» rité de ma bouche. Sache donc, ô sultan ! que,
» pour obéir à tes ordres, je suis entré ce matin
» dans la cabane de *Mirglip*, & je l'ai trouvé
» étendu sur le pavé, un flacon vuide à côté de
» lui. J'ai été surpris & fâché qu'un sage fût
» sujet à un vice si bas. Je suis sorti sans éveil-
» ler *Mirglip*, pour venir te rendre compte de
» ma commission. En revenant, j'ai appris d'un
» de ses voisins que ce n'est pas la seule fois que
» ce payſan ait été surpris dans cet état. Il m'a
» dit que *Mirglip* s'enivroit toutes les nuits ;
» ainsi, mon seigneur peut aisément s'assurer dès
» la prochaine nuit de la vérité de mon rap-
» port ».

« C'est ce que j'ai dessein de faire, dit le
» sultan. *Lémack*, laisse-moi seul ; reviens ce
» soir avec les deux habits de déguisement qui
» nous ont déja servi ».

Lémack obéit. Sur le soir il revint au palais du sultan. *Adhim* & son visir, déguisés, sortirent d'*Orez* pour se rendre à la cabane de *Mirglip*.

Cependant *Falri*, aussi déguisé, entra dans la ville de *Raglai*. Il avoit pris un habit de marchand. Il frappa le même soir à la porte de *Mirglip*, qui le reçut civilement, selon sa cou-

tume, & lui servit des rafraîchissemens, le prenant pour un voyageur qui venoit de loin, & qui passeroit peut-être la nuit chez lui.

Le faux marchand, après avoir bien mangé, feignit d'être excédé de fatigues; & demanda, en soupirant, si *Mirglip* n'auroit pas un peu de vin à lui donner.

Mirglip, surpris de cette question, lui dit qu'il n'en avoit point, & que sa maison n'étoit pas faite pour recevoir les impies, rebelles à la loi d'*Alla* & de son prophète.

« Hélas! répondit le voyageur, *Mahomet* » sait combien j'ai de peine à te demander ce » soulagement nécessaire dans l'épuisement où » je suis, le seul qui puisse prolonger ma vie. Je » sens mes forces m'abandonner, mes nerfs se » relâchent, je tombe en défaillance. Le pro- » phète ne sauroit désapprouver que tu sauves » la vie à un misérable par un goutte de vin ».

Le sorcier se laissa tomber comme un homme près d'expirer : il s'écria d'une voix mourante : « O prophète! aies pitié de ton serviteur ».

Mirglip, trompé par tant d'hypocrisie, se hâta d'aller chercher un peu de vin pour rappeller ce pauvre marchand à la vie.

Comme il revenoit, *Adhim* & *Lémack* passèrent devant la porte de sa maison, où ils le virent avec le vin qu'il portoit.

Le sultan, indigné, fut tenté de l'immoler sur le champ à sa juste colère. Son visir l'y excitoit; mais *Adhim* jugea qu'il valoit mieux lui faire son procès dans les formes, & le faire punir publiquement, que de s'exposer à encourir la haine de son peuple par une exécution précipitée, qui, vu la disposition des esprits, seroit infailliblement attribuée à l'esprit de vengeance, au moins à l'emportement, plutôt qu'à une juste indignation.

Adhim rentra dans son palais, fort mortifié d'avoir conçu trop d'estime pour un hypocrite, qui ne méritoit que le plus profond mépris; car il n'avoit pas le moindre soupçon du stratagême de l'enchanteur. Il ordonna qu'on allât prendre *Mirglip* le lendemain, & qu'on le lui amenât. *Lémack*, s'applaudissant de l'erreur du sultan, ne doutoit plus que le sort de son ennemi ne fût décidé.

Dès le lendemain de grand matin, les gardes entourèrent la maison de *Mirglip*. Quelques-uns des plus affidés avoient ordre d'entrer & de se saisir de sa personne.

Mirglip alla au-devant d'eux. Il étoit surpris du bruit qu'il entendoit, & n'avoit garde de s'imaginer que ce fût lui que l'on cherchât. Sa conscience ne lui reprochoit rien. Il ne montra point de crainte. Le fer qui pouvoit lui ôter

la vie, ne put lui ravir la paix de l'ame.

Les gardes, accoutumés à répandre par-tout la terreur, crurent s'être mépris. Ils ne soupçonnoient pas qu'un homme qui ne se jettoit pas à genoux à leurs pieds pour exciter leur pitié, qui ne paroissoit pas même effrayé de leur présence, fût celui qu'ils avoient ordre de prendre.

Lorsqu'ils eurent appris de sa bouche même qu'il étoit le *Persan Mirglip*, ils le ménèrent à *Lémack*, dont les yeux étoient enflammés de colère, & les sourcils chargés de méchanceté.

« Quelle hypocrisie! quelle audacieuse fer-» meté, dit le visir avec emportement! As-tu » déja cuvé ton vin? Ne te ressens-tu plus des » débauches de la nuit? Il faut que tu y sois » accoutumé, puisqu'elles sont si peu d'effet sur » toi. Mais *Adhim* sera ton juge, infâme scélé-» rat. — Gardes, n'avez-vous point trouvé de » complices avec *Mirglip?* N'y avoit-il pas en-» core quelqu'un avec lui, lorsque vous l'avez » trouvé étendu ivre sur le plancher »?

« Juge équitable, répondit le sorcier déguisé, » en sortant d'un coin où il avoit fait semblant » de se cacher, que *Lémack* me promette mon » pardon, & ma bouche lui dira la vérité ».

« On te pardonnera, dit *Lémack*, si tu déclares

» au sultan ce qui s'est passé cette nuit entre toi » & *Mirglip*. En attendant tu seras chargé de » fers comme lui, & conduit de ce pas au » divan ».

Le peuple étoit assemblé sur leur passage. Une foule innombrable suivit le visir & les deux prisonniers jusques dans le divan. Mais *Mirglip* étoit seul l'objet de leur inquiétude.

Adhim étoit assis sur son trône. *Lémack* fit avancer *Mirglip*, & dit au sultan en le lui présentant :

« O prince ! voilà l'homme que la *Perse* aime » plus que son souverain : voilà cet hypocrite » qui prêche la vertu le jour, & qui s'enivre la » nuit. Il abuse ton peuple par les dehors trom- » peurs d'une sainteté affectée. Le jour il ne » parle que de tempérance, & lorsque la nuit » approche, il maudit *Alla* & son prophète dans » les transports de son ivresse ».

Le peuple assemblé murmuroit de l'emportement de *Lémack*. Étonnés du succès de sa profonde malice, ils n'espéroient pas que leur ami échappât du piége qu'on lui avoit tendu.

« Visir, dit le sultan d'un ton modéré, nous » sommes ici pour juger des faits, & non pas » pour donner des marques d'un zèle emporté » par des expressions peu ménagées. Qui est-ce » qui accuse *Mirglip* ? »

« Ce marchand qui a passé la nuit avec lui, » & que nous avons pris dans sa maison, ré- » pondit *Lémack*. Séduit par l'hypocrite *Mir-* » *glip*, & repentant de sa faute, il s'offre de lui- » même à dire la vérité, si mon seigneur veut » bien lui promettre le pardon de ses crimes ».

En achevant ces mots, le visir présenta le faux marchand au monarque.

« Père des croyans! Protecteur de la foi, » s'écria *Fatri*, prosterné devant le trône, que » mon maître daigne pardonner à son esclave, » & je parlerai ».

« Parle, dit le sultan, ne me déguise point la » vérité. La justice, douce & compâtissante, te » pardonnera en faveur de ta sincérité ».

« En entrant hier au soir dans ta ville de » *Raglai*, continua le marchand, je rencon- » trai *Mirglip*, que je n'avois jamais vu. Il » m'aborda civilement, en me demandant si je » voulois partager avec lui son souper. Je le » remerciai de son offre & le suivis, fort charmé » de cette bonne rencontre. Il me servit quel- » ques racines & un peu de riz bouilli. Après » ce frugal repas, il me dit: marchand, êtes- » vous un homme discret? Vous devez être » fatigué, & un flacon de vin est justement ce » qu'il faut pour vous remettre. Ce fut en vain » que je lui alléguai la loi du prophète, & la

» défenſe du prince. *Mirglip* me preſſa de ſuivre » ſon exemple : il me donna une petite taſſe, » prit pour lui une coupe énorme comme une » meſure de riz. Par des raſades répétées, nous » eûmes bientôt vuidé notre premier flaçon. » *Mirglip* en alla chercher un autre.

« Plus nous buvions, plus notre cœur s'é- » panouiſſoit. Marchand, me dit confidemment » *Mirglip*, je n'invite ici que des étrangers, » & jamais plus d'un à-la-fois ; jamais encore » je ne garde chacun plus d'une nuit. Vous » êtes ſans doute ſurpris qu'un pauvre payſan » comme moi puiſſe ſupporter cette dépenſe » continue ; car je bois toujours du meilleur » vin. Vous ſaurez donc que j'ai ſu gagner l'eſ- » time des plus riches marchands de *Raglai*. » Ils m'apportent leurs aumônes pour les diſ- » tribuer aux veuves, aux orphelins, & aux » pauvres de toute eſpèce. Je remplis en partie » leurs pieuſes intentions. J'emploie le jour à » diſtribuer de côté & d'autre la moitié de » l'argent qu'ils me confient, & par cette con- » duite je paſſe pour un grand ſaint aux yeux » du peuple. L'autre moitié fournit à ma dé- » penſe ; je l'emploie à me procurer chaque » nuit quelques flacons de cette liqueur déli- » cieuſe, dont le prophète jaloux nous a dé- » fendu l'uſage ».

« Mais, lui dis-je, comment faites-vous pour » empêcher les étrangers qui passent la nuit à » boire avec vous, de vous trahir »?

« *Mirglip* me répondit mystérieusement que » c'étoit un secret qu'il ne révéloit à personne. » Je conjecturai qu'avant de renvoyer chacun » de ses convives, il leur faisoit boire quelque » liqueur qui leur ôtoit la mémoire de la dé- » bauche qu'ils avoient faite dans la maison de » cet hypocrite. Comme je n'étois pas encore » épris de vin, je résolus de garder ma mé- » moire, & de ne plus rien prendre.

» Mes soupçons étoient justes. Quelques heu- » res après cet entretien, comme j'allois prendre » congé de *Mirglip*, il tira une petite bouteille » qu'il me dit contenir un vin précieux, dont il » ne donnoit jamais qu'un coup à chacun.

» Il m'en versa plein ma tasse, mais je fis » semblant de le boire, & réellement je répan- » dis la liqueur dans mon sein. Par cette adresse, » je conservai ma mémoire, & me suis ménagé » le moyen de découvrir à mon seigneur l'hy- » pocrisie de *Mirglip* ».

Quand le faux marchand eut fini de parler, il s'éleva un grand bruit dans l'assemblée. Le peuple indigné s'écria de tous côtés : « *Mirglip*, le » pauvre *Mirglip* est pris dans les filets des mé- » chans! Puisse le prophète délivrer son servi- » teur des effets de leur rage »!

« Le rapport du marchand eſt vrai, dit le » monarque ; j'ai été moi-même témoin d'une » partie de ce qu'il a dit. Je me ſuis déguiſé » pour voir par mes yeux la vérité ; & lorſque » je paſſois devant la maiſon de *Mirglip*, je » l'ai vu rentrer chez lui avec un large flacon » de vin ».

Il n'en falloit pas davantage pour faire condamner *Mirglip*. Son procès ſembloit ſuffiſamment inſtruit. Le ſultan ne vouloit pas même que l'accuſé répondît.

« Ta langue, lui dit-il, eſt accoutumée au » menſonge ; & je n'ai pas beſoin d'entendre les » impoſtures que tu as méditées pour ta juſti- » fication ».

Lémack fit ſaiſir le coupable, & donna ordre aux gardes de le faire ſortir ſur le champ, de peur qu'il ne s'oubliât juſqu'à blaſphémer contre *Alla* & contre ſon roi.

L'infortuné *Mirglip* fut contraint de céder à la force. *Lémack* ſe flattoit qu'il ſeroit d'abord exécuté. Mais le ſultan, malgré ſon indignation, ſe ſentoit ému en faveur de *Mirglip*. Il différa de prononcer contre lui l'arrêt de mort, & ordonna au viſir de le faire garder dans la tour qui étoit au pied de la montagne, où s'élevoit le palais du ſultan.

Le ſage *Perſan* ſe ſoumit à ſon ſort, & ſans

se mettre en devoir de répliquer, il suivit tranquillement les gardes qui le conduisirent à la tour où ils avoient ordre de l'enfermer.

Ce n'étoit pas assez pour *Lémack* d'avoir calomnié *Mirglip*. Il sentoit que le sultan avoit de la peine à quitter les sentimens vertueux qu'il lui avoit inspirés. Il crut nécessaire de hâter la mort de l'un, & d'affermir l'autre dans ses premières erreurs.

Il fit chercher les plus belles esclaves qu'il fut possible de trouver. Il s'en servit pour distraire l'esprit du monarque de ses nouvelles idées de vertu, par les charmes de l'amour & de la volupté.

Les ordres du visir étoient toujours aussi-tôt exécutés que donnés. La crainte donne des aîles aux esclaves. Les plus belles femmes de *Perse* furent conduites au sérail du sultan, sans égard pour le rang, & contre toutes les loix de l'honnêteté.

Cependant *Lémack* choisit les trente plus belles; & après les avoir fait orner le plus galamment, & le plus richement qu'il fut possible, il les conduisit lui-même dans la superbe galerie où *Adhim* venoit assiduement prendre le frais vers le milieu du jour.

Le sultan, qui avoit pu chasser *Mirglip* de sa présence, ne pouvoit le bannir de sa pensée.

Loin d'être flatté du zèle officieux de *Lémack*, il lui ordonna de se retirer avec ses femmes.

Il eut peine à digérer cette mortification. Mais voyant l'air rêveur du monarque, il n'osa le distraire. Il se retira, & fit signe à ses trente beautés de le suivre.

Le sultan qui avoit jetté un coup-d'œil indifférent sur toutes ces femmes, en avoit remarqué une qui sembloit charmée de l'ordre qu'il venoit de donner à son visir de les faire retirer. C'étoit celle qui l'avoit le plus frappé en entrant. Ses yeux étoient alors modestement baissés, & ses bras croisés en signe de désespoir. Mais au moment que *Lémack* leur avoit dit de le suivre, elle avoit levé les yeux au ciel avec transport, tandis que toutes les autres avoient paru mortifiées de l'indifférence du sultan.

« Visir, dit le prince, quelle est cette fille » qui se réjouit de me quitter »?

La belle *Nourenhi*, c'est ainsi qu'elles s'appeloit, trembla à la voix du sultan. Elle connut à ces mots qu'*Adhim* avoit pris garde à ses transports qu'elle avoit mal dissimulés; le voile pâle de la crainte couvrit l'éclat de son teint vermeil.

Nourenhi étoit encore belle sous le voile de la pâleur. Ses yeux n'avoient pas perdu toute leur vivacité; & la régularité de ses traits n'en

avoit presque pas souffert. Au contraire, elle avoit un air de langueur, qui, en tempérant l'éclat de ses charmes, le rendoit plus touchant.

« O *Alla!* s'écria le monarque en la contemplant: qui êtes-vous, fille de *Perse*, vous » dont le corps est blanc & poli comme les piliers d'albâtre du temple; vous dont le sein » s'agite comme un chevreuil pantelant qui » cherche l'ombre des buissons; vous dont le » front s'élève comme un hémisphère radieux » & tout éclatant de gloire » ?

« Seigneur, répondit *Nourenhi*, tu vois à tes » pieds la fille d'un pauvre payſan, dont la vieillesse & les infirmités sont à présent sans aucun » soutien, depuis qu'il a perdu ma sœur *Kaphira*, & que j'ai été enlevée à ce vieillard infortuné pour être esclave dans ton serrail ».

« Fille céleste, dit le sultan en s'empressant » de la relever, périsse celui qui a osé outrager » ton père respectable, en lui enlevant les seuls » appuis de sa vieillesse!

« *Lémack*, continua vivement *Adhim*, d'où » vient cette tendre fleur qui répand une odeur » si suave? L'a-t-on arrachée par force du lieu » où elle a pris naissance? Ou, fière de sa » beauté, vient-elle briguer d'elle-même l'hon» neur d'être reine de *Perse* » ?

« O royal sultan ! dit le visir, cette fleur est » tombée par hasard entre mes mains. *Lémack* » ignore le lieu de sa naissance, & le nom de » ses parens ».

« Chef-d'œuvre de la nature, dit *Adhim* à la » belle *Nourenhi*, quelle mine précieuse a pro- » duit l'éclat dont tu brilles à mes yeux ? Je » veux la transplanter dans la plaine d'*Orez*. Tu » seras assise sur le trône de *Perse ;* ta beauté » t'en rend digne, & ta famille sera la mienne ».

« Hélas ! répondit *Nourenhi* en versant un » torrent de larmes, mon père accoutumé à » une vie obscure & frugale maudiroit sa fille, » si mon seigneur vouloit changer son sort, en » celui d'un courtisan. Que dis-je ? Peut-être » j'offense mon seigneur. — Non, ô puissant » monarque ! terreur de la terre, le pauvre » vieillard ne desire point tant d'honneur. Son » grand âge succombe sous le poids du malheur. » Il souffre sans se plaindre. Ce qu'il regrette, » ce n'est pas de mourir ; c'est d'ignorer le sort » de ce qu'il a de plus cher au monde ».

« Par *Mahomet*, ton père respectable est un » saint, dit le sultan. Le portrait que tu me fais, » m'intéresse pour lui : tes lèvres ne peuvent » prononcer que la vérité ; tout ce que tu dis » est aimable comme toi. Apprends-nous seu- » lement le nom de celui à qui tu dois la vie.

» *Lémack* l'ira chercher, & il ſera notre ami ».

« Pardon, ô puiſſant roi! dit *Nourenhi* en ſou-
» pirant, je n'oſe prononcer le nom de mon père
» devant mon ſeigneur. Car, lorſque les émiſ-
» ſaires de ta cour forcèrent le bois tranquille
» qui avoit caché juſqu'à ce jour ton eſclave, il
» me dit: *Nourenhi*, ne découvre jamais à per-
» ſonne cet aſyle ſacré qui a ſi long-tems caché
» ton père aux yeux du tyran ».

« S'il eſt ainſi, reprit le ſultan, je veux ignorer
» où il eſt, juſqu'à ce que j'aie couronné la belle
» *Nourenhi*. Mais lorſque le diadême de *Perſe*
» brillera ſur ta tête, alors il faudra ſurprendre
» agréablement le vieillard, & aller lui annon-
» cer que le ſultan eſt ſon gendre ».

« *Alla* me préſerve d'oublier jamais les le-
» çons de tempérance que me donna mon père,
» répondit *Nourenhi* avec une fermeté au-deſſus
» de ſon âge & de ſon ſexe! Non, *Adhim*, j'ai
» appris à préférer les humbles vertus dont *Mir-*
» *glip* nous donne l'exemple, à tout l'éclat qui
» environne le trône de *Perſe* ».

« Cela ſuffit, dit le monarque en ſe tournant
» vers ſon viſir: cet hypocrite ne ſe contente
» pas de s'enivrer chaque nuit; il ſéduit encore
» les plus belles filles de mes états ».

« Élevés enſemble, *Mirglip* & moi, depuis
» notre première enfance, dit *Nourenhi*, nous

» nous aimons d'une affection pure & sainte. » *Alla* & son prophète ont souvent entendu » nos chastes soupirs & nos ferventes prières ».

« C'est assez, dit le prince. Esclaves, qu'on » fasse retirer cette femme audacieuse. Que la » hache tombe sur le cou de *Mirglip*. Son crime » est suffisamment prouvé. Il est tems de déli- » vrer la Perse de cet hypocrite qui la séduit ».

Le visir pressa les muets d'exécuter l'ordre de leur maître. En vain *Nourenhi*, étendant les bras vers le sultan, vouloit demander grace. Les gardes l'entraînèrent par force hors de la galerie peinte où le sultan resta seul.

Adhim, agité de pensées sombres, se jetta sur un sopha, attendant avec impatience le retour du visir avec la tête de *Mirglip*. Il entendit du bruit dans la cour. Il se leva & courut à la fenêtre, soupçonnant que *Lémack*, pour rendre le supplice du coupable plus frappant, le faisoit exécuter dans cette même cour à la vue de tout le peuple.

Mais l'embonpoint du visir avoit retardé sa marche, à son grand dépit; & sa méchanceté impatiente n'étoit pas encore rassasiée du sang de l'innocent. Lorsqu'il traversoit avec peine la foule du peuple, deux Imans l'avoient arrêté. *Adhim* les vit prosternés à ses pieds, & lui parlant ainsi: « Vice-roi de la *Perse*, lui disoit l'un; » nous

» nous venons dénoncer au sultan un sacrilége » qui a osé abuser les oreilles sacrées de la justice » par des mensonges prémédités ».

« Retirez-vous, vils prêtres, répondoit *Lé-* » *mack*, tout hors de lui-même. Le sultan n'a » pas le tems d'écouter vos visions fanatiques. » Si vous osez remettre les pieds dans l'enceinte » de ce palais, je ferai voler vos têtes par-dessus » ces murailles, & les enverrai prêcher, sans » vos corps, aux imbécilles assez sots pour vous » croire.

« Visir, cria le sultan par la fenêtre de la » galerie, je ne veux pas que l'on maltraite sans » raison les ministres de mon Dieu; au con- » traire, si, profanant la sainteté de leur ca- » ractère ils violent nos loix, alors ils méritent » d'être plus sévèrement punis que les autres : » car ils doivent donner l'exemple, & prati- » quer les premiers ce qu'ils enseignent. Mais » je ne vois pas quel mal il peut y avoir à venir » révéler des crimes secrets, sur-tout si l'amour » seul de la vérité conduit leurs pas. C'est » plutôt une action sainte que j'approuve. Vé- » nérables Imans, continua le monarque, si vous » avez un accès libre auprès d'*Alla*, pourquoi » vous interdirois-je l'entrée de mon palais? » Parlez avec cette liberté qui convient aux » ministres de la vérité éternelle; & que les

» prêtres flatteurs qui n'osent dire le vrai par la » crainte des hommes, soient en horreur aux » princes de la terre, comme ils sont coupables » devant Dieu ».

Lemack, se voyant surpris par le sultan, changea de langage : il tâcha d'excuser son emportement.

« Gloire de la terre, dit-il au monarque, j'ai » eu tort de parler avec tant de vivacité aux » enfans de notre prophète. Mon zèle m'a fait » passer les bornes de la modération. J'étois » fâché que ces envoyés du ciel retardassent » l'exécution des ordres de mon seigneur con- » tre l'impie *Mirglip ;* & dans l'excès de ma » colère je n'ai point eu assez d'égards pour les » Imans respectables que j'honore en toute oc- casion ».

« Je te pardonne, dit le sultan ; je connois » ton zèle pour l'honneur de ton maître. Fais » monter ici ces deux Imans, & laisse vivre » *Mirglip* jusqu'à ce que je les aie entendus ».

Le visir obéit avec une joie feinte. Il les conduisit lui même dans la galerie des peintures. En entrant, ils se prosternèrent devant *Adhim*, qui leur commanda de déclarer le sujet de leur visite.

« Prince, dit le plus âgé, toi à qui le puis- » sant *Alla* a confié le gouvernement d'un peu-

» ple nombreux, pardonne la hardieſſe de tes » eſclaves, qui oſent t'aſſurer de l'innocence » de *Mirglip* »

« Saints vieillards, leur répliqua le monar- » que, je pardonne tout, excepté le menſonge. » Prenez garde de mentir devant moi. L'hy- » pocriſie de *Mirglip* eſt trop évidente pour » qu'une impoſture adroite puiſſe déſormais en » cacher la malice ».

« Sultan de *Perſe*, répondit le même Iman, » il y a aujourd'hui ſix jours que le viſir vint » avec la troupe de ſes gardes pour ſe ſaiſir » de *Mirglip ;* & nous n'avons appris qu'hier » qu'il étoit accuſé d'ivrognerie par un mar- » chand qui avoit logé chez lui. Si nous l'avions » ſu plutôt, nous n'aurions pas tant tardé à » venir le juſtifier des calomnies du marchand.

» La nuit avant ſon empriſonnement, *Mir-* » *glip* vint nous dire qu'un voyageur étranger » étoit chez lui, qu'il étoit excédé de fatigue, » qu'il lui avoit demandé un peu de vin, diſant » que, s'il lui refuſoit ce cordial, il alloit expirer » ſur le champ. C'eſt pourquoi, ajouta le cha- » ritable *Mirglip*, je vous prie de venir à ſon » ſecours, & de le conſoler avant que le voile » de la mort s'étende ſur ſes yeux. Vos bonnes » prières fléchiront le prophète, & il ne mourra » point.

» Les inſtances de *Mirglip* étoient ſi preſ-
» ſantes, que nous le ſuivîmes auſſi-tôt. Nous
» trouvâmes réellement le voyageur étendu par
» terre, qui nous dit d'une voix foible & gênée,
» qu'il n'avoit plus que quelques momens à
» vivre.

» Nous l'exhortâmes à ſe réſigner à la mort,
» ſi le prophète l'appelloit à lui ; & nous paſ-
» sâmes la nuit en prières auprès de lui. Ce-
» pendant le marchand feignit de ſe trouver
» mieux, il ſe leva, & nous pria de le laiſſer
» repoſer ſur un ſopha ſur lequel il ſe mit, en
» feignant d'être accablé des marches pénibles
» qu'il diſoit avoir faites preſque ſans prendre
» de nourriture.

» Nous nous retirâmes ; mais avant de quit-
» ter notre ami *Mirglip*, nous le vîmes répandre
» dans la cour le reſte du vin dont le marchand
» avoit pris quelques gouttes, de peur que ce
» reſte ne fût pour ſes eſclaves une occaſion de
» violer la loi du prophète ».

« Viſir, dit le monarque, ce que l'Iman dit
» peut être vrai. Faites-les garder à vue dans
» mon palais. Qu'on diſe au marchand de ſe
» rendre à mes ordres. Cependant différez l'exé-
» cution de la ſentence portée contre *Mirglip*,
» juſqu'à ce que nous ſoyons pleinement in-
» formés de la vérité de cette hiſtoire ».

Lémack s'empreſſa d'obéir au ſultan. Il ſuppoſoit que ſon ami étoit retourné à ſa caverne, où il comptoit l'aller trouver la nuit ſuivante, lorſque les habitans de *Raglai* ſeroient enſevelis dans un profond ſommeil.

En effet, on eut beau faire chercher le marchand qui avoit accuſé *Mirglip*, on ne le trouva point. Le viſir en fit ſon rapport à *Adhim*.

« Cette circonſtance me donne quelque ſoupçon, dit le ſultan. Mais nous pouvons tirer » la vérité de *Mirglip* même ; & il n'eſt pas » poſſible qu'il nous en impoſe. Depuis qu'il eſt » arrêté, il n'a parlé à perſonne : il ne peut rien » ſavoir de ce que les Imans diſent pour ſa défenſe, ſi c'eſt un conte qu'ils ont forgé pour » délivrer leur ami. Viſir, qu'on faſſe venir » *Mirglip*, nous n'avons pas voulu l'entendre ; » mais à ce moment, il faut qu'il parle. Je vous » recommande ſur-tout de l'accompagner vous-» même, & de ne laiſſer approcher de lui aucun autre officier, afin qu'il ne ſache pas » pourquoi je le fais appeller. Et vous, Imans, » ajouta-t-il, entrez dans cet appartement d'où, » ſans être apperçus, vous pourrez entendre ce » que dira *Mirglip* pour ſa juſtification. Si ſa dépoſition s'accorde avec la vôtre, je lui rendrai mon eſtime ; autrement, vous partagerez » ſon ſort ».

Lémack entra dans la tour où étoit *Mirglip*. Celui-ci crut qu'il venoit lui annoncer la mort : ce *Lémack* entroit rarement dans les prisons, sinon lorsqu'une pareille commission l'y amenoit.

Mais le visir commençoit à craindre pour lui-même. Il se repentoit d'avoir paru si empressé à condamner *Mirglip*. Il ne doutoit pas, d'ailleurs, que quand même il seroit justifié par les Imans, l'amour de *Nourenhi* ne le perdît bientôt. Il résolut donc de prendre avec lui le masque de l'amitié, afin d'être prêt à tout évènement, & sur-tout pour empêcher que le crédit de *Mirglip* ne fût pour lui l'époque de sa disgrace.

C'est pourquoi, quittant l'air sévère & cruel qu'il avoit presque toujours, pour prendre le ton d'un flatteur, il aborda amicalement l'infortuné *Mirglip*, en lui parlant ainsi :

« Quand on est vraiment sage & vertueux, » on n'a rien à craindre de ses ennemis ; car » *Mahomet* protége les justes, & leurs persécu- » teurs deviennent leurs meilleurs amis. Pour » moi, *Mirglip*, j'admire votre vertu, votre » bonté & votre patience ; & je suis indigné » contre tous les officiers de la couronne de ne » m'avoir pas fait connoître votre mérite ; afin » que, dans la nouvelle promotion, j'eusse la » satisfaction d'élever le meilleur des hommes » au rang qu'il est digne d'occuper ».

« Je me soumets à la volonté du sultan, quelle » qu'elle soit, dit *Mirglip* d'un ton respectueux ».

« Le sultan, reprit *Lémack*, veut entendre » ta défense de ta bouche. Mieux informé de » ta conduite depuis quelques momens, que je » ne l'avois été jusqu'ici, je lui ai inspiré des » sentimens de clémence. J'ai ordre de te con- » duire en sa présence. Viens, & aies soin de for- » ger quelque histoire propre à achever de tou- » cher son cœur, & il t'accordera ton pardon ».

« Si la vérité ne mérite point de grace, dit » froidement le prisonnier, le mensonge en est » encore moins digne ».

Le visir ne répliqua point. Il conduisit *Mirglip* en silence, de la tour, à la galerie peinte. Il vit bien que le jeune *Persan* se défioit de ses belles paroles.

Les réponses de *Mirglip* furent conformes à ce qu'avoient dit les Imans. *Adhim* fut satisfait; & toute son indignation retomba sur le marchand, vil imposteur qui avoit calomnié l'innocence de *Mirglip*. Il ne soupçonnoit pas encore que le visir eût trempé dans ce complot détestable.

Lémack, craignant que la vérité ne prévalût, & confus de la noble simplicité de *Mirglip* sur qui il n'osoit lever les yeux sans honte, fut le premier à demander la permission de relâcher les deux Imans. Il poussa la dissimulation jus-

qu'à les féliciter sur l'heureux succès de leur information.

Adhim ne fut pas moins frappé de la patience & de la soumission de *Mirglip*, qui ne parut ni intimidé par la crainte de la mort, ni fier de s'être justifié devant son roi.

Dans les transports de son admiration, la beauté de *Nourenhi* s'offrit à sa pensée. *Mirglip* étoit aimé d'elle; c'étoit assez pour le rendre coupable aux yeux de son amour.

« *Lémack*, dit le sultan à son visir, renvoyez » ces Imans avec de magnifiques présens. Je » veux que mes sujets sachent combien j'ho- » nore ceux qui aiment à secourir la vertu » opprimée ».

Quand le visir eut congédié les Imans, *Adhim* lui ordonna de faire venir *Nourenhi*, afin d'apprendre d'elle par quels artifices le *Persan* l'avoit séduite : car il n'étoit encore justifié que de l'accusation d'ivrognerie.

Au nom de *Nourenhi*, *Mirglip* laissa échapper un profond soupir, dont le sultan s'apperçut malgré sa contenance assurée.

« Vil corrupteur, lui dit le prince, ta cons- » cience te reproche ton crime : elle prend jus- » tement l'alarme. Ton iniquité est connue; & » ton roi qui connoît ton hypocrisie, va te juger ».

« Si aimer la plus belle personne de son sexe,

» dit *Mirglip* ; si promettre sa foi, selon les loix » établies par *Alla* pour le bonheur du genre-» humain, si obéir aux loix de la nature, sancti-» fiées par les cérémonies de la religion, si ce » sont-là des crimes, *Mirglip* est coupable ».

« Je ne croyois pas, reprit le sultan, qu'un » homme comme *Mirglip*, qui fait profession d'une tempérance si austère, pût se livrer aux » folies de l'amour. Jeune homme, vous passez » pour un saint aux yeux de tous vos voisins ; » mais votre sainteté se relâche beaucoup entre » les bras de *Nourenhi*. En prêchant la vertu, » vous en altérez la pureté ».

« J'ai toujours cru, ô sultan ! que la véritable » sagesse consistoit dans un juste milieu également éloigné des excès opposés. Jamais elle » ne se livre à la dissolution : elle n'est point non » plus ennemie des plaisirs innocens. Élevé avec » la belle *Nourenhi*, j'appris avec elle la loi du » saint prophète. Nous recevions ensemble les » sages leçons de son respectable père, *Phesoj* » *Ecneps* ; & nous résolûmes dès-lors de vivre » ensemble dans les liens du mariage.

» Le bon Dervis, témoin de notre amour, » ne le désapprouva point. Il nous apprit seule-» ment à le modérer, à le sanctifier par des vues » saintes & religieuses.

« Dès ce moment, nous nous promîmes une

» foi mutuelle ; & ſans les contre-tems arrivés » depuis huit jours, nous ſerions unis à cette » heure ſous les loix du mariage ».

« Hypocrite, dit le ſultan, tu cherches en » vain à me tromper par un conte dépourvu de » vraiſemblance. Mon fidèle viſir vient avec » la belle *Nourenhi* que tu as ſéduite. Tu vas être » confondu ».

Lémack entra avec *Nourenhi*, appuyée ſur une eſclave.

Nourenhi n'apperçut point d'abord ſon amant. Elle avoit les yeux modeſtement baiſſés. Le ſultan lui ordonna de les lever.

Elle fut émue en voyant *Mirglip*. Le ſultan, témoin de ſon émotion, en frémit. *Lémack* s'applaudiſſoit du tour que prenoit cette entrevue. Il ſentoit que *Nourenhi* réſiſteroit à la paſſion du ſultan, & que l'indignation de ſon maître retomberoit ſur *Mirglip*.

« *Nourenhi*, dit le ſultan, reçois *Adhim* entre » tes bras, ou prépare-toi à voir la tête de » *Mirglip* tomber ſous le fer de mon viſir ».

A ces mots, les yeux de *Lémack* étincelèrent de joie & de rage : déja il avoit mis la main ſur ſon cimeterre pour le tirer du fourreau.

« Je renonce à voir jamais celui que j'aime, » ſi le ſultan l'ordonne, répondit la belle *Per-* » *ſanne ;* mais je ne puis violer la foi que je lui » ai promiſe ».

« *Mirglip*, reprit le sultan, dégage cette fille » de sa promesse. Cède-la à ton roi, & tu seras » le premier de la *Perse* après moi ».

Lémack trembla : il crut que *Mirglip* alloit accepter les offres du sultan.

« O mon seigneur ! répondit *Mirglip*, com- » ment pourrois-je accepter un honneur qui » m'est offert au prix d'un crime ? M'est-il per- » mis de violer mon serment » ?

« C'est assez, continua le monarque, je vois » qu'ils ont pris leur parti. *Lémack*, cherche » des supplices proportionnés à leur obstina- » tion ».

Aussi-tôt le visir tira son cimeterre, & dit » d'un ton furieux : « Ce fer suffit pour punir » le traître *Mirglip* : je le frapperai ; mais je » livre la belle *Persanne* à la clémence de son » maître. Quand elle verra son amant étendu » mort à ses pieds, elle prendra des senti- » mens plus favorables à l'amour de mon sei- » gneur ».

« Arrête, visir, dit le prince ; *Adhim* n'est » point transporté comme toi par les sentimens » d'une basse vengeance. Non, *Lémack*, c'est » la justice que je cherche ; & je veux que ces » coupables soient punis comme leur crime le » mérite ».

« *Mirglip*, & vous, beauté aussi fière qu'a- » dorable, approchez ».

L'un & l'autre obéirent en tremblant, & se jettèrent aux pieds d'*Adhim*. Chacun craignoit moins pour soi-même que pour l'objet de son amour.

Alors *Adhim* tira son cimeterre royal, & leur dit : « L'amour est votre crime, que l'amour » soit votre châtiment ! Levez-vous, aimez-» vous l'un & l'autre, & soyez heureux. Loin » que votre sultan ait jamais songé à désunir des » cœurs si fidèles, c'est contre vos ennemis que » ce fer est tiré. Celui qui n'aime pas *Mirglip* » & *Nourenhi*, est un traître à son roi. Ne croyez » pas, couple fortuné, qu'il m'en coûte peu » pour remporter une telle victoire sur moi-» même. Dans ce moment, tandis que la justice » & la raison me forcent à vous bénir, je sens » les cris d'une passion violente m'exciter à » vous punir. Retirez-vous ; cachez-moi votre » bonheur. Un soupir échappé du sein de la » belle *Nourenhi* seroit capable de m'enflammer » derechef d'amour & de colère ».

Lémack avoit été frappé de ce changement subit, comme d'un coup de foudre. Mais il avoit eu le tems de se remettre de son étonnement pendant le discours du monarque, & de se préparer à lui faire ce compliment plus vrai que sincère.

« Généreux sultan, tu as béni ce couple

» heureux, & ces amans fortunés te béniront.
» Qu'on ne parle plus de la vertu de *Mirglip*.
» Tu viens de montrer, dans un moment, plus
» d'empire sur toi-même & sur tes desirs, que
» ce *Persan* n'en a fait voir dans tout le cours
» de sa vie. Tu triomphes de l'amour auquel il
» cède lâchement.

« Il est vrai, ô visir ! dit *Mirglip* pénétré de
» reconnoissance ; il est vrai qu'il y a peu de
» mérite à obéir lorsque l'obéissance est douce.
» La tempérance & la vertu coûtent peu, lors-
» qu'elles nous procurent une si belle récom-
» pense. On doit craindre alors de les aimer
» pour le plaisir qui les suit plutôt que pour
» elles-mêmes. Mais sacrifier ses desirs, & leur
» satisfaction à l'austérité de la vertu, c'est la
» véritable grandeur, & celle qui rend notre
» sultan le père de son peuple, & le bonheur de
» ses sujets ».

« O généreux monarque ! reprit la belle *Per-*
» *sanne* en se jettant aux genoux d'*Adhim*, non,
» jamais ton esclave n'oubliera ta bonté. Il n'est
» point de plaisir plus flatteur pour toi que celui
» de faire des heureux ; ton esclave n'aura point
» de devoir plus sacré que celui de la recon-
» noissance qu'elle te doit. Le sentiment d'une
» bonne action remplira ton ame d'un plaisir
» bien plus doux que tu ne pouvois t'en pro-

» mettre de la jouiſſance forcée des foibles » agrémens de ton eſclave. O *Adhim !* tu es » véritablement notre protecteur, notre père ; » & comme les ſources d'eaux pures ſe préci- » pitent du haut des montagnes dans la plaine, » ainſi les torrens de ta bonté inondent tes » eſclaves ».

Adhim, touché des tranſports de leur reconnoiſſance, ſe pencha ſur eux, les embraſſa tendrement : quelques larmes coulèrent malgré lui ; il dit à ſon viſir : « *Lémack*, jamais je n'ai reſ- » ſenti tant de joie. Je donnerois toute ma » gloire pour avoir ſouvent occaſion de faire » des heureux. Un ſeul acte de généroſité m'eſt » plus doux & plus cher que tous les exploits » qui ont illuſtré ma vie paſſée, & que tous les » monumens de ma grandeur. Il me tarde de » voir le père de cette belle fille. Qu'il doit » être ſage celui qui a ſu former des cœurs ſi » vertueux » !

« O ſouverain de nos cœurs ! répondit *Mir-* » *glip*, la reconnoiſſance nous donnera des aîles » pour aller chercher le bon *Phéſoj Ecneps*. » Lorſque le vieillard apprendra ta généroſité, » il ſe levera, & s'empreſſera de venir ſe proſ- » terner à tes pieds ».

« Non, répondit le monarque, je ne demande » pas un ſi grand effort de ſa part : il auroit

» de la répugnance à venir se mêler parmi des » courtisans inquiets & flatteurs. Si *Phésoj Ec-* » *neps* me regarde comme le sultan de la *Perse*, » il aura raison de douter de la sincérité de mes » dispositions à apprendre la sagesse de sa bouche, » & je serai privé de ses leçons. Quoique sou- » verain d'un grand royaume, je ne m'estime » pas au-dessus des instructions d'un sage dont » le cœur est une source pure d'où découlent » les eaux salutaires de la vérité & de la vertu. » *Mirglip*, je me déguiserai, & tu me conduiras » vers ce respectable vieillard. Je le verrai, je » l'écouterai, je recueillerai les paroles de sa- » gesse qui tomberont de ses lèvres. J'amasserai » un trésor de connoissances utiles & propres » à faire le bonheur de mon peuple ».

Lémack, étonné de la résolution du sultan, craignoit qu'il ne voulût le mener avec lui entendre les leçons du dervis des bois. Il fut agréablement détrompé, lorsqu'*Adhim*, lui parlant en particulier, lui déclara que son intention étoit de lui laisser les rênes du gouvernement jusqu'à son retour.

Le visir, dissimulé, cacha la joie secrète que lui causoit une telle déclaration. Il se jeta aux pieds de son maître, le conjurant de ne pas courir seul les hasards d'un tel voyage; de ne pas s'engager sans suite dans une forêt inconnue

& parmi des étrangers ; de permettre au moins que son visir l'accompagnât pour jouir de sa présence royale, & profiter avec lui des saintes leçons du dervis.

Le sultan, trop bon pour être soupçonneux, assura son visir qu'il prendroit toutes les précautions nécessaires pour sa sûreté ; que du reste il n'avoit rien à craindre sous la garde de *Mirglip* si universellement chéri de ses sujets. Quant à sa demande, il lui dit qu'il devoit se résoudre à gouverner pendant son absence, n'ayant personne à qui il pût confier ce soin, à son refus. Il lui ordonna aussi d'envoyer chez le cadi, & de faire les dispositions convenables pour célébrer dans son palais le mariage de *Mirglip* & de *Nourenhi*.

Bientôt la ville de *Raglai* apprit que *Mirglip* étoit justifié. Les habitans de la plaine d'*Orez*, qui connoissoient la méchanceté du visir, en furent également surpris & charmés. Chacun bénissoit le sultan. Chacun souhaitoit qu'il gouvernât par lui-même, au lieu de livrer ses sujets à la discrétion du visir *Lémack*.

Adhim fit célébrer les noces des nouveaux époux avec une magnificence vraiment royale. *Mirglip*, quoiqu'ennemi du faste, avoit trop d'obligations à son roi pour ne pas se soumettre à sa volonté. La fête fut animée par les acclamations

mations du peuple. On joignoit le nom de *Mirglip* à celui d'*Adhim*. *Lémack* étoit oublié.

Deux lunes après le mariage de *Mirglip*, *Adhim* fit appeller ſon ami ; car c'eſt le nom qu'il donnoit à ſon nouveau favori. Il lui dit qu'il n'avoit pas oublié ſa promeſſe, & qu'il vouloit paſſer pour le fils de quelque grand de ſa cour, que ſon goût pour la ſageſſe conduiſoit auprès du dervis pour recevoir ſes leçons.

Mirglip & *Nourenhi* étoient dans la plus grande impatience de revoir le bon *Phéſoj Eoneps*, pour lui annoncer la générosité du ſultan à leur égard. Auſſi ils furent comblés de joie, lorſqu'ils apprirent qu'*Adhim* étoit déterminé à ne pas différer plus long-tems l'exécution de ſon projet. D'ailleurs la vie de la cour les ennuyoit tous les deux. *Nourenhi* étoit trop vertueuſe pour écouter avec plaiſir les impertinences de tous ceux que ſa beauté aſſembloit autour d'elle. *Mirglip* étoit trop ſage pour s'accoutumer à la vie débauchée des émirs.

Le jour du départ arriva. L'émir *Holam*, homme reſpectable par ſon grand âge, & ſurtout par ſa probité, fut mis dans la confidence du voyage d'*Adhim*, qui voulut paſſer pour ſon fils. *Mirglip* & *Nourenhi* ſe dirent des amis du même émir, qui accompagnoient le jeune homme. Ce fut ſous ce nom qu'ils traversèrent

la citadelle en palanquins : ils sortirent par la porte de l'orient.

Après trois jours de marche, ils entrèrent dans une plaine qui avoit à sa droite un grand bois planté de cèdres & de palmiers.

Ici *Mirglip* dit au sultan qu'il étoit tems de renvoyer à *Raglai* tous les esclaves de leur suite, afin qu'aucun d'eux ne fût la retraite qui cachoit le dervis aux yeux des hommes puissans.

Les esclaves furent renvoyés. *Adhim*, *Mirglip* & la belle *Nourenhi* s'enfoncèrent dans le bois. Le jeune *Persan* les conduisit par des sentiers retirés, jusqu'à deux milles vers le centre du bois.

C'étoit une promenade agréable. Ils marchoient à l'ombre des cèdres & des palmiers qui les défendoient de l'ardeur du soleil. La terre étoit couverte de mousse & d'un gazon fleuri. L'air étoit doux & tempéré.

Parvenus au centre du bois, ils entrèrent dans une allée irrégulière que coupoit une source d'eau pure. Ils passèrent le ruisseau sur un pont de bois qui les conduisit dans une plantation épaisse de lauriers, de platanes, de jeunes cèdres, & d'autres arbrisseaux fleuris.

Au bout de ce petit bois agréable, ils trouvèrent une seconde allée plus étroite que la première, & au bout de cette allée ils apper-

çurent un petit manoir assez propre, & sur-tout aussi bien aëré qu'il étoit possible au milieu d'une vaste forêt.

« Mon seigneur voit la retraite heureuse de » *Phésoj Ecneps*, dit *Mirglip* au sultan; qu'il me » soit permis à cette heure d'oublier les hon- » neurs dûs à mon roi, pour présenter au dervis » le puissant & glorieux *Adhim*, comme un » disciple vertueux qui vient recevoir ses le- » çons ».

« *Mirglip*, répondit le monarque, un disciple » de la sagesse est plus glorieux qu'un roi esclave » du vice. *Adhim* goûte plus de vrai bonheur » en approchant de cette demeure rustique, » qu'il n'en a jamais ressenti au milieu de la » magnificence de la plaine d'*Orez* ».

Mirglip n'eut pas le tems de répliquer. Il apperçut le dervis qui sortoit de sa cabane. Il vola au-devant de lui & se jeta à ses genoux en l'appellant son ami & son père.

« O mon cher *Mirglip!* dit *Phésoj Ecneps* » avec un sourire gracieux, vous avez donc » laissé le pauvre dervis seul dans ces déserts! » Je craignois de ne te plus revoir. Mais je te » revois aussi vertueux que tu l'étois quand tu » m'as quitté, & mon ame semble renaître aux » doux rayons de la vertu qui brille dans tes » yeux ».

« O mon père, dit *Mirglip* en essuyant des » larmes qui couloient malgré lui, si nous » sommes vertueux, c'est de ta propre sagesse. » Si *Mirglip* a quelques bonnes pensées & de » pieux sentimens, c'est dans ton sein qu'il les » a puisés. Tu es la source du bonheur dont je » jouis; je t'en dois toute la reconnoissance ».

« *Mirglip*, dit agréablement le dervis, tu » parles en courtisan. Mes oreilles ne sont point » faites à ce langage flatteur, & ta bouche ne » doit célébrer que les louanges de ton Dieu » à qui seul appartient toute gloire. Je ne suis » ni *Alla*, ni son prophète; je suis un pauvre » vieillard qui n'est plus qu'un reste de lui- » même, qui n'a plus assez de goût pour distin- » guer le doux de l'amer; & tu me traites aussi » comme un vieillard imbécille qui a oublié que » tout don vient de Dieu ».

Mirglip rougit à cette réprimande du dervis. Il eut honte d'avoir plus consulté son amour pour le saint homme que la raison, dans le compliment qu'il lui avoit fait en l'abordant.

« C'est assez, continua *Phésoj Ecneps*; par- » donne-moi, *Mirglip*, tu sais que je ne suis » sévère que lorsqu'il s'agit des droits de Dieu. » Quoique notre force ne soit que foiblesse, » nous devons toujours être armés pour dé- » fendre sa gloire & assurer la soumission qui

» lui est due. Toutes les armées de la *Perse*, » quelque puissantes qu'elles soient, ne sont » pas capables de créer un grain de sable sur les » bords de la mer, ni de faire tomber une goutte » de pluie sur la terre altérée ».

« O pieux serviteur d'*Alla!* dit *Mirglip* en » l'interrompant, je pourrois t'entendre parler » sans cesse de la grandeur de Dieu & de l'obéis- » sance qui lui est due. Mais la belle *Nourenhi*, » ta fille, attend près d'ici avec un jeune seigneur » Persan qui vient recevoir tes instructions ».

« Ma fille! ma chère *Nourenhi!* s'écria le bon » vieillard. Quoi! ils me la rendent après me » l'avoir enlevée. O *Mirglip!* amène-la moi: » ma force m'abandonne. O ma chère fille! » que je l'embrasse encore une fois avant de » mourir »!

Mirglip, sensiblement affecté de l'état où cette nouvelle inattendue mettoit le dervis, craignit de ne l'avoir pas assez préparé au retour de sa fille bien-aimée. *Mirglip* se trompoit. Lorsque ce père respectable vit sa fille, la tendresse céda aux transports de sa reconnoissance envers son Dieu.

« O *Alla!* s'écria le saint dervis en embras- » sant sa chère *Nourenhi*; ô *Alla!* que ton nom » soit béni, pour la nouvelle grace que tu me » fais! ô père de la vie! apprends-moi à t'aimer » par-dessus toutes choses ».

Adhim, témoin de ces sentimens nobles & religieux, admiroit avec ravissement la piété du dervis. Son ame s'élevoit au-dessus des pensées de la terre. Il contemploit intérieurement la gloire d'*Alla*, pénétré de sa propre bassesse.

« Je comprends à ce moment, dit le prince » dans l'excès de son admiration, je comprends » que ni les richesses, ni les honneurs, ni la » puissance, ni la beauté, ni la volupté, ne » peuvent élever l'ame de l'homme. Celui-là » seul est véritablement grand & glorieux, qui » reconnoît humblement la grandeur d'*Alla*, & » se soumet à sa volonté » !

Le dervis, tout occupé du plaisir de revoir sa fille, & d'en témoigner à Dieu sa reconnoissance, n'avoit pas fait d'abord attention à l'étranger. Transporté de ses pieux sentimens, il s'excusa en lui disant :

« Noble étranger, pardonnez mon inadvertence. Vous me faites trop d'honneur de » venir visiter l'humble cabane d'un vieillard » penché vers la terre prête à le recevoir. La » voix de la nature est impérieuse : elle entraîne » notre volonté. Notre foiblesse fait sa force : » heureux ceux qui savent résister à propos à » ses violentes impulsions ! Ce qu'elle veut est » bon, lorsqu'elle ne veut rien que de conforme » à la religion ; alors ses mouvemens sont les

» puissans mobiles de nos actions. Si nous » n'avions point de passions, nous n'aurions pas » besoin d'instruction.

» Mais, continua le Sage, j'oubliois que » vous êtes fatigués d'une marche pénible, ô » mes enfans! car tous ceux qui entrent ici le » sont par l'affection que je leur porte. Mes » enfans, reposez-vous sur ces siéges de gazon; » je vais vous servir ce que j'ai, quelques lé- » gumes bouillis, & une cruche d'eau fraîche. » Le pauvre dervis des bois n'a rien de meilleur » à vous offrir; peut-être, ajouta-t-il, ne les » mépriserez-vous pas, lorsque vous ferez atten- » tion que ces biens viennent d'*Alla*, & qu'il » faut plus de sagesse & d'intelligence pour pro- » duire l'herbe des champs, que le monarque » de la *Perse* n'en a fait éclater dans les somp- » tueux édifices qu'il a élevés ».

Adhim étoit enchanté de la conversation aisée du bon vieillard, qui savoit tirer une instruction utile des moindres choses, assaisonnant la sagesse d'une douce gaieté.

Après leur frugal repas, *Mirglip* raconta au dervis ce qui lui étoit arrivé depuis qu'on l'avoit enlevé de chez lui comme un criminel. Il lui dit de quels moyens la providence s'étoit servie pour lui rendre sa chère & belle *Nourenhi*. Il lui parla avec effusion de cœur de la bonté du

sultan, qui avoit voulu que leur mariage fût célébré dans son palais. Il saisit cette occasion de donner un libre cours aux sentimens de sa reconnoissance en présence d'*Adhim*, qui ne pouvoit pas lui imposer silence.

Phésoj Ecneps fut si charmé du portrait qu'il lui fit du sultan, qu'il félicita l'étranger d'être à la cour d'un si bon prince, dont il suivoit les traces, en préférant la vertu à tout le reste. Ce compliment rendit le monarque déguisé si confus, que le dervis eût eu quelque soupçon de son déguisement, si l'étude & l'âge ne lui eussent affoibli la vue, au point de ne pas voir la rougeur & l'embarras d'*Adhim*.

La belle *Nourenhi* raconta ensuite son histoire depuis le moment qu'elle avoit quitté le bon dervis, son père, jusqu'à celui où elle avoit rencontré *Mirglip* dans le palais d'*Adhim*.

« Vous savez, mon père, que nous nous » promenions ensemble vers l'extrémité du » petit bosquet de palmiers & de cèdres, pleu- » rant la perte de ma chère sœur *Kaphira*, lors- » que les émissaires du visir *Lémack*, traversant » le bois, & voyant une jeune fille, me pour- » suivirent dans le bosquet où je m'enfuis. Ce » fut en vain que vous m'appellâtes vous-même. » Je craignois que l'éloquence de mon père ne » pût rien gagner sur des tigres féroces, envoyés

» par le plus méchant des hommes pour dévaſter » les provinces de la *Perſe*. Mais ces raviſſeurs » m'eurent bientôt atteinte. Deux d'entr'eux » me ramenèrent vers vous, malgré ma réſiſ- » tance. Alors je m'oubliai moi-même, j'oubliai » *Mirglip*, & ne m'occupai que de l'accablement » où je vous vis. Les larmes de la douleur cou- » loient des yeux preſque éteints de mon reſ- » pectable père, le long de ſes joues ridées juſ- » ques ſur ſa barbe d'argent.

» Les officiers du viſir montrèrent l'ordre » qu'ils avoient d'arrêter toutes celles qu'ils » jugeroient aſſez belles pour plaire à leur » maître. Mon père jugea qu'il étoit inutile de » réſiſter. Il leur demanda ſeulement la per- » miſſion de m'entretenir un moment en parti- » culier. Je n'oublierai jamais ce peu de mots » que j'entendis de ſa bouche.

» Mon enfant, me dit-il, nous ſommes les » créatures d'*Alla*. Il permet que la main de » l'oppreſſeur s'appeſantiſſe ſur nous. Suppor- » tons avec patience les afflictions qu'il nous » envoie; & dans quelque condition qu'il lui » plaiſe de te mettre, ô ma fille! ſouviens-toi » de ne jamais révéler la retraite de ton père. » C'eſt la ſeule grace que je te demande en » t'embraſſant pour la dernière fois »....

« Ce fut tout ce que mon père put me dire.

» Les officiers du visir m'arrachèrent d'entre » ses bras, & me conduisirent par force à *Ra-* » *glai*. J'arrosai la route de mes larmes, & l'air » retentissoit de mes cris. Rien ne les touchoit.

» En entrant dans le palais du visir, je trouvai » plusieurs centaines d'autres filles qui avoient » eu un sort semblable au mien. Mais elles se » réjouissoient de ce qui étoit pour moi le plus » grand des malheurs : elles se félicitoient de » leur bonne fortune.

» Le visir *Lémack* choisit celles d'entre nous » qui lui parurent les plus belles. Je souhaitois » d'être rejettée & renvoyée vers mon père. » J'eus le malheur d'être choisie pour être mise » au premier rang ; mais la miséricorde d'*Alla*, » dont les voies sont impénétrables, a comblé » mes vœux en refusant d'exaucer ma prière. » Il m'a conduite entre les bras du vertueux » *Mirglip*, en me faisant entrer dans le palais » du sultan ».

« O ma fille ! ô vertueux *Mirglip*, dit le vieil- » lard en les embrassant, je prierai sans cesse le » père commun de tous les hommes de répandre » sur vous ses bénédictions, de sanctifier les » nœuds qui vous unissent, de vous donner une » nombreuse postérité. Que vos enfans, imita- » teurs de votre piété, apprennent de votre » bouche les effets signalés de la protection d'*Alla*

» sur vous ; & qu'ils méritent ses faveurs par » une vertu semblable à la vôtre ».

Le bon vieillard exalta ensuite la générosité d'*Adhim*. Le sultan déguisé fut obligé d'écouter patiemment ce panégyrique d'autant plus flatteur, qu'il étoit dicté par une juste reconnoissance, & prononcé par l'austère sagesse. Tel fut l'entretien du reste du jour, jusqu'a ce que chacun se retira pour reposer.

Phésoj Ecneps n'avoit que deux esclaves pour le servir. L'un avoit sauvé la vie à son maître, en l'empêchant de tomber dans un précipice. Le dervis, pour lui marquer sa reconnoissance d'un si grand bienfait, le traitoit plutôt comme son libérateur que comme son esclave. Celui-ci lui en étoit plus attaché, sans s'en prévaloir. L'autre, gagné par la douceur d'un si bon maître, n'avoit jamais voulu le quitter, quoiqu'il lui eût souvent offert la liberté.

Les deux esclaves conduisirent d'abord l'étranger dans l'appartement qui lui étoit destiné. C'étoit une petite chambre convenable à la pauvreté du dervis. *Mirglip* & *Nourenhi* se retirèrent aussi dans leur appartement.

Au lever du soleil, lorsque les oiseaux recommencent leurs hymnes innocentes à la gloire du Dieu qui leur rend le jour, le dervis se leva,

s'habilla proprement & simplement, & entra dans une petite mosquée qui étoit à une des extrémités de sa maison. *Mirglip*, qui savoit la coutume du saint vieillard, l'avoit prévenu. Il y avoit déja quelque tems qu'il étoit dans la mosquée avec *Adhim* & *Nourenhi*.

Le dervis les salua avec un air de bonté, & fit sa prière à haute voix, selon sa coutume, pour lui & pour sa famille. Il répandit son cœur devant *Alla*, le remerciant des graces qu'il lui faisoit dans sa vieillesse, se soumettant à sa volonté céleste, le suppliant avec ferveur de bénir ses adorateurs, de leur donner la force de fuir le mal & de faire le bien. Toute la famille entroit dans les pieuses dispositions du bon vieillard, & se pénétroit des mêmes sentimens.

Lorsque la prière fut finie, *Adhim*, transporté de joie & de ferveur, courut embrasser le dervis, en lui disant :

« O saint vieillard ! que je vous ai d'obligations de me faire approcher de si près de la » divinité ! Une étincelle du feu sacré qui embrâse ton cœur, est tombée sur le mien. Oh ! » si tous les *Persans* pouvoient t'entendre prier ; » si tous les hommes prioient avec autant de » ferveur que toi, la mosquée seroit un séjour » de félicité. *Adhim*, notre sultan, quitteroit la » plaine d'*Oreg*, pour venir habiter avec toi » dans le temple d'*Alla* ».

O Saint Vieillard ! que je vous ai l'obligation de me faire approcher de si près de la Divinité !

« Mon cher & vertueux disciple, répondit » *Pkésoj Ecneps*, je ressens une vraie satisfaction » de vous voir pénétré de ces sentimens reli- » gieux. Mais les accès de votre ferveur me » font soupçonner qu'elle ne vous est pas ordi- » naire. Mon bon ami, la vraie dévotion est » calme & tranquille : elle n'est ni passionnée, » ni emportée : elle ne se livre ni aux transports » de la joie, ni à l'accablement du désespoir : » elle est constante & uniforme, cette chaste » fille de la vérité, cette douce compagne de la » raison, née pour habiter dans tous les cœurs, » & pour unir tous les hommes par les liens de » la justice. La religion ne nous ordonne pas » de fuir la société de nos semblables. Au con- » traire, elle nous donne des leçons de toutes » les vertus sociales, & elle fonde nos espé- » rances sur notre fidélité à remplir nos devoirs » envers nos frères. Notre premier devoir est » d'adorer *Alla*, le second est d'être utile aux » hommes. Ne jamais entrer dans la mosquée » pour y prier, adorer & remercier Dieu, » c'est une négligence impardonnable. C'est une » piété mal entendue d'y rester enfermé sans » cesse, au lieu de remplir les obligations de la » vie civile, & d'employer au bien de l'huma- » nité les talens que nous avons reçus du ciel.

» Vous souriez, continua le dervis, je lis

» dans votre penſée. Séqueſtré du reſte des
» hommes dans cette retraite agréable, *Phéſoj*
» *Ecneps* vous ſemble agir contre ſes maximes.
» Vous croyez ſa conduite en contradiction
» avec ſes principes. Des emplois différens con-
» viennent aux différens âges de la vie. Autre-
» fois, jeune comme vous, lorſque je jouiſſois
» de toute la vigueur d'une ſanté robuſte, je
» liſois la loi de notre prophète dans les moſ-
» quées d'*Iſpahan*. Je vins enſuite à la cour de
» *Perſe* où pluſieurs émirs m'avoient appellé
» pour me charger d'accompagner leurs fils dans
» leurs voyages. Je parcourus avec eux les dif-
» férentes cours de la terre, &, comme l'abeille
» induſtrieuſe, ils recueilloient le miel de la
» ſageſſe dans les différentes contrées où nous
» nous arrêtions. Ils rentrèrent dans leur patrie,
» chargés de ces précieuſes richeſſes auxquelles
» chaque nation avoit contribué. J'oſe dire, ô
» mon illuſtre ami ! que la protection d'*Alla*
» nous ſuivoit par-tout. *Adhim* doit à mes ſoins,
» ou plutôt aux ſuccès dont la providence vou-
» lut bien les couronner, les plus ſages émirs
» qui illuſtrent ſa cour. Je dois l'avouer : *Phéſoj*
» *Ecneps* n'eut pas beaucoup de peine à cultiver
» les ſemences de vertu qu'il trouva dans les
» cœurs des jeunes ſeigneurs confiés à ſa garde.
» Après que je les eus rendus à leurs parens, je

» revins dans le sein de ma famille. Mon père, » accablé sous le poids des ans & des infirmités, » m'appelloit pour lui fermer les yeux. Un de mes » anciens disciples me fit bâtir cette maison qu'il » me donna comme une marque de sa reconnois- » sance. *Marinak*, ma chère *Marinak*, me fit » père de deux filles que j'élevai dans la vertu. » Elles croissoient en beauté & en sagesse sous » les yeux de leur tendre père, lorsque *Kaphira* » m'a été enlevée, je ne sais par quel accident; » & depuis, je n'en ai pas entendu parler ».

Le bon vieillard s'arrêta pour donner un libre cours aux larmes que lui arrachoit le souvenir de sa chère famille. Puis se tournant vivement vers le sultan déguisé, il ajouta :

« Noble étranger, les larmes qui tombent de » mes yeux annoncent une sensibilité dont je » fais gloire, loin de la regarder comme une » foiblesse. Quiconque n'est pas affecté par le » tendre souvenir de ceux auxquels il fut uni par » les liens du sang, est au-dessous de l'humanité. » Je ne sais point m'élever au-dessus des senti- » mens de la nature; & j'estime assez la dignité » de mon être, pour ne point l'avilir par des » pensées qui le dégradent. Nos penchans natu- » rels nous viennent du ciel: c'est un don, & » non pas un châtiment. Si nous les suivons » avec droiture, ils nous conduiront à la vertu,

» dont nous éloigne une vaine philoſophie qui » voudroit inſpirer à l'homme l'inſenſibilité » d'une pierre ».

» O vénérable ſage! dit *Mirglip*, tu caches » une partie de tes vertus à cet illuſtre étranger. » Tu ne dis pas qu'il n'y a point de famille à » plus de dix lieues à la ronde, qui ne reſſente » les heureux effets de la préſence de *Phéſoj* » *Ecneps*. C'eſt le dervis qui donne à la jeu- » neſſe de l'un & de l'autre ſexe des directeurs » vertueux qui inſpirent à ces tendres cœurs » l'amour de la vertu, & les élèvent dans les » ſentimens de reſpect & de ſoumiſſion qu'ils » doivent à *Alla*, & après lui à leur ſultan. » Comme le ſoleil éclaire la terre, même pen- » dant la nuit par ſes rayons réfléchis ſur le » diſque de la lune, ainſi *Phéſoj Ecneps* réflé- » chit les rayons de ſa vertu ſur les autres » ſages qui les renvoient ſur les cœurs de leurs » diſciples ».

» *Mirglip*, dit le dervis, falloit-il par ton » indiſcrétion enlever à ton ami le mérite de » ſes foibles vertus? Le bien que nous faiſons » en ſecret n'eſt connu que d'*Alla*. Ce que » nous donnons en ſecret, nous le donnons » comme les dépoſitaires de Dieu qui nous a » confié ſes dons pour les diſtribuer aux au- » tres. Alors toute la gloire en eſt rapportée à

» celui-là

» celui-là seul à qui elle appartient entiérement.
» Mais lorsque nous publions nos bonnes ac-
» tions ou nos charités, c'est toujours par un
» motif de vaine gloire, par un retour d'amour
» propre, ou pour en être estimés davantage,
» ou pour qu'on nous en ait obligation. Ainsi
» nous nous attribuons une gloire à laquelle
» nous n'avons pas droit ».

« Vénérable dervis, répondit *Mirglip*, je
» cherche moins à dérober au grand être que
» nous adorons, la gloire qui lui est due, qu'à
» édifier celui qui a pénétré dans l'épaisseur de
» ce bois, pour contempler la sagesse de *Phésoj*
» *Ecneps*. N'a-t-il pas mérité de la voir dans tout
» son éclat ? Ne doit-il pas savoir comment le
» dervis des bois mit en pratique ses propres
» leçons, par son affection respectueuse pour sa
» tendre mère, qu'il sut consoler de la perte
» d'un époux tendrement chéri, & lui faire
» trouver des douceurs dans une épreuve que
» le ciel lui envoyoit pour achever de purifier
» son ame par l'affliction ? Il la rappella à la vie,
» & lui rendit ainsi le jour qu'il avoit reçu d'elle.
» Il n'a quitté le monde que pour lui être plus
» utile. Dans le commerce libre de l'amitié, il
» répand les charmes de la vertu, de la paix &
» du bonheur. La joie marche à ses côtés. Il
» instruit les ignorans, il console les affligés, il

» soulage les malheureux. Le vice & la pauvreté » disparoissent devant lui. Tandis que son corps » se courbe vers la terre, son ame pure s'élève » vers la céleste patrie des justes. Il est le seul » qui ignore son mérite, & le poison de l'or- » gueil n'a point corrompu sa sagesse ».

« Mon ami, dit *Phésoj Ecneps*, en interrom- » pant *Mirglip*, j'ai peut-être tort d'arrêter un » discours qui me mortifie; mais je le dois à » l'édification de cet étranger à qui tu ferois » croire, par ton indiscrétion, que la voix de » la flatterie se mêle à nos pieux entretiens. » *Mirglip*, l'adulation est la marque ou d'un » excès d'affection, ou d'une basse hypocrisie. » Je te rends justice, ce dernier vice n'est pas le » tien: mais je crois que tu as le malheur de » m'aimer trop, & de m'estimer plus que je ne » vaux réellement. Ta générosité m'humilie; » ton ami ne pourra te croire: plus tu veux me » rendre grand à ses yeux, plus tu me rends petit » aux miens ».

« Pieux dervis, répliqua *Mirglip*, je suis fâché » de ne pouvoir être de ton sentiment. Je res- » pecte le voile dont te couvre ta modestie pour » t'empêcher de voir tes vertus. Elle est plus » capable d'en donner une juste idée à ton nou- » veau disciple & au monde entier, que mes » foibles louanges ».

« Le monde, dit *Phéſoj Ecneps*, n'eſt point » reſſerré par des mers, ni circonſcrit par les » limites des langues. La *Perſe* n'eſt qu'un point » ſur la ſurface du globe. Le dervis des bois eſt » inconnu, même dans la *Perſe*. Le pigmée qui » ne peut élever ſa tête à la hauteur d'un épi de » bled, s'imaginera-t-il que tous les hommes » doivent l'admirer ? — Mais je me tais, car » *Mirglip* ſait tirer des ſujets de flatterie de tous » mes diſcours. Mes amis, promenons-nous » autour de ce petit terrein que j'ai cultivé ſous » l'œil de la nature, & qu'elle enrichit beau- » coup plus par ſa fécondité que moi par mes » ſoins ».

La compagnie ſuivit *Phéſoj Ecneps*, & traverſant l'allée étroite qui étoit devant ſa maiſon, ils s'enfoncèrent dans le petit boſquet de cèdres & de palmiers.

Le dervis ſembloit s'arrêter avec complaiſance dans pluſieurs endroits du boſquet; &, quoiqu'ils n'euſſent rien de plus particulier que le reſte, ils ſembloient répandre dans l'ame du vieillard une pure joie qui ſe faiſoit remarquer ſur ſon viſage.

Mirglip dit à voix baſſe au ſultan : « *Adhim*, » nous perdons le fruit de notre promenade, » & la plus douce partie du plaiſir qu'elle peut » nous procurer, ſi vous ne demandez à notre

» ami qu'il nous fasse part du sujet de ses ravis-
» semens intérieurs ».

Adhim, suivant le conseil de *Mirglip*, s'approcha du dervis & lui dit :

« Sage vieillard, pardonne-moi, si j'ose trou-
» bler tes douces méditations. A chaque sta-
» tion que nous faisons dans ce bosquet ton
» ame ravie semble goûter un plaisir délicieux.
» Sans doute un tendre souvenir se présente à
» ton esprit, & y verse une joie céleste. Ces
» pensées ne peuvent qu'édifier tes disciples, si
» tu daignes les leur communiquer.

» Les divers lieux où je m'arrête avec com-
» plaisance, reprit le dervis, je les ai consa-
» crés à la mémoire de mes vertueux amis :
» leur image qui s'offre à mon imagination à
» mesure que je les parcours, me rappelle
» leurs vertus. Ce n'est pas une légère sa-
» tisfaction de se retracer leurs différentes
» épreuves, & les victoires qu'ils ont rempor-
» tées sur leurs passions. Je goûte une douce
» joie à honorer leurs bonnes actions, elles
» m'instruisent, elles m'excitent à l'amour de la
» sagesse ».

Ainsi parla le dervis. Ses trois disciples l'entouroient, & recueilloient avidement les paroles qui tomboient de sa bouche. Il reprit ainsi :

« Nous avons déja passé le premier lieu consacré à l'amitié & à la vertu. Quoique celui » que j'y honore ait été le plus cher de mes » amis, je n'outragerai point la vertu de celui » auquel j'ai dédié le cabinet de verdure où » nous sommes à cette heure, en m'y occupant d'un autre que lui. O *Ellor!* je t'ai élevé » ce petit temple champêtre : *Ellor!* compagnon » vertueux de mes premières années ! nos cœurs » s'ouvrirent ensemble aux doux rayons de la » vertu & de la piété. La religion purifia nos » mœurs, & nous délivrant des desirs terrestres, » y substitua la noble ambition de mériter la » couronne des justes. Tu jouis à présent de » cette récompense céleste. Tu m'as laissé ton » exemple pour gage de ton amitié. Il m'instruit après ta mort, comme ta conversation » m'inspiroit la sagesse pendant ta vie; car c'est toi » qui m'appris à recevoir la bonne & la mauvaise » fortune, comme un don de la providence.

» Cet autre endroit est consacré à la mémoire » du paisible *Yéliah*, dit le dervis en avançant » quelques pas. *Yeliah!* nom cher à tous les » amis de la vertu ! Ton cœur ne sentit point » le trouble inquiet de l'ambition : il suivoit doucement les loix de la nature & de l'humanité. » Quoique tu fusses caché au monde, comme » le moindre arbrisseau qui croît à l'ombre des

» plus hauts cèdres, tu n'en fus pas moins utile » à la société. La veuve & l'orphelin implo- » roient ton assistance, & ils ne l'imploroient » jamais en vain. Le pauvre te montroit sa mi- » sère, & ta bienfaisance le soulageoit ».

Le dervis ayant passé au-delà du bosquet avec sa compagnie, les conduisit le long du ruisseau, qu'ils passèrent à la hauteur de deux îles plantées d'ifs toujours verds. Entre les deux îles, un rocher couvert de coquilles élevoit sa tête irrégulière.

« Ces îles, dit *Phésoj Ecneps*, étoient autre- » fois découvertes. J'y ai planté & cultivé les » arbres qui en couvrent la surface. D'autres » peut-être abattront cette superbe forêt pour » divers usages.

» Mais, dit l'étranger, il faudroit des ma- » chines énormes pour mouvoir ces grands » arbres: comment un seul homme a-t-il pu » planter cette vaste forêt ?

» Je n'ai point transplanté ces grands arbres » dans l'état où ils sont à présent. C'eût été dé- » garnir un endroit pour en orner un autre. » Chaque année j'ai coupé les rejettons que pous- » sent les racines des arbres, au retour du prin- » tems, & qui leur seroient nuisibles, si on ne » les coupoit: je les ai portés dans ces îles, où » ils ont produit de nouveaux arbres. C'est

» ainſi que, ſans forcer la nature, je l'ai aidée » à ſe multiplier avec avantage. Elle a bien » ſecondé mes ſoins; c'eſt la récompenſe que » j'en attendois ».

Le ſultan admira la beauté des deux îles. En comparant la grandeur & la vigueur de leurs arbres avec l'état des cèdres de la plaine d'*Orez*, il fut intérieurement mortifié de reconnoître que, par les bons ſoins du dervis, la forêt qu'il avoit cultivée avoit profité chaque année, tandis que ſa forêt d'*Orez* dépériſſoit, & laiſſoit tomber les débris de ſa tête ſuperbe dans la plaine.

Parvenu à une troiſième ſtation, le dervis oublia les îles & la forêt; & après s'être recueilli un moment, il s'écria d'un ton un peu plus élevé que de coutume:

« Aimable *Symac*, ce lieu me rappelle ton » enjouement; ta converſation vive & agréable, » où brilloit ton amour pour la vertu, & où ton » eſprit armé de ſaillies ingénieuſes, perçoit » le vice, des traits de la plus fine raillerie. Les » ris ne ſont pas faits pour amuſer l'intempé- » rance, mais pour égayer l'auſtérité de la » vertu : l'ame ſourit dans le calme des paſſions; » & la joie des méchans n'eſt que folie. Tu ſa- » vois que la gaieté fut donnée à l'homme pour » ſoulager & adoucir les misères de la vie : tu ſa- » vois donner à la vertu la ſérénité dont les

» méchans n'ont que le masque. Au sein de l'af-
» fliction, au milieu des douleurs aiguës, ton
» ame ferme & inébranlable se montroit supé-
» rieure aux foiblesses humaines. Le malheur
» accable les ames communes; la tienne se ren-
» doit maîtresse du sort par une patience inalté-
» rable. Ainsi un grand feu dévore tout ce qui
» l'environne, au lieu qu'une étincelle s'étouffe
» aisément.

» Dans les jours de l'adversité, lorsque les
» heures se prolongent par le sentiment de la
» douleur, alors *Symac* savoit se distraire agréa-
» blement des maux qu'il souffroit, ou par le
» souvenir d'un tems plus heureux, ou par la
» perspective d'un meilleur avenir. Ainsi mon
» vertueux ami savoit être heureux en tout tems,
» & trouver toujours des sujets de remercier la
» gracieuse providence.

» Un peu plus loin, continua le dervis, j'ho-
» nore *Eloc*, adorateur constant d'*Alla* & de
» son prophète. Il étoit l'organe de la raison,
» & l'interprète de la sagesse. Doux, humble,
» toujours égal, incapable de soupçon, parce
» qu'il étoit sans malice, il jouissoit de la vie
» sans craindre la mort ».

Le vieillard avança quelques pas, traînant après lui ses disciples attentifs. Il s'arrêta dans une autre station, & dit :

« Ici *Sérahi*, l'ami de mon cœur, fixe mes » pensées. Notre estime mutuelle commença » avec notre amitié, & notre amitié commença » dès notre plus tendre jeunesse. Il étoit le fa» vori de la fortune, lorsque je le vis pour la pre» mière fois. Quand je le revis, l'ingrate » l'avoit abandonné. Il ne m'en fut que plus » cher. Ses biens devinrent la proie de l'op» presseur, après avoir été le partage des » malheureux.

» Il fut contraint de fuir sous un ciel étranger, » loin de ses amis & de ses parens, pour cher» cher les moyens de subsister, qu'on lui refu» soit dans le lieu de sa naissance. A présent, » soumis à la loi du prophête, dont il pratique » les saints préceptes, il apprend aux étrangers » qui l'ont accueilli, à ne point mettre leurs » espérances dans des biens que les méchans peu» vent leur ravir ».

Mirglip, voyant que le sage avoit fini le panégyrique de *Séhari*, s'avança vers le cabinet de verdure consacré à *Norloc*; celui-ci, plus couvert que les autres, étoit caché au pied de la montagne.

« *Norloc*, sage inconnu au monde, dit *Phesoj* » *Ecneps*, ton image sacrée sera toujours pré» sente à ma mémoire. Ton courage surmonta, » par un travail assidu, les obstacles que la

» pauvreté mettoit à ton instruction. Obligé de » gagner ta subsistance à la sueur de ton front, » tu trouvas encore assez de loisir pour pé- » nétrer dans les profondeurs des sciences. Tu » ne fus point savant pour toi seul. Tu fis part » de ta sagesse à ceux qui parurent désirer de » recevoir tes leçons. Mais hélas ! que t'a servi » de leur avoir donné des instructions dont ils » n'ont pas su profiter. Ceux que tu as instruits » se sont élevés contre leur maître. Tu n'as » point trouvé de récompense sur la terre. Puisse » *Alla* couronner ta patience dans une autre » vie !

« Mais, dit *Mirglip*, si le temple champêtre » consacré à *Norloc* est caché, la montagne qui » le couvre domine tout le pays d'alentour. Du » sommet de cette haute montagne, on voit » une partie des provinces de la haute *Perse* ».

« Nous gravirons le rocher, reprit le dervis : » nous contemplerons le pays immense qu'il » domine. Cette vaste étendue de terrein, & » la variété des points de vue, nous donneront » quelqu'idée du savoir prodigieux de celui à » qui j'ai dédié le sommet de cette montagne ».

Ils tournèrent le rocher par un sentier en spirale, dont la pente étoit douce & aisée. Arrivés au sommet, ils découvrirent sur la gauche la mer *Caspienne*, & sur la droite les vastes états

soumis à la domination du magnifique *Adhim*.

« La vue de ce pays immense me rempliroit » d'étonnement, dit le monarque déguisé, si je » ne me rappellois la promesse que nous a fait » le dervis de nous entretenir des connoissan- » ces encore plus vastes de son ami ».

« Les royaumes que vous voyez devant vous, » aussi loin que la vue peut porter, dit *Phésoj* » *Ecneps*, contiennent un peuple innombrable » qui parle la langue *Persanne*; mais *Stébi* parle » toutes les langues de l'Asie : il sait encore » toutes les langues de l'*Europe*, tant anciennes » que modernes. Le langage n'est que la clef de » la science. Riche des connoissances de tous » les climats, il n'ignore aucune des vérités que » la philosophie enseigne. Il monte jusqu'au ciel » pour y contempler ces globes immenses qui » roulent sur nos têtes, & admirer la sagesse du » grand être qui arrangea le système harmonieux » de ces mondes innombrables ».

« Ce savant, reprit *Adhim*, mérite d'être le » favori du grand monarque. Il mérite d'avoir » une demeure dans la plaine d'*Orez*, où *Adhim* » a invité tous les sages & les savans de son » empire, ceux sur-tout qui excellent dans la » connoissance des corps célestes ».

« Hélas ! dit le bon dervis, qu'est-ce que le » mérite sans protection » ?

« Il eſt vrai, répondit *Adhim* qui ſavoit le » manége des cours; ce ſont les miniſtres qui » propoſent au ſultan des ſujets pour remplir » les places qui viennent à vaquer. Le ſultan » ne peut que choiſir parmi ceux qu'on lui pré- » ſente : encore eſt-il obligé de choiſir d'après » le rapport qu'on lui fait du mérite des uns » & des autres. Souvent ce rapport eſt infi- » dèle. Ainſi le monarque accorde à la faveur » de ceux qui l'approchent, des graces qu'il vou- » droit ne donner qu'au mérite perſonnel ».

Mirglip ſourit à cette obſervation d'*Adhim*. Voulant détourner le diſcours, il deſcendit de la montagne. La compagnie le ſuivit. A une certaine diſtance du ſommet, il apperçut un petit endroit où il y avoit quelques ſiéges formés de groſſes racines raboteuſes & inégales. Il dit au dervis :

« A qui ce lieu eſt-il conſacré ? On y entre » par un ſentier difficile, & il offre peu d'agré- » mens à ceux qui voudroient s'y arrêter ».

« C'eſt à deſſein, répondit *Pheſoj Ecneps*, » que je laiſſe cet endroit inculte. Je l'ai con- » ſacré à l'amitié de *Smadac*, & au triſte ſou- » venir de ſon ſort infortuné. Seroit-il juſte que » je vinſſe jouir des commodités & des agré- » mens de la promenade, dans un lieu deſtiné » à me rappeller les maux cruels que ſouffrit

» mon ami ? Mais pourquoi les appeller cruels, » puiſque ſa patience à les ſouffrir n'a fait » qu'augmenter ſes vertus & ſes mérites ? Les » revers & les afflictions de la vie ne ſont pas » des malheurs, lorſqu'on ſait en triompher. La » mémoire de *Smadac* paſſera à la poſtérité la » plus reculée. On admirera avec quel courage, » ſuivant les loix de la piété filiale, il réſiſta aux » charmes de l'amour ».....

« Aux douceurs innocentes d'un amour pur » & chaſte, dit *Mirglip* en interrompant le » dervis ; d'un amour qui feroit honneur à la » pureté même. Puiſſe le ſaint prophète le ré- » compenſer bientôt » !

« Hélas ! continua le vieillard, le ciel bénit » rarement les enfans que leurs parens mau- » diſſent. Souhaitez d'abord que ceux de *Sma-* » *dac* lui rendent leur amitié ; il pourra enſuite » eſpérer la faveur du ciel. Quelquefois les pa- » rens aveuglés, par des projets de fortune, ou » par d'autres intérêts ſemblables auxquels ils » ſacrifient le bonheur de leurs enfans, pouſ- » ſent l'autorité paternelle au-delà des loix di- » vines & humaines, en leur ordonnant de » violer leurs ſermens, ou les forçant à des » engagemens illégitimes. Cependant *Alla* doit » être le premier obéi : car c'eſt de lui que » dérive la puiſſance paternelle, & elle n'a

» point droit d'exiger qu'on lui sacrifie l'obéis-
» sance due à Dieu. Mais plus souvent, des en-
» fans indiscrets s'engagent dans des nœuds
» malheureux, tantôt par un amour aveugle,
» fruit du caprice ou du hasard; tantôt faute
» d'expérience & de connoissance du monde,
» parce qu'ils se bercent d'un bonheur imagi-
» naire qui s'évanouit avec le songe de l'amour.
» C'est aux parens judicieux qui ont passé par
» les différens états de la vie, à réprimer avec
» douceur ces premiers mouvemens de passion
» qui s'élèvent dans le cœur de la jeunesse. C'est
» à ceux qui jouissent de la pure lumière de la
» raison, & dont le jugement n'est offusqué ni
» par le préjugé ni par la passion, à gouverner
» l'esprit malade des jeunes amans.

« Cependant, je suis bien éloigné de parler
» avec mépris du mariage tel qu'il est institué
» par les loix civiles, approuvé par les plus
» sages d'entre les hommes, & sanctifié par *Alla*.
» Jamais le libertinage ne prévaudra contre la foi
» conjugale, qui est le vrai triomphe de l'amour
» & de l'amitié sur les cœurs, qui assure aux
» parens la propriété des enfans chéris qu'ils
» élèvent pour la société, la perfection de la
» nature....

« Mais sortons de ce lieu triste & mélancoli-
» que; passons dans celui que j'ai dédié à *Réza*-

» *liph* ; ſa voix ſe joindra à la nôtre pour célé-
» brer les douceurs du lien conjugal ».

« Il eſt donc heureux époux & heureux père,
» dit le monarque ».

« Oui, continua le dervis ; deux enfans ſont
» aſſis ſur ſes genoux ; ils reçoivent les leçons
» vertueuſes de leur père qui n'a point de plus
» doux plaiſir que de leur apprendre la ſa-
» geſſe ».

« Le père qui conduit ſes enfans dans les ſen-
» tiers de la vertu, reprit *Adhim*, eſt le meil-
» leur ſujet qu'un roi puiſſe avoir & connoître ».

« Le père qui conduit ſes enfans dans les ſen-
» tiers de la vertu, répéta *Mirglip*, goûte le
» plus grand bonheur dont l'homme puiſſe jouir
» ſur la terre. Lorſqu'il ſera couché ſur le lit de
» la mort, il verra ſes vertus multipliées dans ſa
» poſtérité le faire ſurvivre à lui-même, &
» tranſmettre ſa mémoire aux âges futurs ».

Pheſoj Ecneps, accompagné de ſon heureuſe famille, traverſa le temple conſacré à *Rézaliph*. Un chemin ombragé par les plus grands arbres du bois, les conduiſit dans une petite allée charmante, plantée de cèdres, au bout de laquelle *Adhim* apperçut la maiſon du dervis.

Le ſultan, qui n'avoit pas fait attention au circuit qu'ils avoient fait en ſe promenant, fut d'abord étonné de ſe retrouver dans l'allée d'où

ils étoient partis. Mais il fut encore plus charmé de repasser par le premier bocage qu'ils avoient traversé la première fois, sans être informés des vertus de celui à qui il étoit dédié.

« Je vois, lui dit le dervis, que vous voulez » savoir en l'honneur de qui s'élèvent ces cédres » qui le disputent en grandeur à ceux du Liban. » C'est en l'honneur du premier de mes amis, » quoique le dernier dont je vous parle. *Adhim*, » notre glorieux sultan, s'estimeroit heureux » de le connoître, tant il a de vertu & de mo- » destie !

» *Nael Ecaf* mérite encore un juste tribut de » louanges, pour la droiture de son cœur, & » l'intégrité de ses mœurs. Je n'oublierai pas » non plus la douceur & l'affabilité de *Talpar*, » la bonté de *Gapsac*, la générosité d'*Eirruc*, » autant de sages qui honorèrent *Phésoj* de leur » amitié, & qu'il respecte comme les favoris » d'*Alla*, cet être saint & bienfaisant qui nous » a donné la vertu pour que nous puissions mé- » riter en quelque sorte son amour sans bornes ».

« Le bosquet suivant, dit *Mirglip*, n'a rien » de remarquable, & ne mérite pas que nous » nous y arrêtions ».

« Quoi ! reprit le dervis en souriant, croyez- » vous que j'oublierai mon fils ? O étranger ! » voyez avec quel soin j'ai embelli ce temple

» pour

» pour le rendre digne de celui qui y préside.
» Vous vous doutez que c'est à mon cher *Mir-*
» *glip* que je l'ai consacré. Voyez comme ces
» arbres étendent au loin leurs branches pour
» nous procurer un ombrage frais : ainsi la cha-
» rité de *Mirglip* s'étend à tous les malheureux
» qu'il peut secourir. Ces fleurs sauvages qui
» ornent ce gazon d'un si beau verd, me re-
» tracent la beauté de son ame ornée de toutes
» les vertus ».

Adhim sourit ; puis marchant vers un petit plant d'acacia, il dit : « A qui cet arbre est-il
» dédié ? De qui son ombre rappelle-t-elle le
» souvenir » ?

Phésoj Ecneps répondit :

« Il est dédié à un ami dont le caractère res-
» semble au naturel de l'acacia. Il est doux &
» charmant lorsque le soleil de la vie brille sur
» lui : mais dès qu'il se couvre de nuage, &
» que les vents de l'adversité commencent à
» souffler, l'acacia n'est pas plus violemment
» agité par la tempête, que *Maroh* par la vio-
» lence de sa colère. Où est l'homme tout-à-fait
» exempt de foiblesse & d'erreur, dont la vertu
» ne se démente jamais, qui soutienne jusqu'à
» la fin le caractère d'un homme parfait ?

« Si un homme parfait est possible, nous al-
» lons en voir ici l'image, ajouta le dervis en

» s'arrêtant dans une autre ſtation de la même » allée de cèdres. Je te ſalue, ô dervis de *Su-* » *matra !* l'ami de mon cœur, modèle de per- » fection, à qui je voudrois reſſembler. Le *Gé-* » *nie* de la vertu préſida à ta naiſſance, & te » doua de toutes les qualités de l'eſprit & du » cœur, de tous les dons du ciel. C'eſt de toi » que j'ai appris tout ce que je ſais. Tu m'en- » ſeignas ſur-tout à méditer la loi d'*Alla* & à la » pratiquer. Tu diſſipas les ténèbres de mon en- » fance : tu élevas mes penſées vers le ciel. Mais » qui pourroit peindre les vertus de ton ame ? » Qui pourroit célébrer les louanges que tu » mérites, comme père, comme époux, comme » ami, comme citoyen du monde, comme » adorateur d'*Alla*, comme précepteur du genre- » humain ? Supérieur à tous les autres hommes » par la profondeur de ton génie, & l'immenſité » de tes connoiſſances, tu t'abaiſſes juſqu'à eux » ſans leur faire ſentir ta ſupériorité : tu ſembles » même apprendre d'eux, lorſque tu les inſtruits. » Chéri, admiré, exalté, reſpecté de tout le » monde, tu n'en es que plus modeſte ».

« Quel eſt donc celui dont vous parlez avec » tant d'emphâſe, demanda *Adhim ?* La répu- » tation de *Mirglip* fit naître dans mon eſprit la » première penſée de vertu. Je le regardois » comme le plus ſaint des hommes. Il me dit

» qu'il n'étoit que l'humble disciple du dervis » des bois. Il me parla de son maître : il m'a » conduit ici pour entendre les leçons, & ad- » mirer les vertus de *Phésoj Ecneps*. Je suis à la » source où il puisa la sagesse. Et à présent » *Phésoj Ecneps* élève mes pensées au-dessus » de lui-même, me parle d'un autre dervis plus » sage & plus vertueux que lui. Jusqu'où ira » cette progression » ?

« Jusqu'à la source ineffable de tout bien & » de toute vertu, répondit *Phésoj Ecneps ;* jus- » qu'à Dieu, la fin de toute perfection. Celui » qui sait mieux l'adorer & le servir, est le plus » digne d'instruire le monde ».

Mirglip, frappé de l'étonnement d'*Adhim*, & de l'effusion du cœur avec laquelle le dervis lui parloit, s'attendoit à voir le sultan se trahir dans l'excès de son admiration, se faire connoître à *Phésoj Ecneps*, & le remercier de ses utiles leçons.

Cependant le soleil étoit au milieu de sa carrière. Le dervis & sa compagnie rentrèrent pour prendre un frugal repas, après lequel ils se retirèrent pour reposer quelques heures.

La soirée passa comme le matin, à visiter les environs de l'hermitage. Cette seconde promenade fut aussi agréable & aussi instructive que la première. A chaque station, le bon

dervis avoit toujours quelque nouvel exemple à proposer à l'admiration de ses disciples, quelque nouvelle vérité à offrir à leur méditation. Il parloit tour-à-tour des vertus privées & des vertus publiques, des devoirs de l'homme envers lui-même & envers les autres. Il parcouroit les différentes conditions de la société, depuis le roi jusqu'au dernier de ses sujets. Parmi les modèles d'une vertu privée, il exalta sur-tout le caractère de *Stévar* à qui il avoit consacré un petit bois à quelque distance de sa maison.

« *Stévar*, dit-il, élevé dans une condition » où la vertu n'est guères connue, sut se pré- » server de la corruption. Il passa toute sa vie » à parcourir les mers & les différentes con- » trées du monde : il porta par-tout l'exemple » de sa vertu. Ni la liberté de sa profession, ni » les vices des compagnons de ses voyages, ni » les mœurs corrompues des différens peuples » chez qui il s'arrêta, ne purent altérer l'hon- » nêteté de son ame. Né avec une constitution » robuste, & naturellement porté aux plaisirs » des sens, il s'en fit un mérite de plus pour la » tempérance ».

Le souvenir de *Stévar* arracha quelques larmes de tendresse au dervis & à *Mirglip*. *Adhim*, qui n'avoit jamais ressenti les douceurs de l'a-

mitié, ni les délices d'une conversation honnête & cordiale, au milieu des vils adorateurs de sa puissance, remercioit intérieurement *Alla* d'avoir guidé ses pas vers des hommes qui lui apprenoient à connoître le prix de la vie, à goûter le bien-être réel de l'homme, beaucoup plus que les plaisirs & les grandeurs dont il étoit plutôt accablé que satisfait à la cour de *Perse*.

Suite du conte intitulé: *Mirglip le Persan, ou Phésoj Ecneps, dervis des bois.*

LE sultan passa plusieurs semaines chez *Phésoj Ecneps*, toujours plus charmé de son agréable retraite. Il avoit oublié la plaine d'*Orèz*, & ne songeoit plus à retourner dans ses états y reprendre les rênes du gouvernement. Cependant, plus il admiroit les vertueuses leçons du dervis, plus il sentoit la nécessité de les mettre en pratique, puisque la providence l'avoit placé au rang suprême, pour y servir d'exemple aux autres. Il étoit sur le point de se faire connoître au saint vieillard, & de lui demander ses conseils pour le diriger dans le gouvernement de son peuple & l'administration de la justice, lorsqu'un messager vint en hâte frapper à la porte de *Phé-*

ſoj Ecneps, demandant à lui parler. Le dervis étoit avec ſa famille.

Le meſſager étoit *Béreddan*, fils de l'émir *Holam*, déguiſé en payſan. Il étoit venu à pied de *Raglai*.

Adhim le reconnut. Etonné de le voir ainſi déguiſé, il lui dit : « Jeune homme, quelle affaire t'amène ici ? Pourquoi ce déguiſement ? » Tu paroîs inquiet. Que viens-tu m'annoncer » ?

« Hélas ! répondit *Béreddan*, un traître a envahi tes états : il eſt aſſis ſur ton trône, qu'il a » uſurpé ; & le ſultan légitime de *Perſe* n'a plus » d'autre parti à prendre que de fuir, pour ſe » ſouſtraire à la fureur de l'uſurpateur *Lémack*, » qui a ſéduit les tribus de *Xéni* & les officiers » de tes armées, & qui s'eſt fait proclamer ſultan à la place de ſon maître. La ville de *Raglai* » gémit ſous la tyrannie de ton viſir. Il y a » quatre jours qu'une troupe de ſcélérats, créatures de *Lémack*, te cherchent dans ce bois : » ils ont ordre d'apporter ta tête en hommage à » l'uſurpateur. C'eſt par ce crime horrible qu'il » veut ſignaler le commencement de ſon règne. » Un de ces malheureux inſtrumens de la rage » de *Lémack* a eu horreur de cet attentat : il eſt » venu m'en avertir, une heure avant que la » troupe vînt inveſtir la demeure de mon père ; » car *Holam* a le même ſort que ſon maître. Les

» assassins avoient ordre d'apporter sa tête au » féroce *Lémack*.

» Mon père a heureusement échappé à leur » poursuite. J'ai pris les habits d'un paysan ; & » monté sur un coursier Arabe, j'ai parcouru, » jour & nuit, ce bois, cherchant mon maître » pour lui sauver la vie. Le généreux cheval » que je montois a secondé mon ardeur jusqu'à » deux lieues de cette demeure, où il a suc- » combé d'épuisement. Je l'ai laissé ; & puisque » j'ai pu pénétrer à pied dans cette retraite ca- » chée, je crains bien qu'elle ne soit pas un » asyle assez sûr pour préserver mon seigneur » de la méchanceté de *Lémack* ».

Adhim étoit confondu. Il regardoit le dervis sans pouvoir prononcer une parole. *Phésoj Ecneps* étoit également étonné du récit de *Béreddan* & de la démarche du sultan, qu'il avoit possédé plusieurs semaines chez lui sans le savoir. Il se jetta aux pieds d'*Adhim*, & lui demanda pardon d'en avoir usé si familièrement avec lui. Le sultan le releva avec bonté, en lui disant qu'il n'en étoit que plus estimable à ses yeux.

Tout-à-coup on entendit un grand tumulte, semblable au bruit d'un escadron qui traversoit le bois. On conseilla unanimement au sultan de se tenir caché dans l'endroit le plus épais de la forêt, où il n'étoit pas possible que les chevaux

pénétraſſent, & d'y reſter juſqu'à ce que la troupe ſe fût éloignée de la demeure du dervis & des environs.

« L'amour de la vie n'a point aſſez de force » ſur moi pour me faire prendre la fuite, dit » *Adhim* ; je ſuis prêt à rendre l'exiſtence à » l'être qui me l'a donnée, dès qu'il me la re- » demandera. Mais je ſerois indigne de la cou- » ronne, ſi je ne prenois pas tous les moyens » légitimes de la conſerver. C'eſt par un excès » d'amour pour la vertu que je me vois expoſé » au malheur qui me menace. J'eſpère qu'*Alla* » me protégera. Je n'irai point me jetter indiſ- » crettement ſous les coups des traîtres qui me » cherchent : je me cacherai pour un tems aux » yeux de leur méchanceté. Adieu, mes ver- » tueux amis ; puiſſe ma fuite me procurer la » victoire, & la paix à la *Perſe* ».

Béreddan & *Mirglip* ſe diſputoient l'honneur de ſuivre le monarque. Enfin il fut réſolu que le fils d'*Holam* accompagneroit ſon maître, & que *Mirglip* reſteroit avec ſa femme *Nourenhi* auprès de *Phéſoj Ecneps*.

Adhim avoit ſuivi la route ſecrète que lui avoit indiqué le dervis. Il eut de fréquentes alarmes. Il lui falloit éviter les gardes cruels qui le cherchoient, & les bêtes féroces qui l'environnoient.

Vers le soir, il entra dans une vallée profonde, plantée de deux rangs de grands cèdres, dont la tête majestueuse sembloit soutenir les nuages.

Dans l'endroit le plus bas, couloit une source d'eau pure.

Près de la source, s'ouvroit une caverne, qui paroissoit fort profonde. Il ne savoit s'il devoit y entrer & y passer la nuit. Il craignoit que ce ne fût le repaire de quelque bête de la forêt.

Une voix éclatante sortit du fond de la caverne, & le tira d'inquiétude en disant :

« *Adhim*, sultan de *Perse*, ne crains point ».

Ce prodige augmenta la frayeur du monarque, au lieu de la calmer. Loin de se sentir encouragé à entrer dans la caverne, il voulut fuir. Alors un inconnu se présenta à l'entrée.

« *Adhim*, lui dit *Nadan*, ne crains point. » Je suis *Nadan*, le *génie* gardien de cette forêt, » & l'ami de la vertu ».

« Qui que tu sois, répondit le sultan, si ton » cœur aime la sagesse, tu ne peux refuser » l'hospitalité à un étranger, quoique le mal- » heureux *Adhim* ne doit pas t'être tout-à-fait » inconnu, si tu es réellement le *génie* gardien » de cette forêt ».

« *Adhim* est malheureux, reprit *Nadan* : il » mérite quelque compassion ; mais il n'est pas

» sans crime. Né pour le bonheur de ton peuple,
» tu as méconnu pendant quelque tems cette
» glorieuse destination. Tu as recherché une
» vaine magnificence, comme si la gloire d'un
» roi consistoit à bâtir des palais, à élever des
» tours. Ces édifices superbes ne sont rien pour
» la grandeur réelle de l'homme. Crois-tu que
» les montagnes, qui cachent leur tête orgueil-
» leuse dans les nuages, soient plus estimables
» que les fertiles vallées. Sois utile, & tu seras
» grand. La justice seule peut te rendre illustre:
» elle vaut mieux que les trésors. Elle peut seule
» remplir ton cœur d'une joie pure & inno-
» cente : elle vaut mieux que toutes les volup-
» tés. Tes peuples t'adoreront, & tu seras con-
» tent de toi-même. Contemple la vaste étendue
» de la terre : la ville de *Raglai*, & tous les bâ-
» timens qui s'élèvent sur la montagne d'*Orez*,
» sans en excepter le palais du sultan, ne sont
» qu'un point sur la surface du globe, ou comme
» une fourmi sur le plus grand cèdre de la forêt.
» Que sont donc les travaux des plus puissans
» des hommes, s'ils ne sont sanctifiés par une
» utilité réelle? Des monumens de leur orgueil,
» des marques de leur imbécillité; car ils n'ont
» point l'effet qu'on en attendoit. L'amour de la
» gloire est quelque chose de bon, de grand,
» de digne de l'homme, lorsqu'il est bien dirigé,

» lorſqu'il ſe propoſe un objet convenable. C'eſt » alors une émulation raiſonnable, un aiguillon » pour la vertu. O ſultan ! ne crois pas que la » retraite ſeule ſoit le ſejour où ſe plaiſe la » ſageſſe. Non, elle peut habiter le palais des » rois; elle y eſt plus éclatante que dans l'obſ- » curité d'une forêt. Le plus grand bien que » l'homme puiſſe faire à ſes ſemblables, c'eſt » de lui donner un bon exemple, parce que la » ſageſſe eſt le plus grand des tréſors. La dou- » ceur, la paix, l'honneur, la fidélité, l'amitié, » toutes ces vertus de la ſociété peuvent être » communes à tous les hommes, & elles conſ- » tituent le vrai mérite : elles mettent une ſorte » d'égalité entre les monarques & les derniers » de leurs ſujets. La différence des conditions » eſt un effet du haſard. On ne choiſit point le » ſang dont on doit naître. C'eſt pourquoi la » puiſſance, la nobleſſe, & tous les avantages » de la naiſſance, ne ſont que le moindre mérite » des hommes.

» Apprends donc à faire conſiſter la véritable » gloire dans la pratique des vertus privées, » dont l'influence s'étend ſur toutes les affec- » tions du cœur, ſur toutes les actions de la » vie. Cette ſageſſe domeſtique engendre la » tempérance & la juſtice; & ces deux-ci don- » nent naiſſance au calme de la conſcience, qui

» vaut infiniment plus que l'approbation de la » multitude.

» Ne néglige pourtant pas le soin de ta ré- » putation. Quoiqu'il soit difficile de mériter » tous les suffrages, l'expérience fait voir qu'avec » le tems ils se réunissent tous en faveur de la » vérité & de la vertu. Il est beau de se faire » louer & bénir de tout le monde : il ne faut » pourtant pas se rendre l'esclave de l'opinion » d'autrui : il faut savoir se contenter quelque- » fois du seul témoignage d'une bonne cons- » cience. Il faut avoir pitié des hommes, lorsqu' » qu'ils méconnoissent ou qu'ils outragent la » vertu, qu'ils devroient honorer & respecter. » Il y a bien plus de mérite à les faire revenir » de leur folie par la voie de la douceur, qu'à » les rendre opiniâtres dans leurs préjugés par » une dureté excessive ».

« Vertueux étranger, répondit le monarque, » j'admire la douceur & la justesse de vos re- » proches. Vous êtes sans doute un génie bien- » faisant. La sagesse qui réside dans votre cœur » s'exprime par votre bouche ».

« Oui, dit *Nadan*, je suis de la race immor- » telle des *génies*, protecteurs des hommes, qui » peuvent les porter au bien, sans avoir le » pouvoir de forcer leur volonté. Mais, prince, » oublie pour quelques heures la méchanceté

» de *Lémack* & des traîtres qu'il a envoyés à ta » poursuite. Tu peux passer ici la nuit : cet asyle » est inviolable. Il n'y a que les amis de la vertu » qui puissent entrer dans cette caverne ».

En achevant ces mots, le *génie Nadan* introduisit *Adhim* dans la caverne. L'entrée en étoit assez étroite ; mais le dedans en étoit spacieux & embelli par la nature. Elle étoit soutenue par un double rang de piliers auxquels l'art n'avoit point travaillé. Un magnifique diamant, d'une grosseur prodigieuse, étoit attaché au centre de la voûte, d'où il éclairoit toute la caverne, par ses rayons réfléchis de toutes parts, sur les pierres & les piliers, dont le grain étoit poli & luisant.

Nadan lui servit des fruits de la forêt. *Adhim* se croyoit encore dans la compagnie du bon dervis des bois.

« Le sultan de *Perse*, dit le *Génie*, a été » malheureusement séduit par ses courtisans. » O *Adhim ! Alla* t'avoit donné son peuple à » gouverner. Il t'avoit confié une partie de sa » puissance sur les habitans de la *Perse*, fidèles » à sa loi ; & tu as donné ton héritage à un » autre, qui étoit indigne de te servir de mar- » che-pied : cependant tu l'as élevé au-dessus » de toi-même. Celui qui ne voit que par les » yeux de ses favoris, est aveuglé par leurs

» passions & par les siennes. Le conseil des » sages est la meilleure garde des rois. Un seul » conseiller, quelque prudent qu'il soit, peut » se tromper. Mais l'avis de plusieurs sages est » le meilleur & le plus conforme à la vérité. » Ce n'est pas le soleil seul, quoique glorieux » dans sa course ; ni l'air seul, quoique doux » & salubre ; ni la terre seule, quoique la ma- » trice commune de la nature ; ni l'eau seule, » quoique rafraîchissante, en un mot, ce n'est » aucun de ces quatre élémens qui fait seul » croître & mûrir le bled des champs : c'est » leur influence combinée qui opère la fécon- » dité, & fait fructifier les semences.

» *Adhim*, continua le *Génie*, tu as besoin de » repos. Je te laisse. Tu vois au fond de ma » caverne deux sophas destinés, l'un pour toi, » l'autre pour ton ami ».

Le sultan auroit bien voulu jouir plus long-tems de l'entretien du *Génie*. Il se sentoit aussi extrêmement fatigué. Il reposa quelques heures sur les sophas de *Nadan*.

L'entrée de la caverne étoit exposée au soleil levant. Les premiers rayons du jour avertirent le sultan qu'il étoit tems de se lever pour reprendre sa route. Il chercha le *Génie* par toute la caverne ; il vouloit remercier son bienfaiteur & lui demander ses conseils. Il ne le trouva point.

Il compta sur la protection d'*Alla*, & prit le chemin de *Raglai*. Il marcha tout le jour sans faire de rencontre extraordinaire. Le soir il monta sur une petite montagne de jeunes palmiers où il passa la nuit.

Adhim continua ainsi son voyage pendant deux autres jours, se nourrissant des fruits sauvages de la forêt, & passant la nuit sous le couvert des arbres.

Le quatrième jour, à midi, il finissoit son frugal repas, & se disposoit à reposer quelques momens à l'ombre sous un lit de feuilles & de gazon, lorsqu'il entendit marcher autour de lui. Il se détourna & apperçut une femme qui se promenoit seule dans le bois.

Adhim se sentit ému à la vue d'une femme: il le fut bien davantage lorsqu'il crut reconnoître les traits de la belle *Nourenhi*, femme de *Mirglip*.

« Ah! *Nourenhi*, charmante *Nourenhi*, disoit » le sultan en lui-même, osez-vous bien vous » promener ainsi seule dans l'horreur de cette » forêt? Me cherchez-vous? Venez-vous me » tenter par la force irrésistible de vos char- » mes? Hélas! la sagesse dort, la passion se » réveille. La nature est foible: le souffle de la » beauté porte le désordre dans mes sens.

« Cependant, ô *Adhim!* tremble sur le bord

» du précipice. N'étouffe point les remords
» d'une conscience alarmée : c'est le cri de la
» vertu. Serois-tu l'esclave de tes sens ? Pour-
» ras-tu te rendre coupable de la plus basse in-
» gratitude ? Le plaisir se dissipera comme un
» nuage. La honte & le repentir seront éternels.
» Que dis-je, le plaisir ! Peut-on donner ce
» nom sacré à un sentiment criminel, que tu
» ne pourras satisfaire sans remords. Vois ton
» ami outragé, toi-même abandonné du ciel
» & de la terre, ta vie empoisonnée par des
» pensées cruelles, ta conscience te reprochant
» sans cesse ton crime. Mais où fuir ? Comment
» éviter la rencontre de cette beauté vraiment
» céleste ? Je sens le progrès de la passion. Ah !
» *Adhim*, tu n'as guère profité de l'exemple
» du saint dervis, & du discours de *Nadan*.
» *Lémack*, le vil usurpateur *Lémack*, est celui
» dont tu imites les actions infâmes. Tu op-
» primes comme lui l'innocence : tu te ris de
» la vertu : tu persécutes, tu outrages ses
» amis » !

Ainsi l'honneur & la passion combattoient dans le cœur d'*Adhim*. Il s'apperçut que la belle voyageuse le regardoit & n'en témoignoit aucune frayeur.

Cette circonstance ralluma le feu dont il étoit consumé. Il vole vers elle, se jette à ses pieds, & lui dit ; « O

« O *Nourenhi !* fuis un prince auſſi vil que » malheureux ! *Adhim*, s'oubliant lui-même, » oubliant *Mirglip* & le vertueux dervis, vou- » droit qu'une vaine généroſité ne l'eût jamais » porté à te laiſſer ſortir de ſon palais. Hélas ! » dois-je appeller généroſité la baſſe complai- » ſance avec laquelle j'ai cédé à un eſclave la » plus belle de ſon ſexe, le chef-d'œuvre de » la nature ? Non, je ne devois pas ſacrifier la » beauté aux folles maximes d'une équité dont » l'excès devient une injuſtice....

» Ah ! continua le ſultan, après un moment » de ſilence, que vois-je ? *Nadan ! Phéſoj Ec-* » *neps ! Mirglip !* Perdrai-je en un moment le » fruit de vos leçons ? Il me ſemble qu'*Alla* a » les yeux fixés ſur moi, & qu'au milieu des » feux menaçans de ſon tonnerre, il me pré- » ſente ſa loi écrite en traits ardens ſur l'azur » d'un nuage. O mes amis ! je me rends à vos » ſages inſpirations. O puiſſant *Alla !* j'obéis à » ta loi. Ne m'accable pas du poids de ta ven- » geance : fortifie ma foibleſſe : je t'adore, je » t'obéis » !

La belle étrangère, étonnée du diſcours de l'inconnu, & de le voir proſterné à ſes pieds, lui répondit en peu de mots :

« Qui que tu ſois, fuis de ces lieux dan- » gereux ſoumis à la tyrannie de *Falri*. Ici le

» monstre tend des piéges invisibles aux plus » vertueux mortels. Si je ne me trompe, tu es » *Adhim*, le sultan de *Perse*, ton discours me » le fait soupçonner ; fuis de ces lieux, prince » malheureux. *Lémack* te poursuit. Les horreurs » que j'ai vues me font craindre les derniers » malheurs pour toi, si *Farli* ou quelqu'un de » ses amis découvre où tu es ».

« Qui es-tu donc, ô belle fille du jour ! reprit » *Adhim* ; car plus je te contemple, plus tu me » sembles belle, & plus je suis malheureux. » N'es-tu pas *Nourenhi*, femme de *Mirglip*, fille » du dervis des bois » ?

« Il est vrai, répondit l'étrangère, je suis la » fille de *Phésoj Ecneps*, sœur de *Nourenhi*, » amie de *Mirglip* ; je suis l'infortunée *Ka-* » *phira* ».

« O saint prophète ! s'écria le monarque, je » te remercie. Mon ami est content. Sa fille vit » encore. Je suis le plus heureux des hommes. » Oui, belle *Kaphira*, je suis *Adhim*, autrefois » le sultan de *Perse*, comme tu l'as conjecturé, » & à présent ton esclave. Plût au ciel que » j'eusse préféré de passer ma vie avec toi dans » l'épaisseur obscure de cette forêt, au hasard » incertain de remonter sur le trône, en te » livrant au pouvoir d'un autre ».

« Seigneur, répondit *Kaphira*, la crainte que

» j'ai de voir arriver *Falri*, fait que je vous » écoute avec peine. Songez à votre sûreté. » Sauvez-vous. Au nom d'*Alla*, sauvez-» vous »!

« Fille adorable, reprit le sultan, soyez sûre » qu'*Adhim* ne craint point le sorcier infâme, » pourvu que la belle *Kaphira* puisse échapper » à sa fureur ».

» Seigneur, dit *Kaphira*, il seroit hors de » saison de vous entretenir à présent de mes » aventures : nous ne sommes point ici en sû-» reté. Je crains toujours quelque embûche. » On vous observe, on vous suit. Le cruel » *Falri* a tendu des piéges dans tous les coins » de la forêt & sous tous les arbres. Craignez » sa malice, si vous ne redoutez pas sa puis-» sance ».

Kaphira parloit encore. *Adhim* apperçut l'enchanteur qui marchoit à grands pas vers lui. Il étoit entouré de satyres & d'autres monstres horribles.

« Si je ne puis les vaincre, dit le sultan en » tirant son cimeterre, au moins il y auroit » de la honte à leur céder sans résistance. » Ne craignez point, adorable *Kaphira*, tant » que mon bras pourra soutenir ce fer, ni » *Falri*, ni aucun de ses vils compagnons ne » vous insultera ».

« Plût au ciel, ô prince généreux ! répondit » *Kaphira*, que vous fussiez aussi en sûreté que » moi ! Mais les monstres tournent à gauche. » Ils semblent ne vous avoir pas apperçu. Ils » suivent leur maître qui prend le chemin de sa » caverne ».

« Sur mon honneur, dit le sultan, est-ce » par dédain qu'ils semblent ne pas faire atten- » tion à moi ? Leur mépris m'humilieroit plus » que leur fureur ne m'épouvanteroit. Que » veut dire ceci ? N'ai-je plus aucune marque » de mon ancienne grandeur ? Mes traits sont- » ils changés ? Ne reconnoissent-ils plus leur » sultan ? ou craignent-ils la rencontre de celui » qu'ils ont si bassement outragé » ?

« *Adhim*, quelque *Génie* invisible protège le » glorieux sultan de *Perse*, dit *Kaphira* ; au- » trement ton air majestueux & grand t'auroit » trahi ».

« Peut-être aussi, dit le sultan, que je dois » ma sûreté à un anneau que j'ai trouvé à mon » doigt lorsque j'ai quitté la caverne du *Génie* » *Nadan*, où j'ai passé une nuit ».

« N'en doutez pas, reprit *Kaphira*, le *Génie* » *Nadan* vous protège. Il m'a donné un anneau » semblable, & c'est sa vertu secrette qui me » préserve des enchantemens de *Falri* ».

« Puisque nous n'avons rien à craindre de

» l'enchanteur & de ſes infâmes ſuppôts, dit » le ſultan *Adhim*, permettez-moi de vous de- » mander par quel étrange malheur vous vous » trouvez dans ces lieux ſoumis à ſa puiſſance » ?

« Prince, répondit la belle *Kaphira*, je me » promenois dans les boſquets qui environnent » la maiſon de mon père, le dervis *Phéſoj Ec-* » *neps* : j'apperçus une petite boule d'or devant » moi dans le ſentier où je marchois. Je me » baiſſai pour la ramaſſer. Mais lorſque je vou- » lus la reprendre, elle ſe mit à rouler d'elle- » même en fuyant devant moi. Je n'en fus que » plus avide à la pourſuivre. Ainſi elle m'attira » bien loin de la maiſon de mon père.

» Dès que je fus dans la plaine qui eſt au-delà » du bois, je vis la boule s'enfler. Alors j'eus » peur, & je voulus m'enfuir dans le bois. » Mais un ſaiſiſſement qui avoit quelque choſe » de ſurnaturel me priva de tout mouvement. » Je reſtai immobile dans l'endroit où j'étois. » De nouveaux prodiges s'offrirent à ma vue.

» La boule d'or continua à s'enfler pendant » pluſieurs minutes ; & elle s'enfla juſqu'à une » ſi prodigieuſe groſſeur qu'elle m'ôta la vue de » la montagne qui étoit devant moi. Alors elle » ſe briſa en mille pièces avec un bruit effroya- » ble. Je vis à ſa place un homme, ou plutôt » un monſtre affreux monté ſur un porc-épic.

» La curiosité a toujours perdu ton sexe, me » dit le sorcier avec un ris méchant. On se » laisse d'abord séduire par une brillante baga- » telle qui semble quelque chose de fort inno- » cent. L'amour de la nouveauté se tourne bien- » tôt en passion; & l'on suit indiscrétement » l'objet que l'on recherche, au-delà des bornes » où peuvent s'étendre les soins & les regards » paternels. Tant que *Kaphira* n'est point sortie » de l'enceinte du bois de son père, *Falri* a fait » de vains efforts pour la séduire. A présent, » je suis maître de ton sort; tu seras aussi la » maîtresse favorite de *Falri*, & la maîtresse » commune de quelques autres monstres sem- » blables à moi ».

« A ces mots, je jetai un cri effroyable. J'eus » beau crier & pleurer. Ce fut en vain. Le » monstre descendit de sa monture hérissée de » longues pointes. Il me saisit entre ses bras im- » purs, me mit sur son porc-épic, où il re- » monta aussi-tôt derrière moi; & dans cet » équipage nous fûmes portés au travers de la » forêt avec une si prodigieuse rapidité qu'il ne » me reste aucune idée de cet enlèvement.

» En moins de quelques minutes nous nous » trouvâmes à la vue de l'antre affreux de cet » enchanteur.

« Je fus saisie d'une nouvelle horreur qui

» augmenta encore, lorſque *Falri* me ſouhaita » beaucoup de plaiſir dans le palais de ſa naiſ- » ſance, & me dit obligeamment qu'ennemi » des céremonies, il jugeoit que notre mariage » n'avoit beſoin que de notre conſentement » mutuel pour être légitime, ou que même ſa » volonté ſeule ſuffiroit, ſi la mienne s'y op- » poſoit.

« En entrant dans la caverne, j'apperçus » dans le fond une petite figure agréable. J'en » fus étonnée. Je ſuppoſai que c'étoit quelque » parent ou ami de l'enchanteur. Je baiſſois les » yeux n'oſant pas le regarder.

« Belle eſclave, me dit *Falri* dès que nous » fûmes entrés, ſachez que je regarde les fem- » mes comme des êtres faits pour notre plaiſir. » C'eſt à ce ſeul titre qu'elles méritent notre » eſtime. Je vous défends de retourner chez » votre père, même de ſortir de l'enceinte de » cette forêt, où ma puiſſance vous retiendra » malgré vous ».

« Je ne lui répondis point. Il me regardoit » avec des yeux enflammés. Je pleurois. J'étois » réſolue de réſiſter à ſa paſſion, même aux dé- » pens de ma vie : car je préférois la mort au » déshonneur.

« *Kaphira*, me dit l'étranger que j'avois ap- » perçu en entrant, calmez vos alarmes, ne

» craignez point ce monstre. Je suis le *Génie* » *Nadan*, & non un parent ou ami de *Falri*, » comme vous l'avez cru d'abord. Je suis ici » sans être vu de l'enchanteur, & il ne peut » entendre les paroles que je vous dis. Votre » curiosité vous a séduite, & m'ôte les moyens » de vous délivrer. Mais votre faute est digne » de compassion plutôt que d'un châtiment » extrême. Il n'y a eu que de l'indiscrétion sans » méchanceté ; c'est pourquoi je saurai rendre » inutiles les desseins impurs de *Falri*.

« Prenez cet anneau, continua le *Génie*, il » vous rendra invisible à *Falri*, & aux monst- » tres qui forment son cortège. Ainsi, vous » serez préservée de leur fureur brutale, tandis » que vous resterez dans cette forêt ».

« Aussi-tôt je pris l'anneau merveilleux de » *Nadan* ; &, l'ayant mis à mon doigt, je m'ap- » perçus que *Falri* changeoit de contenance.

» Ah ! dit-il, tu m'échappes, méchante fille » de *Phésoj Ecneps*. Mes enchantemens sont » vains ; & les puissances que j'adore sont » maudites ».

« Non, répondit le *Génie Nadan* ; c'est toi » qui es maudit, vil esclave. Tu as attiré *Ka-* » *phira* dans cette forêt par tes sortiléges ; mais » elle peut, si elle veut, se rendre invisible à » toi & aux monstres tes amis, tant que tu

» t'obſtineras à la retenir dans cette forêt ».

« Le ſorcier, enragé de voir ainſi ſa malice » trompée, me chercha par tous les coins & » recoins de ſa caverne. J'échappai aiſément » à ſes recherches. Je quittai le monſtre pour » errer dans la forêt, où je me ſuis nourrie de- » puis ce tems des fruits de ces arbres ſau- » vages. J'ai ſouvent été témoin des débau- » ches infâmes des habitans féroces de ces » lieux ».

Quand la belle *Kaphira* eut fini le récit de ſes aventures, le ſultan *Adhim* lui dit:

« Je ſuis ſenſible à vos malheurs, ô vertueuſe » fille! vous êtes digne d'un meilleur ſort; mais » je ne ſuis pas en état à préſent de vous le pro- » curer. Sans doute vous avez appris mon in- » fortune de la bouche de *Falri* & de ſa troupe » immonde; car le *génie Nadan* m'a dit que l'en- » chanteur étoit l'ami intime de *Lémack*, mon » infidèle viſir. Si vous voulez vous aſſeoir » quelques momens ſous l'ombre de ce palmier, » je vous raconterai quelques particularités au » ſujet de votre ſœur *Nourenhi*, de *Mirglip*, » l'ami de votre enfance, & de *Phéſoj Ecneps*, » votre reſpectable père, dont je penſe bien » que vous n'avez point eu de nouvelles depuis » que vous êtes priſonnière dans ces lieux d'hor- » reur ».

Alors le sultan *Adhim* informa la belle *Kaphira* de la réputation de *Mirglip*, de la captivité de *Nourenhi*, de leur union, & de son voyage chez le bon dervis ; il finit par demander à *Kaphira* la permission de l'aimer d'une affection tendre & inviolable : il la quitta ensuite pour reprendre la route de *Raglai*.

Il ne put sortir de la forêt avant la nuit. Il craignit que l'anneau de *Nadan* n'eût de vertu que dans le lieu où l'enchanteur exerçoit sa puissance. Cette crainte le fit songer aux moyens de se rendre méconnoissable au moins, s'il ne pouvoit plus se rendre invisible.

Il se frotta le visage avec des mures, se coupa la barbe, & se procura, dans les fauxbourgs, un habit de déguisement.

Ainsi déguisé, il entra dans la ville. Le premier objet qui se présenta à sa vue, ce fut une foule de peuple assemblé autour d'un crieur public.

Il s'approcha, & dit à un homme qui étoit auprès de lui : « Ami, qu'annonce ce crieur » ?

On lui répondit : « Ce crieur promet une » récompense de mille sequins à celui qui ap» portera la tête du traître *Adhim* au sultan » *Lémack* ».

« Mais, reprit le faux étranger, la dernière » fois que je passai par votre ville, *Adhim* étoi

» sultan de *Perse ;* comment est-il devenu un » traître, digne que l'on mette sa tête à prix » ?

« Il est heureux pour vous, répliqua le cita- » din, que vous parliez ainsi à un ami d'*Adhim ;* » autrement, la moitié de ce que vous venez » de dire vous coûteroit la vie, si quelqu'un » des émissaires de *Lémack* vous entendoit ».

« Comment donc osez-vous vous dire l'ami » d'*Adhim*, reprit le sultan déguisé » ?

« Je ne suis pas aussi communicatif avec tout » le monde, répondit-il, & je ne parle ainsi » qu'à ceux que je crois être dans les mêmes » sentimens que moi. Mais si vous voulez me » suivre & vous soumettre aux conditions que » je vous proposerai, je m'expliquerai davan- » tage. Vous apprendrez des choses qui passent » tout ce qu'on peut imaginer ».

Le sultan promit tout. Il étoit charmé d'avoir rencontré un ami d'*Adhim.* Il auguroit que *Lémack* s'étoit rendu odieux par sa tyrannie, & que ses sujets retourneroient volontiers à l'obéis- sance de leur ancien sultan, dès qu'ils n'auroient plus rien à craindre de l'usurpateur.

Il suivit l'inconnu au travers de plusieurs rues : ils s'arrêtèrent à la boutique d'un bou- langer. L'ami d'*Adhim* dit au sultan déguisé :

« Entrez ici sans crainte ; c'est ma demeure ; » nous y serons commodément & sûrement.

» Vous partagerez avec moi une nourriture » simple & saine, & je vous y révélerai des » mystères qui vous surprendront & vous ré- » jouiront en même-tems ».

Ils entrèrent chez le boulanger : celui-ci servit au sultan des petits pains & des gâteaux, & lui dit de manger de bon appétit, & que sa compagnie étoit tout le paiement qu'il exigeoit.

Adhim profita d'autant plus volontiers de sa générosité, qu'il comptoit être bientôt en état de l'en récompenser dignement.

« Notre bon sultan *Adhim* a gagné tous les » cœurs de ses sujets, dit le boulanger, & » toute la ville gémit sous la tyrannie de l'usur- » pateur *Lémack* ».

« *Adhim* étoit-il donc si fort aimé de son » peuple, demanda le sultan déguisé » ?

« Il faut que vous connoissiez bien peu *Adhim* » le magnifique, pour faire une telle question, » répondit l'ami du prince ».

« Oui, reprit le sultan, je conviens que je » ne le connoissois guère il y a quelque tems. » Je crois le connoître un peu mieux à pré- » sent ».

« Savez-vous où il est caché, reprit le bou- » langer ? Je vois que je me suis fort trompé à » votre sujet. Je croyois vous apprendre ce que » vous ignoriez ; & c'est vous, au contraire,

» qui êtes en état de me donner des nouvelles » plus certaines de notre bon maître. Dites-» nous où il est : conduisez-nous à ses pieds. Je » vous assure que tous les cœurs de ses sujets » lui sont dévoués, à l'exception peut-être d'un » petit nombre d'hommes perdus, qui sont les » créatures de l'usurpateur & les instrumens de » sa méchanceté ».

« Peut-être qu'avant peu vous pourrez le » montrer à ses sujets abusés, répondit l'in-» connu. Pour le présent, j'ai une vive impa-» tience de savoir combien de ses sujets lui sont » restés fidèles, & desirent sincèrement de le » revoir sur le trône de ses pères ».

« Eh bien ! dit le boulanger, je vais vous » amener, dans un instant, une foule d'amis aussi » attachés à *Adhim* que je le suis moi-même. Ils » vous diront tous que leurs parens, leurs amis, » leurs voisins, en un mot, que tous les habi-» tans de *Raglai* sont dans les mêmes sentimens. » Attendez ici, je reviens dans peu ».

Le boulanger sortit. *Adhim* étoit aussi surpris qu'enchanté de l'attachement de ce sujet fidèle pour son prince, qu'il n'avoit peut-être jamais vu. Il étoit fâché de ne s'être pas fait connoître d'abord à un ami qui lui étoit si affectionné.

« C'est un manque de confiance tout-à-fait » déplacé, disoit-il en lui-même. C'étoit la

» moindre récompense que méritoit son attachement pour moi. Cependant il me connoîtra » le premier. Je ne veux pas lui envier ce plaisir ; je ne veux pas qu'il le partage avec personne. Quand il reviendra avec ses amis, je » lui parlerai en particulier ; je lui dirai qui je » suis, & il aura l'honneur de présenter son » souverain à ses fidèles sujets. Si je remonte » jamais sur le trône de *Perse*, il ne sera point » au-dessous de *Mirglip* ni du dervis des bois ».

Le boulanger revint un peu avant la nuit avec une troupe nombreuse d'amis, qui s'annoncèrent avec un bruit qui sembloit marquer l'ardeur de leur attachement pour *Adhim*. Celui-ci fut alarmé ; il blâmoit l'imprudence du boulanger, qui exposoit ainsi ses amis aux soupçons des émissaires de *Lémack*.

Le boulanger demanda, en rentrant chez lui, où étoit l'étranger qu'il avoit amené le matin. Aussi-tôt *Adhim* se présenta pour le saluer, lui & sa compagnie.

« Mes amis, dit le boulanger, voici celui » dont la mort sera une fête agréable pour la » ville de *Raglai* & un triomphe pour *Lémack*. » Saisissez-vous de ce traître, & conduisez-le » devant le sultan. Il ose préférer l'imbécile » *Adhim* au glorieux *Lémack*, le souverain de » la *Perse* ».

Adhim fut épouvanté de tant de perfidie. Son étonnement le rendoit immobile. Les gardes le saisirent à l'instant; & l'ayant chargé de chaînes, ils le conduisirent vers le palais d'*Orez*.

Le peuple crioit sur son passage: « Qui est ce » prisonnier » ? Les gardes répondoient : « C'est » un ami d'*Adhim*, que le soleil verra demain » sur l'échafaud à son lever ».

Adhim fut conduit au palais; mais le sultan étoit dans son sérail. Il donna ordre qu'on enfermât le prisonnier dans la tour au pied de la montagne, & qu'on le lui amenât le lendemain.

Le sultan, captif, ne montra point de foiblesse. Il suivit les gardes, qui, l'ayant enfermé dans la tour, l'y laissèrent seul toute la nuit.

« Monarque de l'Asie ! lumière du monde ! » effroi de la terre ! gloire de l'Orient ! réveille-» toi, dit *Adhim* en lui-même : lève la tête, » & d'un clin-d'œil fais trembler les nations : » ouvre la bouche, & que ta parole soit la loi » suprême : fais un signe, & que toute la *Perse* » tombe à tes pieds. Cependant, ô puissant » monarque ! prends garde que quelque paysan » ne vienne te séduire par un conte forgé à » plaisir; car alors, devenu sa dupe, tu verras » ta gloire s'éclipser, & ton royaume t'échapper

» une seconde fois. O prophète ! à quoi m'as-
» tu réservé ? Après avoir entendu les sages
» leçons du dervis *Phéfoj Ecneps ;* après avoir
» reçu les instructions salutaires du *génie Nadan*,
» le protecteur de la *Perse ;* après avoir échappé
» à la fureur du sorcier *Falri*, par la vertu d'un
» anneau enchanté ; après avoir éludé la vigi-
» lance des gardes de *Lémack*, je vais mourir
» victime de la basse fourberie d'un esclave. O
» prophète ! que tu prends bien soin de m'hu-
» milier ! Ote-moi cette élévation de sentimens,
» née avec moi, ou fais-moi périr d'une mort
» digne du rang où tu m'avois placé..... En-
» fermé dans cette tour, dont je fus maître
» autrefois ; relégué dans une enceinte, que
» je pris soin d'embellir, pour être le séjour de
» ma gloire ; accablé sous le poids des fers que
» je fis moi-même forger pour les autres, je
» sens combien l'homme est foible & vain :
» j'apprends à supporter, d'une ame égale, les
» biens & les maux de la vie. Le soleil se lève
» pour moi, disoit *Lémack ;* le traître oublia
» d'ajouter que la tour de la montagne se cons-
» truisoit pour moi. Le favori de la fortune
» est comme les feuilles qui s'ouvrent à l'ex-
» trémité des branches de l'arbre : comme elles
» reçoivent les premiers rayons du soleil, elles
» sont aussi plus exposées que les autres à l'in-
» tempérie

» tempérie de l'air ; elles tombent les premières, » & le voyageur les foule aux pieds. Ainſi je » fus autrefois ſultan de *Perſe*, & je ſuis à pré- » ſent un eſclave enchaîné ; cependant j'ai en- » core plus de liberté que les ſultans, mes cé- » lèbres ancêtres, dont les cendres pourroient » à peine remplir le turban le plus étroit. Je » ſerai donc réſigné à la volonté d'*Alla* : c'eſt » lui qui règle tout : qu'il diſpoſe de moi comme » il le trouvera convenable ».

Ainſi, *Adhim* réprimoit, par de ſages réflexions, les ſentimens d'orgueil & de déſeſpoir qui s'élevoient malgré lui dans ſon ame. Il attendoit patiemment le retour du jour qui devoit lui apporter la mort.

Mais avant que la lune, dont les rayons perçoient au travers des grillages juſques dans l'obſcurité de ſa priſon, eût terminé ſa courſe nocturne, le ſultan *Adhim* entendit ouvrir les portes de la tour, apperçut une grande lumière, & entendit quelqu'un marcher aſſez doucement. Il trembla, craignant que ce ne fût un muet chargé de quelqu'ordre ſanguinaire. La mort étoit toujours préſente à ſon imagination. Avant qu'il fût revenu de ſa frayeur, il vit entrer dans l'endroit où il étoit une femme qui tenoit une lampe en main.

Elle paroiſſoit ſaiſie d'horreur. L'aſpect de

ce lieu terrible, le froid & le silence de la nuit sembloient la glacer d'effroi : elle resta immobile devant le sultan sans pouvoir lui dire le sujet de sa visite.

Adhim n'étoit pas moins alarmé, quoique sa première crainte fut un peu calmée quand il vit que ce n'étoit qu'une femme. Il lui demanda d'une voix mal assurée, ce qui l'amenoit à cette heure dans le séjour de la mort.

Souffrez, répondit-elle, qu'avant de satisfaire à votre question, je commence par délier les chaînes honteuses dont ils vous ont chargé.

Aussi-tôt elle tira de son sein une petite clef avec laquelle elle ouvrit les cadenats des chaînes, & rendit au sultan une partie de sa liberté.

« Aimable inconnue, dit le captif, que signifie » cette étrange bonté à laquelle je n'avois pas » lieu de m'attendre » ?

« Je suis la fille de *Colac*, le concierge de » cette tour, répondit-elle. On m'appelle *Ku-* » *fan*, à cause de la couleur de mes yeux. » Mais quoiqu'ils soient plus noirs que le jais » & plus brillans que le diamant, jamais ils » ne se sont fixés sur un objet aussi aimable » que celui qu'ils admirent en ce moment ».

« Que veux-tu dire, malheureuse *Kufan*, » répartit le prisonnier ? Est-il possible qu'au-

» cun des amis de ton père ne t'ait recher-
» chée? Comment oses-tu venir parler d'amour
» dans l'horreur de ces lieux, à un misérable
» prisonnier que tu n'as jamais vu » ?

« Jeune insensé, dit *Kusan*, n'est-ce pas assez
» que tu saches que j'aime & que tu es heu-
» reux. Oui, tu es heureux, puisque la liberté
» peut être le prix de l'amour ».

« Va, tu déshonores ton sexe, s'écria *Ad-*
» *him*, en s'éloignant d'elle! Plût au Ciel que
» tu m'eusses laissé captif dans les chaînes dont
» ils m'ont chargé. Je les préfère à l'amour d'un
» monstre tel que toi ».

» Insensé, reprit la fille; écoute-moi avant
» que le jour paroisse, & que toute espérance
» de salut soit perdue pour toi.... Sache que
» j'ai les clefs de toutes les portes de cette tour.
» La liberté t'attend. Je te délivrerai, pourvu
» que tu répondes auparavant à l'ardeur de mon
» amour ».

« Je ne veux point de la liberté ni de la vie
» à de pareilles conditions, dit le prisonnier.
» Non, *Kusan*, n'attends pas que je cède à ta
» passion. Va chercher des âmes aussi viles que
» la tienne. Tu n'as plus rien de la vertu de
» ton sexe. Tu ressembles à ces femmes prosti-
» tuées, qui, chez les peuples de l'Europe, vont
» offrir aux passans leurs caresses impures ».

« Meurs donc, répondit *Kufan*, outrée de » dépit ; meurs, malheureux ; va perdre le » reste de ta vie : car tu es plus qu'à moitié » mort, puisque tu es insensible à l'amour ».

A ces mots, les voûtes de la tour retentirent avec un grand bruit. *Kufan*, indignée de ne pouvoir séduire le captif, resta auprès de lui malgré lui.

Cependant *Adhim* étoit au désespoir que cette fille perdue eût délié ses chaînes, & qu'elle persistât à rester auprès de lui. Il ne doutoit pas que les gardes de *Lémack*, le trouvant ainsi déchaîné, ne l'accusassent d'avoir consenti à la passion de *Kufan*, & d'avoir essayé de s'échapper par son moyen.

Au milieu du trouble où le jettoit cette pensée, *Lémack* entra appuyé sur le concierge ; car il avoit peine à se soutenir. Le cimeterre sanglant brilloit dans sa main.

« Esclave, dit-il à *Colac*, où est le rebelle » que la justice armée vient immoler dans le » silence de la nuit. Les autres sultans se repo- » sent sur leurs sujets de l'exécution de leurs » ordres ; souvent on les trompe. Personne n'est » digne d'exécuter les miens que moi-même. » Mais que vois-je, continua *Lémack !* malheu- » reux *Colac*, fais-tu un serail de ce lieu ter- » rible » ?

Colac ne fut pas moins surpris que *Lémack*, de trouver sa fille auprès du prisonnier. Il vouloit s'excuser. *Lémack*, outré de rage, le frappa de son cimeterre, & l'esclave tomba mort dans son sang; mais en tombant il entraîna *Lémack* dans sa chûte.

Kufan s'évanouit à cette vue. Elle aimoit tendrement son père. Quoique corrompue & livrée à la plus infâme débauche, elle conservoit la plus vive affection pour l'auteur de ses jours.

Lémack essayoit en vain de se relever. Ivre encore des excès de la veille, il ne pouvoit que maudire, d'une voix mal articulée, l'esclave qui avoit causé sa chûte.

Adhim voyant que personne ne venoit au secours de *Lémack*, saisit le cimeterre que le tyran avoit plongé dans le sein de *Colac*. Il voulut en frapper l'usurpateur; puis s'arrêtant tout-à-coup: « Non, dit-il, je ne veux pas » d'une victoire si facile. Il y auroit de la lâ- » cheté à t'ôter un reste de vie que l'excès de » la débauche t'a laissé ».

Kufan étoit à genoux devant le corps de son père expirant. *Adhim* la prit par les cheveux & lui dit:

« Ma belle nymphe, j'admire votre piété » filiale; je l'approuve autant que j'ai blâmé

» votre incontinence. Mais il eſt queſtion d'au-
» tre choſe à cette heure. Vous rendrez dans
» un autre tems les derniers devoirs à votre
» père. Levez-vous, & faites ce que je vais
» vous ordonner. Sachez que c'eſt *Adhim* qui
» vous parle. Votre obéiſſance pourra vous
» mériter le pardon de vos crimes ».

Kufan, confondue, ſe jetta aux pieds d'*Adhim*, & vouloit répliquer. Le ſultan l'en empêcha, & lui dit de l'aider à enchaîner *Lémack*, ce qu'ils firent d'autant plus aiſément, que l'uſurpateur n'étoit pas en état de leur réſiſter. *Adhim* lui ôta ſans peine les habits royaux : il les revêtit lui-même. Armé du même cimeterre, encore dégouttant de ſang, il ordonna à *Kufan* de ſortir ſans bruit, & ſans porter l'alarme nulle part. Il ferma & barricada toutes les portes de la tour, & rentra dans ſon palais.

Il traverſa tous les appartemens ſans la moindre réſiſtance. Les gardes le prirent pour le tyran *Lémach*. Il entra au ſérail où il trouva pluſieurs femmes nâgeant dans leur ſang.

« Miſérables victimes de la rage de *Lémack !* » dit-il en ſoupirant ; mais je dois diſſimuler ».

Il paſſa juſques dans l'appartement royal où le ſultan avoit coutume de paſſer la nuit. Il appella ſes eunuques.

Aucun n'oſoit approcher, tant ils redou-

toient de paroître en préſence de *Lémack* lorſqu'il étoit ivre ! *Adhim*, voyant que perſonne ne venoit, ſe jetta ſur le ſopha royal, s'occupant des voies ſecrettes de la providence qui le ramenoit dans ſon palais, lorſqu'il ſe croyoit aux portes de la mort.

Cependant au bout d'une heure le chef des eunuques, croyant ſon maître endormi, ſe haſarda d'entrer dans ſon appartement.

« *Abélidah*, lui dit *Adhim*, en contrefaiſant » la voix de *Lémack*, faites dire aux émirs *Ho-* » *lam*, *Phérizar*, *Humlack*, *Eupordi* & *Mélan*, » qu'ils ſe rendent ici dans l'inſtant ».

Abélidah fut étonné de cet ordre, d'autant plus que *Lémack* n'ignoroit pas que trois des émirs qu'il nommoit avoient pris la fuite auſſitôt qu'il avoit été proclamé ſultan.

Le chef des eunuques obéit pourtant ſans rien dire, ſachant que *Lémack* étoit abſolu. Il fit avertir *Phérizar* & *Eupordi* de ſe rendre aux ordres du ſultan.

Les deux émirs ſe crurent perdus. Ils s'imaginèrent que le priſonnier trahi par le boulanger, les avoit dénoncés au tyran, comme partiſans du prince légitime.

Ils vinrent en tremblant au palais, entrèrent dans l'appartement du ſultan, & ſe proſternèrent devant le ſopha royal.

« *Abélidah*, dit *Adhim*, en contrefesant tou-
» jours la voix de *Lémack*, retire-toi avec les
» muets & les eunuques ».

Abélidah obéit, & laissa *Phérizar* & *Eupordi* seuls avec le sultan.

Adhim leur dit d'approcher ; & ils reconnurent leur prince bien-aimé.

Les émirs, frappés d'étonnement, ne savoient s'ils devoient en croire leurs yeux. Revenant ensuite de leur première surprise, ils renouvellèrent leur serment d'obéissance & de soumission à leur maître légitime.

« *Phérizar*, dit *Adhim*, il n'est pas tems de
» vous raconter par quel prodige merveilleux
» je me retrouve en possession du palais que
» j'ai bâti. Il s'agit de s'assurer des chefs de la
» révolte, des officiers de l'armée qui ont
» épousé les intérêts de *Lémack* ; des visirs &
» autres grands de ma cour qui m'ont indigne-
» ment abandonné pour servir l'usurpateur.
» Donnez-moi leurs noms, fidèle émir. Je con-
» tinuerai à faire le rôle de *Lémack*, je les ferai
» venir, & ils seront chargés des fers qu'ils nous
» destinoient ».

Phérizar obéit au sultan. Il lui donna une liste des chefs de la révolte. *Abélidah* eut ordre de les faire venir les uns après les autres.

Les visirs & les officiers de l'armée, s'atten-

dant à quelque nouvelle faveur de la part de *Lémack*, se rendirent avec empressement à ses ordres. A mesure qu'ils entroient, des gardes apostés par les émirs les saisirent les uns après les autres ; & ils furent gardés à vue dans des prisons séparées pour plus grande sûreté.

Quand on se fut ainsi assuré des chefs de la sédition, *Adhim* se fit connoître au chef des eunuques, & à la garde royale. Il envoya des héraults publier à son de trompe dans tous les carrefours de la ville, qu'*Adhim*, le légitime sultan de *Perse*, étoit de retour.

Tout cela fut exécuté avec tant de rapidité, que les soldats qui avoient perdu leurs capitaines, se trouvèrent hors d'état de se révolter. Les uns, jettant leurs armes, coururent à la ville prendre part à la joie commune. Les autres pénétrèrent jusqu'aux portes du palais, protestant de la plus humble soumission au sultan *Adhim*.

Phérizar & *Eupordi* avoient ordre de pardonner, au nom du sultan, à tous ceux qui témoigneroient quelque repentir de leur rébellion. En conséquence, ils assurèrent les soldats des dispositions favorables d'*Adhim* ; ils se mirent eux-mêmes à leur tête, s'emparèrent des postes les plus forts de la ville, & firent avertir tous les amis d'*Adhim* de se ranger sous ses étendards.

Toute la ville se réjouissoit de cet heureux changement. Ceux mêmes qui, aussi méchans que *Lémack*, lui restoient attachés au fond du cœur, furent obligés de paroître prendre part à la joie publique, & de crier d'une voix unanime :

« Vive *Adhim*, vive le magnifique *Adhim*, » notre légitime sultan » !

Les imans que *Lémack* avoit chassés de leurs mosquées, y rentrèrent en remerciant *Alla* du retour de leur sultan.

Phérizar eut ordre d'aller vers le bon derwis des bois, & de l'amener, lui, *Mirglip* & la vertueuse *Nourenhi*.

Quand l'émir entra chez *Phésoj Ecneps*, il trouva le bon vieillard, courbé sous le poids de l'âge & des infirmités inséparables de la vieillesse. Il lui avoit amené un palanquin pour le transporter plus commodément. Cependant il étoit à craindre que le voyage ne fût très-long, & qu'ils ne pussent pas être à *Raglai* au jour marqué pour faire le procès à *Lémack*.

Au départ de *Phérizar*, on avoit envoyé en hâte des courriers dans les différentes provinces, avec ordre aux gouverneurs de se rendre à la cour du sultan, & on envoya à leurs places des hommes affidés, dont l'attachement étoit reconnu. Ainsi, *Adhim* s'étoit assuré de

l'obéiſſance de ſes provinces avant même que la nouvelle de ſon retour y fût parvenue. Jamais ordres ne furent donnés avec plus de préſence d'eſprit, ni exécutés avec plus de célérité dans une conjoncture auſſi critique.

Toutes ces diſpoſitions étant faites, *Adhim* donna les clefs de la tour à *Eupordi*, & lui dit comment *Lémack* y avoit été enfermé avec l'aide de *Kufan*. Il lui commanda de laiſſer *Lémack* dans les fers au fond de ſon cachot, & de faire venir *Kufan*.

La fille de *Colac*, qui n'avoit pris aucune nourriture depuis ſon aventure dans la priſon, ſe trouvoit foible & preſque défaillante, tant de peur que de faim. La préſence d'*Eupordi* augmenta tellement ſa frayeur, qu'elle tomba ſans mouvement à ſes pieds.

Eupordi voyant *Kufan* évanouie, ordonna aux gardes qui le ſuivoient de la ſecourir. Il pénétra enſuite juſqu'au cachot de *Lémack*. Il trouva l'uſurpateur encore étendu par terre. Il le fit charger de nouvelles chaînes.

Lémack ne ſe réveilla que lorſqu'il ſe ſentit preſſer les membres par les liens de fer dont on le chargeoit. Alors hûrlant comme un taureau, il voulut ſe lever: c'étoit en vain, il étoit attaché à la terre par des anneaux de fer paſſés à chaque pied.

« Dans quelle maudite région suis-je transporté, dit-il avec fureur ? Qui sont les impies » qui me tourmentent comme un damné ? Sûrement, je suis sous l'empire de la mort, & » l'enfer est ma demeure, hélas ! Adieu donc, » douce volupté, plaisir délicieux de la bonne » chère, liqueur céleste dont *Mahomet* nous » envia les douceurs ! O *Alla !* c'est la première » fois que je t'invoque ; rends-moi la vie & ses » voluptés ; je te promets de t'adorer à ce prix.

» Ciel ! continua-t-il en regardant l'émir, » n'est-ce pas *Eupordi* que je vois ? N'est-ce pas » là le traître que j'aurois sacrifié à mon ressentiment, si j'avois joui un jour de la vie ? O » précieuse vie ! Es-tu aussi dans ces lieux, fidèle » émir ? *Adhim* & ses vertus ne t'ont pu sauver » des horreurs de la mort ! Je le savois bien ; la » vertu ne fut jamais qu'une farce. Celui-là est » sage qui fait son paradis sur la terre. Viens, » doux ami des prêtres, bon & religieux *Eupordi ;* apprends à maudire *Alla*, à te moquer » de ces saintes maximes qui t'ont privé des » douceurs de la vie, & te livrent en proie aux » horreurs du tombeau ».

« Infâme blasphémateur, répondit *Eupordi*, » tu jouis encore de la vie, si l'on peut appeller » de ce nom une existence dont tu as si mal usé, » que tu as employée à te rendre l'esclave des

» plus viles passions, à te plonger dans tous les » excès de la débauche. Une vie telle que la » tienne est une malédiction de la colère céleste, » plutôt qu'un don du ciel. Mais quelle qu'elle » soit, tu n'en jouiras pas long-tems. Sache que » ton maître est remonté sur le trône que » tu voulois usurper; & tu es le prisonnier » d'*Adhim* ».

« Le prisonnier d'*Adhim*! répliqua *Lémack* en » frémissant. . . . O *Eupordi!* le glorieux sultan » de *Perse* est donc enfin rendu à ses fidèles » sujets? Conduis-moi à ses pieds; que je le » félicite de son heureux retour; que je prenne » part à la joie publique: que je baise le bord » de ses vêtemens. Que je m'estime heureux » qu'il vienne reprendre les rênes du gouver- » nement, qu'il m'avoit confiées. Le poids de » sa couronne m'accabloit. Vieux comme j'é- » tois, mon esprit a succombé sous la multitude » des affaires auxquelles je ne pouvois suffire. » Chaque jour je sentois que le magnifique » *Adhim*, notre illustre maître, étoit seul ca- » pable de tenir la balance de la justice, & de » porter dignement la couronne de *Perse* ».

« Je t'ai ouï dire quelquefois, reprit *Eupordi*, » qu'un vil esclave devient un cruel tyran; je » vois à tes discours qu'un tyran déposé devient » un esclave plus vil encore ».

« Fidèle émir, bon & sage *Eupordi*, répliqua » *Lémack* fondant en larmes, n'auras-tu point » pitié de ton frère qui est tombé ? T'ai-je laissé » vivre pour insulter à mon malheur ? Va te » jetter aux pieds d'*Adhim ;* je t'en conjure. O » mon ami ! demande-lui ma grace ; le sultan ne » te la refusera pas ».

« J'obéirai aux ordres de mon maître, ré- » pondit *Eupordi ;* mais ne crois pas qu'il ait » dessein de te faire mourir en secret. Non, » *Lémack*, si tu meurs, ce sera après avoir été » jugé publiquement. *Adhim*, dont les pensées » sont toutes justes & nobles, a convoqué un » divan solemnel, où tes crimes seront examinés » & jugés. Dans dix jours les visirs & les émirs » de tout le royaume doivent entrer au divan, » & tu leur seras présenté ».

« C'en est donc fait de moi, dit *Lémack ;* j'ai » offensé tous les grands du royaume, parce que » je leur ai été préféré. Ils m'ont vu avec des » yeux jaloux posséder seul la confiance du » sultan ».

« *Lémack*, dit l'émir, ne parle point ainsi des » grands de la *Perse ;* ils sont au-dessus des sen- » timens d'envie & de malice que tu oses leur » imputer. Ils te jugeront comme leur frère ; » &, dans le doute, la pitié l'emportera dans » leur cœur sur une justice rigoureuse ».

Eupordi quitta *Lémack* pour revenir vers *Kufan*. Les gardes avoient tâché en vain de la faire revenir. Elle fut laissée morte sur le corps de son père *Colac*.

Adhim lui fit rendre les honneurs de la sépulture, ainsi qu'à son père. Il donna mille sequins à la veuve de *Colac*, & le poste de concierge de la tour fut accordé à quelqu'un de la famille pour passer de père en fils jusqu'à la cinquième génération.

Adhim, qui, au milieu de ses succès, n'avoit point oublié la belle *Kaphira*, auroit bien voulu la faire chercher. Mais il pensoit que le salut de son peuple étoit préférable à son bonheur particulier. Cependant l'enchanteur *Falri* rendoit la forêt de *Goruou* inaccessible aux troupes que le sultan avoit envoyées de ce côté pour passer outre, & s'assurer de l'obéissance de ses provinces.

Du reste, *Falri* savoit, par le secours de son art, que *Lémack* étoit dans la tour. Il maudissoit l'ivrognerie du visir. Il ne vouloit pourtant pas le laisser périr par la main d'*Adhim*. C'eût été une honte pour lui, après avoir pris si vivement sa défense.

Il résolut de dresser de nouvelles embûches au sultan. N'ignorant pas que le *génie Nadan* le protégeoit, il imagina de le faire tomber dans ses piéges par l'apparence du bien.

Dès la nuit suivante il se transporta dans le cachot de *Lémack*. Il l'appella plusieurs fois. Le prisonnier étoit si interdit, qu'à peine put-il lui répondre. Tout ce que *Falri* lui proposa lui parut incapable de le sauver de la situation où il étoit. *Lémack*, au désespoir, se mit à pleurer comme un enfant.

« Misérable ivrogne, dit *Falri ;* où la force » ne peut rien, la ruse triomphera. N'ai-je pas » sacrifié *Mirglip* à la calomnie ? Ne doute pas » qu'*Adhim* ne tombe dans les piéges que je lui » tendrai ».

Ainsi parla le sorcier. Puis il découvrit à *Lémack* le stratagême qu'il avoit imaginé pour perdre *Adhim*. *Lémack*, pour qui la vengeance n'avoit point d'attraits, tandis que sa propre vie étoit en danger, l'écouta avec indifférence, & ne lui répondit que par des hurlemens horribles.

Au dixième jour le fidèle émir *Phérizar* arriva à *Raglai* avec le bon dervis *Phésoj Ecneps*, & le vertueux *Mirglip*. Le bon vieillard étoit si fatigué du voyage, qu'il n'étoit pas en état d'être présenté au sultan. Pour *Mirglip*, il s'empressa de s'aller prosterner aux pieds d'*Adhim*. Le monarque le reçut avec les plus grandes démonstrations d'amitié : il lui demanda avec empressement des nouvelles du dervis, & de la belle *Nourenhi*.

Le

Le lendemain, le sultan entra au divan. Il s'assit sur son trône d'or, environné des visirs, des émirs & de tous les grands de sa cour. Il ordonna au chef des eunuques de lui amener le rebelle.

Lémack fut traîné entre un double rang de gardes postés depuis la tour jusqu'à l'entrée du sanctuaire de la justice. Le bruit de ses chaînes, mêlé à ses cris, annonçoit sa marche.

Il avoit l'air furieux, bas & rampant. Il n'osoit lever les yeux : tout lui reprochoit ses crimes. Ses larmes couloient sur ses joues flétries moins encore par l'âge, que par l'excès de la débauche. Son ventre le précédoit, & retardoit par son poids sa marche pénible.

Le traître se jeta au pied du trône, en demandant miséricorde, jurant une fidélité inviolable à son glorieux maître, & promettant d'expier rigoureusement les crimes dont il étoit coupable envers *Adhim* & ses sujets.

Le sultan, quoiqu'indigné de son hypocrisie, étoit néanmoins touché à la vue de cet illustre coupable qui avoit eu autrefois sa confiance. Il lui eût pardonné sans doute, s'il eût été seul. Mais le divan étoit assemblé ; & *Lémack* devoit être jugé selon les loix.

Le crime de *Lémack* étoit évident. Il ne pouvoit être ni déguisé, ni excusé. *Adhim* ne trouva

aucun visir qui voulût parler en faveur du coupable. Cependant il les y engagea par ces mots pleins de bonté :

« O mes fidèles sujets ! que ma présence ne » vous empêche point de prendre la défense de » ce pauvre captif. Je jure par mon sceptre que » celui qui défendra le mieux la cause de *Lé-* » *mack*, en sera remercié par *Adhim* ».

Personne ne répondit.

« Eh bien ! je parlerai donc en sa faveur, » continua le sultan : je vous demande, grands » de la *Perse*, si *Lémack* est coupable de mort. » Peut-on l'accuser d'avoir usurpé une autorité » que je lui avois confiée ? &, s'il en a abusé, » n'est-ce pas plutôt ma faute que la sienne » ?

« O généreux monarque ! répondit *Phérizar*, » tu te montres encore plus doux envers le » coupable qu'envers ceux qui ne t'ont jamais » offensé. Tu m'as fait appeller ici, pour parler » selon la droiture de mon cœur. *Lémack* seroit » absous par ta voix, s'il n'avoit pas promis » publiquement une récompense à celui qui lui » apporteroit la tête de son sultan ».

Toute l'assemblée applaudit au discours de *Phérizar*. *Lémack* étoit en horreur à tout le peuple qui connoissoit mieux sa méchanceté, que le généreux *Adhim*. Sa mort étoit nécessaire à la paix générale de la *Perse*.

Adhim se rendit à l'avis de son conseil. La juste punition du coupable pouvoit seule achever de lui gagner le cœur de ses sujets. Il livra *Lémack* à la justice de ses juges. Le malheureux visir entendit sa sentence de mort prononcée de toute part.

Le sort de *Lémack* étant ainsi fixé, *Adhim* voulut qu'il assistât au jugement de quelques innocens qui avoient en vain demandé justice sous l'usurpation du visir.

Toute l'assemblée fut étonnée de la douceur & de la justesse avec laquelle le sultan décida les procès portés à son tribunal, ne faisant acception de personne, ne se laissant prévenir en faveur de qui que ce fût, faisant présider l'équité seule à ses jugemens. Ainsi il étoit l'oracle de la justice.

Lémack étoit autrement affecté que les autres. L'intégrité du sultan étoit un cruel reproche qui l'irritoit, au lieu de le convertir. Il souffroit de voir la vertu triompher, & le vice puni. Il voyoit avec indignation les passions des particuliers céder à l'intérêt public de la justice, & la loi triompher de tout le reste.

Ceux mêmes qui perdoient leur procès n'en murmuroient point. Ils reconnoissoient l'équité du sultan, & s'y soumettoient sans peine. Un crieur public avertit que tous les différends

étoient terminés. Alors un jeune homme demanda à être entendu. Il étoit à l'extrémité de la salle, & avoit peine à fendre la presse.

L'assemblée étoit si charmée de l'intégrité des arrêts du monarque, qui auparavant venoit rarement au divan, se reposant du soin de rendre la justice sur son visir, qui s'en acquittoit si mal, qu'on s'empressa de faire place au jeune homme, pour qu'il approchât plus près du trône.

Il tenoit par la main une jeune fille couverte d'un voile. Il se prosterna devant le sultan, & dit :

« Modèle de toute perfection, juge équitable » de la *Perse*, daigne m'entendre. Je n'abuserai » point de ta patience.

» Je suis le fils d'un émir de ta cour. J'ai été » touché des charmes de cette belle fille que je » tiens par la main. Je lui ai demandé si elle » consentoit à m'épouser, pourvu que j'obtinsse » l'agrément de son père. Elle me l'a promis. Je » me suis adressé à son père ; il a consenti à » notre union. A présent que j'ai fait toutes ces » démarches, elle refuse de venir devant le » cadi, & de me recevoir pour son époux ».

« Belle *Persanne*, dit le sultan, ce jeune » homme dit-il la vérité ? ou ne vous a-t-il » point arraché par force la promesse que vous » lui avez faite » ?

La jeune fille baissoit la tête, joignoit les mains l'une dans l'autre, & ne répondoit point.

« Si vous ne voulez pas répondre, continua » le sultan, j'ai tout lieu de vous croire cou- » pable, & vous serez justement condamnée à » remplir une promesse que vous semblez ne » vouloir pas accomplir ».

La jeune *Persanne* gardoit encore le silence. Elle soupiroit : ses genoux trembloient : elle chanceloit.

« Il est à croire que la honte de sa faute, & » la crainte l'empêchent de parler, dit le mo- » narque. Jeune homme, elle est à vous, puis- » qu'elle s'est donnée elle-même : gagnez son » affection par votre tendresse, & que le cadi » ratifie votre union ».

A ces mots, la jeune fille s'évanouit entre les bras de son futur époux. Ceux qui étoient autour d'elle s'empressèrent de la secourir ; on leva son voile pour lui donner de l'air. *Kaphira*, la belle *Kaphira* s'offrit aux yeux du sultan étonné.

Adhim descendit précipitamment de son trône ; il étoit sur le point de la prendre entre ses bras, & de la secourir pour la faire revenir de son évanouissement. Il se modéra, en disant d'une voix foible :

« Arrête, sultan de *Perse*, arrête : par le » consentement de *Phésoj Ecneps*, par le silence » de *Kaphira*, & par le jugement que tu viens » de prononcer toi-même, elle est femme d'un » autre ».

Le sultan prononça ces mots avec une fermeté qui surprit ceux qui les entendirent & qui en ignoroient le sens. Il remonta sur son trône, & ordonna qu'on n'épargnât rien pour faire revenir la belle *Kaphira*.

En même tems il dépêcha *Abélidah*, le chef des eunuques vers *Mirglip*, pour lui dire de se rendre au divan, où sa présence étoit nécessaire.

Mirglip se rendit aux ordres du sultan : « Mon » ami, lui dit le monarque en le voyant entrer, » vois ta sœur *Kaphira* ».

Mirglip, aussi charmé que surpris, vole vers sa sœur : elle commençoit à revenir de son évanouissement. *Mirglip* l'embrassa avec la tendresse d'un frère.

Kaphira le regardoit avec une tendre émotion, elle dit avec un soupir : « D'où viens-tu ? » ô mon frère » !

Alors le sultan demanda à *Mirglip*, s'il connoissoit le jeune homme qui demandoit sa sœur en mariage.

« Oui, magnifique *Adhim*, répondit *Mirglip*, » je me remets les traits de ce vertueux jeune

» homme. C'eſt *Béreddan*, fils de *Holam*, celui-
» là même qui a expoſé ſa vie pour venir infor-
» mer ſon ſultan de la rébellion de *Lémack*. Je
» ſuis ſurpris que mon ſeigneur le méconnoiſſe ».

« Juſte ciel ! reprit *Adhim* tout étonné, je ſuis
» aſſez aveugle pour ne pas reconnoître *Béred-*
» *dan*, & ſes généreux ſervices! C'eſt à lui que
» je dois la couronne & la vie.

» *Béreddan*, continua le ſultan, prenez &
» emmenez la belle *Kaphira ;* elle eſt à vous: je
» n'en demande pas davantage. Vous avez l'agré-
» ment de *Phéſoj Ecneps*. Il y auroit de la dureté
» & de l'injuſtice à ſoupçonner la vérité de vos
» paroles ».

« Il eſt vrai, répliqua *Mirglip*, *Béreddan* a le
» conſentement de *Phéſoj Ecneps*. Il y a dix jours
» que le jeune homme vint trouver le bon der-
» vis, en lui diſant qu'il avoit ſuivi en vain les
» traces d'*Adhim ;* qu'il n'avoit pu le retrouver ;
» mais qu'en traverſant la forêt de *Goruou*, il
» avoit vu la belle *Kaphira* qui y étoit retenue
» priſonnière par les enchantemens de *Falri*, &
» qu'il s'engageoit à la délivrer, ſi mon père
» vouloit la lui donner en mariage, ſuppoſé
» qu'elle y conſentît.

» Le dervis des bois lui donna ſon agrément
» dans la joie de ſon cœur. Auſſi-tôt le jeune
» homme s'enfonça dans la forêt pour y cher-

» cher *Kaphira*. Nous n'avons point appris le » succès de son entreprise ; mais, voyant ma » sœur, je ne doute plus qu'il ne l'ait délivrée ; » & son amour mérite la récompense qu'il » attend ».

La belle *Kaphira* paroissoit confondue au discours de *Mirglip*. Elle leva les yeux au ciel, & s'écria d'un ton qui marquoit l'excès de sa douleur : « O *Alla !* défends moi ».

Le sultan n'osoit la regarder. Il craignoit que l'éclat de sa beauté ne rallumât dans son cœur des feux mal éteints. Cependant il étoit un peu choqué que *Kaphira* lui eût préféré *Béreddan*, après la conversation amoureuse qu'il lui avoit tenue dans la forêt. Il supposa que la reconnoissance qu'elle devoit à son libérateur, & la promesse que le dervis avoit faite au fils d'*Holam*, l'avoient emporté dans l'esprit de *Kaphira* sur toute autre considération. Il résolut de supporter ce coup avec une fermeté digne de lui.

Sa résolution étoit vaine. L'amour, le puissant amour, s'étoit emparé de ses sens. Malgré le courage de son ame, la nature succomba aux efforts qu'il faisoit pour résister à la violence de sa passion. Il s'évanouit.

Les émirs voyant le sultan évanoui, s'empressèrent autour de lui, également inquiets de son état, & de ce qui pouvoit l'avoir occasionné.

Kaphira parut plus sensible que personne ; & si *Bereddan* ne l'eût pas retenue, elle seroit volée à son secours.

Adhim revint peu-à-peu : il se tourna vers *Béreddan*, & lui dit d'une voix languissante : « Cruel émir, retire-toi avec ta riche proie. » O prophète ! fais que je m'oublie, fais que je l'oublie » !

Le sorcier *Falri*, qui, sous les traits de *Béreddan* avoit trompé le bon dervis, & troubloit encore la paix d'*Adhim*, s'applaudissoit du succès de son stratagême. Il emmena la belle *Kaphira*, en donnant de grands éloges au désintéressement d'*Adhim*.

L'assemblée souffroit avec peine le triomphe du jeune émir ; & si tous les esprits n'eussent pas été frappés d'admiration pour la vertu d'*Adhim*, le faux *Béreddan* eût été massacré sur le champ par le peuple.

Tandis que *Béreddan* se retiroit avec la belle *Kaphira*, *Lémack* se leva, & comme s'il eût eu encore quelqu'espoir après sa condamnation, il se tourna vers *Adhim* & dit :

« Que mon seigneur excuse la liberté de son » esclave. Maître de ma vie, juge équitable de » la *Perse*, jure-moi de me pardonner mes ini- » quités, & je vais te révéler un mystère affreux » de sorcellerie, qui te rendra *Kaphira*, en

» l'ôtant au vil raviſſeur qui l'entraîne contre » toute juſtice ».

« Parle, viſir, répondit vivement le ſultan; » tire-moi d'inquiétude; je te promets la vie ».

« Qu'on arrête *Béreddan*, s'écria *Lémack*. ».

Le peuple l'avoit arrêté, dès que *Lémack* avoit ouvert la bouche.

Falri, ſe voyant trahi par celui qu'il avoit cru ſon ami, eut recours aux enchantemens. Un pouvoir ſupérieur en empêcha l'effet. Les eſprits qui l'avoient ſi bien ſervi juſqu'alors, furent ſourds à ſa voix.

Auſſi-tôt le *génie Nadan* parut au milieu du divan, & dit au ſultan *Adhim* :

« Prince, ne crains rien, *Falri*, trahi par » *Lémack*, perd ſa puiſſance. Ainſi, les méchans » ſe confondent & ſe détruiſent les uns les » autres ».

« Parle donc, *Lémack*, dit le ſultan, décou- » vre-moi par quel affreux artifice *Falri* a pu » conduire ici la belle *Kaphira* ».

« Que l'on commence par m'ôter ces chaînes » qui me pèſent, répondit *Lémack*, & je devien- » drai l'ami du magnifique *Adhim*; car moi ſeul, » je peux remettre *Kaphira* entre ſes bras ».

Les ſpectateurs étoient indignés de l'inſolence avec laquelle il oſoit parler au monarque, ſe prévalant avec orgueil de l'avantage qu'on pouvoit tirer de ſes diſcours intéreſſés.

« Gardes, dit le prince, qu'on lui ôte ses » chaînes, mais qu'on l'observe à vue. Mes su- » jets maudiront l'heure où il jouira de la liberté. » Et toi, *Lémack*, songe sur-tout à dire la vérité. » Qu'elle sorte de ta bouche, cette vérité sacrée » que tu as si long-tems méconnue ».

« La vérité me rendra la vie, répondit *Lé-* » *mack*. Écoute, ô sultan ! Surpris dans un état » de foiblesse, lorsque j'étois sans défense, tu » m'enfermas dans le cachot de la tour. *Falri* y » pénétra par la vertu de ses sortilèges. Il me » découvrit par quel artifice il avoit dessein de » troubler la paix de ton ame.

» *Kaphira* étoit sa captive. Il savoit qu'elle » possédoit un anneau qui la rendoit invisible » quand elle vouloit. Il la cherchoit dans la » forêt sans pouvoir la trouver. Il prit les traits » & la figure de mon seigneur. La belle *Persanne* » ne se défiant de rien, crut que c'étoit *Adhim*. » Elle se montra. L'enchanteur profita de l'in- » nocence de *Kaphira* pour en obtenir un con- » sentement qu'elle croyoit donner au sultan de » *Perse*, & pour la conduire au-delà des lieux » où s'étend la puissance du *génie Nadan*. Alors » prenant la figure de *Béreddan*, qu'il avoit » trouvé égaré dans la forêt, à la poursuite de » son maître, & conduit dans son antre où il le

» retenoit prisonnier, il alla trouver *Phésoj* » *Ecneps*, auquel il en imposa par son déguise- » ment. Le bon dervis lui promit sa fille.

» Alors il revint vers *Kaphira*, non pas sous » les traits d'*Adhim*, mais sous ceux de *Béred-* » *dan*. *Kaphira*, se voyant trompée, refusa la » main du jeune émir, protestant de son inno- » cence. *Falri* alléguoit le consentement de *Phé-* » *soj Ecneps*, & le prétendu service qu'il avoit » rendu à la belle en la délivrant des enchante- » mens du sorcier. Enfin il l'a conduite ici, sous » prétexte de justice, se flattant d'en imposer au » plus sage & au plus juste des rois. Ainsi, il » comptoit se venger d'*Adhim*, en lui ravissant » la belle *Kaphira*. Ce trait, digne de sa malice, » n'avoit rien de consolant pour le pauvre *Lé-* » *mack* qui, accablé sous le poids de ses fers, » se voyoit près d'expirer sous les coups d'un » bourreau. Quand il m'eut fait confidence de » ce mystère d'iniquité que je n'approuvai pas » au gré de son attente, il me fit de belles pro- » messes. Il devoit me rétablir sur le trône de » *Perse* ; mais ses contes ne m'en imposent plus.

» Oui, lâche trompeur, continua *Lémack*, » en parlant à *Falri* ; ta sorcellerie ne t'a-t-elle » donc point appris qu'un homme vraiment » sage & prudent n'oblige point ses amis à ses » dépens ? Né pour moi seul, je n'hésite pas un

» moment à te sacrifier à l'espérance d'obtenir » ma grace, & jamais je n'obligerai personne » que lorsque j'y trouverai mon intérêt particulier ».

« Tais-toi, méchant, dit le monarque à *Lémack;* ne souille point les oreilles de la justice, » par tes discours impurs. L'ingratitude te rend » la vie : n'en triomphe pas. Le crime de *Falri* » est évident par lui-même. Maudits soient ceux » qui s'en rapportent aux paroles des méchans. » Sors d'ici, malheureux, détesté de tes amis, » odieux à tout le monde, couvert d'opprobre, » & accablé sous le poids de la malédiction » publique. Va t'ensevelir dans l'antre des rochers, ou dans quelque précipice affreux, » digne repaire des monstres tels que toi ».

Lémack, qui s'attendoit à des remercimens de la part du monarque, pour le service qu'il venoit de lui rendre, étoit couvert de honte & de confusion. Il sortit du divan, ne sachant où fuir pour se mettre à l'abri de la fureur du peuple, qui le suivoit en le chargeant d'imprécations.

Adhim alloit procéder au jugement de l'enchanteur *Falri*. Le *génie Nadan* s'y opposa en disant :

« O sultan ! *Falri*, devenu ton captif par » l'effet de ma protection sur toi, n'est point

» soumis à la puissance humaine. Il doit vivre ; » tant qu'il y aura sur la terre des méchans qui » se livreront aux excès & aux emportemens » de leurs passions brutales. Cependant, ô prince » généreux ! ton pouvoir s'étend jusqu'à le » chasser de tes états, & de toute la *Perse* ».

« Si le destin me condamne à l'exil, dit *Fatri*, » je saurai me venger de ceux qui me banni- » ront. J'irai habiter quelque contrée de l'Eu- » rope où je ferai fleurir les sciences, les arts & » le commerce. Là, j'attirerai toutes les richesses » de l'*Asie* ».

Ainsi parla le sorcier : il reprit aussi-tôt sa forme naturelle ; & déployant ses aîles de chauve-souris, il s'éleva dans l'air, en disant :

« Adieu, *Perse*, lieu de ma naissance ; *Albion* » te surpasse de beaucoup pour le luxe. J'y vais » établir ma demeure. Je ne te regretterai » point ».

Le *génie Nadan* présenta la belle *Kaphira* au sultan de *Perse* :

« Reçois, ô prince ! lui dit le *génie*, reçois la » juste récompense de tes travaux. Hâte-toi de » montrer au dervis sa fille bien-aimée ; & sou- » viens-toi que le vertueux *Mirglip* est, après » *Alla*, la première cause de tout le bonheur » dont tu vas jouir pendant un règne long & » glorieux ».

NADAN ayant fini son conte, s'inclina profondément devant le trône brillant du sage *Iracagen*, qui le remercia en ces termes de son utile instruction :

« O *Nadan !* nous ne saurions trop vous remercier des leçons de vertu que vous venez » de nous donner. Vous avez préconisé la tempérance & la justice. Vous les avez couronnées » comme elles le méritent. Vous avez appris à » nos vertueux pupiles quelle douceur suit la » pratique des vertus sociales, & la fidélité aux » devoirs réciproques qui lient les mortels les » uns envers les autres. Hélas ! ô *Nadan !* nous » ne t'entendrons plus, ni toi, ni tes sœurs. Le » charme est détruit. Notre temple ébranlé jusques dans ses fondemens, s'écroûle. Le songe » est dissipé ».

CONCLUSION.

« OUI, cher lecteur, le charme est détruit. » Les *génies* ne sont plus. *Horam* n'est que le » fantôme de mon imagination. Il se taît. Tout » ce qu'il a dit n'est que fiction. Ses leçons n'en » sont pas moins utiles pour être enveloppées » sous le voile léger de l'allégorie.

» J'ai écrit ces feuilles pour inspirer l'amour » & la pratique de la vertu. J'ai emprunté le

» langage oriental pour servir d'organe à la » vérité. J'ai ennobli la race des êtres phantas- » tiques, & des *génies* supposés ont prononcé les » oracles de la sagesse. On me demandera peut- » être ce que deviendra l'auguste vérité à pré- » sent que cette belle machine, qui la soute- » noit, est détruite. Ces *génies*, rémunérateurs » de la vertu, ne sont plus; n'est-il pas à craindre » que la vertu ne se perde avec eux dans les » espaces imaginaires?

» Lecteur, si vous voulez bien me prêter un » moment d'attention, je me flatte que vous ne » regretterez pas long-tems la perte d'*Horam* & » de ses *génies*. Si les principes de la morale » n'avoient pour fondement que les visions de » l'imagination, le moraliste devroit s'épargner » la peine d'écrire; & quelque tournure qu'il » donnât à ses leçons, il travailleroit en vain.

» Elevez vos pensées au-dessus de tout ce que » l'imagination peut concevoir. Une scène plus » grande, plus merveilleuse s'offre à vos esprits » étonnés. Le ciel s'incline vers la terre. Dieu » descend parmi les hommes.

» Le voile est déchiré: le soleil de justice sort » du sein d'un nuage ténébreux. L'empire de la » mort est détruit. L'homme est racheté par un » être infiniment supérieur aux anges & aux » esprits; la volonté de Dieu est manifestée à

» la

» la terre par la voix de son Fils, à qui il a » donné toutes les choses pour héritage, & par » qui il a fait les mondes, qui est la splendeur » de sa gloire, & l'image de sa personne; qui, » après avoir purifié le genre humain de ses ini- » quités, est assis à la droite du Très-haut, » d'autant plus supérieur aux anges, qu'il a un » nom plus excellent que le leur.

» Nous avons fait un heureux échange de » l'aveuglement du paganisme, pour la vérité » chrétienne, & nous pouvons désormais nous » regarder comme des créatures qu'une faveur » particulière a rendues dignes du ciel. C'est » pour nous qu'un Dieu s'est fait semblable à » nous. Son nom est grand à jamais: il a sauvé » son peuple. Il a ceint le baudrier de justice; le » casque du salut est sur sa tête; il est revêtu de » zèle; il porte des nouvelles de paix; il rend la » liberté aux captifs; il ouvre les portes des pri- » sons, & brise les fers des prisonniers. Notre » soleil ne nous quittera jamais; car le seigneur » est notre lumière, & Dieu est notre gloire.....

» Il est bien plus grand d'avoir Dieu pour » ami, que d'être sûr de la médiation des ames » des justes & des anges, ministres du Tout- » Puissant. Il est plus glorieux d'avoir le ciel » pour consolateur, & l'Esprit saint pour guide » & pour directeur dans les sentiers de la vertu,

» que de jouir de l'assistance des *génies* ou de » tous autres êtres intermédiaires.

» Le dernier des chrétiens est au-dessus du » plus sage des payens. Fût-il au sein de la pau- » vreté, celui qui sanctifie le protége, & celui » qui justifie a été sacrifié pour lui. Il est plus » grand que les rois, & plus puissant que les » princes de la terre; car il est le temple du Dieu » vivant, & l'esprit du Seigneur habite en lui.

» Nous sommes les favoris de Dieu, les enfans » chéris de sa miséricorde. Nous jouissons de la » pure lumière d'une religion sainte, qui est un » don inestimable du Père tout-puissant, du mé- » diateur tout miséricordieux, & de l'Esprit » sanctificateur.

» Quelle nouvelle scène de grandeur le flam- » beau de la vérité découvre à nos regards! De s » trônes inébranlables! des puissances, des prin- » cipautés, des dominations, qui ne sont point » le fruit de la guerre ou de l'usurpation, mais » la récompense éternelle de la foi & de la » charité: des millions d'anges qui chantent les » louanges de l'éternel: des armées triomphantes » de martyrs qui ont dompté la chair, & résisté » courageusement aux attraits du vice. Oh! » quelle gloire ineffable, quel bonheur im- » mense, quels biens infinis sont réservés aux » fidèles chrétiens, au sortir de cette vie mor- » telle!

» Dans ce moment redoutable, que les juſtes » ſeront glorieux, lorſque le ſauveur du monde, » couvert d'une robe teinte de ſon ſang, & » portant écrit ſur ſa poitrine: le roi des rois, le » ſeigneur des ſeigneurs, viendra au-devant » d'eux, en diſant: Venez, les benis de mon » Père, venez poſſéder le royaume qui vous » eſt préparé depuis la fondation du monde. » Entrez dans la joie du ſeigneur, & ſoyez à » jamais les *fils & les filles du Dieu tout-puiſſant* » !

Fin du trentieme volume.

TABLE DES CONTES.

TOME TRENTIÈME.

Suite des CONTES DES GÉNIES.

SUITE du conte des Enchanteurs, ou Misnard sultan de l'Inde. page 1

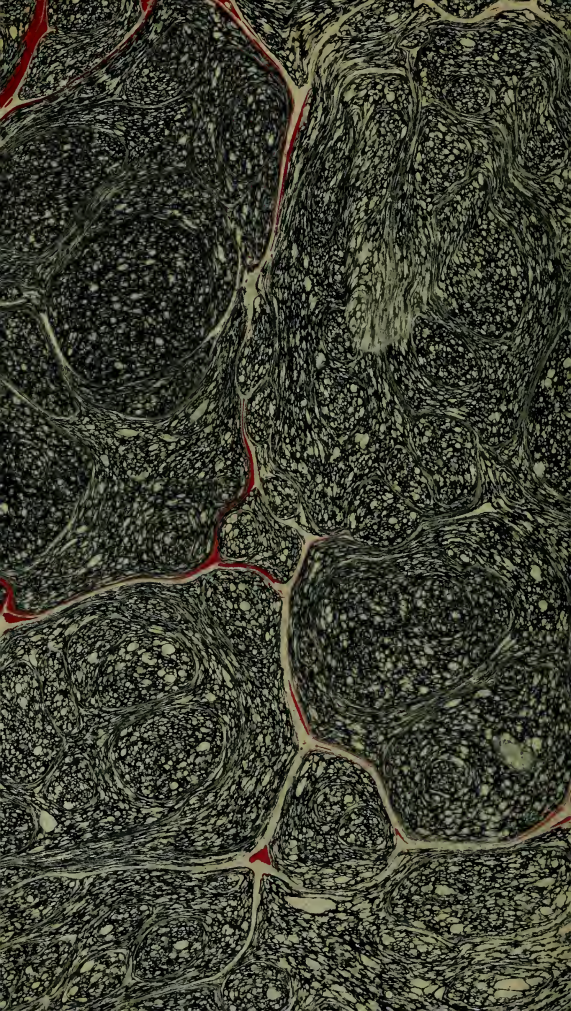
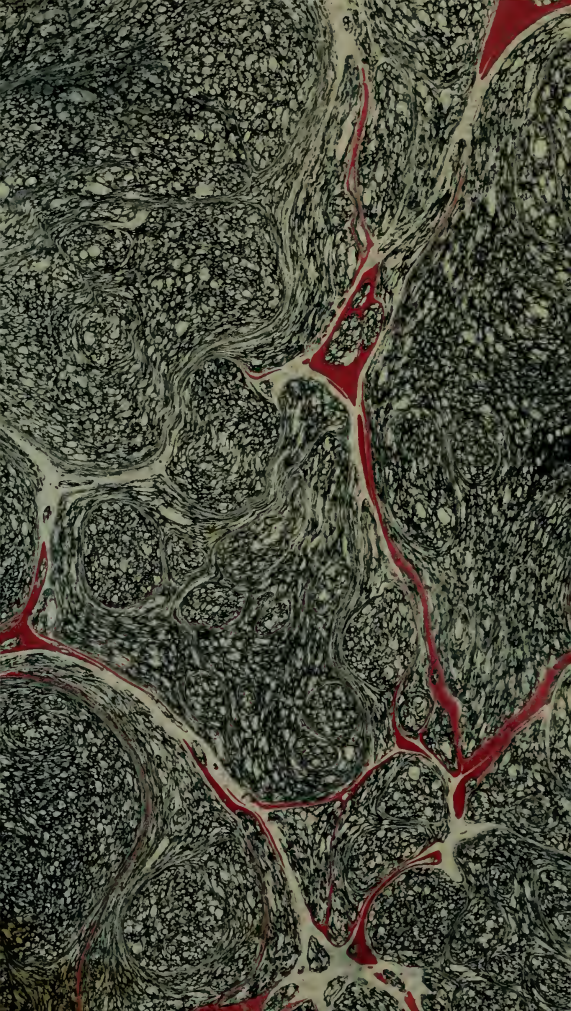
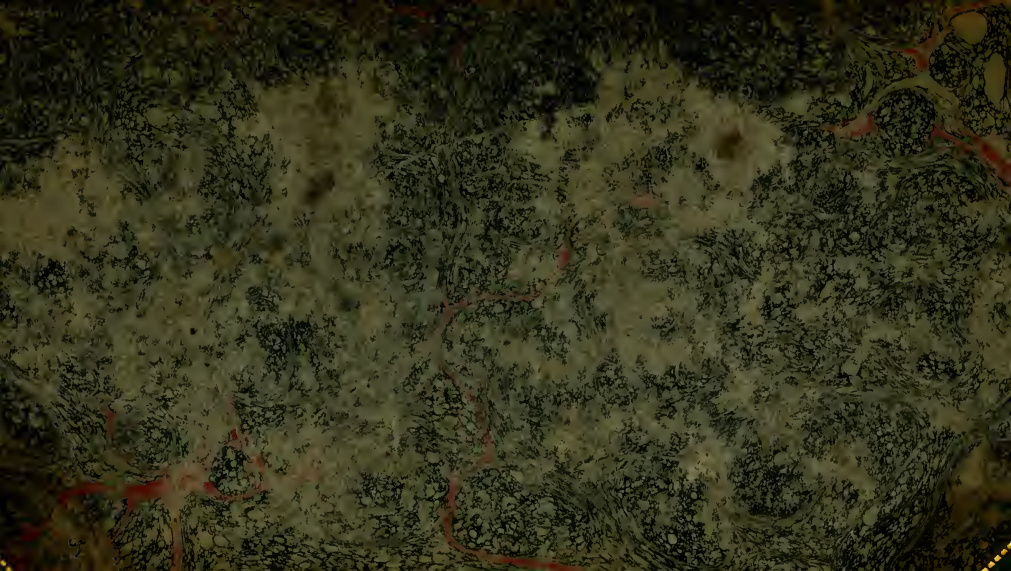
Conte huitième.

Histoire de la Princesse de Cassimir. 46
Suite de l'histoire de la princesse de Cassimir. 85

Conte neuvième.

Sadak & Kalasrade. 108
Suite du conte de Sadak & Kalasrade. 152
Suite du même. 219

Conte dixième.

Mirglip le Persan, ou Phesoj Ecneps, dervis des bois. 288
Suite du même. 389
Conclusion. 447

Fin de la Table du tome trentième.